LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULISSE,

Par feu Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE-FENELON, Precepteur de Messeigneur les Enfans de France, & depuis Archevêque Duc de Cambrai, Prince du St. Empire, &c.

NOUVELLE EDITION augmentée, conforme au Manuscrit original.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez JACQUES ESTIENNE, ruë Saint Jacque, à la Vertu.

M. D. CC. XLVII.



AU ROI.

SIRE

J'ai cru que voulant faire paroître cet Ouvrage dans toute sa perfection,

je devois commencer par avoir l'honneur de le présenter à VOTRE MAJESTE'. *Il eut le bonheur de plaire à vôtre Auguste Pere, pour qui il fut composé. Et dans le tems que les rares vertus de ce grand Prince, l'avoient rendu l'attente & l'admiration des Peuples, il ne dédaignoit pas de faire une lecture sérieuse de ce qu'il avoit amusé son Enfance. Animé,* SIRE, *du même zéle qui fit entreprendre cet Ouvrage, je viens vous l'offrir aujourd'hui. Il vous sera un gage des vœux que formoit l'Auteur pour un regne que nous voyons renaître sous vos Loix. Puisse,* SIRE, *tout ce qui reluit déjà dans* VÔTRE MAJESTE', *& qui fait l'esperance de la Nation, faire long-tems son bonheur. Ce sont les souhaits ar-*

dent de celui qui est avec un trés-profond respect ,

SIRE,

de Vôtre Majesté',

Le très humble, très-obéïssant
& très-fidele serviteur & sujet,
FENELON.



AVERTISSEMENT.

LA Famille de feu Monſeigneur l'Archevêque de Cambrai donne ici une nouvelle Edition des Avantures de Telemaque, ſur un Manuſcrit original qui s'eſt trouvé parmi ſes papiers. Toutes les Editions qu'on a vû juſqu'à preſent, ont été très-defectueuſes, & faites ſans l'aveu de l'Auteur. C'eſt une juſtice qu'on lui rend en faiſant paroître ſon Ouvrage tel qu'il eſt ſorti de ſes mains.

Il l'avoit partagé en vingt-quatre Livre à l'Imitation de l'Iliade. Outre cette diviſion nouvellle, cette édition ſe trouvera differente en une infinité d'endroits, de toutes les autres qui ont paru. Souvent à la verité

ces differences ne regardent que le ſtile, & ne ſont qu'ajoûter quelque grace au diſcours par un arrangement plus harmonieux des paroles : mais auſſi l'on avoit omis des choſes très-précieuſes & aſſez étendûës, qu'on à reſtitué fidellement ici ſur l'original.

L'on a crû ne devoir pas laiſſer plus long-tems à la tête de ces Ouvrages, une Préface qui y a paru, & que l'Auteur de Telemaque n'a jamais approuvée. On a mis en ſa place le diſcours ſuivant, où l'on tâche de developper les beautez de ce Poëme, ſa conformité aux regles de l'art, & la ſublimité de ſa morale.

On a joint à la fin de cette édition; une Ode de l'Auteur composée dans ſa jeuneſſe. Elle ſera voir ſon talent naturel pour la verſification.

On a crû devoir ôter l'hiſtoire d'Ariſtonoüs, cette Fable n'avoit aucun raport au Poëme Epique de Telemaque; & l'Auteur n'a jamais eu deſſein

de l'y joindre. On la donnera au Public dans un Recuëil des Fables du même Auteur, qui paroîtra inceſſamment.





DISCOURS DE LA POËSIE EPIQUE *ET* DE L'EXCELLENCE DU POËME DE TELEMAQUE.

SI l'on pouvoit goûter la Verité toute nuë, elle n'auroit pas besoin pour se faire aimer des ornemens que lui prête l'imagination : mais sa lumiére pure & délicate ne flatte pas assez ce qu'il y a de sensible en l'homme, elle demande une attention qui gêne trop son inconstance naturelle. Pour l'instruire, il faut lui donner non seulement des idées pures qui l'éclairent, mais encore des Images sensibles qui l'arrêtent dans une vûë fixe de la verité. Voilà la source de l'éloquence, de la Poësie, & de toutes les sciences qui sont du ressort de l'imagination.

C'eſt la foibleſſe de l'homme qui rend ces ſciences neceſſaires. La beauté ſimple & immuable de la vertu ne le touche pas toûjours. Il ne ſuffit point de lui montrer la verité, il faut la peindre aimable. [a]

Nous examinerons le poëme de Telemaque ſelon ces deux vûë, d'inſtruire & de plaire, & nous tâcherons de faire voir que l'Auteur a inſtruit plus que les Anciens, par la ſublimité de ſa Morale, & qu'il a plû autant qu'eux en imitant leurs beautez.

Il y a deux manieres d'inſtruire les hommes pour les rendre bons. La premiere, en leur montrant la difformité du vice, & ſes ſuites funeſtes: C'eſt le deſſein principal *de la Tragedie*. La ſeconde, en leur découvrant la beauté de la vertu & la fin heureuſe: c'eſt le caractere propre *à l'Epopée*, ou Poëme Epique. Les paſſions qui appartiennent à l'une, ſont la terreur & la pieté. Celles qui conviennent à l'autre, ſont l'admiration & l'amour. Dans l'une, les Acteurs parlent; dans l'autre, le Poëte fait la narration.

On peut definir le Poëme Epique, *Une Fable racontée par un Poëte pour exciter l'admiration, & inſpirer l'amour de la vertu en nous repreſentant l'action d'un Héros favoriſé du Ciel, qui execute un grand deſſein malgré tous les obſtacles qui s'y oppoſent.* Il y a donc trois choſes dans l'Epopée, *l'Action, la Morale & la Poëſie.*

I. DE L'ACTION EPIQUE.

L'Action doit être *grande, une, entiere, merveilleuſe, & d'une certaine durée.* Telemaque a toutes ces deux qualitez. Comparons-le avec les deux modéles de la Poëſie Epique, Homere & Virgile, & nous en ſerons convaincus.

Nous ne parlerons que de l'Odiſſée, dont le plan a plus de conformité avec celui de Telemaque. Dans ce Poëme, Homere introduit un Roi ſage revenant d'une guerre étrangere, où il avoit donné des preuves éclatantes de ſa prudence & de ſa valeur, des tempêtes l'arrêtent en chemin, & le jettent dans divers Païs, dont

(a) *Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulcis. Lectore delectando, pariterque monendo.*
HOR. ART. POET.

il apprend les Mœurs, les Loix, la Politique. De-là naissent naturellement une infinité d'incidens & de périls. Mais sçachant combien son absence causoit de désordre dans son Royaume, il surmonte tous ces obstacles, méprise tous les plaisirs de la vie; l'immortalité même ne le touche point, il renonce à tout pour soulager son Peuple, & revoit sa Famille.

Dans l'Eneide, un Héros pieux & brave, échappé des ruines d'un Etat puissant, est destiné par les Dieux pour en conserver la Religion, & pour établir un Empire plus grand & plus glorieux que le premier. Ce Prince choisi pour Roi par les restes infortunez de ces Concitoyens, être long-temps avec eux dans plusieurs Païs, où il apprend tout ce qui est necessaire à un Roi, à un Legislateur, à un Pontife. Il trouve enfin un azile dans des terres éloignées, d'où ses encêtres étoient sortis. Il défait plusieurs ennemis puissans qui s'opposent à son établissement, & jette les fondemens d'un Empire, qui doit être un jour le maître de l'Univers.

L'Action de Telemaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un & dans l'autre de ces deux Poëmes. On y voit un jeune Prince animé par l'amour de la Patrie, aller chercher sou Peré, dont l'absence causoit le malheur de sa Famille & de son Royaume. Il s'expose à toutes sortes de périls: il se signale par des vertus heroïques: il renonce à la Royauté, & à des Couronnes plus considerables que la sienne: & parcourant plusieurs terres inconnuës, apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour selon la prudence d'Ulisse, la pieté d'Enée, & la valeur de tous les deux en sage politique, en Prince Religieux, en Heros accompli.

L'Action de l'Epopée doit être une. Le Poëme Epique n'est pas une Histoire comme la Pharsale de Lucain, & la Guerre Punique de Silius Italicus, ni la vie toute entiere d'un Héros comme l'Acchilleïde de Stace: l'unité du Héros ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme est pleine d'inegalitez. Il change sans cesse de desseins, ou par l'inconstance de ses passions, ou par les accidens imprévûs de la vie. Qui voudroit d'écrire tout l'homme, ne forme-

roit qu'un tableau bizarre, un contraste de passions opposées sans liaison & sans ordre. C'est pourquoi l'Epopée n'est pas la Loüange d'un Héros qu'on propose pour modèle, mais le récit d'une action grande & illustre qu'on donne pour exemple.

Il en est de la Poësie comme de la peinture, l'unité de l'action principale n'empêche pas qu'on y insere plusieurs incidens particuliers. Le dessein est formé dès le commencement du Poëme; le Héros en vient à bout en franchissant tous les obstacles. C'est le récit de ces oppositions qui font les Episodes; mais tous ces Episodes dépendent de l'Action principale, & sont tellement liez avec elle, & si unis entr'eux, que le tout ensemble ne présente qu'un seul tableau composé de plusieurs figures dans un belle ordonnance & dans une juste proportion.

Je n'examine point ici s'il est vrai qu'Homere noye quelquefois son action principale dans la longueur & le nombre de ses Episodes, si son action est double, s'il perd souvent de vûë ses principaux personnages. Il suffit de remarquer que l'Auteur de Telemaque a imité par tout la regularité de Virgile, en évitant les défauts qu'on impute au Poëte Grec. Tous les Episodes de nôtre Auteur sont contenus & si habilement enclavez les uns dans les autres, que le premier amene celui qui suit. Ses principaux personnages ne disparoissoient point, & les transitions qu'il fait de l'Episode à l'action principale, font sentir toûjours l'unité du dessein. Dans les six premiers Livres où Telemaque parle & fait le récit de ses avantures à Calypso, ce long Episode, à l'imitation de celui de Didon, est raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale est demeurée parfaite. Le Lecteur y est en suspens, & sent dès le commencement que le séjour de ce Héros dans cette Isle, & ce qui s'y passe, n'est qu'un obstacle qu'il faut surmonter. Dans le XIII. & XIV. Livre, ou Mentor instruit Idomenée, Telemaque n'est pas présent, il est à l'armée; mais c'est Mentor un des principaux personnage du Poëme, qui fait tout en vûë de Telemaque & pour son instruction; de sorte que cet Episode est parfaitement lié avec

le dessein principal. C'est encore un grand art dans nôtre Auteur, de faire entrer dans son Poëme des Episodes qui ne sont pas des suites de sa Fable principale, sans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces Episodes y trouvent place, non seulement comme des Instructions importantes pour un jeune Prince, qui est le grand dessein du Poëte, mais parce qu'il le fait raconter à son Heros dans le tems d'une inaction pour en remplir le vuide. C'est ainsi qu'Adoam instruit Telemaque des mœurs & des loix de la Betique pendant le calme d'une navigation : & Philotecte lui raconte ses malheurs, tandis que ce jeune Prince est au camp des alliez, en attendant le jour du combat.

L'Action Epique doit être entiere. Cette intégrité suppose trois choses : la cause : le nœud, & le dénoüement. La cause de l'action doit être digne du Héros, & conforme à son caractere. Tel est le dessein de Telemaque nous l'avons déjà vû.

Le nœud doit être naturel, & tiré du fond de l'action. Dans Odissée, c'est Neptune qui le forme. Dans l'Eneïde c'est la colere de Junon. Dans Telemaque c'est la haine de Venus. Le nœud d'Odyssée est naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obstacle qui soit plus à craindre pour ceux qui sont sur mer ; que la mer même. L'opposition de Junon dans l'Eneïde comme ennemie des Troyens, est une belle fiction. Mais la haine de Venus contre un jeune Prince qui méprise la volupté par amour de la vertu, & dompte ses passions par le secours de la sagesse, est une Fable tirée de la nature, qui renferme en même tems une morale sublime.

Le dénoüement doit être aussi naturel que le nœud. Dans l'Odyssée, Ulisse arrive parmi les Pheaciens, leur raconte ses avantures ; & ces Insulaires amateurs des Fables, charmez de ses recits, lui fournissent un Vaisseau pour retourner chez lui : le denoüement est simple & naturel. Dans l'Eneide, Turnus est le seul obstacle à l'établissement d'Enée. Ce Héros, pour épargner le sang de ses Troyens, & celui des Latins dont il sera bien-tôt Roi, vuide la que-

relle par un combat ſingulier. Ce denoüement eſt noble. Celui de Telemaque eſt tout enſemble naturel & grand. Ce jeune heros pour obéïr aux ordres du Ciel, ſurmonte ſon amour pour Antiope, & ſon amitié pour Idomenée, qui lui offroit ſa Couronne & ſa fille. Il ſacrifie les paſſions les plus vives & les plaiſirs mêmes les plus innocens au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Itaque ſur des vaiſſeaux que lui fournit Idomenée à qui il avoit rendu tant de ſervices. Quand il eſt près de ſa Patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite Iſle deſerte, où elle ſe découvre à lui. Après l'avoir accompagné à ſon inſçû au travers des mers orageuſes, de terres inconnûës, de guerres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la ſageſſe le conduit enfin dans un lieu ſolitaire. C'eſt là qu'elle lui parle qu'elle lui annonce la fin de ſes travaux, & la deſtinée heureuſe: puis elle le quitte. Si-tôt qu'il va rentrer dans le bonheur & le repos, la Divinité s'éloigne, le merveilleux ceſſe: l'action heroïque finit. C'eſt dans la ſouffrance que l'homme ſe montre Heros, & qu'il a beſoin d'un appui tout divin. Ce n'eſt qu'après avoir ſouffert, qu'il eſt capable de marcher ſeul de ſe conduire lui même, & de gouverner le autres. Dans le Poëme de Telemaque, l'obſervation des plus petites regles de l'art eſt accompagnée d'une profonde morale.

Outre le nœud & le dénoüement general de l'action principale, châque Epiſode a ſon nœud & ſon denoüement propre. Ils doivent avoir tous les mêmes conditions. Dans l'Epopée, on ne cherche point les intrigues ſurprenantes des Romains modernes. La ſurpriſe ſeule ne produit qu'une paſſion très imparfaite & paſſagere. Le ſublime eſt d'imiter la ſimple nature, preparer les évenemens d'une maniere ſi délicate qu'on ne les prevoye pas, les conduire avec tant d'art que tout paroiſſe naturel. On n'eſt point inquiet, ſuſpendu, detournez du but principal de la Poëſie heroïque, qui eſt l'inſtruction, pour s'occuper d'un dénoüement fabuleux, & d'une intrigue imaginaire. Cela eſt bon, quand le ſeul deſſein eſt d'amuſer; mais dans un Poëme Epi-

que, qui est une espece de Philosophie morale, ces intrigues sont des jeux d'esprit au dessus de sa gravité & de sa noblesse.

Si l'Auteur de Telemaque a évité les intrigues des Romans Modernes, il n'est pas tombé non plus dans le merveilleux outré que quelques-uns reprochent aux Anciens, il ne fait ni parler des chevaux, ni marcher des trêpieds, ni travailler des statuës. L'action Epique doit être merveilleuse, mais vraisemblable. Nous n'admirons point ce qui nous paroît impossible. Le Poëte ne doit jamais choquer la raison quoiqu'il puisse aller quelque fois au-delà de la nature. Les Anciens ont introduit les Dieux dans leurs Poëmes, non seulement pour executer par leur entremise de grands évenemens, & unir la vraisemblance & le merveilleux, mais pour apprendre aux hommes que les plus vaillans & les plus sages ne peuvent rien sans le secours des Dieux. Dans nôtre Poëme, Minerve conduit sanscesse Telemaque. Par-là le Poëte rend tout Possible à son Heros, & fait sentir que sans la sagesse divine l'homme ne peut rien. Mais ce n'est pas là tout son art. Le sublime est d'avoir caché la Déesse sous une forme humaine. C'est non-seulement le vraisemblable, mais la nature qui s'unit ici au merveilleux. Tout est Divin, & tout paroît humain. Ce n'est pas encore tout. si Telemaque avoit sçû qu'il étoit conduit par une Divinité, son merite n'auroit pas été si grand, il en auroit éte trop soûtenu. Les Heros d'Homere sçavent presque toûjours ce que les immortels font pour eux. Nôtre Poëte, en dérobant à son heros le merveilleux de la fiction, a fait admirer sa vertu & son courage.

La durée du Poëme Epique est plus longue que celle de la Tragedie. Dans celle-ci les passions regnent. Rien de violent ne peut être de longue durée. Mais les vertus & les habitudes qui ne s'acquierent pas tout d'un coup, sont propres au Poëme Epique, & par consequent son action doit avoir une plus grande étenduë. l'Epopée peut renfermer les actions de plusieurs années, mais selon les Critiques, le tems de l'action principale depuis l'endroit où le Poëte commence sa narration, ne peut être plus lon-

gue qu'une année, comme le tems d'une action tragique doit être au plus d'un jour Aristote & Horace n'en disent rien pourtant. Homere Virgile n'ont observé aucune régle fixe là-dessus. L'action de l'Iliade toute entiere se passe en cinquante jours. Celle de l'Odissée depuis l'endroit où le Poëte commence sa narration, n'est que d'environ deux mois. Celle de l'Eneïde est d'un an. Une seule campagne suffit à Telemaque depuis qu'il sort de l'Isle de Calipso jusqu'à son retour en Ithaque. Nôtre Poëte à choisi le milieu entre l'impetuosité & la véhémence avec laquelle le Poëte Grec court vers sa fin, & la démarche majestueuse & mésurée du Poëte Latin qui paroît quelque fois lent, & semble trop allonger sa narration

Quand l'action du Poëme Epique est longue, & n'est pas continuë, le Poëte divise sa Fable en deux parties, l'une où le Heros parle, & raconte ses avantures passées; l'autre où le Poëte seul fait le recit de ce qui arriva ensuite à son Héros. C'est ainsi qu'Homere ne commence sa narration qu'après qu'Ulisse est parti de l'Isle d'Ogygie, & Virgile la sienne, qu'après que Enée est arrivé à Cartage. L'Auteur de Telemaque a parfaitement imité ces deux grands modéles. Il divise son action comme eux en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte, & elle commence ou Telemaque finit le recit de ses avantures à Calipso. Il prend peu de matiére, mais il la traite amplement. Dix-huit livres y sont employez. L'autre partie est beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le tems: mais elle est beaucoup plus resserrée pour les circonstances. Elle né contient que six premiers Livres par cette division de ce que nôtre Poëte raconte, & de ce qu'il fait raconter à Telemaque, il rétranche les tems d'inaction comme sa captivité en Egypte, son emprisonnement à Tyr, &c. Il n'étend pas trop la durée de sa narration, il joint ensemble la varieté & la continuité des avantures, tout est mouvement, & tout est action dans son Poëme. On ne voit jamais ses personnages oisifs, ni son Heros disparcître.

II. DE LA MORALE.

On peut récommander la vertu par les exem-

ples & par les instructions, par les mœurs & par les préceptes. C'est ici où nôtre Auteur surpasse de beaucoup tous les autres poëtes.

On doit à Homere la riche invention d'avoir personalisé les Attributs divins, les passions humaines, & les causes Phisiques; source féconde de belles fictions, qui animent & vivifient tout dans la Poësie. Mais sa Religion n'est qu'un tissu de Fables qui n'ont rien de propre, ni à faire respecter, ni a faire aimer la Divinité. Les caractères de ces Dieux sont même au dessus de ceux de ces Héros. Pytagore, Platon, Philostrate Payens comme lui, ne l'ont pas justifié d'avoir ravalé ainsi la Nature Divine, sous prétexte que ce qu'il en dit est allegorie, tantôt phisique, tantôt morale. Car outre qu'il est contre la nature de la Fable de se servir des actions morales pour figurer des effets phisiques, il leur parut très-dangereux de répréſenter les chocs des Elemens, & les Phénomenes communs de la nature par des actions vicieuses attribuées aux puissances célestes, & d'enseigner la morale par des allegories, dont la lettre ne montre que le vice.

On pourroit peut-être diminuer la faute d'Homere par les ténébres & les mœurs de son siécle, & le peu de progrés qu'on avoit fait de son tems dans la Philosophie. Sans entrer dans cette discution, on se contentera de remarquer que l'Auteur de Telemaque en imitant ce qu'il y a de bien dans les Fables du Poëte Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il personalise comme lui les artributs divins & en fait des Divinitez subalternes; mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occasions qui méritent leur présence. Il ne les fait jamais parler ni agir que d'une maniére digne d'elle. Il unit avec *art la Poësie d'Homere & la Philosophie de Pytagore*. Il ne dit rien que ce que les Payens auroient pû dire: & cependant il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus sublime dans la Morale Chrêtienne, & à montré par-là que cette morale est écrite en caracteres ineffaçables dans le cœur de l'homme, & qu'il les y découvriroit infailliblement, s'il suivoit la voix de la pure & simple raison pour se livrer totalement à cette verité souveraine & universelle qui éclaire tous les esprits, com-

ne le Soleil éclaire tous les corps, ſans laquelle toute la raiſon particuliere n'eſt que ténébres & égaremens.

Les idées que notre Poëte nous donne de la Divinité ſont non ſeulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inſpire la confiance & l'amour : une pieté douce, une adoration noble & libre, dûë à la perfection abſolué de l'Etre infini, & non pas un culte ſuperſtitieux, ſombre & ſervile qui ſaiſit & abbat le cœur, lorſquon ne conſidere Dieu que comme un puiſſant Legiſlateur qui punit avec rigueur le violement de ſes Loix.

Il nous répreſente Dieu comme amateur des hommes, mais dont l'amour & la bonté ne ſont pas abandonnez aux décrets aveugles d'une deſtinée fatale, ni méritez par les pompeuſes apparences d'un culte exterieur, ni ſujets aux caprices bizares des Divinitez payennes, mais toujours réglez par la Loi immuable de la Sageſſe qui ne peut qu'aimer la vertu, & traiter les hommes, non ſelon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des paſſions qu'ils ſacrifient.

On peut juſtifier plus aiſément les caracteres qu'Homere donne à ſes Heros, que ceux qu'il donne à ſes Dieux. Il eſt certain qu'il peint les hommes avec ſimplicité, force, varieté & paſſion. L'ignorance ou nous ſommes des coûtumes d'un Païs, des ceremonies de ſa Religion, du génie de ſa langue, le défaut qu'ont la plûpart des hommes de juger de tout par le goût de leur ſiécle & de leur nation, l'amour du faſte & de la fauſſe magnificence, qui a gâté la nature pure & primitive : toutes ces choſes peuvent nous tromper & nous faire regarder comme fade ce qui étoit eſtime dans l'ancienne Grece.

Quoiqu'il paroiſſe plus naturel & plus Philoſophe de diſtinguer la Tragedie de l'Epopée par la difference de leurs vûës morales, comme on a fait d'abord; on n'oſe decider cependant s'il ne peut pas y avoir, comme dit Ariſtote, deux ſortes d'Epopées, l'une *Patetique*, l'autre *Morale*; l'une où les grandes paſſions regnent; l'autre, où les grandes vertus triomphent. L'Iliade

& l'Odiſſée peuvent être des exemples de ces deux eſpeces. Dans l'une, Achille eſt répreſenté naturellement avec tous ſes défauts, tantôt comme brutal, juſqu'à ne conſerver aucune dignité dans ſa colere, tantôt comme furieux juſqu'à ſacrifier ſa Patrie à ſon reſſentiment. Quoique le Heros de l'Odiſſée ſoit plus regulier que le jeune Achille boüillant & impetueux, cependant le ſage Ulyſſe eſt ſouvent faux & trompeur. C'eſt que le Poëte peint les hommes avec ſimplicité, & ſelon ce qu'ils ſont d'ordinaire. La valeur ſe trouve ſouvent alliée avec une vengeance furieuſe & brutale. La politique eſt preſque toûjours jointe avec le menſonge & la diſſimulation. Peindre d'après nature; c'eſt peindre comme Homere.

Sans vouloir critiquer les vûës differentes de l'Iliade & de l'Odyſſée, il ſuffit d'avoir remarqué en paſſant leurs differentes beautez pour faire admirer l'art avec lequel nôtre Auteur réünit dans ſon Poëme ces deux ſortes d'Epopées, la Patetique, & la Morale. On voit un mélange, & un contraſte admirable de vertus & de paſſions dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand, mais il nous répreſente également l'excellence & la baſſeſſe de l'homme; il eſt dangereux de nous montrer l'un ſans l'autre, & rien n'eſt plus utile que de nous faire voir tous les deux enſemble; car la Juſtice & la vertu parfaite demandent qu'on s'eſtime & ſe mépriſe, qu'on s'aime & ſe haïſſe. Nôtre Poëte n'éleve pas Telemaque au deſſus de l'humanité, il le fait tomber dans les foibleſſes qui ſont compatibles avec un amour ſincere de la vertu; & ſes foibleſſes ſervent à le corriger en lui inſpirant la défiance de ſoi-même, & de ſes propres forces. Il ne rend pas ſon imitation impoſſible en lui donnant une imperfection ſans tâche; mais il excite nôtre émulation en mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme qui avec les mêmes imperfections que chacun ſent en ſoi, fait les actions les plus nobles & les plus vertueuſes. Il a uni enſemble dans le caractere de ſon Heros, le courage d'Achille, la prudence d'Uliſſe, & la pieté d'Enée Telemaque eſt en colere comme le premier ſans être brutal, politique com-

me le second sans être fourbe, sensible comme le troisiéme sans être voluptueux.

Une autre maniere d'insttruire, c'est par ses préceptes. L'Auteur de Telemaque joint ensemble les grandes instructions avec les exemples héroïques. La morale d'Homere avec les mœurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualitez qui manquent à celle des Anciens, soit Poetes, soit Philosophes. Elle est *sublime* dans ses principes*noble*, dans ses motifs, *universelle* dans ses usages.

I. sublime dans ses principes. Elle vient d'une profonde connoissance de l'homme: on l'introduit dans son propre fond; on lui développe les ressorts secrets de ses passions, les replis cachez de son amour propre: la différence des vertus fausses d'avec les solides. De la connoissance de l'homme, on rémonte à celle de Dieu même. L'on fait sentir partout que l'Estre infini agi sans cesse en nous pour nous rendre bons & heureux: Qu'il est la source immediate de toutes nos lumiéres, & de toutes nos vertus: Que nous ne tenons pas moins de lui la raison que la vie: Que sa verité souveraine doit être notre unique lumiére, & sa volonté suprême régler tous nos amours: Que faute de consulter cette Sagesse universelle & immuable, l'homme ne voit que des phantômes séduisans: faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ses passions: Que les solides vertus ne nous viennent que comme quelque chose d'étranger qui est mis en nous. Quels ne sont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une puissance superieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obstacle, & dont nous ne distinguons pas toûjours l'action, à cause de sa délicatesse L'on nous montre enfin que sans cette puissance premiére & souveraine qui éleve l'homme au dessus de lui même, les vertus les plus brillantes ne sont que des rafinemens d'un amour propre, qui se renferme en soi même se rend sa Divinité, & dévient en même tems & l'Idolâtre & l'Idole. Rien n'est plut admirable que le Portrait de ce Philosophe que Telemaque vit aux Enfers, & dont tout le crime étoit d'avoir eté idolâtre de sa propre vertu.

C'est ainsi que la morale de nôtre Auteur tend

à nous faire oublier nôtre être propre, pour le raporter tout entier à l'Etre souverain, & nous en rendre les adorateurs : comme le but de sa politiqne est de nous faire préferer le bien public au bien particulier, & nous faire aimer les hommes On sçait le systême de Machivel, d'Hobes, & de deux Auteurs plus moderez, Puffendorf & Grotius. Les deux premiers, sous le vain & faux prétexte que le bien de la societé n'a rien de commun avec le bien essentiel de l'homme qui est la vertu, établissent pour seules maximes de gouvernement, la finesse, les artifices, les stratagêmes, le despotisme, l'injustice & l'irreligion. Les deux derniers Auteurs ne fondent leur politique que sur des maximes payennes, & qui même n'égalent ni celles de la République de Platon, ni celles des Offices de Ciceron. Il est vrai que ces deux Philosophes modernes ont travaillé dans le dessein d'être utiles à la societé, & qu'ils ont rapporté presque tout au bonheur de l'homme consideré selon le civil. Mais l'Auteur de Telemaque est original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus consommée. Le grand principe sur lequel tout roule, est que le monde entier n'est qu'une Republique universelle, & chaque Peuple comme une grande famille. De cette belle & lumineuse idée naissent ce que les Politiques appellent les Loix de *Nature & des Nations*, équitables, généreuses, plaines d'humanité. On ne regarde plus châque Païs comme independant des autres ; mais le genre humain comme une toute indivisible. On ne se borne plus à l'amour de sa Patrie ; le cœur s'étend dévient immense, & par une amitié universelle embrasse tous les hommes. De-là naissent l'amour des Etrangers, la confiance mutuelle entre les Nations voisines, la bonne foi, la justice & la paix parmi les Princes de l'Univers comme entre les particuliers de châque Etat. Nôtre Auteur nous montre encore que la gloire de la Royauté est de gouverner les hommes pour les rendre bons & heureux : que l'autorité du Prince n'est jamais mieux affermie que lorsqu'elle est appuyée sur l'amour des peuples, & que la veritable

richesse de l'Etat consiste à rétrancher tous les faux besoins de la vie pour se contenter du necessaire, & des plaisirs simples & innocens. Par-là, il fait voir que la vertu contribuë non seulement à préparer l'homme pour une felicité future, mais qu'elle rend la societé actuellement heureuse dans cette vie, autant qu'elle le peut être.

II. La Morale de Telemaque est noble dans ses motifs. Son grand principe est qu'il faut préferer l'amour du *beau*, à l'amour du *plaisir*, comme disent Socrate & Platon ; *l'honnête* à *l'agreable*, selon l'expression de Ciceron. Voilà la source des sentimens nobles, de la grandeur d'ame, & de toutes les vertus héroïques. C'est par ces idées pures & élévées qu'il détruit d'une maniére infiniment plus touchante que par la dispute, la fausse philosophie de ceux *qui font du plaisir le seul ressort du cœur humain*. Nôtre Poëte montre par la belle morale qu'il met dans la bouche de ces Heros, les actions genereuses qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour du beau & du parfait sur son cœur noble, pour lui faire sacrifier ses plaisirs aux devoirs pénibles de sa vertu. Je sçai que cette vertu héroïque passe parmi les ames vulgaires pour un fantôme, & que les gens d'imagination se sont dechaînez contre cette verité sublime & solide par plusieurs pointes d'esprit frivoles & méprisables. C'est que ne trouvant rien au dedans d'eux qui soit comparable à ces grands sentimens, ils concluent que l'humanité en est incapable. Ce sont des Nains qui jugent de la force des Geants par la leur. Les esprits qui rampent sanscesse dans les bornes étroites de l'amour propre, ne comprendront jamais le pouvoir & l'étendûë d'une vertu qui éleve l'homme au dessus de lui-même. Quelques Philosophes qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la Philpsophie, se sont laissez entrainer par leurs prejugez, jusqu'à ne point distinguer assez entre l'amour de l'ordre & l'amour du plaisir ; & à nier que la volonté puisse être remuée aussi fortement *par la vûë claire de la verité* que *par le goût naturel du plaisir*. On ne peut lire serieusement Telemaque sans être convaincu de ce grand principe. L'on y voit les sentimens genereux d'une ame noble

qui ne conçoit rien que de grand. d'un cœur desinteressé qui s'oublie sans cesse ; d'un Philosophe qui ne se borne ni à soi, ni à sa Nation, ni à rien de particulier ; mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain, & tout le genre humain à l'Etre suprême.

III. La morale de Telemaque est universelle dans ses usages, étenduë, feconde proportionnée à tous les tems, à toutes les Nations, & à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un Prince, qui est tout ensemble Roi, Guerrier Philosophe & Legislateur. On y voit l'art de conduire les Nations différentes, la maniére de conserver la paix au dehors avec ses voisins ; & cependant d'avoir toûjours au dedans du Royaume une jeunesse aguerrie prête à le défendre, d'enrichir ses Etats sans tomber dans le luxe, de trouver le milieu entre les excez d'un pouvoir despotique, & les désordres de l'Anarchie. On y donne les preceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour la police, pour l'éducation des enfans. Nôtre Auteur fait entrer dans son Poëme, non-seulement les vertus heroïques & royales, mais celles qui sont propres à toutes sortes de conditions. En formant le cœur de son Prince, il n'instruit pas moins chaque particulier de son devoir.

L'Iliade a pour but de montrer les funestes suites de la desunion parmi les Chefs d'une Armée. L'Odyssée nous fait voir ce que peut dans un Roi la prudence, jointe avec la valeur. Dans l'Eneïde on dépeint les actions d'un Heros pieux & vaillant. Mais toutes ces vertus particuliéres ne font pas le bonheur du genre humain. Telemaque va bien au de-là de tous ces plans par la grandeur le nombre & l'étenduë de ses vûës morales ; de sorte qu'on peut dire avec le Philosophe critique d'Homere : *le don le plus utile que les Muses ayent fait aux hommes, c'est le Telemaque : car si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un Poëme, naîtroit de celui-là.*

DE LA POESIE.

C'est une belle remarque du Chevalier Temple que la Poësie doit réunir ce que la Musique la Peinture & l'Eloquence ont de force & de beauté. Mais comme la Poësie ne differe de

l'Eloquence, qu'en ce qu'elle peint avec entousiasme, on aime mieux dire que la Poësie emprunte son harmonie de la Musique sa passion de la Peinture, sa force & sa justesse de la Philosophie.

Le stile de Telemaque est poli, net, coulant, magnifique. Il a toute l'abondance d'Homere sans avoir son intemperance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites; & quand il parle des mêmes choses, il ne rapelle point les mêmes images, & encore moins les mêmes termes. Toutes ses périodes remplissent l'oreille par leur nombre & leur cadence. Rien ne choque, point de mots durs, point de termes abstraits, ni de tours affectez. Il ne parle jamais pour parler, ni simplement pour plaire. Toutes ses paroles font penser, & toutes ses pensées tendent à nous rendre bons.

Les images de nôtre Poëte sont aussi parfaites que son stile est harmonieux. Peindre, c'est non-seulement décrire les choses; mais en representer les circonstances d'une maniere si vive & si touchante, qu'on s'imagine les voir. L'Auteur de Telemaque peint les passions avec art. Il avoit étudié le cœur de l'homme, & en connoissoit tous les ressorts. En lisant son Poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Il échauffe, il rémuë, il entraîne. On sent toutes les passions qu'il décrit.

Les Poëtes se servent ordinairement de deux sortes de peintures, les comparaisons & les descriptions. Les comparaisons de Telemaque sont justes & nobles. L'Auteur n'éleve pas trop l'esprit au dessus de son esprit par des métaphores outrées, il ne l'embarrasse pas non plus par une trop grande varieté d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand & de beau dans les descriptions des Anciens, les combats, les jeux, les naufrages les sacrifices, &c. sans s'étendre sur les minuties qui font languir la narration, sans rabaisser la majesté du Poëme Epique par la description des choses basses & désagreables. Il descend quelque fois dans le détail, mais il ne dit rien qui ne mérite attention, & qui ne contribuë à l'idée qu'il veut donner. Il suit la nature dans toutes ses variétez. Il sçavoit bien que tout discours doit avoir ses inégalitez, tantôt sublime,

sans

ſans être guindé, tantôt naïf, ſans être bas. C'eſt un faux goût de vouloir toûjours embelir. Ses deſcriptions ſont magnifiques, mais naturelles, ſimples, & cependant agréables. Il peint non-ſeulement d'après nature, mais ſes tableaux ſont aimables. Il unit enſemble la verité du deſſein, & la beauté du coloris, la vivacité d'Homere, & la nobleſſe de Virgile. Ce n'eſt pas tout, les deſcriptions de ce Poëme ſont non-ſeulement deſtinées à plaire, mais elles ſont toutes inſtructives. Si l'Auteur parle de la vie paſtorale, c'eſt pour récommander l'aimable ſimplicité des mœurs. S'il décrit des jeux & des combats, ce n'eſt pas ſeulement pour célébrer les funerailles d'un ami ou d'un pere, comme dans l'Iliade & dans l'Enéïde, c'eſt pour choiſir un Roy qui ſurpaſſe tous les autres dans la force de l'eſprit & du corps, & qui ſont également capables de ſoûtenir les fatigues de l'un & de l'autre. S'il nous repréſente les horreurs d'un naufrage, c'eſt pour inſpirer à ſon Héros la fermeté du cœur,& l'abandon aux Dieux, dans les plus grands périls. Je pourrois parcourir toutes ces deſcriptions, & y trouver de ſemblables beautez. Je me contenterai de remarquer que dans cette nouvelle Edition, la ſculpture de la rédoutable Egyde que Minerve envoya à Telemaque, eſt pleine d'art, & renferme cette morale ſublime : Que le bouclier ſublime d'un Prince, & le ſoûtien d'un Etat, ſont les ſciences & l'agriculture : Qu'un Roi armé par la ſageſſe, cherche toûjours la paix, & trouve des reſſources fécondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple inſtruit & laborieux, dont l'eſprit & le corps ſont également accoûtumé au travail.

La Poëſie tire ſa force & ſa juſteſſe de la Philoſophie. Dans Telemaque, on voit partout une imagination riche, vive, agréable, & néanmoins un eſprit juſte & proportionné : Ces deux qualitez ſe rencontrent rarement dans la même perſonne. Il faut que l'ame ſoit dans un mouvement preſque continuel, pour inventer, pour paſſionner, pour imiter, & en même tems dans une tranquilité parfaite pour juger en produiſant, & changer entre mille penſées qui ſe préſentent celle qui convient. Il faut que l'imagination ſouffre une eſpêce de tranſport & d'entouſiaſme,

pendant que l'esprit paisible dans son empire la rétient & la tourne où il veut. Sans cette passion qui anime tout, les discours paroissent froids, languissans, abstraits, historiques. Sans ce jugement qui régle tout, ils sont faux & trompeurs.

Le feu d'Homere, sur tout dans l'Iliade, est impetueux & ardent comme un tourbillon de flâme, qui embrase tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur, il luit toûjours uniment & également. Celui de Telemaque échauffe & éclaire tout ensemble, selon qu'il faut persuader, ou passionner. Quand cette flâme éclaire, elle fait sentir une douce chaleur qui n'incommode point. Tels sont les discours de Mentor sur la Politique, & de Telemaque sur les sens des Loix de Minos, &c. Ces idées pures remplissent l'esprit de leur paisible lumiére : l'entousiasme & le feu poëtique seroient nuisibles comme les rayons trop ardens du Soleil qui éblouïssent. Quand il n'est plus question de raisonner, mais d'agir, quand on a vû clairement la verité, quand les réflexions ne viennent que d'irrésolution, alors le Poëte excite un feu, & une passion qui détermine, & qui emporte une ame affoiblie, qui n'a pas le courage de se rendre à la verité. L'Episode des amours de Telemaque dans l'Isle de Calypso, est plein de ce feu.

Ce mélange de lumiére & d'ardeur, distingue notre Poëte d'Homere & de Virgile. L'entousiasme du premier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordre, & passer les bornes de la nature. C'étoit la force & l'effort de son grand génie qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuse magnificence, le jugement & la conduite de Virgile dégénerent quelquefois en une régularité trop compassée, où il semble plûtôt Historien que Poëte. Ce dernier plaît beaucoup plus aux Poëtes philosophes & modernes que le premier. N'est-ce pas qu'ils sentent qu'on peut imiter plus facilement par *ort* le grand jugement du Poëte Latin, que le beau feu du Poëte Grec, que la *Nature* seule peut donner.

Notre Auteur doit plaire à toutes sortes de Poëtes, tant à ceux qui sont Philosophes : qu'à ceux qui n'admirent que l'entousiasme. Il a uni les lumiéres de l'Esprit avec les charmes de l'i-

magination. Il prouve la verité en Philosophie. Il fait aimer la verité prouvée par les sentimens qu'il excite. Tout est solide, vrai convenable à la persuasion : ni jeux d'esprit, ni pensées brillantes n'ont d'autre but que de faire admirer l'Auteur. Il a suivi ce grand précepte de Platon, qui dit qu'en écrivant on doit toûjours se cacher, disparoître, se faire oublier pour ne produire que les veritez qu'on veut persuader, & les passions qu'on veut purifier.

Dans Telemaque tout est raison, tout est sentiment. C'est ce qui le rend un Poëme de toutes les Nations, de tous les siécles. Tous les Etrangers en sont également touchez. Les Traductions qu'on a faites en des langues moins délicates que la Langue Françoise, n'effacent point ses beautez originales. La sçavante Apologiste d'Homere nous assûre que le Poëte Grec perd infiniment par une traduction, qu'il n'est pas possible d'y faire passer, la force la noblesse, & l'ame de sa Poësie, mais on ose dire que Telemaque conservera toûjours en toutes sortes de Langue sa force, sa noblesse, son ame & ses beautez essentielles. C'est que l'excellence de ce Poëme ne consiste pas dans l'arrangement heureux & harmonieux des paroles, ni même dans les agrémens que lui prête l'imagination, mais dans un goût sublime de la verité, dans des sentimens nobles & élevez, & dans la maniére naturelle, délicate & judicieuse de le traiter. De pareilles beautez sont de toutes les Langues, de tous les temps, de tous les païs, & touchent également les bons esprits, & les grandes ames dans tout l'Univers.

On a formé plusieurs objections contre Telemaque : 1. Qu'il n'est pas en Vers.

La versification, selon Aristote, Denys d'Halicarnasse & Strabon, n'est pas essentielle à l'épopée. On peut l'écrire en Prose, comme on écrit des Tragédies sans rimes. On peut faire des Vers sans Poësie, & être tout Poëtique sans faire des Vers. On peut imiter la versification par art, mais il faut naître Poëte. Ce qui fait la Poësie, n'est pas le nombre fixe & la cadence réglée des syllabes, mais la fiction vive, les figures hardies, la beauté & la varieté des images. C'est l'entousiasme ; le feu, l'impetuosité, la force ; un je ne

ſçai quoi dans les paroles & les penſées, que la nature ſeule peut donner. On trouve toutes ces qualitez dans Telemaque. L'Auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Pherecide, Hecatée : *Il a imité parfaitement la Poëſie en rompant ſeulement la méſure, mais il a conſervé toutes les autres beautez poëtiques.*

Nôtre âge rétrouve un Homere.
Dans ce Poëme ſalutaire,
Par la vertu même inventé ;
Les Nymphes de la double Cime,
Ne l'affranchirent de la Rime,
Qu'en faveur de la verité.

Ode à Meſſieurs de l'Accademie par M. de la Motte Premiére Ode.

De plus, je ne ſçai pas ſi la gêne des rimes & la regularité ſcrupuleuſe de nôtre conſtruction Européenne jointe à ce nombre fixe & méſuré de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'eſſor & la paſſion de la Poëſie héroïque. Pour bien émouvoir les paſſions, on doit ſouvent rétrancher l'ordre & la liaiſon. Voilà pourquoi les Grecs & les Romains, qui peignoient tout avec vivacité & goût, uſoient des inverſions de phraſes ; leurs mots n'avoient point de place fixe ; ils arrangeoient comme ils vouloient. Les Langues de l'Europe ſont un compoſé du Latin, & des Jargons de toutes les Nations barbares qui ſubjuguerent l'Empire Romain. Ces Peuples du Nord glaçoient tout, comme léur climat par une froide régularité de Syntaxe. Ils ne comprenoient point cette belle varieté de longues & de bréves, qui imitent ſi bien les mouvemens délicats de l'ame. Ils prononçoient tout avec le même froid, & ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles, qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens, Quelques Eſpagnols ont tâché d'affranchir leur verſification de la gêne des rimes. Un Poëte Anglois y a réüſſi merveilleuſement, & a commencé même avec ſuccès d'introduire les inverſions des phraſes dans ſa Langue. Peut-être que les François réprendront un jour cette noble liberté des Grecs & des Romains.

Quelques uns par une ignorance grossiére de la noble liberté du Poëme Epique, ont reproché à Telemaque qui est plein d'Anacronismes.

L'Auteur de ce Poëme n'a fait qu'imiter le Prince des Poëtes Latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion de Telemaque frere de cette Didon, Sesostris qu'on dit avoir vêcu vers le même temps, &c. ne sont pas plus des fautes que l'Anacronisme de Virgile. Pourquoi condamner un Poëte de manquer quelquefois à l'ordre des temps, puisque c'est une beauté de manquer quelquefois à l'ordre de la nature; Il ne seroit pas permis de conduire un point d'histoire d'un temps plus éloigné. Mais dans l'antiquité réculée dont les Annales sont si incertaines & enveloppées de tant d'obscuritez, on doit suivre la vraisemblance, & non pas toûjours la verité. C'est l'idée d'Aristote confirmée par Horace. Quelques Historiens ont écrit que Didon étoit chaste, Penelope impudique, qu'Helene n'a jamais vû Troye, ni Enée l'Italie. Homere & Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'Histoire, pour rendre leurs Fables plus instructives. Pourquoi ne sera-t-il pas permis à l'Auteur de Telemaque pour l'instruction d'un jeune Prince, de rassembler les Héros de l'antiquité, Telemaque, Sesostris, Nestor, Idomenée, Pygmalion, Adraste, pour unir dans un même tableau les différens caractères des Princes bons & mauvais, dont il faloit imiter les vertus, & éviter les vices?

On trouve à rédire que l'Auteur de Telemaque ait inseré l'histoire des amours de Calypso & d'Eucharis dans son Poëme, plusieurs descriptions semblables, qui paroissent trop passionnées.

La meilleure réponse à cette Objection est l'effet qu'avoit produit Telemaque dans le cœur du Prince pour qui il avoit été écrit. Les personnes d'une condition commune n'ont pas le même bésoin d'être précautionnées contre les écüeils auxquels l'élevation & l'autorité exposent ceux qui sont destinés à regner. Si notre Poëte avoit écrit pour un homme qui eût dû passer sa vie dans l'obscurité, ces descriptions ne lui auroient pas été si nécessaires. Mais pour un jeu-

ne Prince au milieu d'une Cour où la galanterie passe pour politesse, où châque objet réveille infailliblement le goût des plaisirs ; & où tout ce qui l'environne n'est occupé qu'à le séduire ; pour un tel Prince ; dis-je, rien n'étoit plus necessaire que de lui répresenter avec cette aimable pudeur, cette innocence & cette sagesse qu'on trouve dans le Telemaque : tous les détours séduisans de l'amour insensé. Lui peindre ce vice dans son beau imaginaire, pour lui faire sentir ensuite sa difformité réelle : lui montrer l'abîme dans toute sa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber, & l'éloigner même des bords d'un précipice si affreux. C'étoit donc une sagesse digne de nôtre Auteur, de précautionner son éleve contre les folles passions de la jeunesse par la Fable de Calypso, & de lui donner dans l'histoire d'Antiope l'exemple d'un amour chaste & légitime. En nous répresentant ainsi cette passion, tantôt comme une foiblesse indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un Héros, il nous montre que l'amour n'est pas au dessous de la majesté de l'Epopée, & réünit par-là dans son Poëme les passions tendres des Romains modernes avec les vertus héroïques de la Poësie ancienne.

Quelques-uns croyent que l'Auteur de Telemaque épuise trop son sujet par l'abondance & la richesse de son génie. Il dit tout, & ne laisse rien à penser aux autres. Comme Homere, il met la nature toute entiére devant les yeux. On aime mieux un Auteur, qui comme Horace renferme un grand sens en peu de mots, & donne le plaisir d'en développer l'étenduë.

Il est vrai que l'imagination ne peut rien ajoûter aux peintures de nôtre Poëte : mais l'esprit en suivant ses idées, s'ouvre & s'entend. Quand il s'agit seulement de peindre, ses tableaux sont parfaits, rien ni manque. Quand il faut instruire ses lumiéres sont fécondes, & nous n'y développons une vaste étenduë des pensées qui ne paroissent pas d'abord, & que toute son éloquence n'exprime pas. Il ne laisse rien à imaginer, mais il donne infiniment à penser. C'est ce qui convenoit au caractere du Prince, pour qui seul l'ouvrage a été

fait on démêloit en lui au travers de l'enfance, une imagination féconde & heureuse : un génie élevé & étendu, qu'il le rendoit sensible aux beaux endroits d'Homere & de Virgile. Ce grand naturel inspira à l'Auteur un dessein d'un Poëme propre à le cultiver, & qui renfermeroit également les beautez de l'un & de l'autre Poëte. Cette affluence de belles images y étoit essentielle, pour occuper l'imagination, former le goût du Prince, & lui donner la liberté de saisir comme de lui-même les veritez préparées à son cœur, & de s'en nourrir. On voit assez que ces beautez n'auroient pas plus coûté à supprimer qu'à produire, qu'elles coulent avec autant de dessein que d'abondance pour répondre aux besoins du Prince, & aux vûës de l'Auteur.

On a objecté que le Héros & la Fable de ce Poëme n'ont point de raport à la Nation Françoise; Homere & Virgile ont interessé les Grecs & les Romains, en choisissant des actions & des Auteurs dans les Histoires de leurs Païs.

Si l'Auteur n'a pas interessé particuliérement la Nation Françoise ; il a fait plus ; il a interessé tout le genre humain. Son plan est encore plus vaste que celui de l'un & de l'autre des deux Poëtes anciens. Il est plus grand d'instruire tous les hommes ensemble, que de borner ses préceptes à un Païs particulier. L'amour propre veut qu'on raporte tout à lui, & se trouve même dans l'amour de la Patrie. Mais une ame généreuse doit avoir des vûës plus étendûës.

D'ailleurs quel interêt la France n'a-t'elle point prise à un Ouvrage si propre à lui former un Roi pour la gouverner un jour selon ses bésoins & ses desirs en Pere des Peuples & en Héros Chêtien ; Ce qu'on a vû de ce Prince donnoit l'esperance & les prémices de cet avenir. Les voisins de la France y prénoient déjà part comme à un bonheur universel. La Fable du Prince *Grec* devenoit l'Histoire du Prince *François*.

L'Auteur avoit un desir plus pur que celui de plaire à sa Nation, il vouloit la servir à son insçu en contribuant à lui former un Prince, qui jusques dans les yeux de son enfance paroissoit né pour le combler de bonheur & de

gloire. Cet auguſte enfant aimoit les Fables & la Mythologie. Il falloit profiter de ſon goût, lui faire voir dans ce qu'il eſtimoit le ſolide & le beau, le ſimple & le grand, & lui imprimer par des faits touchans les principes généraux qui pouvoient les précautionner contre les dangers qui accompagnent la plus haute naiſſance, & la puiſſance ſuprême.

Dans ce deſſein un Héros Grec, & une Poëſie d'après Homere & Virgile, les hiſtoires des Païs, des tems & des faits étrangers, étoient d'une convenance parfaite & peut-être unique, pour mettre l'Auteur en pleine liberté de peindre avec verité & force tous les écüeils qui ménacent les Souverains dans toute la ſuite des ſiécles.

Il arrive par une conſéquence naturelle & néceſſaire, que ces veritez univerſelles ont ſouvent du raport aux hiſtoires du tems, & aux ſituations actuelles. Ces fictions indépendantes de toute application, & deſtinées à former l'enfance du jeune Prince, renferment des préceptes pour tous les momens de ſa vie.

Cette convénance des moralitez générales à toutes ſortes de circonſtances, fait admirer la fécondité, la profondeur, & la ſageſſe de l'Auteur. Mais elle n'excuſe pas l'injuſtice de ſes ennemis qui ont voulu trouver dans ſon Telemaque certaines allégories odieuſes, & changer les deſſeins les plus ſages & les plus modérez en des Satyres outrageantes contre tout ce qu'il reſpectoit le plus. On avoit renverſé les caractères pour y trouver des raports imaginaires & pour empoiſonner les intentions les plus pures. L'Auteur pouvoit-il ſans infidélité ſupprimer ces maximes fondamentales, d'une morale & d'une politique ſi ſaine & ſi convénable, parce que la maniére de les dire la plus ſage, ne pouvoit les mettre à couvert de la malignité des critiques.

Nôtre illuſtre Auteur à donc réüni dans ſon Poëme, les plus grandes beautez des Anciens. Il a tout l'antouſiaſme & l'abondance d'Homere, toute la magnificence & la régularité de Virgile. Comme le Poete Grec, il peint tout avec force, ſimplicité & vie, varieté dans la fable, diverſité dans le caractère; ſes réflexions

ſont morales, ſes deſcriptions vives, ſon imagination féconde, par tout ce beau feu que la nature ſeule peut donner. Comme le Poëte Latin, il parle parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caractères, l'ordre & les régles de l'art. Son jugement eſt profond, & ſes penſées élevées, tandis que le naturel s'unit au noble, & le ſimple au ſublime. Par tout l'art dévient nature; Mais le Héros de notre Poëte eſt plus parfait que celui de l'un ou de l'autre, ſa Morale eſt plus pure, & les ſentimens plus nobles. Concluons de tout ceci que l'Auteur de Telemaque a montré par ce Poëme que la Nation Françoiſe eſt capable de toute la délicateſſe des Grecs, & de tous les grands ſentimens des Romains l'Eloge de l'auteur eſt celui de ſa Nation.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier Cet Ouvrage, qui a pour titre; *Les Avantures de Talemaque*, avec une Préface qui en découvre toutes les beautez; & j'ai crû qu'il ne méritoit pas seulement d'être imprimé, mais encore d'être traduit dans toutes les langues que parlent, ou qu'entendent les peuples qui aspirent à être heureux. Ce Poëme Epique, quoiqu'en Prose, met notre nation en état de n'avoir rien à envier de ce côté-là aux Grecs & aux Romains. La Fable qu'on y sexpose ne se termine point à amuser notre curiosité, & à flatter notre orgüeil. Les récits, les descriptions, les liaisons, & les graces du discours, éblouïssent l'imagination sans l'égarer; les réflexions & les conversations les plus longues paroissent toûjours trop courtes à l'esprit qu'elles n'éclairent pas moins qu'elles l'enchantent. Entre tant de caractères d'hommes si différens que l'on y trouve, il n'y en a aucun qui ne grave dans le cœur des Lecteurs, l'horreur du vice, ou l'amour de la vertu. Les mystères de la politique la plus saine & la plus sûre y sont dévoilez. Les passions n'y présentent qu'un joug aussi honteux que funeste; les dévoirs n'y montrent que des attraits qui les rendent aussi aimables que faciles. Avéc Telemaque on apprend à s'attacher inviolablement, à la Réligion, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune; à aimer son Pere & sa Patrie; à être Roi, Citoyen, ami, esclave même si le sort le veut. Avec Mentor on dévient bien-tôt juste, humaine, patient, sincére discret & modeste. Il ne parle point qu'il ne plaise, qu'il n'interesse, qu'il ne remuë, qu'il ne persuade. On ne peut l'écoûter qu'avec admiration; & on ne l'admire point que l'on ne sente qu'on l'aime encore davantage. Trop heureuse la Nation pour qui cet Ouvrage pourra former quelque jour un Telemaque & un Mentor. A paris ce premier Juin 1716.

DE SACY.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Telemaque conduit par Minerve, sous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'Isle de la Déesse Calypso qui régrettoit encore le départ d'Ulysse. La Déesse le réçoit favorablement, conçoit de la passion pour lui, lui offre l'immortalité & lui démande ses avantures. Il lui raconte son voyage à Pylos & à Lacedemone; son naufrage sur la côte de Sicile; le péril ou il fut d'être immolé aux manes d'Anchises; le secours que Mentor & lui donnerent à Aceste dans une incursion de barbares, & le soin que le Roi eut de réconnoître ce service, en leur donnant un vaisseau Tyrien pour retourner en leur Païs.



CALYPSO ne pouvoit se contenter du départ d'Ulysse. Dans sa douleur elle se trouvoit malheureuse d'être immortelle. Sa grote ne raisonnoit plus de son chant. Les Nymphes qui la servoient, n'osoient lui parler; elle se promenoit souvent seule sur les gasons fleuris, dont un Printems éternel bordoit son Isle. Mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, lui faisoit rapeller le triste souvenir d'Ulysse qu'elle y avoit vû tant de fois auprés d'elle. Souvent elle démeuroit immobile sur le rivage de la mer

qu'elle arrosoit de ses larmes, & elle étoit sans cesse tournée vers le côté ou le Vaisseau d'Ulisse fendant les ondes, avoit disparu à ses yeux. Tout à coup elle apperçût les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, les bancs des rameurs mis en piéces, des rames écartées çà & là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flotans sur la côte : puis elle découvre de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé, l'autre, quoique jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur & sa fierté, avec sa taille & sa démarche majestueuse. La Déesse comprit que c'étoit Telemaque, fils de ce Héros; mais quoique les Dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne peut découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Telemaque étoit accompagné. C'est que les Dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qui leur plaît; & Minerve qui accompagnoit Telemaque sous la figure de Mentor, ne vouloit pas être connuë de Calypso. Cependant Calypso se réjoüissoit d'un naufrage qui mettoit dans son Isle le fils d'Ulysse si semblable á son Pere. Elle s'avance vers lui, & sans faire semblant de sçavoir qui il est : D'où nous vient, lui dit-elle, cette témerité d'aborder en mon Isle ? Sçachez jeune Etranger qu'on ne vient point impunement dans mon Empire. Elle tâchoit de couvrir sous ces paroles ménaçantes la joye de son cœur qui éclatoit malgré elle sur son visage.

Telemaque lui répondit : O vous, qui que vous soyez, mortelle ou Déesse (quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une Divinité) seriez-vous insensible au malheur d'un fils qui cherchant son pere á la merci des vents & des flots, à vû briser son navire contre vos rochers. Quel est donc votre pere que vous cherchez, réprit la Déesse ? Il se nomme Ulysse, dit Telemaque, c'est un des Rois qui ont, après un siége de dix ans renversé la fameuse Troye. Son nom fut célebre dans tout la Grece & dans toute l'Asie par sa valeur dans les combats, & plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant errant dans toute l'étenduë des mers, il parcourt tous les écüeils les plus terribles. Sa Patrie semble fuïr devant lui. Pense-

lope sa femme, & moi qui suis son fils, nous avons perdu l'esperance de le révoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui pour apprendre où il est, mais que dis-je! peut être qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abymes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs; & si vous sçavez, ô Déesse, ce que les destinées ont fait pour sauver, ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Telemaque.

Calypso étonnée & attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse & d'éloquence, ne pouvoit rassasier ses yeux en le régardant; & elle démeuroit en silence. Enfin elle lui dit: Telemaque nous vous apprendrons ce qui est arrrivé à vôtre Pere; mais l'histoire en est longue. Il est tems de vous délasser de tous vos travaux; venez dans ma démeure, où je vous recevrai comme mon fils; venez, vous serez ma consolation dans cette solitude & je ferai votre bonheur pourvû que vous sçachiez en joüir.

Telemaque suivoit la Déesse environnée d'une foule de jeunes Nymphes au dessus desquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt éleve ses branches épaisses au dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue & flotante, ses cheveux noüez par derriére négligemment, mais avec grace, le feu qui sortoit de ses yeux, & la douceur qui temperoit cette vivacité. Mentor les yeux baissez gardant un silence modeste, suivoit Telemaque. On arriva à la porte de la Grotte de Calypso, où Telemaque fut surpris de voir avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyoit ni or n'y argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statuë; mais cette Grotte étoit taillée dans le roc en voutes pleines de rocailles & de coquilles; elle étoit tapissée d'une jeune vigne qui étendoit également ses branches soubles de tous côtez. Les doux Zéphirs conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs du Soleil une délicieuse fraicheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure sur des prez sémez d'asmaranthes & de violettes, formoient en diver-

lieux des bains aussi purs & aussi clairs que le cristal. Mille fleurs naissantes émilloient les tapis verds dont la grotte étoit environnée: là on trouvoit un bois de ces arbres toufus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois sembloit couronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du Soleil ne pouvoient percer : là on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, où le bruit d'un ruisseau, qui se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros boüillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déesse étoit sur le penchant d'une coline ; de-là on découvoit la mer quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irrité contre les rochers, où elle se brisoit en gémissant, & élevant ses vagues comme des montagnes : d'un autre côté on voyoit une riviére où se formoient des Isles bordées de tilleuts fleuris, & des hauts peupliers qui portoient leurs têtes superbes jusques dans les nuées. Les divers canaux qui formoïent les Isles, sembloient se joüer dans la campagne : les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité ; d'autres avoient une eau paisible & dormante ; d'autres par de longs détours revenoient sur leurs pas comme pour rémonter vers leurs source, & sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantez. On appercevoit de loin des colines & des montagnes qui se perdoient dans les nuées & dont la figure bizare formoit un horison à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampre verd qui pendoit en feston ; le rain plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feüilles, & la vigne étoit accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en faisoient un grand jardin.

Calypso ayant montré à Telemaque toutes ces beautez naturelles, lui dit ; Réposez-vous, vos habits sont moüillez, il est tems que vous en changiez, ensuite nous vous reverrons, & je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera touché. En même tems elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret & le

plus reculé d'une Grotte voisine de celle où la Déesse démeuroit. Les Nymphes avoient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cedre, dont la bonne odeur se répandoit de tous côtez, & elles y avoient laissé des habits pour les nouveaux hôtes. Telemaque voyant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme en considerant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave; Est-ce donc là, ô Telemaque, les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse; Songez plûtôt á soûtenir la reputation de votre pere, & à vaincre la fortune qui vous persecute. Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une femme, est indigne de la sagesse & de la gloire. La gloire n'est dûë qu'à un cœur qui sçait souffrir la peine, & fouler aux pieds les plaisirs.

Telemaque répondit en soûpirant; Que les Dieux me fassent périr plûtôt de souffrir que la molesse & la volupté s'emparent de mon cœur. Non, non, le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & effeminée. Mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver après notre naufrage cette Déesse ou cette mortelle qui nous comble de biens!

Craignez, répartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux, craignez ses trompeuses douceurs plus que les écüeils qui ont brisé notre Navire. Le naufrage & la mort sont moins funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu: gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera, la jeunesse est présomptueuse, elle se promet tout d'elle même; quoique fragile; elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre; elle se confie legerement & sans précaution. Gardez vous d'écoûter les paroles douces & flateuses de Calypso, qui se glisseront comme un serpent sous les fleurs; craignez ce poison caché: défiez-vous de vous-même, & attendez toûjours mes conseils.

Ensuite ils rétournerent auprès de Calypso qui les attendoit. Les Nymphes avec leurs cheveux tressez & des habits blancs servirent d'abord,

un répas ſimple, mais exquis pour le goût & pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiſeaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs flêches à la chaſſe, un vin plus doux que le nectar couloit des grands vaſes d'argent dans les taſſes d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le Printems promet, & que l'Automne répand ſur la terre. En même-tems quatre jeunes Nymphes ſe mirent à chanter. D'abord elles chantérent le combat des Dieux contre les Géants, puis les amours de Jupiter & de Semelé, la naiſſance de Bacus & ſon éducation ; conduite par le vieux Silene, la courſe d'Atalante & d'Hypomenes, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cuëillies au Jardin des Heſperdes. Enfin la guerre de Troye fut auſſi chantée, les combats d'Ulyſſe & ſa ſageſſe furent élevez juſqu'aux Cieux. La premiére des Nymphes qui s'appelloit Leucothoé, joignit les accords de ſa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Telemaque entendit le nom de ſon Pere, les larmes qui coulérent le long de ſes joües, donnérent un nouveau luſtre à ſa beauté. Mais comme Calipſo apperçût qu'il ne pouvoit manger, & qu'il étoit ſaiſi de douleur elle fit ſigne aux Nymphes. A l'inſtant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, & la deſcente d'Orphée aux Enfers ;pour en rétirer Euridice.

Quand le répas fut fini la Déeſſe prit Telemaque, & lui parla ainſi : Vous voyez Fils du grand Ulyſſe, avec quelle faveur je vous reçois ; je ſuis immortelle ; nul mortel ne peut entrer dans cette Iſle ſans être puni de ſa têmerité ? & vôtre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, ſi d'ailleurs je ne vous aimois. Votre Pere a eu le même bonheur que vous : mais helas ! il n'a pas ſçû en profiter. Je l'ai gardé long tems dans cette Iſle, il n'a ténu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel ; mais l'aveugle paſſion de rétourner dans ſa miſerable Patrie lui fit réjetter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il n'a pû révoir. Il voulut me quit-

ter, il partit, & je fus vengée par la tempête. Son vaiſſeau après avoir été long tems le joüet des vents, fut enſeveli dans les ondes. Profitez d'un ſi triſte exemple: après ſon naufrage vous n'avez plus rien à eſpérer, ni pour le révoir, ni pour regner jamais dans l'Iſle d'Ithaque après lui? conſolez vous de l'avoir perdu, puiſque vous trouvez une divinité prête à vous rendre heureux, & un Royaume qu'elle vous offre. La Déeſſe ajoûta à ces paroles de longs diſcours pour montrer combien Ulyſſe avoit été heureux auprès d'elle: elle raconta ſes avantures dans la caverne du Cyclope Polipheme, & chez Antiphates Roi des Leſtrigons: Elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'Iſle de Circé, fille du Soleil, & les dangers qu'il avoit courus entre Sylle & Charybde. Elle répréſenta la derniere tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, & elle ſupprima ſon arrivée dès l'Iſle des Phéaciens. Telemaque qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joye d'être ſi bien traité de Calypſo, réconnut enfin ſon artifice & la ſageſſe des conſeils que Mentor venoit de lui donner: Il répondit en peu de mots! O Déeſſe pardonnez à ma douleur, maintenant je ne puis que m'affliger: peut-être que dans la ſuite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez; laiſſez-moi en ce moment pleurer mon Pere, vous ſçavez mieux que moi comme il merite d'être pleuré.

Calypſo n'oſa d'abord le preſſer d'avantage; elle feignit même d'entrer dans ſa douleur, & de s'attendrir pour Ulyſſe; mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles avantures il étoit ſur ſes côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, ſeroit trop long: Non, non, répondit-elle, il me tarde de les ſçavoir, hâtez-vous de me les raconter; Elle le preſſa long tems. Enfin il ne peut lui réſiſter, & il parla ainſi.

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres Rois revenus du ſiége de Troye, des nouvelles de mon pere. Les amans de ma mere

Penelope furent ſurpris de mon départ; j'avois pris ſoin de les leur cacher connoiſſant leur perfidie. Neſtor, que je vis à Pylos, ni Menelas qui me réçût avec amitié dans Lacedemone, ne parent m'apprendre ſi mon Pere étoit encore en vie. Laſſé de vivre toûjours en ſuſpens & dans l'incertitude; je me réſolus d'aller dans la Sicile, où j'avois oüi dire que mon Pere avoit été jetté par les vents Mais le ſage Mentor que vous voyez ici préſent s'oppoſoit à ce temeraire deſſein: il me répreſentoit d'un côté les Cyclopes Géants monſtrueux qui dévorent les hommes; de l'autre côté la flote d'Enée & des Troyens qui étoient ſur ces côtes. Ces Troyens, diſoit-il, ſont animez contre tous les Grecs, mais ſurtout ils répandroient avec plaiſir le ſang du fils d'Ulyſſe. Rétournez, continuoit-il, en Ithaque peutêtre que votre Pere, aimé des Dieux y ſera auſſitôt que vous; mais ſi les Dieux ont réſolu ſa perte, s'il ne doit jamais révoir ſa Patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer vôtre mere, montrer votre ſageſſe à tous les peuples, & faire voir en vous à toute la Grece, un Roi auſſi digne de Regner que le fut jamais Ulyſſe lui-même. Ces paroles étoient ſalutaires, mais je n'étois pas aſſez prudent pour les écoûter, je n'écoûtai que ma paſſion, le ſage Mentor m'aima juſqu'à me ſuivre dans un voyage temeraire que j'entreprenoit contre ſes conſeils, & les Dieux permirent que je fiſſe une faute, qui devoit ſervir à me corriger de ma préſomption.

Pendant que Telemaque parloit ainſi, Calypſo regárdoit Mentor, elle étoit étonnée, elle croyoit ſentir en lui quelque choſe de divin, mais elle ne pouvoit démêler ſes penſées confuſes, ainſi elle démenroit pleine de crainte & de défiance à la vûë de cet inconnu; alors elle apprehenda de laiſſer voir ſon trouble. Continuez, dit-elle à Telemaque, & ſatisfaites ma curioſité. Telemaque réprit ainſi.

Nous eumes aſſez long-tems un vent favorable pour aller en Sicile, mais enſuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, & nous fûmes enveloppez dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs nous appercûmes d'autres vaiſſeaux expoſez au même péril, & nous récon-

nûmes bientôt que c'étoient les vaisseaux d'Enée, ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considerer attentivement. Mentor parut dans ce danger non seulement ferme & intrepide, mais plus gai qu'à l'ordinaire; c'étoit lui qui m'encourageoit, je sentois qu'il m'inspiroit une force invincible; il donnoit tranquillement tous les ordres pendant que le Pilote étoit troublé. Je lui disois; Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils? Ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni experience du passé, ni modération pour ménager le présent? O si jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi; C'est vous, Mentor, que je croirai toûjours.

Mentor en soûriant me répondit; Je n'ai garde de vous réprocher la faute que vous avez faite, il suffit que vous la sentiez & qu'elle vous serve à être une autre fois plus moderé dans vos desirs. Mais quand le péril sera passé, la présomption viendra peut-être, maintenant il faut se soûtenir par le courage; avant que de se jetter dans le péril, il faut le prévoir & le craindre; mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse, montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur & le courage du sage Mentor me charmerent; mais je fus encore bien plus surpris, quand je vis avec quelle adresse il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le Ciel commençoit à s'éclaircir, & où les Troyens nous voyant de près n'auroient pas manqué, de nous réconnoître, il rémarqua un de leurs vaisseaux qui étoit presque semblable au notre, & que la tempête avoit écarté, la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables, il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens. Il ordonna à tous nos Rameurs de se baisser le plus

qu'ils pourroient le long de leurs bancs pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous passames au milieu de leur flote : Ils poussérent des cris de joye en nous voyant, comme en voyant les compagnons qu'ils avoient crus perdus. Nous fûmes même contraints par la violence de la mer d'aller assez long-tems avec eux. Enfin nous démeurâmes un peu derriére ; & pendant que les vents impétueux les poussoient vers l'Afrique, nous fimes les derniers efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile.

Nous y arrivames en effet, mais ce que nous cherchions, n'étoit guére moins funeste que la flote qui nous faisoit fuïr. Nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs ; c'étoit-là que regnoit le vieux Aceste sorti de Troye. A peine fumes-nous arrivez sur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'Isle armez pour les surprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaisseau dans le premier emportement ; ils égorgent tous nos compagnons ils ne réservent que Mentor & moi pour nous présenter à Aceste, afin qu'il put sçavoir de nous quels étoient nos desseins, & d'où nous venions. Nous entrons dans la Ville les mains liées derriére le dos, & notre mort n'étoit rétardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel, quand on sçauroit que nous étions Grecs.

On nous présenta d'abord à Aceste, qui tenant son sceptre d'or en main jugeoit les peuples, & se préparoit à un grand sacrifice. Il nous démanda d'un ton sévere quel étoit nôtre Païs, & le sujet de nôtre voyage. Mentor se hâta de répondre, & lui dit ; Nous venons des côtes de la grande Hesperie, & nôtre Patrie n'est pas loin de là ; Ainsi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste sans l'écoûter d'avantage, & nous prenant pour des étrangers qui cachoient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voisine, où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernoient les troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai ; O Roi ! faites-

nous mourir plûtôt que de nous traiter si indignement; sçachez que je suis Telemaque, fils du sage Ulysse, Roi des Ithatiens, je cherche mon Pere dans toutes les mers; si je ne puis ni le trouver, ni retourner dans ma Patrie, ni éviter la servitude, ôtez moi la vie que je ne sçaurois supporter. A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple émû s'écria, qu'il falloit faire périr le Fils de ce cruel Ulisse dont les artifices avoient renversé la Ville de Troye. O fils d'Ulisse, me dit Aceste, je ne puis réfuser vôtre sang aux manes de tant de Troyens que votre Pere a précipitez sur le rivage du noir Cocyte; vous & celui qui vous mene, vous périrez. En même tems un vieillard de la troupe proposa au Roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise. Leur sang, disoit-il, sera agreable à l'ombre de ce Héros; Enée même, quand il sçaura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette proposition, & on ne songea plus qu'à nous immoler. Déjà on nous menoit sur le tombeau d'Anchise, on y avoit dressé deux Autels, où le feu sacré étoit allumé: le glaive qui devoit nous percer étoit devant nos yeux on nous avoit couronnez de fleurs, & nulle compassion ne pouvoit garantir nôtre vie. C'étoit fait de nous quand Mentor demanda tranquillement à parler au Roi, il lui dit:

O Aceste, si le malheur du jeune Telemaque qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens ne peut vous toucher, du moins que vôtre propre interêt vous touche. La science que j'ai acquise des présages, & de la volonté des Dieux, m'a fait connoître qu'avant que trois jours soient écoulez vous serez attaquez par des Peuples barbares qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour innonder vôtre Ville, & pour ravager tout vôtre Païs: hâtez vous de les prévenir, mettez vos peuples sur les armes, & ne perdez pas un moment pour rétirer au dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction est fausse, vous serez libre de nous immoler dans trois jours; si au contraire elle

eſt veritable, ſouvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceſte fut étonné de ces paroles que Mentor lui diſoit avec une aſſurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger que les Dieux qui vous ont ſi mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous on accordé une ſageſſe qui eſt plus eſtimable que toutes les proſperitez. En même-tems il rétarda le ſacrifice, & donna avec diligence les ordres néceſſaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avoit menacé, on ne voyoit de tout côtez que des femmes tremblantes, des vieillards courbez, des petits enfans les larmes aux yeux qui ſe rétiroient dans la Ville. Les bœufs mugiſſans & les brebis bélantes venoient en foule, quittant le gras paturages, & ne pouvant trouver aſſez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toute part des bruits confus des gens qui ſe pouſſoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient ſans ſçavoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la Ville ſe croyant plus ſages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un impoſteur qui avoit fait une fauſſe prédiction pour ſauver ſa vie.

Avant la fin du troiſiéme jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces penſées, on vit ſur le penchant des montagnes voiſines un tourbillon de pouſſiére, puis on apperçut une troupe innombrable de barbares armez; c'étoient des Hémeriens, peuples féroces, avec les Nations qui habitent ſur les Monts Nebrodes,, & ſur le ſommet d'Agragas, où regne un hyver que les Zephirs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient mépriſé la prédiction de Mentor perdirent leurs eſclaves & leurs troupeaux. Le Roi dit à Mentor; J'oublie que vous êtes des Grecs? nos ennemis deviennent nos amis fidelles, les Dieux vous ont envoyez pour nous ſauver; je n'attens pas moins de votre valeur, que de la ſageſſe de vos conſeils, hâtez-vous de nous ſécourir.

Mentor montre dans ce lieu une audace qui étonne les plus fiers combattans. Il prend un

bouclier, un casque, une épée, une lance. Il range les soldats d'Aceste, il marche à leur tête, & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceste quoique plein de courage, ne peut dans sa vieillesse le suivre que de loin; je le suis de plus près; mais je ne puis égaler sa valeur, sa cuirasse ressembloit dans le combat à l'immortelle Egide. La mort couroit de rang en rang par tous ses coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le sang, & les bergers loin de sécourir le troupeau fuyent tremblans pour se dérober à sa fureur.

Ces barbares qui esperoient de surprendre la Ville, furent eux-mêmes surpris & déconcertez. Les sujets d'Aceste animez par l'exemple & par les paroles de Mentor; eurent une viguеur dont ils ne se croyoient point capables; de ma lance je renversai le fils du Roi de ce peuple ennemi: Il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi, car ce peuple venoit d'une race de Géants qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il méprisoit un ennemi aussi foible que moi; mais sans m'étonner de sa force prodigieuse, ni de son air sauvage & brutal, je poussai ma lance contre sa poitrine, & je lui fis vomir en expirant des torrens d'un sang noir. Il pensa m'écraser dans sa chûte, le bruit de ses armes rétentit jusqu'aux montagnes; je pris ses dépoüilles, & je revins trouver Aceste. Mentor ayant achevé de mettre les ennnemis en désordre, les tailla en piéces, & poussa les fuyards jusques dans les forêts.

Un succès si inesperé fit regarder Mentor comme un homme cheri & inspiré des Dieux.

Aceste touché de réconnoissance nous avertit qu'il craignoit tout pour nous si les vaisseaux d'Enée révenoient en Sicile; il nous en donna un pour retourner sans rétardement en nôtre Païs; nous combla de presens, & nous pressa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit; mais il voulut nous donner ni un Pilote, ni des rameurs de sa nation, de peur qu'ils ne fussent trop exposez sur les côtes de la Grece. Il nous donna des Marchands Phe-

niciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le Vaiſſeau à Aceſte quand ils nous auroient laiſſez en Ithaque. Mais les Dieux qui ſe joüent des deſſeins des hommes nous réſervoient à d'autres dangers.

Fin du premier Livre.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Telemaque raconte qu'il fut pris dans le Vaisseau Tyrien par la Flotte de Sesostris, & emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce Païs & la sagesse du Gouverneur de son Roi. Il ajoûte que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie, que lui-même Telemaque fut réduit à conduire un troupeau dans le désert d'Oasis : Que Termosiris Prêtre d'Apollon le consola en lui aprenant à imiter Apollon qui avoit été autrefois Berger chez le Roi Admette, que Sesostris avoit enfin apris tout ce qu'il faisoit de merveilleux parmi les Bergers qu'il l'avoit rappellé étant persuadé de son innocence, & lui avoit promis de le renvoyer en Ithaque ; mais que la mort de ce Roi l'avoit réplongé dans de nouveaux malheurs ; qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau Roi Boccorts qui périt dans un combat contre ses Sujets, révoltez & sécourus par les Tyriens.

LES Tyriens par leur fierté avoient irritez contr'eux le Roi Sesostris qui regnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de Royaumes. Les richesses qu'ils ont acquises par

le commerce & la force de l'imprénable Ville de Tyr située dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples; ils avoient réfusé de payer à Sesostris le tribut qu'il leur avoit imposé en révenant de ses conquêtes, & ils avoient fourni des troupes à son frere qui avoit voulu le massacrer à son rétour au milieu des réjoüissances d'un grand festin.

Sesostris avoit résolu pour abbatre leur orgüeil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaisseaux alloient de tous côtez cherchant les Phéniciens. Une flotte Egyptienne nous rencontra comme nous commencions à perdre de vûë les montagnes de la Sicile, le port & la terre sembloient fuïr derriére nous, & se perdre dans les nuës. En même tems nous voyons approcher les navires des Egyptiens semblables à une Ville flotante. Les Pheniciens les réconnurent, & voulurent s'en éloigner, mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient meilleures que les notres, le vent les favorisoit; leurs rameurs étoient en plus grand nombre: ils abordent, nous prenent, & nous emmenent prisonniers en Egypte.

En vain je lui répresentai que nous n'étions pas Phéniciens, à peine daignerent ils m'écoûter; ils nous régarderent comme des esclaves dont les Pheniciens trafiquoient, & ils ne songerent qu'au Profit d'une telle prise. Déjà nous rémarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mêlange de celles du Nil, & nous voyons la côte dEgypte presque aussi basse que la Mer. Ensuite nous arrivons à l'Isle de Pharos, voisine de la ville de No. De-là nous rémontames le Nil jusqu'à Memphits.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendu insensible à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmez de voir cette fertile terre d'Egypte semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux sur les deux rivages sans appercevoir des villes opulentes, des maisons des campagnes agréablement situées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se réposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des Laboureurs qui étoient accablez sous le poids

des fruits que la terre épanchoit de ſon ſein, des Bergers qui faiſoient répeter les doux ſons de leurs flutes & de leurs chalumeaux à tous les Echos d'alentour.

Heureux, diſoit Mentor, le peuple qui eſt conduit par un ſage Roi : Il eſt dans l'abondance, il vit heureux, & aime celui à qui il doit tout ſon bonheur. C'eſt ainſi, ajoûtoit il, ô Telemaque, que vous devez regner, & faire la joye de vos peuples, ſi jamais les Dieux vous font poſſeder le Royaume de votre Pere : aimez vos peuples comme vos enfans, goûtez le plaiſir d'être aimez d'eux, & faites qu'ils ne puiſſent jamais ſentir la paix & la joye, ſans ſe reſſouvenir que c'eſt un bon Roi qui leur à fait ces riches préſens. Les Rois qui ne ſongent qu'à ſe faire craindre & qu'à abattre leurs ſujets pour les rendre plus ſoumis, ſont les fleaux du genre humain, ils ſont crains comme ils le veulent être, mais ils ſont haïs, déteſtez, & ils ont encore plus à craindre de leurs ſujets, que leurs ſujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor : Helas ! il n'eſt pas queſtion de ſonger aux maximes ſuivant leſquelles on doit regner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous, nous ne réverrons jamais ni notre Patrie ni Penelope, & quand même Ulyiſſe rétourneroit plein de gloire dans ſon Royaume, il n'aura jamais la joye de m'y voir ; jamais je n'aurai celle de lui obéïr pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre penſée ne nous eſt plus permiſe ; mourons, puiſque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainſi, de profonds ſoûpirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor qui craignoit les maux avant qu'ils arrivaſſent, ne ſçavoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivez. Indigne fils du ſage Ulyſſe, s'écrioit-il ! Quoi donc vous vous laiſſez vaincre à votre malheur ! Sçachez que vous réverrez un jour l'Iſle d'Itaque & Penelope. Vous verrez même dans ſa premiére gloire celui que vous n'avez jamais connu, l'invincible Ulyſſe que la fortune ne peut abattre, & qui dans ſes malheurs encore plus grands que les votres ; vous apprend à ne vous décourager jamais ! O s'il

pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, que son fils ne fait imiter ni sa patience ni son courage, cette nouvelle l'acableroit de honte, & lui seroit plus rude que tous les malheurs qu'il souffre dépuis si longtems.

Ensuite Mentor me faisoit rémarquer la joye & l'abondance répanduë dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit jusqu'à vingt-deux mille Villes. Il admiroit la bonne police de ces villes, la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducation des enfans qu'on accoûtumoit à l'obéïssance, au travail, à la sobrieté; à l'amour des arts ou des lettres, l'exactitude pour toutes les cérémonies de la Réligion, le désinteressement, le desir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, & la crainte pour les Dieux que chaque pere inspiroit à ses enfans. Il ne se lassoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me disoit-il sans cesse, le peuple qu'un sage Roi conduit ainsi! mais encore plus heureux le Roi qui fait le bonheur de tant de peuples, & qui trouve le sien dans sa vertu! il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte, c'est celui de l'amour. Non-seulement on lui obéït; mais encore on aime à lui obéïr. Il regne dans tous les cœurs; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit sa vie pour lui.

Je rémarquois ce que disois Mentor, & je sentois renaître mon courage au fond de mon cœur; à mésure que ce sage ami me parloit aussi-tôt que nous fumes arrivez à Menphis ville opulente & magnifique, le Gouverneur ordonna que nous irions jusques à Thebes pour être présentez au Roi Sesostris, qui vouloit examiner les choses par lui-même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous rémontâmes donc encore le long du Nil; jusqu'à cette fameuse Thebes à cent portes où habitoit ce grand Roi. Cette Ville nous parut d'une étenduë immense, & plus peuplée que les plus florissantes Villes de la Grece. La police y est parfaite pour la propreté des ruës, pour le cours des eaux; pour la commodité des bains pour la culture des arts,

& pour la ſûreté publique. Les Places ſont ornées de fontaines & d'obéliſque;les temples ſont de marbre, & d'une architecture ſimple, mais majeſtueuſe. Le Palais du Prince eſt lui ſeul comme une grande Ville, on n'y voit que colomnes de marbre, que pyramide & obéliſque, que ſtatuës coloſſales, que meubles d'or & d'argent maſſif.

Ceux qui nous avoient pris, dirent au Roi que nous avions été trouvez dans un navire Venicien. Il écoûtoit châque jour à certaines heures réglées tous ceux de ſes ſujets qui avoient eu des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne mépriſoit ni ne rébutoit perſonne, & ne croyoit être Roi, que pour faire du bien à ſes Sujets qu'il aimoit comme ſes enfans. Pour les Etrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'il apprenoit quelque choſe d'utile, en s'inſtruiſant des mœurs & des maniéres des peuples éloignez. Cette curioſité du Roi fit qu'on nous préſenta à lui. Il étoit ſur un trône d'yvoire, tenant en main un ſceptre d'or : il étoit déjà vieux, mais agréable, plein de douceur & de majeſté ; il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une ſageſſe qu'on admiroit ſans flatterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, & à rendre une èxacte juſtice, il ſe délaſſoit le ſoir à écouter des hommes ſçavans, ou à converſer avec les plus honnêtes gens qu'il ſçavoit bien choiſir pour les admettre dans ſa familiarité. On ne pouvoit lui réprocher en toute ſa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faſte des Rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un de ſes Sujets que je vous dépeindrai tout à l'heure. Quand il me vit, il fut touché de ma jeuneſſe, il me demanda ma Patrie & mon nom ; nous fumes étonnez de la ſageſſe qui parloit par ſa bouche. Je lui répondis ; O grand Roi ! vous n'ignorez pas le ſiége de Troye qui a duré dix ans, & ſa ruïne qui a coûté tant de ſang a toute la Grece, Ulyſſe mon Pere a été un des principaux Rois qui ont ruïné cette Ville. Il erre ſur toutes les mers ſans pouvoir réttouver l'Iſle d'Ithaque qui eſt ſon Royaume ; je le cherche, & un malheur ſemblable au ſien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon pere & à ma Patrie. Ainſi puiſſent les

Dieux vous conſerver à vos enfans, & leur faire ſentir la joye de vivre ſous un ſi bon Pere.

Seſoſtris continuoit à me régarder d'un œil de compaſſion: mais voulant ſçavoir ſi ce que je diſois étoit vrai il nous renvoya à un de ſes Officiers qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaiſſeau, ſi nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils ſont Phéniciens: dit le Roi, il faut doublement les punir pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche menſonge. Si au contraire ils ſont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoye dans leurs Païs ſur un de mes Vaiſſeaux, car j'aime la Grece, pluſieurs Egyptiens y ont donné des Loix, je connois la vertu d'Hercule, la gloire d'Achille eſt parvenûë juſqu'à nous & j'admire ce qu'on ma raconté de la ſageſſe du malheureux Ulyſſe; mon plaiſir eſt de ſécourir la vertu malheureuſe.

L'Officier auquel le Roi renvoya l'examen de notre affaire, avoit l'ame auſſi corrompuë & auſſi artificieuſe que Seſoſtris étoit ſincére & généreux. Cet Officier ſe nommoit Methophis, il nous interrogea pour tâcher de nous ſurprendre: & comme il vit que Mentor répondit avec plus de ſageſſe que moi, il le régarda avec averſion & avec défiance; car les méchans s'irritent contre les bons. Il nous ſépara: & depuis ce tems là je ne ſçûs point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette ſéparation fut un coup de foudre pour moi. Methophis eſpéroit toûjours qu'en nous queſtionnant ſéparement, il pourroit nous faire dire des choſes contraires, ſur tout il croyoit m'éblouïr pat ſes promeſſes flateuſes, & me faire avoüer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la verité, mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au Roi que nous étions Phéniciens pour nous faire ſes eſclaves. En effet, malgré notre innocence, & malgré la ſageſſe du Roi, il trouva le moyen de le tromper. Helas! à quoi les Rois ſont-ils expoſez? Les plus ſages mêmes ſont ſouvent ſurpris. Des hommes artificieux & intéreſſez les environnent, les bons ſe rétirent, parce qu'ils ne ſont ni empreſſez ni

flateurs ; les bons entendent qu'on le cherche, & les Princes ne ſçavent guére les aller chercher. Au contraire les méchans ſont hardis, trompeurs, empreſſez à s'inſinuer & à plaire, adroits à diſſimuler : prêts à tout faire contre l'honneur & la conſcience pour contenter les paſſions de celui qui regne. O ! qu'un Roi eſt malheureux d'être expoſez aux artifices des méchans ! il eſt perdu s'il ne répouſſe la flâterie, & s'il n'aime ceux qui diſent hardiment la vérité. Voilà les réflexions que je faiſois dans mon malheur, & je rappellois tout ce que j'avois oüi dire à Mentor.

Cependant Metophis m'envoya vers les Montagnes du déſert d'Oaſias avec ſes eſclaves, afin que je ſerviſſe avec eux à conduire ſes grands troupeaux. En cet endroit Calypſo interrompit Telemaque, diſant : Et bien, que fites vous alors vous qui aviez préferé en Sicile la mort à la ſervitude? Telemaque répondit, Mon malheur croiſſoit toûjours ; je n'avois plus la miſérable conſolation de choiſir entre la ſervitude & la mort ; il fallut être eſclave, & puiſer, & pour ainſi dire, toutes les rigueurs de la fortune, il ne me reſtoit plus aucune eſpérance, & je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer ; Mentor m'a dit dépuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit ſuivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des déſerts affreux. On y voyoit des ſables brûlans au milieu des plaines ; des neiges qui ne fondent jamais, & qui font un hyver perpetuel ſur le ſommet des montagnes ; & on trouve ſeulement pour nourrir les troupeaux, des pâturages parmi les rochers. Vers le milieu du penchant de ces montagnes eſcarpées, les vallées y ſont ſi profondes, qu'à peine le Soleil y peut faire luire ſes rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce Païs, que des Bergers auſſi ſauvages que le Païs même. Là je paſſois les nuits à déplorer mon malheur, & les jours à ſuivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier eſclave, qui eſpérant d'obtenir ſa liberté, accuſoit ſans ceſſe les autres, pour faire valoir à ſon maître ſon zéle & ſon attachement à ſes interêts. Cet

esclave se nommoit Butis : je devois succomber dans cette occasion : la douleur me pressant : j'oubliai un jour mon troupeau, & je m'etendis sur l'herbe auprès d'une caverne où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit, les chênes & les pins sembloient descendre du sommet de la montagne, les vents rétenoient leurs halaines, une voix mugissante sorti de la caverne, & me fit entendre ces paroles; Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes comme lui, grand par la patience. Les Princes qui ont toûjours été heureux, ne sont guére dignes de l'être; la molesse les corrompt, l'orgüeil les enyvre. Que tu seras heureux, si tu surmonte tes malheurs, & si tu ne les oublies jamais! Tu réverras Ithaque & ta gloire montera jusqu'aux astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été foible, pauvre souffrant comme eux, prends plaisir à les soulager, aime ton peuple, déteste la flatterie, & sçache que tu seras grand qu'autant que tu seras moderé & courageux pour vaincre tes passions.

Ces paroles divines entrerent jusqu'au fond de mon cœur: elles y firent rénaître la joye & le courage, je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête, & qui glace le sang dans les veines, quand les Dieux se communiquent aux mortels. Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le Ciel, Minerve à qui je crus devoir cet oracle. En même tems je me trouvai un nouvel homme, la sagesse éclairoit mon esprit, je sentois une douce force pour modérer toutes mes passions, & pour arrêter l'impetuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les Bergers du desert, ma douceur ma patience, mon exactitude appaiserent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité sur les autres esclaves, & qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux supporter l'ennui de la captivité & de la solitude, je cherchois des livres; car j'étois accablé de tristesse faute de quelque instruction qui pût noûrrir mon esprit & le soûtenir. Heu-

reux, disois-je; ceux qui se dégoûtent des plaisirs violens, & qui sçavent se contenter des douceurs d'une vie innocente! heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, & qui se plaisent à cultiver leurs esprits par les sciences? En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toûjours avec eux de quoi s'entretenir; & l'ennui qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui sçavent s'occuper par quelque lecture! Heureux ceux qui aiment à lire, & qui ne sont point comme moi privez de la lecture. Pendant que ces pensées rouloient de mon esprit, je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'apperçûs tout-à coup un vieillard qui tenoit un livre à la main. Ce vieillard avoit un grand front chauve & un peu ridé, une barbe blanche pendoit jusqu'à sa seinture, sa taille étoit haute majestueuse, son teint étoit encore frais & vermeil; les yeux vifs & perçans, sa voix étoit douce, ses paroles simples & aimables. Jamais je n'ai vû un si venérable vieillard? il s'appelloit Termosiris; il étoit Prêtre d'Appollon qu'il servoit dans un Temple de marbre que les Rois d'Egypte avoient consacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un récüeil d'Hymnes en l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié, nous nous entretenons; il racontoit si bien les choses passées, qu'on croyoit les voir: mais il les racontoit courtement & jamais ses histoires ne m'ont lassé; Il prévoyoit l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisoit connoître les hommes & les desseins dont ils sont capables. Avec tant de prudence il étoit gai, complaisant, & la jeunesse la plus enjoüée n'a point autant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieillesse si avancée, aussi aimoit-il les jeunes gens, lorsqu'il étoient dociles, & qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bien-tôt il m'aima tendrement, & me donna des livres pour me consoler; il m'appelloit son fils. Je lui disois souvent; mon Pere, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eû pitié de moi, ils m'ont donné en vous un autre soûtien. Cet homme semblable à Orphée ou à Linus, étoit sans doute inspiré des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit fait, & me donnoit ceux de

plusieurs excellens Poëtes favorisez des Muses. Lorsqu'il étoit révêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, qu'il prenoit en main sa lyre d'yvoire, les tigres, les ours, les lyons venoient le flater & lêcher ses pieds. Les Satyres sortoient des forêts pour danser au tour de lui; les arbres mêmes paroissoient émûs, & vous auriez cru que les rochers attendris alloient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accens; il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Héros, & la sagesse des hommes qui préferent la gloire aux plaisirs.

Il me disoit souvent que je devois prendre courage, & que les Dieux n'abandonneroient ni Ulysse ni son fils. Enfin il m'assura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux Bergers à cultiver les Muses. Appollon, disoit-il, indigne de ce que Jupiter par ses foudres troubloit le Ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & le perça de ses flêches. Aussi-tôt le Mont-Etna cessa de vomir des tourbillons de flâmes, on n'entendit plus les coups des terribles marteaux qui frappant l'enclume, faisoient gemir les cavernes de la terre & des abîmes de la mer. Le fer & l'airain n'étant plus polis par les Cyclopes commençoient à se roüiller. Vulcain furieux sort de sa fournaise, quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe, il arrive suant & couvert de poussiére dans l'assemblée des Dieux, il fait des plaintes améres. Jupiter s'irrite contre Appollon, le chasse du Ciel & le précipite sur la terre. Son char vuide faisoit de lui même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits avec le changement régulier des saisons. Appollon dépoüillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire Berger, & de garder les Troupeaux du Roi Admete. Il joüoit de la flute, & tous les autres Bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écoûter ses chansons. Jusques-là ils avoient mené une vie sauvage & brutale; ils ne sçavoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, & faire des fromages: toute la campagne étoit comme un désert affreux.

Bien-tôt Appollon montra à tous les Bergers

les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le Printems se couronne, les parfums qui répand, & la verdure qui naît, sous ses pas. Puis il chantoit les délicieuses nuits de l'Eté, où les Zéphirs rafraichissent les hommes, & où la rosée désaltere la terre. Il mêloit aussi dans ses chansons les fruits dorez dont l'Automne récompense les travaux des laboureurs, & le répos de l'hyver pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprès du feu. Enfin il répresentoit les forêts sombres qui couvrent les montagnes & les creux vallons, ou les riviéres font mille détours au milieu des riantes prairies. Il apprit aussi aux Bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sçait goûter ce que la simple nature à de gracieux. Bien-tôt les bergers avec leurs flutes se virent plus heureux que les Rois, & leurs cabanes attiroient en foule les plaisirs purs qui fuyent les Palais dorez. Les jeux, les ris, les graces, suivoient partout les innocentes Bergeres. Tous les jours etoient des Fêtes; on n'entendoit plus que le gazoüillement des oiseaux, ou la douce halaine des Zéphirs qui se joüoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiroient aux bergers qui suivoient Apollon. Ce Dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course, & à percer de fléches les daims, & les cerfs; les Dieux mêmes dévinrent jaloux des Bergers, cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, & rappellerent Appollon dans l'Olympe.

Mon Fils, cette Histoire doit vous instruire; puisque vous êtes dans l'etat où fut Appollon, défrîchez cette terre sauvage, faites fleurir comme lui le désert, apprenez à tous ces Bergers quels sont les charmes de l'harmonie, adoucissez les cœurs farouches, montrez leur l'aimable vertu, faites leur sentir combien il est doux de joüir dans la solitude des plaisirs innocens que rien ne peut ôter aux Bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines & les soucis cruels qui environnent les Rois, vous font regretter sur le trône la vie pastorale.

Ayant ainsi parlé, Termosiris me donna une flute si douce, que les échos de ces montagnes

qui la firent entendre de tous côtez ; attirerent bien-tôt au tour de moi tous les bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine ; je me sentoit émû, & comme hors de moi même pour chanter les graces dont la nature à orné la campagne. Nous passions les jours entiers & une partie des nuits, à chanter ensemble. Tous les Bergers oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux, etoient suspendus & immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons, il sembloit que ces déserts n'étoient plus rien de sauvage, tout y étoit doux & riant ; la politesse des habitans sembloit adoucir la terre.

Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce Temple d'Apollon, où Termosiris étoit Pretre ; les Bergers y alloient couronnez de lauriers en l'honneur du Dieu. Les Bergers y alloient aussi en dansant avec des couronnes de fleurs, & portant sur leurs têtes dans des corbeilles les dons sacrez. Après le sacrifice nous faisions un festin champêtre nos plus doux mets étoient du lait de nos chévres & de nos brebis, que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cuëillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues & les raisius ; nos siéges étoient des gazons, nos arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorez des Palais desRois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos Bergers, c'est qu'un jou.. un lion affamé vint se jetter sur mon troupeau ; déjà il commençoit un carnage affreux ; je n'avois en main que ma houlette ; je m'avance hardiment le lion herisse sa criniére, me montre ses dents & ses griffes, ouvre une gueule séche & enflâmée, ses yeux paroissoient pleins de sang & de feu, il bât ses flancs, avec sa longue queuë, je le terrasse ; la petite cotte de mailles dont j'étois révêtu selon la coûtume des Bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer, trois fois je l'abbatis, trois fois il se releva ; il poussoit des mugissemens qui faisoient rétentir toutes les forêts. Enfin je l'étoufai entre mes bras & les Bergers témoins de ma victoire, voulurent que je me revetisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, & celui du beau

changement de tous nos Bergers, se répandit dans toute l'Egypte, il parvint même jusqu'aux oreilles de Sesostris. Il sçût qu'un de ces deux captifs, qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ses déserts presque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muses; & pour ce qui peut instruire les hommes touchoit son grand cœur. Il me vit, il m'écoûta avec plaisir, & découvrit que Metophis l'avoit trompé par avarice; il le condamna à une prison perpetuelle, & lui ôta toutes les richesses qu'il possedoit injustement. O! qu'on est malheureux, disoit-il, quand on est au dessus du reste des hommes: souvent on ne peut voir la verité par ses propres yeux; on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande, châcun est interessé à le tromper, châcun sous une apparence de zéle cache son ambition. On fait semblant d'aimer le Roi, & on n'aime que les richesses qu'il donne, on l'aime si peu que pour obtenir ses faveurs on le flâte & on le trahit.

Ensuite Sesostris me traita avec une tendre amitié, & résolut de me renvoyer en Ithaque, avec des vaisseaux & des troupes, pour délivrer Penelope de tous ses amans. La flotte étoit déjà prête, nous ne songions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui releve tout-à-coup ceux qu'elle a le plus rabaissez. Cette expérience me faisoit espérer qu'Ulysse pourroit bien révenir enfin dans son Royaume après quelque longue souffrance. Je pensois aussi en moi-même que je pourrois encore révoir Mentor, quoiqu'il eut été emmené dans les Païs les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je rêtardois un peu mon départ, pour tâcher d'en sçavoir des nouvelles, Sesostris qui étoit fort âgé, mourut subitement, & sa mort me réplongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconsolable de cette perte; châque famille croyoit avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son pere. Les vieillards levant les mains au Ciel, s'écrioient; Jamais l'Egypte n'eut un si bon Roi; Jamais elle n'en aura de semblable. O Dieux! Il falloit ou ne le montrer pas aux hommes, ou ne le leur ôter jamais;

pourquoi faut-il que nous ſurvivions au grand Seſoſtris ? Les jeunes gens diſoient ; L'eſpérance de l'Egypte eſt détruite, nos peres ont été heureux de paſſer leur vie ſous un ſi bon Roi ! pour nous, nous ne l'avons vû que pour ſentir ſa perte. Ses domeſtiques pleuroient nuit & jour. Quand on fit les funerailles du Roi, pendant quarante jours les peuples les plus réculez y accouroient en foule. Chacun vouloit voir encore une fois le corps de Seſoſtris, chacun vouloit en conſerver l'image. Pluſieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de ſa perte, c'eſt que ſon fils Bacchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curioſité pour les ſciences, ni eſtime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de ſon pere avoit contribué à le rendre ſi indigne de regner : il avoit été nourri dans la moleſſe & dans une fierté brutale ; il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne ſongeoit qu'à contenter ſes paſſions, qu'à diſſiper les tréſors immenſes que ſon pere avoit ménagez avec tant de ſoin, qu'à tourmenter les peuples & qu'à ſuccer le ſang des malheureux, enfin qu'à ſuivre le conſeil flateur des jeunes inſenſez qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mepris tous les ſages vieillards qui avoient eu la confiance de ſon pere. C'étoit un monſtre & non pas un Roi ; toute l'Egypte gémiſſoit : & quoique le nom de Seſoſtris, ſi cher aux Egyptiens, leur fit ſupporter la conduite lâche & cruelle de ſon fils, le fils couroit à ſa perte, & un Prince ſi indigne du trône ne pouvoit long-tems regner.

Il ne me fut plus permis d'eſpérer mon rétour en Ithaque. Je démeurai dans une tour ſur le bord de la Mer auprès de Peluſe, où notre embarquement devoit ſe faire, ſi Seſoſtris ne fut pas mort. Metophis avoit eu l'adreſſe de ſortir de priſon, & de ſe rétablir auprès du nouveau Roi ; il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour ſe venger de la diſgrace que je lui avois cauſée. Je paſſois les jours & les nuits dans une profonde triſteſſe. Tout ce que Termoſiris m'a-

voit prédit, & tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroissoit plus songe. J'étois abîmé dans la plus amére douleur. Je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois prisonnier. Souvent je m'occupois à considérer des vaisseaux agitez par la tempête, qui étoient en danger d'être brisez contre les rochers sur lesquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes ménacez du naufrage, j'enviois leur sort. Bientôt disois-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leurs vies, ou ils arriveront en leur Païs. Helas! je ne puis espérer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me consumois ainsi en regrets inutiles, j'apperçûs comme une forêt de mâtes de vaisseaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient, l'onde etoit écumante sous les rames innombrables. J'entendois de toute parts des cris confus, j'appercevois sur le rivage une partie des Egyptiens effrayez qui couroient aux armes, & d'autres qui sembloit aller au devant de cette flotte qu'on y voyoit arriver. Bien-tôt je réconnus que ces vaisseaux étrangers étoient les uns de Phénicie, & les autres de l'Isle de Cypre, car mes malheurs commençoient à me rendre experimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent divisez entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avoit par ses violences causé une révolte de ses sujets, & allumé la guerre civile; je fus du haut de cette tour spectateur d'un sanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appellé à leurs sécours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquerent les autres Egyptiens qui avoient le Roi à leur tête. Je voyois ce Roi qui animoit les siens par son exemple: il paroissoit comme le Dieu Mars, des ruisseaux de sang couloient au tour de lui: les roües de son char étoient teintes d'un sang noir, épais & écumant, à peine pouvoient-elles passer sur des tas des corps morts écrasez. Ce jeune Roi bien fait, vigoureux, d'une mine haute & fiére, avoit dans ses yeux la fureur & le désespoir, il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche: son courage le poussoit au hazard, & la sagesse ne

modéroit pas sa valeur. Il ne sçavoit ni modérer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le ménaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand bésoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie, ses lumiéres égaloient son courage, mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune. Ses Maîtres avoient empoisonné par la flâterie son beau naturel. Il étoit enyvré de la Puissance & de son bonheur : il croyoit que tout devoit céder à ses desirs fougueux. La moindre résistance enflâmoit sa colere ; alors il ne raisonnoit plus, il étoit comme hors de lui-même, son orguëil furieux en faisoit une bête farouche, sa bonté naturelle & sa droite raison l'abandonnoit en un instant, ses plus fidèles serviteurs étoient réduits à s'enfuïr, il n'aimoit plus que ceux qui flâtoient ses passions. Ainsi il prenoit toûjours des partis extrêmes contre ses véritables interêts, & il forçoit tous les gens de bien à détester sa fole conduite. Long-tems sa valeur le soûtint contre la multitude de ses ennemis, mais enfin il fut accablé ; je le vis périr, le dard d'un Phénicien perça sa poitrine, les rénes lui échaperent des mains, il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un Soldat de l'Isle de Cypre lui coupa la tête, & la prénant par les cheveux, il la montra comme un triomphe à toute l'armée victorieuse. Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vû cette tête qui nageoit dans le sang ; les yeux fermez & éteins, ce visage pâle & défiguré ; cette bouche entr'ouverte, qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe & ménaçant, que la mort même n'avoit pû effacer. Toute ma vie il sera peint devant mes yeux ; & si jamais les Dieux me faisoient regner, je n'oublierois point un si funeste exemple, qu'un Roi n'est digne de commander, & n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soûmet à la raison. Eh ! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux.

Fin du second Livre.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIE'ME.

SOMMAIRE.

Telemaque raconte que le successeur de Bocchoris rendant tous les prisonniers Tyriens, lui-même Telemaque fut emmené à Tyr sur le Vaisseau de Narbal qui commandoit la flotte Tyrienne, que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur Roi, dont il falloit craindre la cruelle avarice; qu'ensuite il avoit éte instruit par Narbal sur les régles du commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer sur un Vuisseau Cyprien pour aller par l'Isle de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre; qu'alors il étoit sur le point de périr; mais qu'Astarbé maîtresse du Tyran l'avoit sauvé pour faire mourir en sa place un jeune homme dont le mépris l'avoit irritée.

CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles si sages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Telemaque racontoit ingenument les fautes qu'il avoit faites par précipi ta-

tion, & en manquant de docilité pour le sage Mentor, elle trouvoit une noblesse & une grandeur étonnante dans ce jeune homme; qui s'accusoit lui-même, & qui paroissoit avoir si bien profité de ses imprudences pour se rendre sage, prévoyant & moderé. Continuez, dit-elle, mon cher Telemaque, il me tarde de sçavoir comment vous sortites de l'Egypte, & où vous avez rétrouvé le sage Mentor, dont vous avez senti la perte avec tant de raison.

Telemaque réprit ainsi son discours: Les Egyptiens les plus vertueux & les plus fidéles au Roi, étant les plus foibles, & voyant le Roi mort, furent contraints de ceder aux autres; on établit un autre Roi nommé Termotis. Les Phéniciens avec les Troupes de l'Isle de Cypre; se rétirent après avoir fait alliance avec le nouveau Roi. Celui-ci rendit tous les prisonniers Phéniciens, je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit sortir de la Tour, je m'embarquai avec les autres, & l'espérance commença à réluire au fond de mon cœur. Un vent favorable remplissoit déja nos voiles; les rameurs fendoient les ondes écumantes la vaste mer étoit couverte de navires, les mariniers poussoient des cris de joye, les rivages de la mer s'enfuyoient loin de nous, les collines & les montagnes s'applanissoient peu à peu. Nous commençions à ne voir plus que le Ciel & l'eau, pendant que le Soleil qui se levoit sembloit faire sortir de la mer ses feux étincelans, ses rayons doroient le sommet des montagnes que nous découvrions encore un peu sur l'horison, & tout le Ciel peint d'un sombre azur, nous promettoit une heureuse navigation.

Quoiqu'on m'eut renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois ne me connoissoit. Narbal qui commandoit dans le vaisseau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie. De quelle ville de Phénicie êtes-vous, me dit-il? Je ne suis point de Phénicie, lui dis-je, mais les Egyptiens m'avoient pris sur la mer dans un vaisseau de Phénicie; j'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien, c'est sous ce nom que j'ai long-tems souffert; c'est sous ce nom que l'on m'a délivré. De quel païs êtes vous donc, réprit alors Narbal! Je lui par-

lai ainsi; Je suis Telemaque fils d'Ulysse, Roi d'Ithaque en Grece; mon pere s'est rendu fameux entre tous les Rois qui ont assiégé la ville de Troye mais les Dieux ne lui ont pas accorde de révoir sa patrie. Je l'ai cherché en plusieurs païs, la fortune me persecute comme lui; vous voyez un malheureux qui ne soupire qu'après le bonheur de retourner parmi les siens, & de rétrouver son pere.

Narbal me régardoit avec étonnement, & il crut appercevoir en moi je ne sçai quoi d'heureux qui vient des dons du Ciel, & qui n'est point dans le commun des hommes. Il étoit naturellement sincére & généreux, il fut touché de mon malheur, & me parla avec une confiance que les Dieux lui inspirerent pour me sauver d'un grand péril.

Telemaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, & je ne sçaurois en douter; la douceur & la vertu peintes sur votre visage, ne me permettent pas de me défier de vous. Je sens même que les Dieux que j'ai toûjours servis vous aiment, & qu'ils veulent que je vous aime aussi comme si vous étiez mon fils; je vous donnerai un conseil salutaire? & pour récompense je ne vous demande que le sécret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aye aucune peine à me taire sur les choses que vous voudrez me confier. Quoique je sois si jeûne, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon sécret, & encore plus de ne trahir jamais sous aucun prétexte le sécret d'autrui. Comment avez-vous pû, me dit-il, vous accoûtumer au sécret dans une aussi grande jeunesse? Je serai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui est le fondement de la plus sage conduite, & sans laquelle tous les talens sont inutiles.

Quand Ulisse, lui dis je, partit pour aller au siége de Troye, il me prit sur ses genoux & entre ses bras (c'est ainsi qu'on me l'a raconté) après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne pusse les entendre; O mon fils! que les Dieux me préservent de te rèvoir jamais: que plûtôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours lorsqu'il est à peine formé, de même que le moissonneur tranche de sa faulx une tendre fleur qui commence à éclore; que mes enne-

te puiſſent écraſer aux yeux de ta mere & aux miens, ſi tu dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O mes amis! continua-t'il, je vous laiſſe ce fils qui m'eſt ſi cher, ayez ſoin de ſon enfance; ſi vous m'aimez; éloignez de lui la pernicieuſe flâterie, enſeignez lui à ſe vaincre, qu'il ſoit comme un jeune arbriſſeau encore tendre, qu'on plie pour le rédreſſer. Sur-tout n'oubliez rien pour le rendre juſte, bienfaiſant, ſincére & fidéle à garder le ſécret. Quiconque eſt capable de mentir, eſt indigne d'être compté au nombre des hommes; & quiconque ne ſçait pas ſe taire, eſt indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu ſoin de me les répeter ſouvent, & qu'elles ont pénétré juſqu'au fond de mon cœur. Je me les rédis ſouvent à moi-même. Les amis de mon pere eurent ſoin de m'exercer de bonne heure au ſécret. J'étois encore dans la plus tendre enfance, & ils me confioient dejà toutes les peines qu'ils reſſentoient, voyant ma mere éxpoſée à un grand nombre de temeraires qui vouloient l'épouſer. Ainſi on me traitoit deſlors comme un homme raiſonnable & ſûr. On m'entretenoit ſécretement des plus grandes affaires; on m'inſtruiſoit de ce qu'on avoit réſolut pour écarter les prétendans. J'étois ravi qu'on eut en moi cette confiance; par-là je me croyois déjà un homme fait. Jamais je n'en ai abuſé, jamais il ne m'eſt échappé une ſeule parole qui peut découvrir le moindre ſécret, ſouvent les prétendans tâchoient de me faire parler, eſpérant qu'un enfant qui auroit vû ou entendu quelque choſe d'important, ne ſçauroit pas ſe rétenir. Mais je ſçavois bien leur répondre ſans mentir, & ſans leur apprendre ce que je ne devois point dire.

Alors Narbal me dit; Vous voyez Telemaque la puiſſance des Phéniciens; ils ſont rédoutables à toutes les Nations voiſines par leurs innombrables vaiſſeaux. Le commerce qu'ils font juſques aux Colomnes d'Hercule, leur donne des richeſſes qui ſurpaſſent celles des peuples les plus floriſſans. Le grand Roi Seſoſtris, qui n'auroit jamais pû les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ſes armées

qui avoient conquis tout l'Orient ; il nous imposa un tribut que nous n'avons pas long-tems payé. Les Phéniciens se trouvoient trop riches & trop puissans pour porter patiemment le joug de la servitude. Nous réprimes notre liberté La Morr ne laissa pas à Sesostris le tems de finir la guerre contre nous. Il est vrai que nous avions tout à craindre de sa sagesse encore plus que de sa puissance ; mais sa puissance passant entre les mains de son fils dépourvû de tôute sagesse, nous conclumes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans notre Pays pour nous subjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appeller à leurs sécours pour les délivrer de ce Roi impie & furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoûtée à la liberté & à l'opulence des Phéniciens.

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous sommes esclaves nous-mêmes. O Telemaque ! craignez de tomber dans les mains de Pygmalion notre Roi ; il les a trempées ces mains cruelles dans le Sang de Sichée mari de Didon sa sœur. Didon plein de desirs de la vengeance s'est sauvée de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plûpart de ceux qui aiment la vertu & la liberté l'ont suivie : elle a fondé sur la côte d'Affrique une superbe ville qu'on nomme Carthage. Pygmalion tourmenté par une soif insatiable de richesse, se rend de plus en plus misérable & odieux à ses sujets. C'est un crime à Tyrque d'avoir de grands biens ; l'avarice le rend défiant, soupçonneux, cruel, il persecute les riches, & il craint les pauvres.

C'est un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu ; car Pygmalion suppose que les bons ne peuvent souffrir ses injustices & ses infamies ; la vertu le condamne, il s'aigrit & s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiéte, le ronge, il a peur de son ombre il ne dort ni nuit ni jour ; les Dieux pour le confondre l'accablent de trésors dont il n'ose joüir. Ce qu'il cherche pour être heureux ; est précisement ce qui l'empêche de l'être. Il régrette tout ce qu'il donne, & craint toûjours de perdre ; il se tourmente pour gagner. On ne le

voit preſque jamais, il eſt ſeul, triſte ; abatu au fond de ſon Palais ? ſes amis mêmes n'oſent l'aborder de peur de lui dévenir ſuſpects. Une garde terrible tient toûjours des épées nuës & des piques levées au tour de ſa maiſon. Trente chambres qui ſe communiquent les unes aux autres & dont chacune a une porte de fer avec ſix gros veroüils, ſont le lieu ou il ſe renferme ; on ne ſçait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, & on aſſure qu'il ne couche jamais deux nuits de ſuite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoît ni les doux plaiſirs, ni l'amitié encore plus douce : ſi on lui parle de chercher la joye, il ſent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle réfuſe d'entrer dans ſon cœur. Ses yeux creux ſont pleins d'un feu âpre & farouche, ils ſont ſans ceſſe errans de tous côtez ; il prête l'oreille au moindre bruit, & ſe ſent tout émû, il eſt pâle & défait, & les noirs ſoucis ſont peints ſur ſon viſage toûjours ridé. Il ſe tait il ſoupire, il tire de ſon cœur de profonds gemiſſemens, il ne peut cacher les rémords qui déchirent ſes entrailles. Les mets les plus exquis le dégoutent ; ſes enfans loin d'être ſon eſpérance ſont le ſujet de ſa terreur, il en fait ſes plus dangereux ennemis ; il n'a eu toute ſa vie aucun moment d'aſſuré ; il ne ſe conſerve qu'à force de répandre le ſang de tous ceux qu'il craint. Inſenſé, qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il ſe confie, le fera perir ! Quelqu'un de ſes domeſtiques auſſi défiant que lui, ſe hâtera de délivrer le monde de ce monſtre.

Pour moi je crains les Dieux, quoiqu'il m'en coûte, je ſerai fidele au Roi qu'il m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fit mourir que de lui ôter la vie, & même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Telemaque, gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Uliſſe ; il eſperoit qu'Uliſſe rétournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande ſomme pour vous racheter, & il vous tiendroit en priſon.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je ſuivis le conſeil de Narbal, & je réconnus la verité de tout ce qu'il m'a raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme ſe put rendre auſſi miſerable

que Pygmalion me le paroiſſoit.

Surpris d'un ſpectacle ſi affreux & ſi nouveau pour moi, je diſois en moi-même : Voilà un homme qui n'a cherché qu'à ſe rendre heureux, il a ſçû y parvenir par les richeſſes & par une autorité abſoluë ; il poſſede tout ce qu'il peut deſirer, & cependant il eſt miſérable par ſes richeſſes & par ſon autorité même. S'il étoit Berger, comme je l'étois, il ſeroit auſſi heureux que je l'ai été ; il joüiroit des plaiſirs innocens de la campagne, & en joüiroit ſans rémords. Il ne craindroit ni le fer ni le poiſon Il aimeroit les hommes, il en ſeroit aimé. Il n'aûroit point ces grandes richeſſes qui lui ſont auſſi inutiles que du ſable, puiſqu'il n'oſe y toucher : mais il joüiroit librement des fruits de la terre, & ne ſouffriroit aucun veritable béſoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut, mais il s'en faut bien qui le faſſe. Il fait tout ce que veulent ſes paſſions féroces, il eſt toûjours entraîné par ſon avarice, par ſa crainte & par ſes ſoupçons ; il paroît être maître de tous les autres hommes ; mais il n'eſt pas maître de lui-même : car il a autant de maîtres & de boureaux qu'il a de déſirs violens.

Je raiſonnois ainſi de Pygmalion ſans le voir car on ne le voyoit point, & on régardoit ſeulement avec crainte ces hautes tours qui étoient nuit & jour entourées de Gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en priſon, ſe renfermant avec ſes tréſors. Je comparois ce Roi inviſible avec Seſoſtris ſi doux ; ſi acceſſible, ſi affable, ſi curieux de voir les étrangers, ſi attentif à écoûter tout le monde, & à tirer du cœur des hommes la verité qu'on cache aux Rois. Seſoſtris, dis-je, ne craignoit rien, & n'avoit rien à craindre, il ſe montroit à tous ſes ſujets comme à ſes propres enfans. Celui-ci craint tout & a tout à craindre. Ce méchant Roi eſt toûjours expoſé à une mort funeſte, même dans ſon Palais inacceſſible, au milieu de ſes Gardes : au contraire le bon Roi Seſoſtris étoit en ſûreté au milieu de la foule des peuples, comme un bon pere dans ſa maiſon environné de ſa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'Iſle de Cypres qui étoient venuës ſécourir les ſiennes à cauſe de l'alliance qui étoit entre

les deux peuples : Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté ; il me fit passer en révûë parmi les soldats Cypriens, car le Roi étoit ombrageux jusques dans les moindres fautes. Le défaut des Princes trop faciles & inappliquez, est de se livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux & corrompus. Le défaut de celui-ci étoit au contraire de se défier des plus honnêtes gens. Il ne sçavoit point discerner les hommes droits & simples qui agissent sans déguisément ; aussi n'avoit-il jamais vû de gens de bien, car de telles gens ne vont point chercher un Roi si corrompu. D'ailleurs ; il avoit vû dépuis qu'il étoit sur le trône, dans les hommes dont il s'étoit servi, tant de dissimulation, de perfidie & de vices affreux déguisez sous les apparences de la vertu, qu'il régardoit tous les hommes sans exception, comme s'ils eussent été masquez. Il supposoit qu'il n'y avoit aucune vertu sincére sur la terre ; ainsi il régardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvoit un homme faux & corrompu, il ne se donnoit pas la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne seroit pas meilleur. Les bons lui paroissoient pires que les méchans les plus déclarez, parce qu'il les croyoit aussi méchans & plus trompeurs.

Pour révenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, & j'échapai à la défiance pénétrante du Roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fusse découvert, il lui en eut coûté la vie & a moi aussi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable, mais les vents contraires nous rétinrent assez long-tems à Tyr.

Je profitai de ce séjour pour connoître les mœurs des Phéniciens si célebres chez toutes les nations connuës. J'admirois l'heureuse situation de cette grande Ville, qui est au milieu de la mer dans une Isle. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des Villes & des Villages qui se touchent presque ; enfin par la douceur de son climat ; car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brulans du midi, elle est rafraichie par le vent du Nord qui souffle du côté de la mer. Ce Pays est au pied du Liban,

Liban, dont le sommet fend les nuës & va toucher les astres! une glace éternelle couvre son front: des fleuves pleins de neiges tombent comme de torrens des pointes de rochers qui environnent sa tête. Au dessous on voit une vaste forêt de cedres antiques, qui paroissent aussi vieux que la terre ou ils sont plantez, & qui portent leurs branches épaisses jusques vers les nuës, cette forêt a sous ses pieds des gros pâturages dans la pante de la montagne. C'est-là qu'on voit errer des tauraux qui mugissent, les brébis qui bélent avec leurs tendres agneaux: bondissent sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin on voit ou dessous de ces pâturages le pied de la montagne qui est comme un jardin; le Printems & l'Automne y regnent ensemble pour y joindre les fleurs & les fruits. Jamais ni le soufle empesté du Midy qui séche & qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'éleve dans la mer l'Isle ou est bâtie la ville de Tyr. Cette grande Ville semble nager au dessus des eaux, & être la Reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, & ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux Marchands qu'il y ait dans l'Univers. Quand on entre dans cette Ville, on croit d'abord que ce n'est point une Ville qui appartienne à un peuple particulier, mais quelle est la Ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce. Elle a deux grands moles, semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, & qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mats de navires, & ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les Cytoyens s'appliquent au commerce; & leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtez du fin lin d'Egypte, & la pourpre Tyrienne deux fois teinte d'un éclat merveilleux; cette double teinture est si vive que le tems ne peut l'effacer; on s'en sert pour les laines fines qu'on réhausse d'une broderie d'or & d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peu-

ples jusqu'au détroit des Gardes, & ils ont même pénétré dans le vaste Ocean qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer rouge, & c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans les Isles inconnuës de l'or, les parfums, & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande Ville où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point comme dans les Villes de la Grece, des hommes oisifs & curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la Place publique, ou régarder les étrangers qui arrivent sur le Port. Les hommes sont occupez à décharger leurs vaisseaux à transporter leurs marchandises ou à les vendre, à ranger leurs magasins, & à tenir leur compte exact de ce qui leur est dû par les négocians étrangers. Les femmes ne cessent jamais; ou de filer les laines, ou de faire des desseins de broderie, ou déployer les riches étoffes.

D'où vient, disois-je, Narbal, que les Phéniciens se sont rendu les maîtres du commerce de toute la terre, & qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples? Vous le voyez, me répondit il, la situation de Tyr est heureuse pour le commerce; c'est notre Patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation. Les Tyriens furent les premiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité) qui dompterent les flots long-tems avant l'âge des Typhis, & des Argonutes tant vantez dans la Grece. Ils furent, dis je, les premiers qui oserent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues & des tempêtes, qui sonderent les abîmes de la mer qui observent les astres loin de la terre, suivant la science des Egyptiens & des Babyloniens: enfin, qui réünirent tant de peuples que la mer avoient séparez. Les Tyriens sont, industrieux, patiens, laborieux, propres, sobres ménagers: ils ont une exacte police, ils sont parfaitement d'accord entr'eux; jamais peuple n'a été plus constant, plus sincére, plus fidéle, plus sûr, plus commode à tous les étrangers.

Voilà, sans aller chercher d'autre cause, ce qui

leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur Port un si utile commerce. Si la division & la jalousie se mettoient entre eux; s'ils commençoient à s'amolir dans les délices & dans l'oisiveté; si les prémiers de la Nation méprisoient le travail & l'économie; si les arts cessoient d'être en horreur dans leur Ville; s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers; s'ils alteroient tant soit-peu les régles d'un commerce libre: s'ils négligeoient leurs manufactures, & s'ils cessoient de faire les grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites châcune selon son genre, vous verrez bien-tôt tomber cette puissance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui disois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici; recevez bien & facilement tous les étrangers faites leurs trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entiére: ne vous laissez jamais entraîner, ni par l'avarice, ni par l'orgüeil. Le vrai moyen de gagner beaucoup, est de ne vouloir jamais trop gagner, & de sçavoir perdre à propos Faites-vous aimer par tous les étrangers: souffrez même quelque chose d'eux, craignez d'exciter la jalousie par votre hauteur: soyez constant dans les régles du commerce, qu'elles soient simples & faciles; accoûtumez vos peuples à les suivre inviolablement; punissez séverement la fraude, & même la négligence ou le faste des Marchans, qui ruinent le commerce en ruïnant les hommes qui le font. Sur tout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vûës. Il est plus convenable que le Prince ne s'en mêle point, & qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine, autrement il les découragera. Il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses Etats. Le commerce est comme certaines sources, si vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils se rétirent insensiblement, & ne reviennent plus, par

ce que d'autres peuples, profitant de votre imprudence les attirent chez eux, & les accoûtument à se passer de vous. Il faut même vous avoüer que dépuis quelque tems la gloire de Tyr est bien obscurcie. O! si vous l'aviez vû, mon cher Telemaque avant le regne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui ménace ruïne. O malheureuse Tyr, en quelles mains es-tu tombée! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout & des étrangers & de ses sujets. Au lieu d'ouvrir selon notre ancienne coûtume les portes à toutes les nations les plus éloignées dans une entiére liberté, il veut sçavoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur païs, le nom des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature & le prix de leur marchandise, & le tems qu'ils doivent démeurer ici. Il fait encore pis, car il use de supercherie pour surprendre les Marchands, & pour confisquer leurs marchandises. Il inquiéte les Marchands qu'il croit les plus opulens; il établit sous divers prétexte de nouveaux impôts; il veut entrer lui-même dans le commerce, & tout le monde craint d'avoir affaire avec lui. Ainsi le commerce languit. Les Etrangers oublient peu à peu le chemin de Tyr qui leur étoit autre fois si connu; & si Pygmalion ne change de conduite, notre gloire & notre puissance seront bientôt transportées à quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus si puissans sur la mer, car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un Royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêt du Liban qui nous fournissent les bois de vaisseaux, & nous les réservons avec soin pour cet usage, on n'en coupe jamais que pour les bésoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment; lui disois-je; avez-vous-pû trouver ces Ouvriers! il me répondit; Ils se sont formez peu à peu dans le Païs. Quand on récompense bien ceux qui

excellent dans les Arts, on eſt ſûr d'avoir bien-tôt des hommes qui les menent à leur derniére perfection ; car les hommes qui ont le plus de ſageſſe & de talent, ne manquent point de s'addonner aux Arts auſquels les grandes récompenſes ſont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réüſſiſſent dans les Arts & dans les Sciences utiles à la navigation. On conſidére un bon Géomettre ; on eſtime fort un habile Aſtronome, on comble de bien un Pilote qui ſurpaſſe les autres dans ſa fonction ; on ne mépriſe point un bon charpentier ; au contraire il eſt bien payé & bien traité : les bons rameurs même ont des récompenſes ſeures & proportionnées à leur ſervice : on les nourrit bien, on a ſoin d'eux quand ils ſont malades ; en leur abſence on a ſoin de leurs femmes & de leurs enfans. S'il périſſent dans un naufrage, on dédommage leur famille: on renvoye chez eux ceux qui on ſervi un certain tems. Ainſi on en a autant qu'on en veut. Le pere eſt ravi d'elever ſon fils dans un ſi bon métier, & dès ſa plus tendre jeuneſſe il ſe hâte de lui enſeigner à manier la rame & à rendre les cordages, & à mépriſer les tempêtes. C'eſt ainſi qu'on mene les hommes ſans contrainte par la récompenſe & par le bon ordre. L'autorité ſeule ne fait jamais bien ; la ſoumiſſion des inférieurs ne ſuffit pas ; il faut gagner les cœurs, & faire trouver aux hommes leurs avantages dans les choſes où l'on veut ſe ſervir de leur induſtrie.

Après ce diſcours Narbal me mena viſiter tous les magazins, les arſenaux, & tous les métiers qui ſervent à la conſtruction des navires. Je démandois le détail des moindres choſes, & j'écrivois tout ce que j'avois appris de peur d'oublier quelque circonſtance utile.

Cependant Narbal qui connoiſſoit Pygmalion, & qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fuſſe découvert par les eſpions du Roi qui alloient nuit & jour par toute la Ville ; mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupez à viſiter curieuſement le Port, & à interroger divers marchands, nous vimes venir à nous un Officier de Pygmalion,

qui dit Narbal : Le Roi vient d'apprendre d'un des Capitaines des vaisseaux qui sont révenus d'Egypte avec vous, que vous avez amenez un étranger qui passe pour Cyprien ; le Roi veut qu'on l'arrête, & qu'on sçache certainement de quel Païs il est, vous en répondrez sur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour régarder de plus près les proportions que le Tyriens avoient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui étoit, disoit-on, par cette proportion exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eut jamais vû dans le port, & j'intérrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal surpris & effrayé, répondit ; Je vais chercher cet étranger qui est de l'isle de Cypre. Mais quand il eût perdu de vûë cet Officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévû, me dit-il, mon cher Telemaque ; nous sommes perdus. Le Roi que sa défiance tourmente jour & nuit, soupçonne que vous êtes de l'Isle de Cypre ; il ordonne qu'on vous arrête, il me veut faire périr si je ne vous mets entre ses mains. Que ferons-nous ? O Dieu ! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril. Il faudra, Telemaque, que je vous mene au Palais du Roi. Vous soûtiendrez que vous êtes Cyprien de la ville d'Amatonte, fils d'un Statuaire de Venus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre pere, & peut-être que le Roi sans approfondir davantage vous laissera partir. Je ne vois point d'autres moyens de sauver votre vie & la mienne.

Je répondis à Narbal : laissez périr un malheureux que le destin veut perdre, je sçai mourir, Narbal, & je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me résoûdre à mentir. Je ne suis point Cyprien, & je ne sçaurois dire que je le suis. Les Dieux voyent ma sincerité, c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'il le veulent, mais je ne veux point la sauver par un mensonge.

Narbal me répondit ; Ce mensonge, Telemaque, n'a rien qui ne soit innncent ; les Dieux mêmes ne peuvent le condamner ; il ne fait aucun mal à personne ; il sauve la vie à deux inno-

cens; il n'a trompé le Roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin l'amour de la vertu, & la crainte de blesser la Réligion.

Il suffit, lui disois-je, que le mensonge soit mensonge, pour n'être pas digne d'un homme, qui parle en présence des Dieux, & qui doit tout à la verité. Celui qui blesse la verité offense les Dieux, & se blesse soi-même, car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal, de me proposer, ce qui est indigne de vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils sçauront bien nous délivrer. S'ils veulent nous laisser périr; nous serons en mourant les victimes de la verité, & nous laisserons aux hommes l'exemple de préferer la vertu sans tâche à une longue vie; la mienne n'est déjà que trop longue, étant si malheureuse. C'est vous seul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit! Falloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fut si funeste?

Nous démeurâmes long-tems dans cette espéce de combat. Mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine; c'étoit un autre Officier du Roi qui venoit de la part d'Astarbé. Cette femme étoit belle comme une Déesse; elle joignit aux charmes du corps tous ceux de l'esprit, elle étoit enjoüée, flateuse, insinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit comme Syrenes un cœur cruel & plein de malignité; mais elle sçavoit cacher ses sentimens corrompus par un profond artifice. Elle avoit sçû gagner le cœur de Pygmalion par sa beauté, par son esprit, par sa douce voix & par l'harmonie de sa lyre. Pygmaliòn aveuglé par un violent amour pour elle; avoit abandonné la Reine Topha son épouse. Il ne songeoit qu'à contenter les passions de l'ambitieuse Astarbé. L'amour de cette femme ne lui étoit guéres moins funestes que son infame avarice, mais quoiqu'il eût tant de passion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégoût. Elle cachoit ses vrais sentimens, & elle faisoit semblant de ne vouloir vivre que pour lui dans le tems même qu'elle ne pouvoit le souffrir.

Il y avoit à Tyr un jeune Lydien nommé Ma-

lachon, d'une merveilleuſe beauté ; mais mou, efféminé, noye dans les plaiſirs. Il ne ſongeoit qu'à conſerver la délicateſſe de ſon teint, qu'à peigner ſes cheveux blonds flotans ſur les épaules, qu'à ſe parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de ſa robe ; enfin qu'à chanter ſes amours ſur ſa lyre. Aſtarbé le vit, elle l'aima, & en devint furieuſe. Il la mépriſa, parce qu'il étoit paſſionné pour une autre femme. D'ailleurs il craignit de s'expoſer à la cruelle jalouſie du Roi Aſtarbé ſe ſentant mépriſée, s'abandonna à ſon reſſentiment. Dans ſon Déſeſpoir, elle s'imagina qu'elle pouvoit faire paſſer Malachon pour l'étranger que le Roi faiſoit chercher & qu'on diſoit qui étoit venu avec Narbal. En effet, elle le perſuada à Pygmalion, & corrompit tous ceux qui auroient pû le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, & qu'il ne ſçavoit point les diſcerner, il n'étoit environné que de gens intereſſez, artificieux, prêts à exécuter ſes ordres injuſtes & ſanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Aſtarbé, & ils lui aidoient à tromper le Roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute ſa confiance. Ainſi Malachon, quoique connu pour Crétois dans toute la ville, paſſa pour le jeune étranger que Narbal avoit emmené d'Egypte ; il fut mis en priſon.

Aſtarbé qui craignoit que Narbal n'allât parler au Roi, & ne découvrît ſon impoſture, envoya en diligence à Narbal cet Officier qui lui dit ces paroles : Aſtarbé vous défend de découvrir au Roi quel eſt votre étranger ; elle ne vous demande que le ſilence ; & elle ſçaura bien faire enſorte que le Roi ſoit content de vous ; cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voit plus dans la Ville. Narbal ravi de pouvoir ainſi ſauver ſa vie & la mienne, promit de ſe taire, & l'Officier ſatisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en rétourna rendre compte à Aſtarbé de ſa commiſſion.

Narbal & moi nous admirâmes la bonté des Dieux qui récompenſoient notre ſincerité, & qui ont un ſoin ſi touchant de ceux qui hazardoien

tout pour la vertu. Nous régardions avec horreur un Roi livré à l'avarice & à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excés d'être trompé, disions-nous, mérite de l'être, & l'est presque toûjours grossiérement. Il se défie des gens de bien, & s'abandonne à des scelerats: il est le seul qui ignore ce qui se passe. Voyez Pygmalion, il est le joüet d'une femme sans pudeur. Cependant les Dieux se servent d'un mensonge des méchans pour sauver les bons qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même tems nous apperçûmes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux Vaisseaux de Cypre. Les Dieux se déclarent s'écria Narbal; ils veulent mon cher Telemaque, vous mettre en sûreté; fuyez cette terre cruelle & maudite. Heureux qui pourroit vous suivre jusques dans les rivages les plus inconnus? Heureux qui pourroit vivre & mourir avec vous. mais un destin sévere m'attache à cette malheureuse patrie: il faut mourir avec elle: peut être faudra-t-il être enseveli dans ses ruines, n'importe pourvû que je dise toûjours la vérité, & que mon cœur n'aime que la justice. Pour vous, ô mon cher Telemaque, je prie les Dieux qui vous conduisent comme par la main, de vous accorder les plus précieux de tous les dons, qui est la vertu pure & sans tâche jusquà la mort. Vivez, rétournez en Ithaque, consolez Penelope, délivrez-là de ces témeraires Amans? que vos yeux puissent voir, que vos mains puissent embrasser la sage Ulysse, & qu'il trouve en vous un fils égal à sa sagesse. Mais dans votre bonheur souvenez vous du malheureux Narbal, & ne cessez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevez ces paroles, je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre. De profonds soûpirs m'empêchoient de parler. Nous nous embrassions en silence. Il me mena jusquau vaisseau; il demeura sur le rivage; & quand le vaisseau fut parti, nous ne cessions de nous régarder tandis que nous pûmes nous voir.

Fin du troisiéme Livre.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Calypso interrompt Telemaque, pour le faire réposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le récit de ses avantures, & lui conseille de les achever, puisqu'il les a commencées. Telemaque raconte que pendant sa navigation depuis Tyr jusqu'en l'Isle de Cypre, il avoit eu un songe où il avoit vû Venus & Cupidon contre qui Minerve le protegeoit; qu'ensuite il avoit crû voir aussi Mentor qui l'exhortoit à fuïr l'Isle de Cypre; qu'à son réveil une tempête auroit fait périr le vaisseau, s'il n'eût pris lui même le gouvernail, parce que les Cyriens étoient noyez dans le vin: qu'à son arrivée dans l'Isle, il avoit vû avec horreur les exemples les plus contagieux: mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit dévenu l'esclave, se trouvant au même lieu, avoit réüni les deux Grecs, & les avoit embarquez dans son vaisseau pour les mener en Crette; & que dans ce trajet, ils avoient vû ce beau spectacle d'Amphitrite, trainée dans son char par des chevaux marins.

CALYPSO, qui avoit été jusqu'à ce moment immobile & transportée de plaisir en écoûtant les avantures de Telemaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque répos.

Il est tems, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du sommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici ; tout vous est favorable. Abandonnez-vous donc à la joye ; goûtez la paix, & tous les autres dons des Dieux dont vous allez être comblé. Demain quand l'Aurore avec ses doigts de roses entrouvrira les portes dorées de l'Orient, & que les chevaux du Soleil sortans de l'ombre amére répandront les flâmes du jour pour chasser devant eux toutes les étoiles du Ciel, nous réprendrons, mon cher Telemaque, l'histoire de vos malheurs. Jamais votre pere n'a égalé votre sagesse & votre courage. Ni Achilles, vainqueur d'Hector, ni Thesée revenu des Enfers, ni même le grand Alcide qui a purgé la terre de tant de monstres, n'ont fait voir autant de force & de vertu que vous. Je souhaite qu'un profond sommeil vous rende cette nuit courte. Mais helas ! quelle sera longue pour moi ! Qu'il me tardera de vous révoir, de vous entendre, de vous faire rédire ce que je sçai, & de vous démander ce que je ne sçai pas encore ! Allez, mon cher Telemaque, avec le sage Mentor que les Dieux vous ont rendu. Allez dans cette grotte écartée, où tout est préparé pour votre répos. Je prie Morphée de répandre ses plus doux charmes sur vos paupiéres appesanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatiguez, & de vous enyvrer des songes legers, qui voltigeans autour de vous flattent vos sens par les images les plus riantes, & répoussent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déesse conduisit elle-même Telemaque dans cette gotte séparée de la sienne. Elle n'étoit ni moins rustique ni moins agréable. Une fontaine qui couloit dans un coin, y faisoit un doux murmure qui appelloit le sommeil. Les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, sur lesquels elles avoient étendu deux grandes peaux ; l'une de lion pour Telemaque, & l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laisser fermer les yeux au sommeil, Mentor parla ainsi à Telemaque ; Le plaisir de raconter vos histoires vous a entraîné,

vous avez charmé la Déesse en lui expliquant les dangers dont votre courage & votre industrie vous ont tiré ; par-là vous n'avez fait qu'enflâmer davantage son cœur : & que vous préparer une plus dangereuse captivité. Comment esperez-vous qu'elle vous laisse maintenant sortir de son Isle, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos avantures ? l'amour d'une vaine gloire, vous a fait parler sans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des histoires ; & à vous apprendre qu'elle étoit la destinée d'Ulysse ; elle a trouvé moyen de parler long-tems sans rien dire, elle vous a engagé à vous expliquer tout ce qu'elle desire ; sçavoir, tel est l'art des femmes flâteuses & passionnées. Quand est-ce, ô Telemaque, que vous serez assez sage pour ne parler jamais par vanité, & que vous sçaurez taire tout ce qui vous est avantageux quand il vous est utile à dire ? Les autres admirent votre sagesse dans un âge où il est pardonnable d'en manquer : pour moi je ne puis vous pardonner rien, je suis le seul qui vous connois, & qui vous aime assez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes vous encore éloigné de la sagesse de votre Pere ?

Quoi donc, répondit Telemaque, pouvois-je réfuser à Calypso de lui raconter mes malheurs ? Non, réprit Mentor, il falloit les lui raconter mais vous deviez le faire, en ne lui disant que ce qui pouvoit lui donner de la compassion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire assez, & tout le reste n'a servi qu'à augmenter le poison qui brûle déjà son cœur. Plaise aux Dieux que le votre puisse s'en préserver.

Mais que ferai-je donc, continua Telemaque d'un ton moderé & docile ; il n'est plus tems, répartit Mentor, de lui cacher ce qui reste de vos avantures ; elle en sçait assèz pour ne pouvoir être trompée sur ce qu'elle ne sçait pas encore ; votre réserve ne serviroit qu'à l'irriter ; achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux on fait en votre faveur, & apprenez une autre fois à parler plus sobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque loüange. Telemaque réçut avec amitié un si bon conseil, & ils se coucherent.

Auſſi-tôt que Phœbus eut répandu ſes premiers rayons ſur la terre , Mentor entendant la voix de la Déeſſe qui appelloit ſes Nymphes dans le bois , éveillat Telemaque. Il eſt tems , lui dit-il , de vaincre le ſommeil : allons , retournez à Calypſo , mais défiez-vous de ces douces paroles : ne lui ouvrez jamais votre cœur ; craignez le poiſon flateur de ſes loüanges. Hier elle vous élevoit au deſſus de votre ſage pere , de l'invincible Achile , du fameux Theſée ; d'Hercule devenu immortel. Sentirez-vous combien cette loüange eſt exceſſive ? Crûtes-vous ce qu'elle diſoit ? Sçachez qu'elle ne le croit pas elle-même. Elle ne vous loüe qu'à cauſe qu'elle vous croit foible & aſſez vain pour vous laiſſer tromper par des loüanges diſproportionnées à vos actions.

Après ces paroles , ils allerent au lieu ou la Déeſſe les attendoit. Elle ſourit en le voyant , & cacha ſous une apparence de joye la crainte & l'inquiétude qui troubloit ſon cœur ; car elle prévoyoit que Telemaque conduit par Mentor lui échapperoit de même qu'Ulyſſe. Hâtez-vous dit-elle , mon cher Telemaque , de ſatisfaire ma curioſité ; j'ai crû pendant toute la nuit vous voir partir de Phénicie ; & chercher une nouvelle deſtinée dans l'Iſle de Cypre : dites-nous donc quel fut ce voyage , & ne perdons pas un moment. Alors on s'aſſit ſur l'herbe ſemée de violettes ; à l'ombre d'un bocage épais.

Calypſo ne pouvoit s'empêcher de jetter ſans ceſſe des régards tendres & paſſionnez ſur Telemaque , & de voir avec indignation que Mentor obſervoit juſqu'au moindre mouvement de ſes yeux. Cependant toutes les Nymphes en ſilence s'épanchoient pour prêter l'oreille , & faiſoient une eſpêce de demi cercle pour mieux écoûter ; & pour mieux voir. Les yeux de l'aſſemblée étoient immobiles & attachez ſur le jeune homme. Telemaque baiſſant les yeux , & rougiſſant avec beaucoup de grace , réprit ainſi la ſuite de ſon hiſtoire : A peine le doux ſoufle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles , que la terre de Phénicie diſparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens , dont j'ignorois les mœurs , je me réſolus de me taire , de rémarquer tout , & d'obſerver toutes les régles de la diſcretion pour ga-

gner leur estime. Mais pendant mon silence un sommeil doux & puissant vint me saisir : mes sens étoient liez & suspendus ; je goutois une paix & une joye profonde qui enyvroit mon cœur. Tout à coup je crus voir Venus qui fendoit les nuës dans son char volant conduit par deux colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces graces tendres qui parurent en elle quand elle sortit l'écume de l'ocean, & qu'elle éblouït les yeux de Jupiter même. Elle descendit tout à coup d'un vol rapide jusqu'au près de moi, me mit en souriant la main sur l'épaule ; & me nommant par mon nom, prononça ces paroles ; Jeune Grec, tu vas entrer dans mon Empire, tu arriveras bien-tôt dans cette Isle fortunée, où les plaisirs, les ris & les jeux folâtres naissent sous mes pas. Là tu brûleras des parfums sur mes Autels, là je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces espérances, & garde-toi bien de résister à la plus puissante de toutes les Déesses, qui veut te rendre heureux.

En même tems j'aperçûs l'enfant Cupidon, dont les petites aîles s'agitant, le faisoient voler au tour de sa mere. Quoiqu'il eût sur son visage la tendresse, les graces & l'enjoüement de l'enfance, il avoit je ne sçai quoi dans ses yeux perçans qui me faisoit peur. Il me rioit en me régardant, son ris étoit malin, mocqueur & cruel. Il tira son carquois d'or la plus aiguë de es flêches, il banda son arc, & alloit me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son Egide. Le visage de cette Deesse n'avoit point cette beauté molle, & cette langueur passionnée que j'avois rémarquée dans le visage & dans la posture de Venus. C'étoit au contraire une beauté simple, négligée, modeste, tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de Majesté. La flêche de Cupidon ne pouvant percer l'Egide, tomba par terre. Cupidon indigné en soupira amérement ; il eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici temeraires Enfans ; tu ne vaincras jamais que des ames lâches, qui aiment mieux les honteux plaisirs que la sagesse, la vertu & la gloire. A ces mots l'amour

irrité s'envola. & Venus rémontant vers l'Olympe, je vis long-tems son char avec ses deux colombes dans une nuée d'or & d'azur, puis elle disparut. En baissant mes yeux vers la terre, je ne rétrouvai plus Minerve.

Il me sembla que j'étois transporté dans un jardin délicieux tel qu'on dépeint les Champs Elisées. En ce lieu je réconnus Mentor qui me dit; Fuyez cette cruelle terre, cette Isle empestée, où l'on ne respire que la volupté. La vertu la plus courageuse y doit trembler, & ne se peut sauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je me voulois jetter à son col pour l'embrasser; mais je sentois que mes pieds ne pouvoient se mouvoir, que mes genoux se déroboient sous moi; & que mes mains s'efforçant de saisir Mentor, cherchoient une ombre vaine qui m'échappoit toûjours. dans cet effort je m'éveillai, & je sentis que ce songe mistèrieux étoit un avertissement divin. Je me sentis plein de courage contre les plaisirs, & de défiance contre moi-même, pour détester la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, & qu'ayant passé les ondes du Stix, il habitoit l'heureux séjour des ames justes.

Cette pensée me fit répandre un torrent de larmes. On me démanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui est sans espérance de révoir sa patrie. Cependant tous les Cypriens qui étoient dans le vaisseau, s'abandonnoient à une folle joye. Les rameurs ennemis du travail s'endormoient sur leurs rames; le Pilote couronné de fleurs laissoit le gouvernail, & tenoit en sa main une grande cruche de vin qu'il avoit presque vuidée; lui & tous les autres troublez par la fureur de Bacus, chantoient à l'honneur de Venus & de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainsi les dangers de la mer, une soudaine tempête troubla le Ciel & la mer. Les vents déchaînez mugissoient avec fureur dans les voîles; les ondes noires battoient les flancs du navire qui gémissoit sous leurs coups.

Tantôt nous montions ſur le dos des vagues enflées, tantôt la mer ſembloit ſe dérober ſous le navire, & nous précipiter dans l'abîme. Nous appercevions auprès de nous des rochers contre leſquels les flots irritez ſe briſoient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avois ſouvent oüi dire à Mentor, que les hommes mous & abandonnez aux plaiſirs manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abatus pleuroient comme des femmes; je n'entendois que des cris pitoyables, que des régrets ſur les délices de la vie, que de vaines promeſſes aux Dieux pour leur faire des ſacrifices, ſi on pouvoit arriver au port, Perſonne ne conſervoit aſſez de préſence d'eſprit, ni pour ordonner les manœuvres; ni pour les taire. Il me parut que je devois en ſauvant ma vie, ſauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le Pilote troublé par le vin, comme une Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaiſſeau: j'encourageai les matelots effrayez, je leur fis abaiſſer les voiles: ils ramerent vigoureuſement: nous paſſâmes au travers des écüeils, & nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette avanture parut comme un ſonge à tous ceux qui me devoient la conſervation de leurs vies, ils me régardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en l'Iſle de Cypre au mois du Printems qui eſt conſacré à Venus. Cette ſaiſon, diſoient les Cypriens, convient à cette Déeſſe; car elle ſemble animer toute la nature, & faire naître les plaiſirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'Iſle, je ſentis un air doux qui rendoient les corps lâches & pareſſeux, mais qui inſpiroient un amour enjoüée & folâtre. Je rémarquai que la campagne naturellement fertile & agréable étoit preſque inculte, tant les habitants étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtez des femmes & de jeunes filles vainement parées qui alloient en chantant les loüanges de Venus, ſe dévoüer à ſon temple: la beauté, les graces, la joye, les plaiſirs éclatoient également ſur leurs viſages; mais les graces y étoient trop affectées, on n'y voyoit point une noble ſimplicité, & une pudeur aimable, qui fait le plus

grand charme de la beauté. L'air de molesse, l'art de composer leurs visages, leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs régards qui sembloient chercher ceux des hommes, leur jalousies entr'elles pour allumer de grandes passions; en un mot tout ce que je voyois dans ces femmes, me sembloit vil & méprisable : à force de me vouloir plaire, elles me dégoûtoient.

On me conduisit au Temple de la Déesse : elle en a plusieurs dans cette Isle; car elle est particuliérement adorée à Cithere, à Idalie & à Paphos; C'est à Cithere que je fus conduit. Le Temple est tout de marbre; c'est un parfait Poristile; les colomnes sont d'une grosseur & d'une hauteur qui rendent cet édifice très majestueux; au dessus de l'architrave & de la frise, sont à châque face de grands frontons, où l'on voit en bas rélief toutes les plus agréables avantures de la Déesse. A la porte du Temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On égorge jamais dans l'enceinte du lieu sacré aucune victime; on n'y brûle point comme ailleurs la graisse des génisses & des taureaux; on n'y répand jamais leur sang; on présente seulement devant l'Autel les bêtes qu'on offre, & on n'en offrit aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut & sans tâche? on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs cornes sont dorées & ornées de bouquets de fleurs odoriferantes. Après qu'elles ont été présentées devant l'autel, on les renvoye dans un lieu écarté où elles sont égorgées pour les festins des Prêtres de la Déesse.

On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfumées, & du vin plus doux que le nectar. Les Prêtres sont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, & des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit & jour sur les Autels les parfums les plus exquis de l'Orient, & ils forment une espêce de nuage qui monte vers le Ciel. Toutes les Colomnes du Temple sont ornées de festons pendans; tous les vases qui servent au sacrifice sont d'or, un bois sacré de mirthes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons & de jeunes filles d'une rare beauté qui puissent présenter les victi-

mes aux Prêtres, & qui oſent allumer le feu des Autels; mais l'impudence & la diſſolution deshonnorent un Temple ſi magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois; mais inſenſiblement je commençois à m'y accoûtumer. Le vice ne m'effrayoit plus; toutes les compagnies m'inſpiroient je ne ſçai quelle inclination pour le déſordre; on ſe mocquoit de mon innocence; ma réтenuë & ma pudeur ſervoient de joüet à ces peuples effrontez. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes paſſions, pour me tendre des piéges, & pour réveiller en moi le goût des plaiſirs. Je me ſentois affoiblir tous les jours; la bonne éducation que j'avois récûë ne me ſoûtenoit preſque plus, toutes mes bonnes réſolutions s'évanoüiſſoient, & je ne me ſentois plus la force de réſiſter au mal qui me preſſoit de tous côtez; j'avois même une mauvaiſe honte de la vertu; j'étois comme un homme qui nage dans une riviére profonde & rapide; d'abord il fend les eaux & rémonte contre le torrent; mais ſi les bords ſont eſcarpez, & s'il ne peut ſe répoſer ſur le rivage, il ſe laſſe enfin peu à peu, & ſa force l'abandonne, ſes membres épuiſez s'engourdiſſent, & le cours du fleuve l'entraîne; ainſi mes yeux commençoient à s'obſcurcir, mon cœur tomboit en défaillance, je ne pouvois plus rappeller ni ma raiſon, ni le ſouvenir des vertus de mon pere. Le ſonge où je croyois avoir vû le ſage Mentor deſcendu aux Champs Elizées, achevoit de me décourager; une ſecrette & douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déjà le poiſon flâteur qui ſe gliſſoit de veine en veine,& qui pénétroit juſqu'à la moëlle de mes os. Je pouſſois néanmoins encore de profonds ſoûpirs, je verſois des larmes améres; je rougiſſois comme un lion dans ma fureur. O! malheureuſe jeuneſſe, diſois-je! O Dieux qui vous joüez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous paſſer par cet âge qui eſt un tems de folie ou de fiévre ardente? O! que ne ſuis-je couvert de cheveux blancs, courbé & proche du tombeau comme Laërte mon Ayeul? La mort me ſeroit plus douce que la foibleſſe honteuſe où je me vois.

A peine avois je ainſi parlé, que ma douleur s'adouciſſoit, & que mon cœur enyvré d'une

fole passion sécoüoit presque toute pudeur, puis je me voyois plongé dans un abyme de rémords. Pendant ce trouble je courois errant çà & là dans le sacré bocage, semblable à une Biche que le chasseur a blessée, elle court au travers des vastes forês pour soûlager sa douleur; mais la flêche qui l'a percée dans le flanc la suit par tout. elle porte par tout avec elle le trait meurtrier. Ainsi je courois en vain pour m'oublier moi-même, & rien n'adoucissoit la playe de mon cœur.

En ce moment j'apperçûs assez loin de moi dans l'ombre épaisse de ce Bois la figure du sage Mentor; mais son visage parut, si pâle, si triste & austère, que je n'en pus ressentir aucune joye. Est ce donc vous, ô mon cher ami, mon unique espérance: Est-ce vous! Quoi donc! Est-ce vous même? Une image trompeuse ne vient-elle pas abuser mes yeux? Est-ce vous, Mentor? N'est ce point votre ombre encore sensible à mes maux? N'êtes-vous point au rang des ames heureuses qui joüissent de leur vertu, & à qui les Dieux donnent des plaisirs purs dans une éternelle paix aux Champs Elisées? Parlez Mentor, vivez-vous encore! Suis-je assez heureux pour vous posseder ou bien n'est-ce qu'une ombre de mon ami? En disant ces paroles, je courois vers lui tous transporté jusqu'à perdre la respiration; il m'attendoit tranquillement sans faire un pas vers moi. O Dieux? vous le sçavez, quelle fut ma joye, quand je sentis que mes mains le touchoient. Non, ce n'est pas une vaine ombre, je le tiens je l'embrasse, mon cher Mentor: c'est ainsi que je m'écriai; j'arrosai son visage d'un torrent de larmes; je démeurois attaché à son col sans pouvoir parler. Il me régardoit tristement avec les yeux pleins d'une tendre compassion.

Enfin je lui dis: Helas! d'où venez-vous, En quels dangers ne m'avez vous point laissé pendant votre absence? & que fairois-je maintenant sans vous? mais sans répondre à mes questions; Fuyez me dit-il, d'un ton terrible, Fuyez hâtez-vous de fuïr. Ici la terre ne porte pour fruit que du poison; l'air qu'on respire est empesté; les hommes contagieux ne se parlent que pour se communiquer un venin mortel. La volupté lâche & infâme, qui est le plus horrible des

maux ſorti de la boête de Pandore, amollit les cœurs, & ne ſouffre ici aucune vertu. Fuyez, que tardez-vous ? ne régardez pas même derriére vous en fuyant ? effacez juſqu'au moindre ſouvenir de cette Iſle execrable.

Il dit, & auſſi-tôt je ſentis comme un nüage épais qui ſe diſſipoit ſur mes yeux, & qui me laiſſoit voir la pure lumiére; une joye douce & pleine d'un ferme courage rénaiſſoit dans mon cœur, cette joye étoit bien différente de cette autre joye molle & folâtre dont mes ſens avoient été empoiſonnez; l'une eſt une joye d'yvreſſe & de trouble, qui eſt entrecoupée de paſſions furieuſes, & de cuiſans rémords; l'autre eſt une joye de raiſon qui a quelque choſe de bienheureux & de céleſte, elle eſt toûjours pure & égale, rien ne peut l'épuiſer, plus on s'y plonge, plus elle eſt douce; elle ravit l'ame ſans la troubler. Alors je verſai des larmes de joye, & je trouvois que rien n'étoit ſi doux que de pleurer ainſi. O heureux, diſois-je, les hommes à qui la vertu ſe montre dans toute ſa beauté ? Peut-on la voir ſans l'aimer ? Peut-on l'aimer ſans être heureux ?

Mentor me dit, Il faut que je vous quitte, je pars dans ce moment; il ne m'eſt pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc; lui répondis-je ? En quelle terre inhabitable ne vous ſuivrai-je point ? Ne croyez pas pouvoir m'échaper, je mourrai plûtôt ſur vos pas. En diſant ces paroles; je le tenois ſerré de toute ma force. C'eſt envain, me dit-il, que vous eſperez de me rétenir. Le cruel Metophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allé à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent ſe défaire de moi, croyant en tirer une grande ſomme d'un nommé Hazaël, qui cherchoit un eſclave Grec pour connoître les mœurs de la Grece, & pour s'inſtruire de nos ſciences. En effet, Hazaël m'achetа chérement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs, lui a donné la curioſité de paſſer dans l'Iſle de Crete pour étudier les ſages Loix de Minos. Pendant notre navigation les vens nous ont contraint de rélâcher dans l'Iſle de Cypre; en attendant un vent favorable il eſt venu faire ſes offrandes au Temple; le voi-

là qui en ſort ; les vents nous appellent, déjà nos voiles s'enflent. Adieu mon cher Telemaque, un eſclave qui craint les Dieux, doit ſuivre fidélement ſon maître. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi ; ſi j'étois à moi, ils le ſçavent, je ne ſerois qu'à vous ſeul. Adieu, ſouvenez-vous des travaux d'Ulyſſe & des larmes de Penelope, ſouvenez-vous des juſtes Dieux. O Dieux, Protecteurs de l'innocence, en quelle terre ſuis-je contraint de laiſſer Telemaque.

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laiſſer ici plûtôt mourir que de vouloir partir ſans moi. Ce maître Syrien eſt-il impitoyable ? Eſt-ce une tygreſſe dont il a ſuccé les mammelles dans ſon enfance ? Voudra-t'il vous arracher d'entre mes bras ? il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il ſouffre que je vous ſuive ; vous m'exhortez vous-même à fuïr, & vous ne voulez pas que je fuye en ſuivant vos pas. Je vais parler à Hazaël, il aura peut-être pitié de ma jeuneſſe & de mes larmes ; puiſqu'il aime la ſageſſe, & qu'il va ſi loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce & inſenſible. Je me jetterai à ſes pieds, j'embraſſerai ſes genoux, je ne le laiſſerai point aller qu'il ne m'ait accordé de vous ſuivre. Mon cher Mentor, je me ferai eſclave avec vous, je lui offrirai de me donner à lui ; s'il me réfuſe, c'eſt fait de moi, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor ; je me proſternai devant lui ! il fut ſurpris de voir un inconnu en cette poſture. Que voulez-vous me dit-il ? La vie, répondis-je, car je ne puis vivre, ſi vous ne ſouffrez que je ſuive Mentor qui eſt à vous. Je ſuis le fils du grand Ulyſſe, le plus ſage des Rois de la Grece, qui ont renverſé la ſuperbe Ville de Troye, fameuſe dans toute l'Aſie. Je ne vous dis pas ma naiſſance pour me venter, mais ſeulement pour vous inſpirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon pere dans toutes les mers ; ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre pere ; la fortune pour comble de maux me l'a enlevé ; elle l'a fait votre eſclave ; ſouffrez que je le ſois auſſi. S'il eſt vrai que vous aimez la juſtice, & que vous alliez en Crete pour apprendre les Loix du

bon Roi Minos, n'endurcissez point votre cœur contre mes soûpirs & contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un Roi qui est réduit à démander la servitude comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage ; mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles essais des outrages de la fortune, maintenant je crains de ne pouvoir être reçû parmi les esclaves. O Dieu ! voyez mes maux ; ô Hazaël ; souvenez-vous de Minos dont vous admirez la sagesse, & qui nous jugera tous deux dans le Royaume de Pluton.

Hazaël me régardant avec un visage doux & humain, me tendit la main, & me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la sagesse & la vertu d'Ulysse ; Mentor m'a raconté souvent quelle gloire il a acquise parmi les Grecs, & d'ailleurs la prompte rénommée a fait entendre son nom à tous les peuples d'Orient. Suivez-moi ; fils d'Ulisse, je serai votre pere jusqu'à ce que vous ayez rétrouvé celui qui vous a donne la vie. Quand même je ne serois pas touché de la gloire de votre pere, de ses malheurs & des votres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre soin de vous. Il est vrai que je l'ai acheté comme esclave ; mais je le garde comme un ami fidéle, l'argent qu'il m'a coûté, m'a acquis le plus cher & le plus précieux ami que j'aye sur la terre. J'ai trouvé en lui la sagesse ; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dés ce moment il est libre, vous le serez aussi, je ne vous demande à l'un & à l'autre que votre cœur.

En un instant je passai de la plus amére douleur à la plus vive joye que les mortels puissent sentir. Je me voyois sauvé d'un horrible danger, je m'approchois de mon Païs ; je trouvois un sécours pour y rétourner ; mais je goûtois la consolation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déjà par le pur amour de la vertu. Enfin je trouvois tout en rétrouvant Mentor pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance sur le bord du rivage ; nous le suivons, on entre dans le vaisseau, les rameurs fendent les ondes paisibles. Un zéphir leger se joüe dans nos voiles, il anime tout le vaisseau & lui donne un doux mouvement. L'Isle

de Cypre disparoit bien tôt. Hazaël qui avoit impatience de connoître mes sentimens, me démenda ce que je pensois des mœurs de cette Isle. Je lui dis ingenument en quels dangers ma jeunesse avoit été exposée, & le combat que j'avois souffert au dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, & dit ces paroles. O Venus ; je réconnois votre puissance & celle de votre fils, j'ai brûlé de l'encens sur vos Autels ; mais souffrez que je déteste l'infame molesse des habitans de votre Isle, & l'impudence brutale avec laquelle ils célébrent vos Fêtes.

Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette premiére puissance, qui a formé le Ciel & la terre ; de cette lumiére infinie immuable, qui se donne à tous sans se partager ; de cette verité souveraine & universelle, qui éclaire tous les esprits, comme le Soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoûtoit-il, qui n'a jamais vû cette lumiére pure, est aveugle comme un aveugle né ; il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le Soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année. Il croit être sage, & il est insensé ; il croit tout voir ; & il ne voit rien ; il meurt n'ayant jamais rien vû ; tout au plus il apperçoit de sombres & fausses lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entrainez par le plaisir des sens & par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle. C'est elle qui nous inspire quand nous pensons bien ; c'est elle qui nous réprend quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie, elle est comme un grand Ocean de lumiére ; nos esprits sont comme des petits ruisseaux qui en sortent, & qui en rétournent pour s'y perdre.

Quoique je ne comprisse pas encore parfaitement la sagesse de ce discours, je ne laissois pas d'y gouter je ne sçai quoi de pur & de sublime, mon cœur en étoit échauffé, la verité me sembloit réluire dans toutes ces paroles. Ils continuerent à parler de l'origine des Dieux, des Héros, des Poëtes, de l'âge d'or, du Déluge, des premieres Histoires du genre humain, du fleuve

d'oubli où se plongent les ames des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare, & de cette heureuse paix dont joüissent les justes dans les Champs Elizées, sans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient, nous apperçûmes des Daüphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or & d'azur. En se joüant, ils soulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des tritons qui sonnoient de la trompette avec leurs conques récourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite traîné par des chevaux marins plus blanc que la neige, & qui fendant l'onde salée, laissoient loin derriére eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflammez, & leurs bouches étoient fumantes. Le char de la Déesse étoit une conque d'une merveilleuse figure; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'yvoire, & les roües étoient d'or. Ce char sembloit voler sur la face des eaux paisibles. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derriére le char, leurs beaux cheveux pendoient sur leurs épaules, & flotoient au gré du vent. La Déesse tenoit d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues; de l'autre elle portoit sur ses genoux le petit Dieu Palemon son fils pendant à sa mammelle. Elle avoit un visage serein & une douce Majesté qui faisoit fuïr les vents séditieux, & toutes les noires tempêtes. Les tritons conduisoient les chevaux & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flotoit dans l'air au dessus du char, elle étoit à demi enflée par le soufle d'une multitude de petits Zéphirs qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole empressé, inquieté & ardent. Son visage ridé & chagrin sa voix ménaçante, ses sourcils épais & pendant, ses yeux pleins d'un feu sombre & austére tenoient en silence les fiers Aquilons, & répoussoient tous les nuages. Les immenses baleines & tous les monstres marins faisant avec leurs narrines un flux & réflux de l'onde amére, sortoient à la hâte de leurs grotes profondes pour voir la Déesse.

Fin du quatrième Livre.

LES

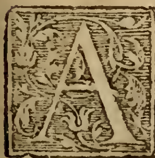


LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIE'ME.

SOMMAIRE.

Telemaque raconte qu'en arrivant en Créte ; il apprit qu'Idomenée Roi de cette Isle avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret, que les Crétois voulant venger le sang du fils, avoient réduit le Pere à quitter leur Païs, qu'aprés de longues incertitudes, ils étoient actuellement assemblez pour élire un autre Roi. Telemaque adjoûte qu'il fut admis dans cette assemblée ; qu'il y remporta les prix pour divers jeux, & qu'il expliqua les questions laissées par Minos dans le livre de ses loix ; que les vieillards Juges de l'Isle, & tous les peuples voulurent le faire Roi voyant sa sagesse.



APRE'S que nous eûmes admiré ce spectacle, nous commençames à découvrir les montagnes de Créte, que nous avions encore assez de peines à distinguer les nuës du Ciel & des flots de la mer. Bien-tôt nous vîmes le sommet du Mont Ida au-dessus des autres montag-

nes de l'Isle, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux au-dessus de têtes des jeunes faons, dont il est suivi; Peu à peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette Isle qui se présentoit à nos yeux comme un amphitéatre. autant que la terre de Cypre nous avoit paru négligée & inculte, autant celle de Créte se montroit fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ses habitans.

De tous côtez nous rémarquions des villages bien bâtis, des Bourgs qui égaloient des Villages, & des Villes superbes. Nous ne trouvions aucun Champ où la main du laboureur diligent ne fut imprimée, par tout la charruë avoit laissé des creux sillons; les ronces, les épines, & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnuës en ce Païs. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissent dans les gras herbages le long des ruisseaux, les moutons paissans sur le penchant d'une coline; les vastes campagnes couvertes de jaunes épics, les riches dons de la féconde Crétes, enfin les montagnes ornées de pampres & de grapes d'un raisin déjà coloré, qui promettoit aux Vendangeurs les doux présens de Bacchus pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autre fois en Créte, & il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette Isle, disoit il, admirée de tous les étrangers; & fameuse par ses cent Villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoiqu'ils soient innombrables. C'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser; plus il y a d'hommes dans un païs, pourveu qu'ils soient laborieux; plus ils joüissent de l'abondance; ils n'ont jamais bésoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mere, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans, qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition & l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, & ils se rendent malheureux par le desir du superflu; s'ils vouloient vivre simplement & se contenter de satisfaire aux vrais bésoins on verroit partout

l'abondance, la joye, l'union & la paix.

C'est ce que Minos, le plus sage & le meilleur de tous les Rois avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette Isle est le fruit de ses loix L'éducation quil faisoit donner aux enfans rend les corps sains & robustes : on les accoûtumé d'abord à une vie simple, frugale & laborieuse ; on suppose que toute volupté amolit le corps & l'esprit : on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincible par la vertu, & d'acquerir beaucoup de gloire. On ne met seulement le courage à mepriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses & les plaisirs honteux Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la dissimulation & l'avarice.

Pour le faste & la molesse, on n'a jàmais bésoin de les réprimer ; car ils sont inconnus en Créte, tout le monde y travaille & personne ne songe à s'y enrichir, châcun se croit assez payé de son travail par une vie douce & réglée, où l'on joüit en paix & avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni Palais dorez. Les habits sont de laine fine & de belles couleurs, mais tout uni & sans brodérie. Les répas y sont sobres on y boit peu de vin : le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux mêmes, & le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange un peu de grosse viande sans ragoût ; encore même a-t'on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornemens, La superbe architecture n'y est pas ignorée : mais elle est réservée pour les Temples des Dieux, & les hommes n'oseroient avoir des maisons semblables à celle des immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix & l'union des familles, la liberté de tous les Citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superfluës, l'habitude du travail, & l'horreur de l'oisiveté, l'émulation pour la vertu, la soûmis-

ſion aux loix, & la crainte des juſtes Dieux.

Je lui démandai en quoi conſiſtoit l'autorité du Roi, il me répondit, il peut tout ſur les peuples, mais les loix peuvent tout ſur lui. Il a une puiſſance abſoluë pour faire le bien & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus prétieux de tous les dépôts, à condition qu'il ſera le pere de ſes ſujets. Elles veulent qu'un ſeul homme ſerve par ſa ſageſſe & par ſa modération à la felicité de tant d'hommes, & non pas que tant d'hommes ſervent par leur miſere & par leur ſervitude lâche, à flatter l'orgüeil & la molleſſe d'un ſeul homme. Le Roi ne doit rien avoir au deſſus des autres, excepté ce qui eſt néceſſaire ou pour le ſoûlager dans ſes pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le reſpect de celui qui doit ſoûtenir les loix. D'ailleurs le Roi doit être plus ſobre, plus ennemi de la molleſſe, plus exempt de faſte & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richeſſes & de plaiſirs, mais plus de ſageſſe, de vertu & de gloire que le reſte des hommes. Il doit être au-dehors le défenſeur de la Patrie, en commandant ſes armées, & au-dedans le Juge des peuples pour les rendre bons, ſages & heureux. Ce n'eſt point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roi, il ne l'eſt que pour être l'homme des peuples; c'eſt aux peuples qu'il doit tout ſon tems, tous ſes ſoins, toute ſon affection; & qu'il n'eſt digne de la Royauté qu'autant qu'il s'oublie lui même pour ſe ſacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ſes enfans regnaſſent après lui, qu'a condition qu'ils regneroient ſuivant ces maximes. Il aimoit encore plus ſon peuple que ſa famille; c'eſt par une telle ſageſſe qu'il a rendu la Créte ſi puiſſante & ſi heureuſe. C'eſt par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les Conquerans qui veulent faire ſervir les peuples à leur propre grandeur, c'eſt-à-dire à leur vanité. Enfin c'eſt par la juſtice qu'il a merité d'être aux enfers le ſouverain Juge des morts.

Pendant que Mentor faiſoit ce diſcours, nous abordâmes dans l'Iſle. Nous vîmes le fameux Labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingenieux Delale, & qui étoit une imitation du grand La-

byrinthe que nous avions vû en Egypte. Pendant que nous considérions ce curieux edifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage, & qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer : nous demandames la cause de leur empressement, & voici ce qu'unCrétois nommé Nausicrate lui raconta.

Idoménée fils de Deucalion, & petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé comme les autres Rois de la Créte au siége de Troye. Après la ruïne de cette Ville, il fit voile pour révenir en Créte, mais la tempête fut si violente que le Pilote de son vaisseau, & tous les autres qui étoient experimentez dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Châcun avoit la mort devant les yeux, châcun voyoit les abîmes ouvers pour l'engloutir, châcun déploroit son malheur, n'espérant pas même le triste répos des ombres qui traversent le Stix après avoir reçû la sepulture. Idomenée levant les yeux & les mains vers le Ciel invoquoit Neptune. O puissant Dieu, s'écrioit il, toi qui tiens l'Empire, des ondes, daigne écoûter un malheureux, si tu me fais révoir l'Isle de Créte malgré la fureur de vents, je t'immolerai la premiére tête qui se présentera à mes yeux.

Cependant son fils impatient de révoir son pere, se hâtoit d'aller au devant de lui pour l'ambrasser ; malheureux qui ne sçavoit pas que c'étoit courir à sa perte. Le pere échappé à la tempête arrivé dans le Port desiré, il rémercioit Neptune d'avoir écoûté ses vœux; mais bientôt il sentit combien ses vœux lui étoient funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant répantir de son vœu indiscret ; il craignoit d'arriver parmi les siens, & il apprehendoit de ravoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Nemesis Déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes & sur tout les Rois orguëilleux, poussoit d'une main fatale & invisible idoménée. Il arrive, à peine ose-t'il lever les yeux, il voit son fils; il récule saisi d'horreur : ses yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête moins chere qui puisse lui servir de victime. Cependant le fils se jette à son cou, & est tout étonné que son Pere

répondre si mal à sa tendresse: il le voit fondant en larmes.

O mon Pere, dit-il, d'où vient cette tristesse? Après une si longue absence, êtes vous fâché de vous révoir dans votre Royaume & de faire la joye de votre fils? Qu'ai je fait? Vous détournez vos yeux de peur de me voir. Le pere accablé de douleur ne répondit rien. Enfin, après de profonds soûpirs, il dit: Ah! Neptune, que t'ai je promis? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage? Rends moi aux vagues & aux rochers, qui dévoient en me brisant finir ma triste vie, laisse vivre mon fils. O Dieu cruel, tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer; mais tous ceux qui étoient auprés de lui arrêterent sa main. Le vieillard Sophronyme interprête de volontez des Dieux, lui assura qu'il pourroit contenter Neptune sans donner la mort à son fils: Votre promesse, disoit il, a éré imprudente, les Dieux; ne veulent point être honnorez par la cruauté, gardez vous bien d'ajoûter à la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre les loix de la nature; offrez cent taureaux plus blancs que la neige à Neptune; faites couler leur sang au tour de son Autel couronné de fleurs, faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idomenée écoûtoit ce discours la tête baissée & sans répondre; la fureur étoit allumée dans ses yeux; son visage pâle & défiguré changeoit à tout moment de couleur; on voyoit ses membres tremblans. Cependant son fils lui disoit; Me voici, mon Pere? votre fils est prêt à mourir pour appaiser le Dieu de la mer; n'attirez pas sur vous sa colere; je meurs contant, puisque ma mort vous aura garanti de la votre. Frappez, mon pere, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idomenée tout hors de lui & comme déchiré des furies infernales, surprend tous ceux qui l'observoient de près? Il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant, il la rétire toute fumante & toute pleine de son sang pour la plonger dans ses propres entrailles; il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent.

L'enfant tombe dans son sang ; ses yeux se couvrent des ombres de la mort ; il les entrouvre à la lumiere ; mais à peine l'a-t'il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lys au milieu des champs coupé dans sa racine par le tranchant de la charruë, languit & ne se soûtient plus ; il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux mais la terre ne le nourrit plus,& sa vie est éteinte. Ainsi le fils d'Idomenée, comme une jeune & tendre fleur, est cruellement moissonnée dès son premier âge. Le Pere dans l'excès de sa douleur devient insensible ; il ne sçait où il est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancellant vers la ville, & demande son fils.

Cependant le peuple touché de compassion pour l'enfant, & d'horreur pour l'action barbare du pere, s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux furies. La furëur leur fournit des armes, il prennent de bâtons & de pierres, la discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois, oublient la sagesse qu'ils ont tant aimé, ils ne connoissent plus le fils du sage Minos. Les amis d'Idomenée ne trouvent plus de salut pour lui qu'en le ramenant vers ses vaisseaux ; ils s'embarquent avec lui ils fuyent à la merci des ondes. Idomenée révenant à soi, les rémercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosé du sang de son fils, & qu'il ne sçauroit plus habiter. Les vents le conduisent vers l'Hesperie, & ils vont fonder un nouveau Royaume dans les Païs Salentins.

Cependant les Crétois n'ayant plus de Roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les loix établies. Voici les mésures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous les principaux Citoyens des cent Villes sont assemblez ici. On a déjà commencé par des sacrifices ; on a assemblé tous les sages les plus fameux des Païs voisins, pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander ; on a préparé des lieux publics, où tous les prétendans combattent ; car on veut donner pour prix la Royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, & pour l'esprit & pour le corps. On veut un Roi dont le

corps soit fort & adroit, & dont l'ame soit ornée de la sagesse & de la vertu. On appelle ici tous le Etrangers.

Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit: Hâtez-vous donc ô Etrangers de venir dans notre assemblée : vous combattrez avec les autres, & si les Dieux destinent la victoire à l'un de vous, il regnera en ce Païs. Nous le suivimes sans aucun desir de vaincre, mais pour la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

Nous arrivâmes à une espêce de Cirque très-vaste, environné d'un épaisse forêt : le milieu du Cirque étoit un aréne préparée pour les combattans : elle étoit bordée par un grand amphitéatre d'un gazon frais, sur lequel étoit assis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçût avec honneur ; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement & avec le plus de réligion l'hospitalité. On nous fit asseoir, & on nous invita à combattre. Mentor s'en excuse sur son âge, & Hazaël sur la foible santé. Ma jeunesse & ma vigueur m'ôtoient toute excuse : je jettai néanmoins un coup d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée, & j'apperçûs qu'il souhaitoit que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit : je me dépoüillai de mes habits ; on fit couler des flots de l'huile douce & luisante sur tous les membres de mon corps, & je me mélai parmi les combattans. On dit de tous côtez que c'étoit le fils d'Ulysse qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix, & plusieurs Crétois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me réconnurent.

Le premier combat fut celui de la luthe. Un Rhodien d'environ trente cinq ans surmonta tous les autres qui oserent se présenter à lui : il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse ; ses bras étoient nerveux & bien nourris ; au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles : il étoit également souple & fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; & régardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se rétirer mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisimes l'un l'autre ; nous

nous serrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus & bras entrelassez comme des serpens; châcun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit : tantôt il s'efforçoit de me pancher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses rains plierent : il tomba sur l'aréne, & m'entraîna sur lui. Envain il tâcha de me mettre dessous; je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria; Victoire au fils d'Ulysse; & j'aidai au Rhodien confus à se rélever.

Le combat du Ceste fut plus difficile. Le fils d'un riche Citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tout les autres lui cederent; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, & puis dans l'estomach, des coups qui me firent vomir le sang, & qui répandirent sur mes yeux un épaix nuage. Je chancelai il me pressoit, & je pouvois plus respirer. Mais je fus ranimé par la voix de Mentor qui me crioit; O fils d'Ulysse, seriez-vous vaincu? La colere me donna de nouvelles forces; j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé. Aussi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que son bras s'allongeoit en vain, je le surprenois dans cette posture panchée; déjà il réculoit quand je haussai mon Ceste pour tomber sur lui avec plus de force; il voulut s'esquiver; perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, & je lui tendis la main pour le rélever; il se rédressa lui même couvert de poussiére & de sang, sa honte fut extrême, mais il n'osa rénouveller le combat.

Aussi-tôt on commença les courses des chariots que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre pour la legereté des roües, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons; un nuage de poussiére vole & couvre le Ciel Au commencement je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacedemonien nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derriére lui. Un Crétois nommé Policrete le suivoit de près. Hippo-

maque parent d'Idomenée qui aspiroit à lui succeder, lâchant les rênes à ses chevaux fumans de sueurs étoit tout panché sur leurs crains flotans ; & le mouvement des roües de son chariot étoit si rapide, quelles paroissoient immobiles comme les aîles d'une aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animerent & se mirent peu à peu en halaine ; je laissai loin derriére moi presque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque parent d'Idomenée pressant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abbatit, & ôta par sa chûte à son maître l'espérance de regner.

Polyclete s'épanchant trop sur ses chevaux, ne pût se tenir ferme dans une secousse, il tomba, les rênes lui échaperent, & il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, rédoubla son ardeur ; tantôt il invoquoit les Dieux, & leur promettoit de riches offrandes ; tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer ; il craignoit que je ne passasse entre la borne & lui ; car mes chevaux mieux menagez que les siens ; étoient en état de la dévancer ; il ne lui restoit plus d'autre ressource que celle de me fermer le passage. Pour y réussir ; il hazarda de se briser contre la borne ; il y brisa effectivement sa roüe. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans son désordre ; il me vit un moment après au bout de la carriére. Le peuple s'écria encore une fois ; Victoire au fils d'Ulysse ; c'est lui que les Dieux destinent à regner sur nous.

Cependant les plus illustres & les plus sages d'entre les Crétois ; nous conduisent dans un bois antique & sacré, récule de la vûë des hommes prophanes, où les vieillards que Minos avoit établis Juges du peuple & gardes des loix, nous assemblerent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux, nul autre ne fut admis. Les sages ouvrirent les livres où toutes les loix de Minos sont récüeillies. Je me sentis saisi de respect & de honte, quand j'approchai de ces vieillards que l'âge rendoit vénérables sans leur ôter la vigueur de l'esprit ; ils étoient assis avec ordre, & immobiles dans leurs places ; leurs che-

veux étoient blancs plusieurs n'en avoient presque plus. On voyoit réluire sur leurs visages graves une sagesse douce & tranquille ; ils ne se pressoient point de parler ? ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire. Quand ils étoient d'avis différens, ils étoient si moderez à soûtenir ce qu'ils pensoient de part & d'autre, qu'on auroit crû qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue experience des choses passées, & l'habitude du travail leurs donnoit de grandes vûës sur toutes choses ; mais ce qui perfectionnoit de plus leur raison étoit le calme de leurs esprits délivrez des folles passions & des caprices de la jeunesse ; la sagesse toute seule agissoit en eux, & le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien dompté leurs hûmeurs, qu'ils goûtoient sans peine le doux & noble plaisir d'écoûter la raison. En les admirant je souhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout à-coup à une si estimable vieillesse. Je trouvois la jeunesse malheureuse d'être si impetueuse & si éloignée de cette vertu si éclairée & si tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des loix de Minos. C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baiserent avec respect ; car ils disent qu'aprés les Dieux de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes, que les loix destinées à les rendre bons, sages & heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les loix. C'est la loi & non pas l'homme qui doit regner. Tel étoit le discours de ces sages. Ensuite celui qui présidoit, proposa trois questions qui dévoient être décidées par les maximes de minos.

La premiére question étoit de sçavoir quel est les plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'étoit un Roi qui avoit sur son peuple un empire absolu, & qui étoit victorieux de tous ses ennemis. D'autres soûtinrent que c'étoit un homme si riche, qu'il pouvoit contenter tous ses desirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne se marioit point, & qui voyageoit pendant toute sa vie en divers païs sans être jamais

assujetti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginerent que c'étoit un Barbare, qui vivant de sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de toute police & de tout bésoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi ; parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude, ils joüissent plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'aviserent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, & que tous les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut-être libre dans l'esclavage même. En quelque Païs & en quelque condition qu'on soit, on est très-libre, pourveu qu'on craigne les Dieux, & qu'on ne craigne qu'eux. En un mot, l'homme véritablement libre est celui qui dégagé de toute crainte & de tout desir, n'est soumis qu'aux Dieux & la raison. Les vieillards s'entreregarderent en souriant, & furent surpris de voir que ma réponse fût précisement celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes : Qui est le plus malheureux de tous les hommes ? Châcun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit. L'un disoit ; C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur. Un autre disoit ; C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soûtenoient que c'est un autre qui a des enfans ingrats & indignes de lui. Il vint un sage de l'Isle de Lesbos qui dit ; Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être, car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur. A ces mots toute l'assemblée s'écria ; on applaudit, & châcun crut que ce sage Lesbiens remporteroit le prix sur cette question. mais on me demanda ma pensée, & je répondis suivant les maximes de Mentor ; Le plus malheureux de tous les hommes est un Roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables ; il est doublement malheureux par son aveuglement, ne connoissant pas son

malheur ; Il ne peut s'en guérir ; il craint même de le connoître. La verité ne peut percer la foule des flâteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions ; il ne connoît point ses dévoirs ; il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien ni senti les charmes de la pure vertu ; il est malheureux & digne de l'être ; son malheur augmente tous les jours ; il court à sa perte, & les Dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoüa que j'avois vaincu le sage Lesbiés, & les vieillards déclarerent que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisiéme question on démanda lequel des deux est préferable ; d'un côté un Roi conquerant & invincible dans la guerre ; de l'autre un Roi sans expérience de la guerre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plûpart répondirent que le Roi invincible dans la guerre étoit préferable. A quoi sert, disoient-ils, d'avoir un Roi qui sçache bien gouverner en paix, s'il ne sçait pas défendre le Païs quand la guerre vient ? les ennemis le vaincront & réduiront son peuple en serviude. D'autres soûtenoient au contraire, que le Roi pacifique seroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, & l'éviteroit par ses soins. D'autres disoient qu'un Roi conquerant travailleroit à la gloire de son peuple aussi bien qu'à la sienne, & qu'il rendroit ses sujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un Roi pacifique les tiendroit dans une honteuse lâcheté. On voulut sçavoir son sentiment. Je répondis ainsi.

Un Roi qui ne sçait gouverner que dans la paix & dans la guerre, & qui n'est capable de conduire son peuple dans ces deux Etats, n'est qu'à demi Roi. Mais si vous comparez un Roi qui ne sçait que la guerre à un Roi sage, qui sans sçavoir la guerre est capable de la soûtenir dans le bésoin par ses Généraux, je trouve préferable à l'autre. Un Roi entiérement tourné à la guerre, voudroit toûjours la faire pour étendre sa domination & sa gloire propre, il ruïneroit son peuple. A quoi sert-il à son peuple que son Roi subjugue d'autres Nations si on est malheureux sous son regne ? D'ailleurs les longues guerres entraînent toûjours après elles beaucoup de désor-

dres ; les victoires mêmes se déreglent pendant les tems de confusion. Voyez ce qu'il en coûte à la Grece pour avoir triomphé de Troye : elle a été privée de ses Rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout est en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languissent, les meilleurs Princes même pendant qu'ils ont une guerre à soûtenir, sont contraints de faire les plus grands des maux, qui est de tollerer la licence, & de se servir des méchans. Combien y a-t-il de scélerats qu'on puniroit pendant la paix, & dont on a bésoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre ? Jamais aucun peuple n'a eu un Roi conquerant, sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un conquerant ennivré de sa gloire, ruïne presque autant sa nation victorieuse que les autres nations vaincuës. Un Prince qui n'a point les qualitez nécessaires pour la paix, ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie ; il est comme un homme qui défendroit son champ contre ses voisins, & qui usurperoit celui de son voisin même, mais qui ne sçauroit ni labourer, ni semer, pour recüeillir aucune moisson : un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, & non pour rendre le peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au Roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes, c'est à dire, qu'il n'est pas né pour troubler le répos de son peuple en voulant vaincre les autres peuples que la justice ne lui a pas soûmis ; mais s'il est véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualitez nécessaires pour mettre son peuple en sûreté contre ses ennemis. Voici comment : il est juste, moderé & commode à l'égard de ses voisins ; il n'entreprend jamais contre eux rien qui puisse troubler la paix ; il est fidéle dans ses alliances. Ses alliez l'aiment, ne le craignent point, & ont une entiére confiance en lui. S'il a quelque voisin, inquiet ; hautain & ambitieux, tous les autres Rois voisins qui craignent ce voisin inquiet, & qui n'ont aucune jalousie du Roi pacifique, se joignent à ce bon Roi pour l'empêcher d'être oprimé. Sa probité, sa bonne foi, sa modéra-

tion, le rendent l'arbître de tous les Etats qui environnent le sien. Pendant que le Roi entreprenant est odieux à tous les autres, & sans cesse exposé à leurs ligues, celui ci a la gloire d'être comme le pere & le tuteur de tous les autres Rois. Voilà les avantages qu'il a au-déhors. Ceux dont il joüit au-dedans sont encore plus solides, puisqu'il est propre à gouverner en paix je suppose qu'il gouvernera par les plus sages loix. Il rétranche le faste; la molesse & tous les arts qui ne servent qu'à flater les vices; Il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux veritables bésoins de la vie; sur tout il applique ses sujets à l'agriculture. par-là il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs, accoûtumé à vivre de peu, gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie à l'infini. Voilà dans ce Royaume un peuple innombrable, mais un peuple sain, vigoureux, robuste, qui n'est point amoli par les voluptez; qui est exercé par la vertu, qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lâche & délicieuse, qui fait mépriser la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage Roi appliqué à ne regner que pour faire regner la raison. Qu'un conquerant voisin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoûtumé à camper, à se ranger en bataille, ou à dresser des machines pour assiéger une Ville. Mais il le trouvera invincible par sa multitude, par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais succès même ne peuvent abbattre: D'ailleurs si ce Roi n'est pas assez experimenté pour commander lui-même ses armées: il les fera commander par des gens qui en seront capables, & il sçaura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du sécours de ses Alliez. Ses sujets aimerons mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre Roi violent & injuste. Les Dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles ressources il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le Roi

pacifique qui ignore la guerre, eſt un Roi très-imparfait, puiſqu'il ne ſçait point remplir une de ſes plus grandes fonctions qui eſt de vaincre ſes ennemis: mais j'ajoûte qu'il eſt néanmoins infiniment ſupérieur au Roi conquerant; qui manque de qualitez néceſſaires dans la paix, & qui n'eſt propre qu'à la guerre.

J'apperçûs dans l'Aſſemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis, car la plûpart des hommes ébloüis par les choſes éclatantes comme les victoires & les conquêtes, les préferant à ce qui eſt ſimple, tranquille & ſolide, comme la paix & la bonne police des peuples. Mais tous les vieillards déclarerent que j'avois parlé comme Minos.

Le prémier de ces vieillards, s'écria; Je vois l'accompliſſement d'un oracle d'Appollon connu dans toute notre Iſle. Minos avoit conſulté le Dieu pour ſçavoir combien de tems ſa race regneroit ſuivant les loix qu'il venoit d'étabir. Le Dieu lui répondit: Les tiens ceſſeront de regner quand un étranger entrera dans ton Iſle pour y faire regner tes loix. Nous avions crainte que quelque étranger viendroit faire la conquête de l'Iſle de Crete; mais le malheur d'Idomenée & le ſageſſe du fils d'Uliſſe, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de minos, nous montre le ſens de l'Oracle. Que tardons nous à couronner celui que les deſtins nous donnent pour Roi.

Fin du cinquiéme Livre.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE

LIVRE SIXIE'ME.

SOMMAIRE.

Telemaque raconte qu'il refusa la Royauté de Créte pour rétourner en Ithaque ; qu'il proposa d'élire Mentor qui refusa aussi le diadéme ; qu'enfin l'assemblée pressoit Mentor de choisir pour toute la Nation, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre d'Aristodeme ; qui fut proclamé Roi au même moment ; qu'ensuite Mentor & lui s'étoient embarquez pour aller en Ithaque ; Mais que Neptune pour consoler Venus irritée leur avoit fait faire le naufrage, aprés lequel la Déesse Calypsò venoit de les récevoir dans son Isle.



Ussi-tôt les Vieillards sortent de l'enceinte du bois sacré, & le premier me prenant par la main, annoce au peuple déjà impatiét dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheve-t'il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'asséblée. Châcun pousse des cris de joye. Tout le rivage & toutes les montagnes voisins rétentirent de ce cris. Que le fils d'Ulysse semblable à Minos regne sur les Crétois.

J'attendis un moment, & je faisois signe de

la main pour demander qu'on l'écoûtât. Cependant Mentor me disoit à l'oreille : Renoncez-vous à votre patrie ? L'ambition de regner vous fera-t'elle oublier Penelope qui vous attend comme sa derniére espérance, & le grand Ulysse que les Dieux avoient résolu de vous rendre ? Ces paroles percerent mon cœur, & me soûtinrent contre le vain desir de regner. Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi : O illustres Crétois je ne merite point de vous commander. L'Oracle qu'on vient d'apporter, marque bien que la race de Minos cessera de regner quand un étranger entrera dans cette Isle, & y fera regner les loix de ce sage Roi ; mais il n'est pas dit que cet étranger regnera. Je veux croire que je suis cet étranger marqué par l'Oracle. J'ai accompli la prédiction ; je suis venu dans cette Isle ; j'ai découvert le vrai sens des loix ; & je souhaite que mon explication serve à les faire regner avec l'homme que vous choisirez. Pour moi, je préfere ma patrie, ma pauvre petite Isle d'Ithaque aux cent villes de Créte, à la gloire & à l'opulence de ce Royaume. Souffrez que je suive ce que les destins ont marqué : si j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'espérance de regner ici, c'étoit pour mériter votre estime & votre compassion ; c'étoit afin que vous me donnassiez les moyens de rétourner promptement au lieu de ma naissance. J'aime mieux obéïr à mon pere Ulysse, & consoler ma mere Penelope, que de regner sur tous les peuples de l'Univers. O Crétois ! vous voyez le fond de mon cœur, il faut que je vous quitte ; mais la mort seule pourra finir ma réconnoissance. Oüi, jusqu'au dernier soûpir, Telemaque aimera les Crétois ; & s'interessera à leur gloire comme à la sienne propre.

A peine eus-je parlé qu'il s'éleva un bruit sourd semblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns disoient, Est-ce quelque divinité sous une figure humaine ? D'autres soûtenoient qu'ils m'avoient vû en d'autres Païs me réconnoissoient. D'autres s'écrioient, il faut le contraindre de regner ici. Enfin je répris la parole, & chacun se hâta de se taire, ne sçachant si je n'allois point accepter

ce que j'avois réfusé d'abord. Voici les parole que je leur dis.

Souffrez ô Crétois, que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples mais la sagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choisir non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les loix, mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi je suis jeune, par consequent sans expérience, exposé à la violence des passions, & plus en état de m'instruire en obéïssant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'esprit & de corps, mais qui se voit vaincu lui-même ? cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fond de son cœur, & dont toute la vie soit la pratique de ces loix ; que ses actions plûtôt que ses paroles vous le fassent choisir.

Tous les Vieillards charmez de ces discours, & voyant toûjours croître les applaudissemens de l'assemblée, me dirent ; puisque les Dieux nous ôtent l'espérance de vous voir regner au milieu de nous, dumoins aidez nous à trouver un Roi qui fasse regner nos loix. Connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette modération Je connois, leur dis-je, d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous estimez en moi, c'est la sagesse, & non pas la mienne qui vient de parler ; & il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En même-tems toute l'assemblée jetta les yeux sur Mentor que je montrois le tenant par la main. Je racontois les soins qu'il avoit eut de mon enfance, les périls dont il m'avoit délivré ; les malheurs qui étoient venus fondre sur moi, dès que j'avois cessé de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point régardé à cause de ses habits simples & négligez, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel ; de son air froid & réservé. Mais quand s'appliqua à le regarder, on découvrit dans son visage je ne sçai quoi de ferme & d'élevé, on remarqua la vivacité de ses yeux & la vigueur avec laquelle il faisoit jusqu'aux moindres actions, on le questionna ; il fut admiré, on résolut de le faire Roi. Il s'en

défendit ſans s'émouvoir ; il dit qu'il préferoit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la Royauté ; que les meilleurs Rois étoient malheureux en ce qu'ils ne faiſoient preſque jamais les biens qu'ils vouloient faire ; & qu'ils faiſoient ſouvent ; par la ſurpriſe des flâteurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajoûta, que ſi la ſervitude eſt miſérable, la Royauté ne l'eſt pas moins puiſqu'elle eſt une ſervitude déguiſée. Quand on eſt Roi, diſoit-il, on dépend de tous ceux dont on a beſoin pour ſe faire obéïr. Heureux celui qui n'eſt point obligé de commander ! Nous ne devons qu'à notre ſeule Patrie, quand elle nous confie l'autorité, le ſacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant révenir de leur ſurpriſe, lui demanderent quel homme ils devoient choiſir. Un homme répondit-il, qui vous connoiſſe bien, puiſqu'il faudra qu'il vous gouverne, & qui craigne de vous gouverner. Celui qui déſire la Royauté ne la connoit pas ; & comment en remplira-t'il les devoirs, ne le connoiſſant point ? Il la cherche pour lui, & vous devez deſirer un homme qui ne l'acccepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux étrangers qui réfuſoient la Royauté récherchée par tant d'autres ; ils voulurent ſçavoir avec qui ils étoient venus. Nauſicrates qui les avoit conduits dépuis le port juſqu'au Cirque, où l'on célebroit les jeux ; leur montra Hazaël avec lequel Mentor & moi étions venus de l'Iſle de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils ſçûrent que Mentor avoit été eſclave d'Hazaël, qu'Hazaël touché de la ſageſſe & de la vertu de ſon eſclave, en avoit fait ſon conſeil & ſon meilleur ami ; que cet eſclave mis en liberté étoit le même qui venoit de réfuſer d'être Roi, & qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'inſtruire des loix de Minos, tant l'amour de la ſageſſe rempliſſoit ſon cœur.

Les Vieillards dirent à Hazaël ; nous n'oſons vous prier de nous gouverner, car nous jugeons que vous avez les mêmes penſées que Mentor. Vous mépriſez trop les hommes pour vouloir

vous charger de les conduire ? d'ailleurs vous êtes trop détaché des richesses & de l'éclat de la Royauté, pour vouloir achêter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit ; Ne croyez pas ; ô Crétois que je méprise les hommes. Non, non ; je sçai combien il est grand, à travailler à les rendre bons & heureux ; mais ce travail est rempli de peines & de dangers. L'éclat qui est attaché, est faux, & ne peut éblouir que des ames vaines. La vie est courte ; les grandeurs irritent plus les passions qu'elles ne peuvent les contenter ; c'est pour apprendre à me passer de ces faux biens, & non pas pour y parvenir, que je suis venu de si loin. Adieu ; Je ne songe qu'à rétourner dans une vie paisible & rétirée ; où la sagesse nourrisse mon cœur ; & où les espérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me consolent dans les chagrins de la vieillesse. Si j'avois quelque chose a souhaiter, ce ne seroit pas d'être Roi, ce seroit de ne me separer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Cretois s'écrierent, parlant à Mentor, Dites-nous ô le plus sage & le plus grand de tous les mortels, dites-nous donc qui est-ce que nous pouvons choisir pour notre Roi ? Nous ne vous laisserons point aller, que vous ne nous ayez appris les choix que nous devons faire. Il leur répondit ; pendant que j'étois dans la foule des spectateurs, j'ai rémarqué un homme qui ne temoignoit aucun empressement. C'est un vieillard assez vigoureux ; j'ai demandé quel homme c'étoit, on ma répondu qu'il s'appélloit Aristodeme. Ensuite j'ai entendu quon lui disoit que ses deux enfans étoient du nombre de ceux qui combattoient ; il a paru n'en avoir aucune joye, il a dit que pour l'un il ne lui souhaitoit point les périls de la Royauté, & qu'il aimoit trop sa patrie pour consentir que l'autre regna jamais ; Par-là j'ai compris que ce Pere aimoit d'un amour raisonnable l'un de ses enfans qui a de la vertu, & qu'il ne flattoit point l'autre dans ses déreglemens. Ma curiosité augmentant, j'ai démandé qu'elle a été la vie de ce Vieillard. Un de vos Citoyens m'a répondu ; Il a long-tems porté les armes, & il est couvert de blessure,

mais sa vertu sincére & ennemie de la flatterie; l'avoit rendu incommode à Idomenée; c'est ce qui empêcha ce Roi de s'en servir dans le siége de Troye. Il craignoit un homme qui lui donneroit de sages conseils, qu'il ne pouvoit se résoudre à suivre; il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquerir bien-tôt, il oublia tous ses services; il le laissa ici pauvre, méprisé des hommes grossiers & lâches qui n'estiment que les richesses, mais content de sa pauvreté, il vit gayement dans un endroit écarté de l'Isle, où il cultive son champ de ses propres mains. Un de ses fils travaille avec lui; ils s'aiment tendrement, ils sont heureux par leur frugalité & par leur travail; ils se sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple. Le sage vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste au-delà de ses bésoins & de ceux de son fils. Il fait travailler tous les jeunes gens; il les exhorte, il les instruit; il juge tous les différens de son voisinage; il est le pere de toutes les familles. Le malheur de la sienne est d'avoir un second fils, qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le pere après l'avoir long-tems souffert pour (tâcher) de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé. Il s'est abandonné à une folle ambition & à tous les plaisirs.

Voilà, ô Crétois, ce qu'on m'à raconté. Vous devez sçavoir si ce récit est véritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux? Pourquoi assembler tant d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît & que vous connoissez, qui sçait la guerre, qui a montré son courage, non-seulement contre les fléches & contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté, qui a méprisé les riches acquises par la flaterie, qui aime le travail, qui sçait combien l'agriculture est utile à un peuple qui deteste le faste, qui ne se laisse point amolir par un amour aveugle de ses enfans, qui aime la vertu de l'un & qui condamne le vice de l'autre; en un mot un homme qui est déjà le Pere du peuple. Voilà votre Roi, s'il est vrai que vous desiriez de faire regner chez vous les loix du sage Minos.

Tout le peuple s'écria ; Il eſt vrai, Ariſtodeme eſt tel que vous les dites ; c'eſt lui qui eſt digne de regner. Les Vieillards le firent appeller, on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple, où il parut tranquille, on lui déclara qu'on le faiſoit Roi. Il répondit ; Je n'y puis conſentir qu'à trois conditions. La prémiere, que je quitterai la Royauté dans deux ans, ſi je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, & ſi vous réſiſtez aux loix. La ſeconde, je ſerai libre de continuer une vie ſimple & frugale. La troiſiéme que mes enfans n'auront aucun rang, & qu'après ma mort on les traitera ſans diſtinction ſelon leur mérite comme le reſte des Citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joye. Le diadême fut mis par le chef des vieillards gardes des loix, ſur la tête d'Ariſtodeme. On fit des ſacrifices à Jupiter ; & aux autres grands Dieux. Ariſtodeme nous fit des préſens, non pas avec la magnificence ordinaire aux Rois, mais avec une noble ſimplicité. Il donna à Hazaël les loix de Minos écrites de la main de Minos même. Il lui donna auſſi un récüeil de toute l'Hiſtoire de Créte, depuis Saturne & l'âge d'or ; il fit mettre dans ſon vaiſſeau des fruits de toutes les eſpêces qui ſont bonnes en Créte, & inconnuës dans la Syrie, & lui offrit tous les ſecours dont il pouvoit avoir béſôin.

Comme nous preſſions notre départ, il nous fit préparer un vaiſſeau avec un grand nombre de bons rameurs & d'hommes armez ; il y fit mettre des habits pour nous, & des proviſions. A l'inſtant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque, ce vent qui étoit contraire à Hazaël le contraignit d'attendre. Il nous vit partir ; il nous embraſſa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux ſon juſtes ; diſoit ils, ils voyent une amitié qui n'eſt fondée que ſur la vertu ; un jour ils nous réüniront ; & cès Champs fortunez où l'on dit que les Juſtes joüiſſent après la mort d'une paix éternelle, verrons nos ames ſe réjoindre pour ne ſe ſéparer jamais. O ſi mes cendres pouvoient être ainſi recuëillies avec les votres ! En prononçant ces mots, il verſoit des torrens de larmes, & les ſoûpirs

étouffoient ſa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui, & il nous conduiſit au vaiſſeau.

Pour Ariſtodeme; il nous dit: C'eſt vous qui venez de me faire Roi, ſouvenez-vous des dangers, où vous m'avez mis. Demandez aux Dieux qu'ils m'inſpirent la vraye ſageſſe, & que je ſurpaſſe autant en modération les autres hommes que je les ſurpaſſe en autorité. Pour moi je les prie de vous conduire heureuſement dans votre patrie, d'y confondre l'inſolence de vos ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulyſſe regnant avec ſa chére Penelope. Telemaque, je vous donne un bon vaiſſeau plein de rameurs & d'hommes armez, ils pourront vous ſervir contre ces hommes injuſtes qui perſécutent votre mere. O Mentor, votre ſageſſe qui n'a béſoin de rien ne me laiſſe rien à deſirer pour vous! Allez tous deux, vivez heureux enſemble; ſouvenez-vous d'Ariſtodeme: & ſi jamais les Ithaciens ont béſoin des Cretois, comptez ſur moi juſqu'au dernier jour de ma vie. Il nous embraſſa, & nous ne pûmes en le rémerciant tenir nos larmes.

Cependant le vent qui enfloit nos voiles; nous promettoit une douce navigation. Déjà le Mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline, tous les rivages diſparoiſſoient. Les côtes de Peloponeſe ſembloient s'avancer dans la mer pour venir au devant de nous. Tout à-coup une noire tempête enveloppa le Ciel, & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour ſe changea en nuit: & la mort ſe préſenta à nous. O Neptune, c'eſt vous qui excitâtes par votre ſuperbe Trident toutes les eaux de votre Empire; Venus pour ſe venger de ce que nous l'avions mépriſée juſques dans ſon Temple de Cithere, alla trouver ce Dieu elle lui parla avec douleur; ſes beaux yeux étoient baignez de larmes; du moins c'eſt ainſi que Mentor inſtruit des choſes divines me l'a aſſuré. Souffrirez vous Neptune; diſoit-elle, que ces impies ſe joüent impunement de ma puiſſance? Les Dieux mêmes la ſentent, & ces temeraires mortels ont oſé condamner tout ce qui ſe fait dans mon Iſle. Ils ſe picquent d'une ſageſſe à toute épreuve; & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je ſuis née dans votre empire? que tardez-vous à enſevelir dans vos profonds abîmes

ces

ces deux hommes que je ne puis souffrir ?

A peine avois-je parlé que Neptune souleva des flots jusqu'au Ciel, & Venus rit, croyant notre naufrage inévitable. Nôtre Pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous poussoient avec violence vers les rochers: un coup de vent rompit notre mât ; & un moment apres nous entendîmes les pointes des roches qui entr'ouvoient au fond du navire. L'eau entre de tous côtez ; le navire s'enfoce ; tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le Ciel. J'embrasse Mentor, & je lui dis ; Voïci la mort, il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrez de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'est une consolation pour moi de mourir avec vous, il seroit inutile de disputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit ; le vrai courage trouve toûjours quelque ressource. Ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort, il faut sans la craindre faire tous les efforts pour la répousser. Prenons vous & moi un de ces grands bancs des rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides & troublez regrettent la vie, sans chercher les moyens de la conserver, ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Aussi-tôt il prend une hache, il acheve de couper le mât qui étoit déjà rompu, & qui panchant dans la mer, avoit mis le vaisseau sur le côté ; il jette le mât hors du vaisseau, & s'élance dessus au milieu des ondes furieuses ; il m'appelle par mon nom, & m'encourage pour le suivre. Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurez attaquent, & qui demeure immobile sur ses profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feüilles ; de même Mentor non-seulement ferme & courageux, mais doux & tranquille, sembloit démander aux vents & à la mer. Je le suis. Et qui auroit pû ne le pas suivre encouragé par lui ? Nous nous conduisions nous mêmes sur ce mât flottant. C'étoit un grand secours pour nous ; car nous pouvions nous asseoir dessus. S'il eut fallu nager sans relâche, nos forces eussent bientôt eté épuisées, mais souvent la tempête faisoit tourner cette

grande piéce de bois, & nous nous trouvions enfoncez dans la mer; alors nous bûvions l'onde amére qui couloit de notre bouche, de nos narrines & de nos oreilles, & nous étions contraints de disputer contre les flots, pour ratraper le dessus du mât. Quelque fois aussi une vague haute comme une montagne venoit passer sur nous, & nous nous tenions fermes de peur que dans cette violente secousse le mât qui étoit notre unique esperance ne nous échapât.

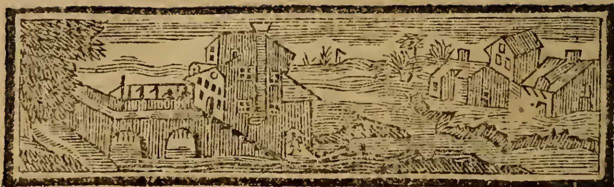
Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor aussi paisible qu'il est maintenant sur ce siége de gazon, me disoit : croyez-vous, Telemaque, que votre vie soit abandonnée aux vents & aux flots ? Croyez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans l'ordre des Dieux ? Non, non, les Dieux décident de tout. C'est donc les Dieux & non pas la mer qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond fond de abîmes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fussiez-vous dans l'Olympe, voyant les Astres sous vos pieds. Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abîme, ou vous précipiter dans les flâmes du noir Tartare. J'écoûtois, & j'admirois ce discours qui me consoloit un peu; mais je n'avois pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point; je ne pouvois le voir. Nous passâmes toute la nuit tremblans de froid & demi morts sans sçavoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencerent à s'appaiser, & la mer mugissant ressembloit à une personne qui ayant été long tems irritée, n'a plus qu'un reste de trouble & d'émotion, étant lassé de se mettre en fureur : elle grondoit sourdement & ses flots n'étoient presque plus que comme des sillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du Ciel, nous annonça un beau jour. L'Orient étoit tout en feu, & les étoiles qui avoient été si long-tems cachées, réparurent & s'enfuîrent à l'arrivée de Phœbus. Nous apperçûmes de loin la terre, & le vent nous en approchoit. Alors je sentis l'esperance rénaître dans mon cœur, mais nous n'aperçumes aucun de nos compagnons. Selon les apparences ils perdirent courage, & la tempête les sumergea tous

avec le vaisseau. Quand nous fumes auprès de la terre, la mer nous poussoit contre des pointes de rochers qui nous eussent brisez : mais nous tâchions de leur présenter le bout de notre mât, & Mentor faisoit de ce mât ce qu'un sage Pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, & nous trouvâmes enfin une côte douce & unie, & nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est-là que vous nous vîtes, ô grande Déesse qui habitez cette Isle ; c'est-là que vous daignâtes nous recevoir.

Fin du sixiéme Livre.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIE'ME

SOMMAIRE.

Calypſo admire Telemaque dans ſes avantures, & n'oublie rien pour le rétenir dans ſon Iſle en l'engageant dans ſa paſſion. Mentor ſoûtient Telemaque par ſes rémontrances contre les artifices de cette Déeſſe, & contre Cupidon que Vénus avoit amené à ſon ſecours. Néanmoins Telemaque & la Nymphe Eucharis reſſentent bien-tôt une paſſion mutuelle qui excite d'abord la jalouſie de Calypſo; & enſuite ſa colere contre ces deux amans. Elle jure par le Stix que Telemaque ſortira de ſon Iſle. Cupidon va la conſoler & oblige ſes Nymphes à aller brûler un vaiſſeau fait par Mentor, dans le tems que celui-ci entraine Telemaque pour s'y embarquer. Telemaque ſent une joye ſecrette de voir brûler ce vaiſſeau. Mentor qui s'en apperçoit le précipite dans la mer, & s'y jette lui-même pour gagner en nageant un autre vaiſſeau qu'il voyoit près de cette côte.

QUAND Telemaque eut achevé ce diſcours, toutes les Nymphes qui avoient été immobiles, les yeux attachez ſur lui, ſe régardoient les unes les autres. Elles ſe diſoient avec étonnement; quels ſont donc ces deux hom-

mes si cheris des Dieux ! A-t'on jamais oüi parler d'avantures si merveilleuses ? Le fils d'Ulysse le surpassa en éloquence, en sagesse & en valeur. Qu'elle mine ! quelle beauté ! quelle douceur ! quelle modestie ! mais quelle noblesse, & quelle grandeur ! si nous sçavions qu'il est le fils d'un mortel, on le prendroit aisément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Appollon. Mais quel est ce Mentor qui paroit un homme simple, obscur, & d'une mediocre condition ? Quand on le régarde de près, on trouve en lui je ne sçai quoi au dessus de l'homme.

Calypso écoûtoit ce discours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher. Ses yeux errans alloient sans cesse de Mentor à Telemaque, & de Telemaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Telemaque recommançât cette longue histoire de ses avantures ; puis tout-à-coup elle s'interrompit elle-même. Enfin se levant brusquement, elle mena Telemaque seul dans un bois de myrthe, où elle n'oublia rien pour sçavoir de lui si Mentor n'étoit point une Divinité cachée sous la forme d'un homme ; Telemaque ne pouvoit le lui dire ; car Minerve en l'accompagnant sous la figure de Mentor ne s'étoit point découverte à lui à cause de sa grande jeunesse. Elle ne se fioit pas encore assez à son secret pour lui confier ses desseins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers ; & s'il eût sçû que Minerve étoit avec lui, un tel secours l'eût trop soûtenu ; il n'auroit eu aucune peine à mépriser les accidens les plus affreux. Il prénoit donc Minerve pour Mentor, & tous les artifices de Calypso furent inutiles pour découvrir ce qu'elle désiroit sçavoir.

Cependant toutes les Nymphes autour de Mentor, prénoient plaisir à le questionner. L'une lui démandoit les circonstances de son voyage d'Ethiopie ; l'autre vouloit sçavoir ce qu'il avoit vû à Damas ; un autre lui demandoit s'il avoit connu autre fois Ulysse avant le siége de Troye. Il répondit à toutes avec douceur ; & ses paroles quoique simples étoient pleines de graces. Calypso ne les laisse pas long-tems dans cette conversation ; elle révint ; & pendant que les Nym-

phes ſe mirent à cüeillir des fleurs en chantant pour amuſer Telemaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du ſommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appeſentis & dans tous les membres fatiguez d'un homme abbatu, que les paroles flateuſes de la Déeſſe s'inſinuoient pour enchanter le cœur de Mentor : mais elle ſentoit toûjours je ne ſçai quoi qui répouſſoit tous ſes efforts, & qui ſe joüoit de ſes charmes : Semblable à un rocher eſcarpé qui cachoit ſon front dans les nuës, & qui ſe joüe de la rage des vents ; Mentor immobile dans ſes ſages deſſeins, ſe laiſſoit preſſer par Calypſo. Quelquefois même il lui laiſſoit eſperer qu'elle l'embarraſſeroit par ſes queſtions, & qu'elle tireroit la verité du fond de ſon cœur. Mais au moment où elle croyoit ſatisfaire ſa curioſité, ſes eſperances s'évanoüiſſoient. Tout ce qu'elle s'imaginoit tenir ; lui échapoit tout à coup ; & une réponſe courte de Mentor la réplongeoit dans ſes incertitudes.

Elle paſſoit ainſi les journées, tantôt flatant Telemaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'eſperoit plus de faire parler. Elle employoit les plus belles Nymphes à faire naître le feux de l'amour dans le cœur du jeune Telemaque, & une Divinité plus puiſſante qu'elle vint à ſon ſécours pour y réuſſir.

Venus toûjours pleine du reſſentiment du mépris que Mentor & Telemaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'Iſle de Cypre, ne pouvoit ſe conſoler de voir que ces deux témeraires Mortels euſſent échappé aux vents & à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes améres à Jupiter : mais le Pere des Dieux ſoûriant ſans vouloir lui découvrir que Minerve ſous la figure de Mentor avoit ſauvé le fils d'Ulyſſe, permit à Venus de chercher les moyens de ſe venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe ; Elle oublie les doux parfums qu'on brûle ſur ſes Autels à Paphos, à Cythere ; & à Idalie ? Elle vole dans ſon char attelé de colombes ; elle appelle ſon fils ; & la douleur ſe répandant ſur ſon viſage orné de nouvelles graces, elle parla ainſi :

Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui mé-

prisent ta puissance & la mienne ? Qui voudra désormais nous adorer ? Va, perce de tes fleches ces deux cœurs insensibles : descend avec moi dans cette Isle, je parlerai à Calypso ; elle dit, & fendant les airs dans un nuage tout doré, elle se présenta à Calypso, qui dans ce moment étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grotte.

Malheureuse Déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a méprisée. Son fils encore plus dur que lui vous prépare un semblable mépris ; mais l'amour vient lui-même pour vous venger ; je vous laisse, il demeurera parmi vos Nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus qui fut nourri par les Nymphes de l'isle de Naxos. Telemaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, & il sentira bientôt son pouvoir. Elle dit, & rémontant dans le nuage doré d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambroisie dont tous les bois de Calypso furent parfumez.

L'Amour demeura entre les bras de Calypso. Quoique Déesse, elle sentit la flâme qui couloit déjà dans son sein. Pour se soulager elle donna aussi-tôt la Nymphe qui étoit auprès d'elle nommée Eucharis. Mais helas ! dans la suite combien de fois se répentit-elle de l'avoir fait ! D'abord il ne paroissoit plus innocent, plus doux & plus aimable, plus ingenu & plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoüé, flateur, toûjours riant, on auroit crû qu'il ne pouvoit donner que du plaisir ; mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses, qu'on y sentoit je ne sçai quoi d'empoisonné. L'enfant malin & trompeur ne caressoit que pour trahir, & il ne rioit jamais que pour de maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'osoit approcher de Mentor, dont la séverité l'épouventoit ; & il sentoit que cet inconnu étoit invulnerable ; en sorte qu'aucune de ses flêches n'avoit pû le percer. Pour les Nymphes elles sentirent bien-tôt les feux que cet enfant trompeur allume, mais elles cachoient avec soin la playe profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Telemaque voyant cet enfant qui se joüoit avec les Nymphes fut surpris de sa

douceur & de sa beauté. Il l'embrasse, il le prend tantôt sur ces genoux, tantot entre ses bras. Il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se joüer innocemment, plus il se trouble & s'amolit. Voyez-vous ces Nymphes, disoit-il, à Mentor combien sont elles differentes de ces femmes de l'Isle de Cypre dont la beauté étoit choquante à cause de leur immodestie; ces beautez immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme. Parlant ainsi, il rougissoit sans sçavoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler; mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer, ses paroles étoient entrecoupées, obscures, & quelque fois elles n'avoient aucun sens.

Mentor lui dit; O Telemaque! les dangers de l'isle de Cypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez par maintenant. Le vice grossier fait horreur; l'impudence brutale donne de l'indignation; mais la beauté modeste est bien plus dangereuse. En l'aimant on croit n'aimer que la vertu, & insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion qu'on n'apperçoit que quand il n'est presque plus tems de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Telemaque, fuyez ces Nymphes qui ne sont si discretes que pour vous mieux tromper. Fuyez les dangers de votre jeunesse; mais surtout fuyez cet Enfant que vous ne connoissez pas. C'est l'Amour que Venus sa mere est venuë apporter dans cette isle pour se venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythére; il a blessé le cœur de la Déesse Calypso; elle est passionnée pour vous; il a brûlé toutes les Nymphes qui l'environnent; vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme presque sans le sçavoir!

Telemaque interrompit souvent Mentor, lui disant; pourquoi ne demeurons-nous pas dans cette Isle? Ulysse ne vit plus; il doit être depuis long-tems enseveli dans les ondes. Penelope ne voyant révenir ni lui ni moi, n'aura pû résister à tant de prétendans. Son Pere Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Rétournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans

de nouveaux liens, & manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon Pere? Les Ithaciens ont oublié Ulysse. Nous ne pouvons y rétourner que pour chercher une mort assurée, puisque les amans de Penelope ont occupé toutes les avenuës du Port, pour mieux assurer notre perte à notre retour.

Mentor répondit; Voilà l'effet d'une aveugle passion. On cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, & on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingenieux que pour se tromper & pour étouffer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans votre Patrie? Comment êtes-vous sorti de la Sicile? Les malheurs que vous avez éprouvez en Egypte ne sont-ils pas tournez tout à coup en prosperitez? Quelle main inconnuë vous à enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la Ville de Tyr? Après tant de merveilles, ignorez vous encore ce que les destinées vous ont préparé? Mais que dis je, vous en êtes indigne. Pour moi je pars, & je sçaurai bien sortir de cette Isle. Lâche fils d'un pere si sage & si généreux, menez ici une vie mole & sans honneur au milieu des femmes, mais malgré les Dieux ce que votre pere crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percerent Telemaque jusqu'au fond du cœur. Il se sentoit attendri aux discours de Mentor; sa douleur étoit mêlée de honte; il craignoit l'indignation & le départ de cet homme si sage à qui il devoit tant. Mais une passion naissante & qu'il ne connoit pas lui même, faisoit qu'il n'étoit plus le même homme. Qui donc; disoit-il à Mentor les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la Déesse? Je compte pour rien; répondit Mentor, tout ce qui est contre la vertu & contre les ordres de Dieu. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulysse & Penelope. La vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion. Les Dieux qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre pere, vous ordonnent de quitter cette Isle.

L'amour ſeul, cet honteux tyran, peut vous y rétenir. Hé, que feriez-vous d'une vie immortelle, ſans liberté, ſans vertu, ſans gloire? Cette vie ſeroit encore plus malheureuſe en ce quelle ne pourroit finir.

Telemaque ne répondit à ces diſcours que par de ſoûpirs. Quelque fois il auroit ſouhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de cette Iſle. Quelque fois il lui tardoit que Mentor fut parti pour n'avoir plus devant les yeux cet ami ſevere qui lui réprochoit ſa foibleſſe. Toutes ces penſées contraires agitoient tour à tour ſon cœur, & aucune n'y étoit conſtante. Son cœur étoit comme la mer qui eſt le joüet de tous les vents contraires. Il demeuroit ſouvent étendu & immobile ſur le rivage de la mer? ſouvent dans le fond de quelque bois ſombre, verſant de larmes améres, & pouſſant des cris ſemblables aux mugiſſemens d'un lion. Il étoit devenu maigre, ſes yeux creux étoient pleins d'un feu devorant; à le voir pâle, abbatu & défiguré, on auroit crû que ce n'étoit point Telemaque. Sa beauté, ſon enjoüement, ſa noble fierté s'enfuyoient loin de lui, il périſſoit. Tel qu'une fleur qui étant épanoüie le matin, répand ſes doux parfums dans la Campagne, & ſe flétrit; peu à peu vers le ſoir les vives couleurs s'effacent, elle languit, elle ſe deſſeche, & ſa belle tête s'épanche, ne pouvant plus ſoûtenir. Ainſi le fils d'Ulyſſe étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Telemaque ne pouvoit réſiſter à la violence de ſa paſſion, conçût un deſſein plein d'adreſſe pour le délivrer d'un ſi grand danger. Il avoit rémarqué que Calypſo aimoit éperdument Telemaque, & que Telemaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphe Eucharis, car le cruel amour pour tourmenter les mortels; fait qu'on n'aime guere la perſonne dont on eſt aimé. Mentor réſolut d'exciter la jalouſie de Calypſo. Eucharis devoit emmener Telemaque dans une chaſſe. Mentor dit à Calypſo; J'ai rémarqué dans Telemaque une paſſion pour la chaſſe, que je n'avois jamais vûë en lui. Ce plaiſir commence à le dégoûter de tout autre; il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus ſauvages. Eſt-ce vous, ô Déeſſe, qui lui inſpirez.

cette grande ardeur ?

Calypſo ſentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne peut ſe rétenir. Telemaque, répondit-elle, qui a mépriſé tous les plaiſirs de l'Iſle de Cypre, ne peut réſiſter à la mediocre beauté d'une de mes Nymphes. Comment oſe t'il ſe vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuſes, lui dont le cœur s'amolit lâchement par la volupté, & qui ne ſemble né que pour paſſer une vie obſcure au milieu des femmes ? Mentor rémarquant avec plaiſir combien la jalouſie troubloit le cœur de Calypſo, n'en dit pas d'avantage de peur de la mettre en défiance de lui. il lui montroit ſeulement un viſage triſte & abbatu. La Déeſſe lui découvroit ſes peines ſur toutes les choſes qu'elle voyoit, & elle faiſoit ſans ceſſe des plaintes nouvelles. Cette chaſſe dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur. Elle ſçut que Telemaque n'avoit cherché qu'à ſe dérober aux autres Nymphes pour parler à Eucharis. On propoſoit même déjà une ſeconde chaſſe où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la premiere. Pour rompre les méſures de Telemaque, elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout à coup ne pouvant plus modérer ſon reſſentiment, elle lui parla ainſi ;

Eſt ce donc ainſi, ô jeune Témeraire, que tu eſt venu dans mon Iſle pour échapper au juſte naufrage que Neptune te préparoit, & à la vengeance des Dieux ? N'es tu entré dans cette Iſle, qui n'eſt ouvert à aucun mortel, que pour mépriſer ma puiſſance & l'amour que je t'ai témoigné ? O Divinitez de l'Olympe & du Styx, écoutez une malheureuſe Déeſſe ! Hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puiſque tu es encore plus dur & plus injuſte que ton pere, puiſſes tu ſouffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les ſiens. Non, non, que jamais tu ne révoyes ta Patrie, cette pauvre & miſerable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préferer à l'immortalité ; ou plûtôt que tu périſſes, en voyant de loin au milieu de la mer, & que ton corps devenu le joüet des flots, ſoit jetté ſans eſperance de ſepulture ſur le ſable de ce rivage. Que mes yeux te voyent mangé par les vautours. Celle que tu aimes

le verra auſſi ; elle le verra, elle en aura le cœur déchiré, & ſon deſeſpoir fera mon bonheur.

En parlant ainſi, Calypſo avoit les yeux rouges & enflamez ; ſes régards ne s'arrêtoient en aucun endroit ; ils avoient je ne ſçai quoi de ſombre & de farouche. Ses joües tremblantes étoient couvertes de tâches noires & livides ; elle changeoit à chàque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle ſe répandoit ſur tout ſon viſage ! ſes larmes ne couloient plus comme autre fois avec abondance ; la rage & le deſeſpoir ſembloient en avoir tari la ſource ; & à peine en couloit-il quelques-unes ſur ſes joües. Sa voix étoit rauque, tremblante & entrecoupée. Mentor obſervoit tous ces mouvemens, & ne parloit plus à Telemaque. Il le traitoit comme un malade deſeſperé qu'on abandonne, il jettoit ſouvent ſur lui des rémords de compaſſion.

Telemaque ſentit combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor. Il n'oſoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de ſon ami, dont le ſilence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller ſe jetter à ſon cou & de lui témoigner combien il étoit touché de ſa faute ; mais il étoit rétenu ; tantôt par une mauvaiſe honte, & tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit, pour ſe rétirer du péril ; car le péril lui ſembloit doux, & il ne pouvoit encore ſe réſoudre à vaincre ſa folle paſſion.

Les Dieux & les Déeſſes de l'Olympe aſſemblez dans un profond ſilence, avoient les yeux attachez ſur l'Isle de Calypſo, pour voir qui ſeroit victorieux, ou de Minerve ou de l'Amour. L'Amour ſe joüant avec les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'Isle. Minerve ſous la figure de Mentor ; ſe ſervoit de la jalouſie inſeparable de l'Amour contre l'Amour même. Jupiter avoit réſolu d'être le ſpectateur de ce combat, & de demeurer neutre.

Cependant Eucharis qui craignoit que Telemaque ne lui échapât, uſoit de mille artifices pour le rétenir dans ſes liens. Déjà elle alloit partir avec lui pour la ſeconde chaſſe, & elle étoit vêtuë comme Diane. Venus & Cupidon avoient

répandu sur elle de nouveaux charmes, en sorte que ce jour-là sa beauté effaçoit celle de la Déesse Calypso même. Calypso la régardant de loin; se régarda en même-tems dans la plus claire de ses fontaines; elle eut honte de se voir. Alors elle se cacha au fond de sa grote, & parla ainsi toute seule.

Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux Amans, en declarant que je veux être de cette chasse. En serai-je? irai-je la faire triompher, & faire servir ma beauté à rélever la sienne? Faudra-t'il que Telemaque en me voyant soit encore plus passionné par son Eucharis; O malheureuse! qu'ai-je fait? Non, je n'y irai pas, ils n'y iront pas eux-mêmes, je sçaurai bien les empêcher. Je vai trouver Mentor, je le prierai d'enlever Telemaque, il le ramenera en Ithaque; Mais que dis-je? & que deviendrai-je quand Telemaque sera parti? où suis-je? Que reste-t'il à faire, ô cruelle Venus? Venus, vous m'avez trompée, ô perfide present que vous m'avez fait? Pernicieux Enfant, Amour empesté, je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'espérance de vivre heureuse avec Telemaque, & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que desespoir. Mes Nymphes se sont révoltées contre moi. Ma Divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O! si j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs? Telemaque, il faut que tu meures, puisque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes; ta Nymphe le verra, & je te percerai à ses yeux. Mais je m'égare, ô malheureuse Calypso! Que veux-tu? faire perir un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abîme de malheurs! C'est moi qui ai mis le flambeau dans le sein du chaste Telemaque. Quelle innocence! quelle vertu! quelle horreur du vice! quel courage contre les honteux plaisirs! Falloit il empoisonner son cœur, Il m'eut quittée. Hè bien ne faudra-t'il pas qu'il me quitte, ou que je le vois plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale? Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien merité. Pars Telemaque, va-t-en au-delà des mers laisse Calypso sans consolation, ne pouvant supporter la vie, ni trouver la mort. Laisse-là

inconſolable, couverte de honte, déſeſperée avec ton orguëilleuſe Eucharis.

Elle parloit ainſi ſeule dans ſa grotte ; mais tout-à coup elle ſort impetueuſement : Où êtes-vous ; ô Mentor ; dit-elle ? Eſt-ce ainſi que vous ſoûtenez Telemaque contre le vice auquel il ſuccombe ? Vous dormez pendant que l'amour veille contre vous. Je ne puis ſouffrir plus long tems cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous toûjours tranquillement le fils d'Ulyſſe deshonnorer ſon pere, négliger ſa haute deſtinée ? Eſt-ce à vous ou à moi que ſes parens ont confié ſa conduite ? C'eſt moi qui cherche les moyens de guérir ſon cœur ; & vous, ne ferez-vous rien ? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt de grands peupliers propres à conſtruire un vaiſſeau ; c'eſt là qu'Ulyſſe fit celui dans lequel il ſortit de cette Iſle. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne où ſont tous les inſtrumens néceſſaires pour tailler & pour joindre toutes les piéces d'un vaiſſeau.

A peine eut elle dit ces paroles qu'elle s'en répentit : Mentor ne perdit pas un moment : il alla dans cette caverne, trouva les inſtrumens, abattit les peupliers ; & mit en un ſeul jour un vaiſſeau en état de voguer. C'eſt que la puiſſance & l'induſtrie de Minerve n'ont pas béſoin d'un grand tems pour achever les plus grands ouvrages.

Calypſo ſe trouva dans cette horrible peine d'eſprit : d'un côté elle vouloit voir ſi le travail de Mentor s'avançoit ; de l'autre, elle ne pouvoit ſe réſoudre à quitter la chaſſe, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Telemaque. La jalouſie ne lui permit jamais de perdre de vûë les deux amans; mais elle tâchoit de détourner la chaſſe du côté où elle ſçavoit que Mentor faiſoit le vaiſſeau. Elle entendoit les coups de hâche & de marteau ; elle prêtoit l'oreille : chaque coup la faiſoit fremir ; mais dans le mouvement même elle craignoit que cette réverie ne lui eut dérobé quelque ſigne, ou quelque coup d'œil de Telemaque à la jeune Nymphe.

Cependant Eucharis diſoit à Telemaque d'un ton mocqueur : Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'étre venu à la chaſſe ſans lui ? O que vous êtes à plaindre de vivre ſous

un si rude maître ! Rien ne peut adoucir son austèrité ; il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs ; il ne peut souffrir que vous en goûtiez aucun, il vous fait un crime des choses les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui pendant que vous êtiez hors d'etat de vous conduire vous même ; mais après avoir montré tant de sagesse, vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant.

Ces paroles artificieuses perçoient le cœur de Telemaque & le remplissoit de dépit contre Mentor, dont il vouloit sécouër le joug. Il craignoit de le révoir, & ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin vers le soir la chasse s'étant passée de part & d'autre dans une contrainte perpetuelle, on revint par un coin de la forêt assez voisin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypso apperçût de loin le vaisseau achevé : ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nüage semblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans se déroboient sous elle : une froide sueur courut par tous les membres de son corps : elle fut contrainte de s'appuyer sur les Nymphes qui l'environnoient ; & Eucharis lui tendant la main pour la soûtenir, elle la répoussa en jettant sur elle un régard terrible.

Telemaque qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit deja retiré, ayant fini son travail, demanda à la Déesse à qui étoit ce vaisseau ; & à quoi on le destinoit. D'abord elle ne pût répondre, mais enfin elle dit : C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire ; vous ne serez plus embarassé par cet ami sévere qui s'oppose à votre bonheur, & qui seroit jaloux, si vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne, c'est fait de moi s'écria Telemaque. Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui èchaperent dans le transport de sa passion : il vit le tort qu'il avoit eu en le disant ; mais il n'avoit pas été libre de penser au sens de ces paroles. Toute la Troupe étonnée démeura dans le silence. Eucharis rougissant, & baissant les yeux, démeuroit derriére toute interdite, sans oser se montrer. Mais pendant que la honte étoit sur son visage, la

joye étoit au fond de son cœur : Telemaque ne se comprenoit plus lui - même , & ne pouvoit croire qu'il eût parlé si indiscretement. Ce qu'il avoit fait lui paroissoit comme un songe ; mais un songe dont il paroissoit confus & troublé.

Calypso plus furieuse qu'une lyonne à qui on enleve ses petits , couroit au travers de la forêt sans suivre aucun chemin , & ne sçachant où elle alloit. Enfin elle se trouva à l'entrée de sa grote , où Mentor l'attendoit. Sortez de mon Isle , dit-elle , ô Etrangers qui êtes venus troubler mon répos : loin de moi ce jeune insensé , & vous imprudent vieillard , vous sentirez ce que peut le couroux d'une Déesse , si vous ne l'arrachez d'ici toute à l'heure. Je ne veux plus le voir ; je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle ni le régarde. J'en jure par les ondes du Styx , serment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprends , Telemaque , que tes maux ne sont pas finis ; ingrat , tu ne sortiras de mon Isle , que pour être en proye à de nouveaux malheurs. Je serai vengée , tu regretteras Calypso , mais en vain. Neptune encore irrité contre ton pere qu'il a offensé en Sicile , & sollicité par Venus que tu as méprisée dans l'Isle de Cypre , te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton pere qui n'est pas mort ; mais tu le verras sans le connoître. Tu ne te réüniras avec lui en Ithaque , qu'après avoir été le joüet de la plus cruelle fortune. Vas : je conjure les Puissances celestes de me venger. Puisses-tu au milieu des mers suspendu aux pointes d'un rocher , & frappé de la foudre , invoquer en vain Calypso , que ton supplice comblera de joye.

Ayant dit ses paroles , son esprit agité étoit déjà prêt à prendre des résolutions contraires. L'Amour rapella dans son cœur le desir de retenir Telemaque. Qu'il vive , disoit-elle en elle-même , qu'il démeure ici , peut être qu'il sentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne sçauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypso ! tu t'es trahie toi-même par ton serment ; te voilà engagée , & les ondes du Styx , par lesquelles tu as juré , ne me permettent plus aucune esperance. Personne n'entendoit ces paroles : mais on voyoit sur son vi-

ſage les furies peintes ; & tout le venin empeſté du noir Cocyte ſembloit s'exhaler de ſon cœur.

Telemaque en fut ſaiſi d'horreur. Elle le comprit : (car qu'eſt-ce que l'amour ne devine pas) & l'horreur de Telemaque redoubla les tranſports de la Déeſſe ; ſemblable à une Baccante qui remplit l'air de ſes hurlemens, & qui en fait rétentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main ; appellant toutes ſes Nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la ſuivront pas. Elles coururent en foule effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, & regardant de loin Telemaque à qui elle n'oſe plus parler. La Déeſſe frémit en le voyant auprès d'elle ; & loin de s'appaiſer par la ſoûmiſſion de cette Nymphe, elle reſſent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Telemaque étoit demeuré ſeul avec Mentor. Il embraſſe ſes genoux ; car il n'oſoit l'embraſſer autrement, ni le régarder, il verſe un torrent de larmes ; il veut parler : la voix lui manque. Les paroles lui manquent encore davantage ; il ne ſçait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie, O mon vrai pere, ô Mentor ! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous ſuivre. Délivrez-moi de tant de maux ; délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embraſſe, le conſole, l'encourage, lui apprend à ſe ſupporter lui-même ſans flatter ſa paſſion, & lui dit : fils du ſage Ulyſſe, que les Dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment encore; c'eſt par un effet de leur amour que vous ſouffrez des maux ſi horribles. Celui qui n'a point ſenti ſa foibleſſe & la violence de ſes paſſions, n'eſt point encore ſage ; car il ne ſe connoit point encore & ne ſçait point ſe défier de ſoi. Les Dieux vous ont conduit comme par la main juſqu'au bord de l'abîme pour vous en montrer toute la profondeur ſans vous y laiſſer tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'aurez jamais compris ſi vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit

parlé en vain de trahisons de l'Amour, qui fate pour perdre, & qui sous une apparence de douceur cache les plus affreuses amertumes. Il est venu cet Enfant plein de charmes parmi les ris, les jeux & les graces. Vous l'avez vû : il a enlevé votre cœur, & vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la playe de votre cœur. Vous cherchiez à me tromper & à vous flater vous-mêmes, vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre temerité ; vous démandez maintenant la mort, & c'est l'unique espérance qui vous reste, La Déesse troublée ressemble à une furie infernale Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort. Toutes ces Nymphes jalouses sont prêtes à s'entredéchirer : & voilà ce que fait le traître amour qui paroît si doux. Rappellez tout votre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuïr l'Amour & pour révoir votre chere patrie ! Calypso elle-même est contrainte de vous chasser ; le vaisseau est tout prêt. Que tardons nous à quitter cette Isle, où la vertu ne peut habiter ?

En disant ces paroles ; Mentor le prit par la main & l'entraînoit vers le rivage. Telemaque suivoit à peine, regardant toûjours derriére lui. Il consideroit Eucharis qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir son visage, il régardoit ses beaux cheveux nouez, les habits flotans, & sa noble démarche. Il auroit voulu baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vûë, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix, quoiqu'absente : il la voyoit, elle étoit peinte & comme vivante devant ses yeux ; il croyoit même parler à elle, ne sçachant plus où il étoit, & ne pouvant plus écoûter Mentor.

Enfin revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor ; Je suis résolu de vous suivre ; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainsi avec ingratitude. Attendez que je la renvoye encore une derniére fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins souffrez que je lui dise ; O Nymphes, les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur me contraignent

de partir ; mais ils m'empêcheront plûtôt de vivre, que de me ſouvenir à jamais de vous. O mon pere, ou laiſſez-moi cette derniére conſolation qui eſt ſi juſte, ou arrachez moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette Iſle, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'eſt point dans mon cœur, je ne ſens que de l'amitié & de la réconnoiſſance pour Eucharis. Il me ſuffit de lui dire encore une fois adieu, & je pars avec vous ſans rétardement.

Que j'ai pitié de vous, répondit Mentor ! votre paſſion eſt ſi furieuſe, que vous ne la ſentez pas. Vous croyez être tranquille, & vous demandez la mort. Vous oſez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle ; vous êtes aveugle & ſourd à tout le reſte. Un homme que la fiévre rend frénetique ; dit ; Je ne ſuis point malade. O aveugle Telemaque, vous êtiez prêt à rénoncer à Penelope qui vous attend, à Ulyſſe que vous verrez, à Ithaque où vous devez regner, à la gloire & à la haute deſtinée que les Dieux vous ont promiſe par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur ! vous renonciez à tous ces biens pour vivre deshonnoré auprès d'Eucharis ? Direz vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'eſt ce donc qui vous trouble ? Pourquoi voulez-vous moneſt ? Pourquoi avez-vous parlé devant la Deeſſe avec tant de tranſpoit ? Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi, mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Telemaque, fuyez. On ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tél ennemi le vrai courage conſiſte à craindre & à fuïr ; mais à fuïr ſans délibèrer, & ſans donner à ſoi-mème le tems de régaider jamais derriére ſoi. Vous n'avez pas oubliez les ſoins que vous m'avez coûtez dépuis votre enfance, & les périls dont vous êtes ſorti par mes conſeils, ou croyez-moi, ou ſouffrez que je vous abandonne. Si vous ſçaviez combien il m'eſt douleureux de vous voir courir à votre perte, ſi vous ſçaviez tout ce que j'ai ſouffert pendant que je n'ai oſé vous parler ; la mere qui vous mit au monde ſouffrit moins dans les

douleurs de l'enfantement. Je me suis tû, j'ai dévoré ma peine. J'ai étouffé mes soûpirs pour voir si vous reviendrez à moi. O mon fils ? mon cher fils, soûlagez mon cœur, rendez moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles. Rendez-moi Telemaque que j'ai perdu, rendez-vous à vous-même. Si la sagesse en vous surmonte l'amour, je vis, & je vis heureux. Mais si l'amour vous entraîne malgré la sagesse, Mentor ne peut plus vivre.

Pendant que Mentor parloit ainsi, il continuoit son chemin vers la mer : & Telemaque qui n'étoit pas encore assez fort pour le suivre de lui-même, l'étoit déjà assez pour se laisser mener sans résistance. Minerve toûjours cachée sous la figure de Mentor, couvrant invisiblement Telemaque de son Egide, & répandant autour de lui un rayon divin, lui fit sentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette Isle. Enfin ils arriverent dans un endroit de l'Isle, où le rivage de la mer étoit escarpé, c'étoit un rocher toûjours battu par l'onde écumante. Ils régarderent de cette hauteur, si le vaisseau que Mentor avoit préparé étoit encore dans la même place ; mais ils apperçûrent un triste spectacle.

L'amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non-seulement étoit insensible à ses traits, mais encore qu'il lui enlevoit Telemaque. Il pleuroit de dépit, & alla trouver Calypso errante dans les sombres forêts ; elle ne put le voir sans gémir, & elle sentit qu'il rouvroit toutes les playes de son cœur. L'Amour lui dit : Vous êtes Déesse, & vous vous laissez vaincre par un foible Mortel, qui est captif dans votre Isle. Pourquoi le laissez-vous sortir ? O malheureux Amour, répondit-elle, je ne veux plus écoûter tes pernicieux conseils, c'est toi qui m'as tirée d'une douce & profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en est fait, j'ai juré par les ondes du Styx, que je laisserois partir Telemaque. Jupiter même, le pere des Dieux avec toute sa puissance, n'oseroit contrevenir à ce redoutable serment. Telemaque sors de mon Isle, sors aussi pernicieux Enfant ; tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour essuyant ses larmes, fit un soûris mocqueur & malin. En verité, dit-il, voilà un grand embarras; laissez-moi faire, suivez votre serment, ne vous opposez point au départ de Telemaque. Ni vous Nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laisser partir. Je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence qui vous a surpris, sera inutile. Il sera surpris lui-même à son tour, & il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Telemaque.

Ces paroles flateuses firent glisser l'espérance & la joye jusqu'au fond des entrailles de Calypso. Ce qu'un *Zéphir* fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau pour délasser les troupeaux languissans que l'ardeur de l'Eté consume, ce discours se fit pour appaiser le désespoir de la Déesse. Son visage devint serein, ses yeux s'adoucirent, les noirs soucis qui rongeoient son cœur, s'enfuïrent pour un moment loin d'elle. Elle s'arrêta, elle soûrit, elle flata le folatre Amour, & en le flatant elle se prepara de nouvelles douleurs.

L'Amour content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les Nymphes qui étoient errantes & dispersées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamez a mis en fuïte loin du Berger. L'Amour les rassemble, & leur dit : Telemaque est encore en vos mains ; hâtez-vous de brûler ce vaisseau que le temeraire Mentor a fait pour s'enfuïr. Aussi-tôt elles allument des flambeaux, elles accourent sur le rivage ; elles frémissent, elles poussent des hurlemens, elles sécoüent leurs cheveux épars comme de Baccantes. Déjà la flâme vôle elle dévore le vaisseau qui est d'un bois sec & enduit de résine, des tourbillons de fumée & de flâme s'élevent dans les nuës.

Telemaque & Mentor apperçoivent ce feu de dessus le rocher, & entendent les cris des Nymphes. Telemaque fut tenté de s'en réjoüir, car son cœur n'étoit pas encore guéri ; & Mentor rémarquoit que la passion étoit comme un feu mal éteint, qui sort de tems en tems de dessous la cendre, & qui répousse des vives étincelles. Me voilà donc, dit Telemaque, ren-

gagé dans mes liens. Il ne nous reste plus aucune espérance de quitter cette Isle.

Mentor vit bien que Telemaque alloit rétomber dans toutes ses foiblesses, & qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre. Il apperçût de loin au milieu des flots un vaisseau arrêté, qui n'osoit approcher de l'Isle, parce que tous les Pilotes connoissoient que l'Isle de Calypso étoit inaccessible à tous les Mortels. Aussi-tôt le sage Mentor poussant Telemaque qui étoit assis sur le bord d'un rocher, le précipita dans la mer, & s'y jette avec lui. Telemague surpris de cette grande chûte, but l'onde amére, & devint le joüet des flots. Mais révenant à lui, & voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'Isle fatale.

Les Nymphes qui avoient crû les tenir captifs, poussérent des cris plein de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso inconsolable, rentra dans sa grote quelle remplit de ses hurlemens. L'Amour qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite s'éleva au milieu de l'air en sécoüant ses aîles, & s'envola dans le bocage d'Idalie où sa cruelle mere l'attendoit. L'enfant encore plus cruel, ne se consola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit fait.

A mésure que Telemaque s'éloignoit de l'Isle, il sentoit avec plaisir rénaître son courage & son amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il, parlant à Mentor, ce que vous disiez, & que je ne pouvois croire faute d'expérience On ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pere, que les Dieux m'ont aimé en me donnant votre sécours! Je méritois d'en être privé, & d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mer, ni vent, ni tempête; je ne crains plus que mes passions. L'amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages.

Fin du septiéme Livre.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE

LIVRE HUITIE'ME.

SOMMAIRE.

Adoam frere de Narbal commande le vaisseau Tyrien, où Telemaque & Mentor sont réçûs favorablement. Ce Capitaine réconnoissant Telemaque lui raconte la mort tragique de Pygmalion & d'Astarbé, puis l'élevation de Baleazar que le Tyran son pere avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un répas qu'il donne à Telemaque & à Mentor, Achitoas par la douceur de son chant assemble au tour du vaisseau les Tritons, les Nereïdes & les autres Divinitez de la mer. Mentor prenant une lyre en joüe beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Betique. Il décrit la douce temperature de l'air, & les autres beautez de ce païs, dont les peuples menent une vie tranquille dans une grande simplicité de mœurs.



LE vaisseau qui étoit arrêté, & vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaisseau Phénicien qui alloit dans l'Empire. Ces Phéniciens avoient vû Telemaque au voyage d'Egypte mais ils n'avoient garde de le réconnoître au milieu des

flots. Quand Mentor fut aſſez près du vaiſſeau pour faire entendre ſa voix, il s'écria d'une voix forte en élevant ſa tête au deſſus de l'eau: Phéciciens ſi ſécourables à toutes les nations, ne refuſez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le reſpect des Dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaiſſeau; nous irons par tout où vous irez. Celui qui commandoit répondit: Nous vous recevrons avec joye; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroiſſent ſi malheureux. Auſſi tôt on les réçoit dans le vaiſſeau.

A peine y furent-ils entrez, que ne pouvant plus reſpirer, ils demeurerent immobiles; car ils avoient nagé long-tems, & avec effort, pour réſiſter aux vagues. Peu à peu ils réprirent leurs forces, on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appeſantis par l'eau qui les avoit pénetrez, & qui couloit de toutes parts. Lorſqu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens empreſſez au tour d'eux, vouloient ſçavoir leurs avantures. Celui qui commandoit leur dit: Comment avez vous pû entrer dans cette Iſle d'où vous ſortez? Elle eſt dit on, poſſedée par une Déeſſe cruelle, qui ne ſouffre jamais qu'on y aborde. Elle eſt même bordée de rochers affreux, contre leſquels la mer va follement combattre, & on ne pourroit en approcher ſans faire naufrage.

Mentor répondit; Nous y avons été jettez, nous ſommes Grecs; notre patrie eſt l'Iſle d'Ithaque voiſine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas rélacher en Ithaque, qui eſt ſur votre route, il nous ſuffiroit que vous nous menaſſiez dans l'Epire; nous y trouverons des amis qui auront ſoin de nous faire faire le court trajet qui nous reſtera, & nous vous devrons à jamais la joye de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainſi c'étoit Mentor qui portoit la parole, & Telemaque gardant le ſilence, le laiſſoit parler; Car les fautes qu'il avoit faites dans l'Iſle de Calypſo, augmenterent beaucoup ſa ſageſſe. Il ſe défioit de lui-même; il ſentoit le béſoin de ſuivre toûjours les ſages conſeils de Mentor; & quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander

der ſes avis, du moins il conſultoit ſes yeux, & tâchoit de deviner toutes ſes penſées.

Le Commandant Phénicien arrêtant ſes yeux ſur Telemaque, croyoit ſe ſouvenir de l'avoir vû; mais c'étoit un ſouvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande ſi vous vous ſouvenez de m'avoir vû autrefois, comme il m'en ſemble que je me ſouviens de vous avoir vû; votre viſage ne m'eſt point inconnu, il m'a d'abord frappé; mais je ne ſçai où je vous ai vû, votre mémoire peut-être aidera à la mienne.

Telemaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joye; je ſuis en vous voyant comme vous êtes à mon égard; je vous ai vû, je vous réconnois: mais je ne puis me rappeller ſi c'eſt en Egypte ou à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, & qui rappelle peu à peu de loin le ſorge fugitif qui a diſparu à ſon reveil, s'écria tout-à-coup: Vous êtes Telemaque, que Narbal prit en amitié lorſque nous revinmes d'Egypte. Je ſuis ſon frere, donc il vous aura ſans doute parlé ſouvent: je vous laiſſerai entre ſes mains apres l'expedition d'Egypte. Il me fallut aller au de là de toutes les mers dans la fameuſe Beltique auprès des colomnes d'Hercule. Ainſi je ne fis que vous voir; & il ne faut pas s'étonner ſi j'ai eut tant de peine à vous réconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Telemaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis preſque alors, que vous entrevoir, mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O qu'elle joye de pouvoir apprendre par vous de nouvelles d'un homme qui me ſera toûjours ſi cher! Eſt-il toûjours à Tyr? Ne ſouffre-t'il point quelque cruel traitement du ſoupçonneux & barbare Pygmalion? Adoam répondit en l'interrompant: Sçachez; Sçachez, Telemaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes ſortes de ſoins de vous. Je vous ramenerai dans l'Iſle d'Ithaque avant d'Aller en Epire; & le frere de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous, que Narbal même. Ayant parlé ainſi, il rémarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à ſoufler, il fit lever les ancres, mettre les voiles, & fen-

dre la mer à force de rames. Aussi tôt il prit à part Telemaque & Mentor pour les entretenir.

Je vais, dit-il, régardant Telemaque, satisfaire votre curiosité. Pygmalyon n'est plus, les justes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui; les bons se contentoient de gémir & de fuïr ses cruatez, sans pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal. Les méchans croyent ne pouvoir assurer leur vie, qu'en finissant la sienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût châque jour en danger d'être l'objet de ses défiances. Ses gardes mêmes étoient plus exposez que les autres. Comme sa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reste de hommes, & sur le moindre soupçon, ils les sacrifioit à sa sûreté. Ainsi à force de chercher la sûreté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépositaires de sa vie, étoient dans un péril continuel par sa défiance, & ils ne pouvoient se tirer d'un état si horrible qu'en prévenant par la mort du Tyran ses cruels soupçons.

L'impie Astarbé, dont vous avez oüi parler si souvent: fut la premiére à résoudre la perte du Roi. Elle aima passionnement un jeune Tyrien fort riche, nommé Joazar, elle espera de le mettre sur le trone. Pour réussir dans ce dessein, elle persuada au Roi que l'aîné de ses deux fils, nommé Phadaël, impatient de succeder à son pere, avoit conspiré contre lui, elle trouva de faux témoins pour prouver la conspiration. Le malheureux Roi fit mourir son fils innocent. Le second nommé Baleazar fut envoyé à Samos, sous prétexte d'apprendre les mœúrs & les sciences de la Grece; mais en effet parce qu'Astarbé fit entendre au Roi qu'il falloit l'éloigner, de peur qu'il ne prit des liaisons avec les mécontems. A peine fut-il parti que ceux qui conduisoient le vaisseau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs mésures pour faire naufrage pendant la nuit; ils se sauverent en nageant jusques à des barques étrangeres qui les attendoient, & ils jetterent le jeune Prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Asterbé n'étoient ignorez que de Pygmalion, & il s'imaginoit qu'elle

n'aimeroit jamais que lui ſeul. Ce Prince ſi defiant étoit ainſi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme : c'étoit l'amour qui l'aveugloit juſques à cet excès. En même tems l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Aſtarbé etoit ſi paſſionnée, il ne ſongeoit qu'à ravir les richeſſes de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit à la défiance, à l'amour & à l'avarice ; Aſtarbé ſe hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque choſe de ſes amours avec ce jeune homme. D'ailleurs elle ſçavoit que l'avarice ſeule ſuffiroit pour porter le Roi à une action cruelle contre Joazar : elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux Officiers du Palais prêts à tremper leurs mains dans le ſang du Roi ; elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration ; mais elle craignoit de ſe confier à quelqu'un par qui elle ſeroit trahie. Enfin il lui parut plus aiſé d'empoiſonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus ſouvent tout ſeul avec elle, & aprêtoit lui même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant ſe fier qu'à ſes propres mains. Il ſe renfermoit dans le lieu le plus reculé de ſon Palais, pour mieux cacher ſa défiance, & de n'être jamais obſervé quand il préparoit ſes répas ; il n'oſoit plus chercher aucun des plaiſirs de la table. Il ne pouvoit ſe réſoudre à manger d'aucune des choſes qu'on ne ſçavoit pas apprêter lui même. Ainſi non ſeulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuiſiniers : mais encore le vin, le pain, le ſel, l'huile, le lait, & tous les autres alimens ordinaires ne pouvoient être de ſon uſage : Il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cuëillis lui-même dans ſon jardin, ou des legumes qu'il avoit ſemés & qu'il faiſoit cuire. Au reſte, il ne bûvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puiſoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de ſon Palais, dont il gardoit toûjours la clef. Quoi qu'il parût ſi rempli de confiance pour Aſtarbé, il ne laiſſoit pas de ſe précautionner contre elle, il la

faiſoit toûjours manger & boire avant lui de tout ce qui devoit ſervir à ſon répas, afin qu'il ne put point être empoiſonné ſans elle, & qu'elle n'eût aucune eſperance de vivre plus long-tems que lui. Mais elle prit du contre-poiſon qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidante de ſes amours; lui avoit fourni, après quoi elle ne craignit plus d'empoiſonner le Roi.

Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer le répas, cette vieille dont j'ai parlé, fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le Roi qui croyoit toûjours qu'on alloit le tuer, ſe trouble; & court à cette porte pour voir ſi elle étoit aſſez bien fermée. La vieille ſe rétire. Le Roi demeure interdit, ne ſçachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu. Il n'oſe pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Aſtarbé le raſſure; le flate & le preſſe de manger; elle avoit déjà jetté du poiſon dans ſa coupe pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, ſelon ſa coûtume, la fait boire la premiere; elle but ſans crainte, ſe fiant au contre-poiſon. Pygmalion but auſſi, & peu de tems après il tomba dans une défaillance. Aſtarbé qui le connoiſſoit capable de la tuer ſur le moindre ſoupçon; commença à déchirer ſes habits; à arracher ſes cheveux & à pouſſer des cris lamentables; elle embraſſoit le Roi mourant elle le tenoit ſerré entre ſes bras; elle l'arroſoit d'un torrant de larmes; car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuſe. Enfin quand elle vit que les forces du Roi étoient épuiſées, & qu'il étoit comme agoniſant; dans la crainte qu'il ne révint, & qu'il ne voulut la faire mourir avec lui, elle paſſa des careſſes & des plus tendres marques d'amitiez à la plus horrible fureur; elle ſe jetta ſur lui, l'etouffa. Enſuite elle arracha de ſon doigt l'anneau Royal, lui ôta le Diadême, fit entrer Joazar à qui elle donna l'un & l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachez à elle ne manqueroit pas de ſuivre ſa paſſion; & que ſon amant ſeroit proclamé Roi. Mais ceux qui avoient été les plus empreſſez à lui plaire, étoient des eſprits bas & mercenaires qui étoient incapables d'une

ſincere affection. D'ailleurs ils manquoient de courage, & craignoient les ennemis qu'Aſtarbé s'étoit attirez. Enfin ils craignoient encore plus la hauteur, la diſſimulation & la cruauté de cette femme impie. Châcun pour ſa propre ſûreté deſiroit qu'elle périt.

Cependant tout le Palais eſt plein de tumulte affreux; on entend partout les cris de ceux qui diſent : Le Roi eſt mort. Les uns ſont effrayez, les autres courent aux armes. Tous paroiſſent en peine des ſuites, mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr; & il ne ſe trouve pas un ſeul homme qui régrette le Roi : ſa mort eſt la délivrance & la conſolation de tout le peuple.

Narbal frappé d'un coup ſi terrible : déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étant trahi lui même en ſe livrant à l'impie Aſtarbé, & qui avoit mieux aimé être un tyran monſtrueux que d'être ſelon le devoir d'un Roi, le pere de ſon peuple. Il ſongea au bien de l'Etat, & ſe hâta de railler tous les gens de bien pour s'oppoſer à Aſtarbé, ſous laquelle on auroit vû un regne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Narbal ſçavoit que Baleazar ne fut point noyé quand on le jetta dans la mer. Ceux qui aſſûrerent à Aſtarbé qu'il étoit mort, parlerent ainſi croyant qu'il l'étoit; mais à la faveur de la nuit il s'étoit ſauvé en nageant, & des Marchands de Créte touchez de compaſſion l'avoient reçû dans leur barque. Il n'avoit pas oſé retourner dans le Royaume de ſon pere, ſoupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr, & craignant autant la cruelle jalouſie de Pygmalion, que les artifices d'Aſtarbé. Il demeura long-tems errant, & traveſti ſur le bord de la mer en Syrie, où les Marchands Crétois l'avoient laiſſé; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner ſa vie. Enfin il trouva moyen de faire ſçavoir à Narbal l'état où il étoit; Il crut pouvoit confier ſon ſecret & ſa vie à un homme d'une vertu ſi éprouvée. Narbal maltraité par le pere, ne laiſſa pas d'aimer le fils; & de veiller pour ſes interêts; mais il n'en prit ſoin que pour l'empêcher de

manquer jamais à ce qu'il devoit à ſon pere, & il l'engagea à ſouffrir patienment ſa mauvaiſe fortune.

Baleazar avoit mandé à Narbal ? Si vous jugez que je puiſſe vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, & je comprendrai auſſitôt qu'il ſera tems de vous aller joindre. Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalyon de faire venir Baleazar : il auroit tout hazardé pour la vie du Prince & pour la ſienne propre, tant il étoit difficile de ſe garantir des recherches rigoureuſes de Pygmalion. Mais auſſi-tôt que ce malheureux Roi eut fait une fin indigne de ſes crimes, Narbal ſe hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baleazar. Baleazar partit auſſitôt & arriva aux portes de Tyr, dans le tems que toute la ville étoit en trouble pour ſçavoir qui ſuccederoit à Pygmalion. Il fut aiſément réconnu par les principaux Tyriens, & par tout le peuple. On l'aimoit non pour l'amour du feu Roi ſon pere, qui étoit haï univerſellement ; mais à cauſe de ſa douceur & de ſa modération. Ses longs malheurs mêmes lui donnoient je ne ſçai quel éclat qui rélevoit toutes ſes bonnes qualitez, & qui attendriſſoit tous les Tyriens en ſa faveur.

Narbal aſſembla les Chefs du peuple, les Vieillards qui formoient le conſeil, & les Prêtres de la grande Déeſſe de Phénicie. Ils ſaluerent Baleazar comme leur Roi, & le firent proclamer par les Heraults. Le peuple répondit par mille acclamations de joye. Aſtarbé les entendit du fond du Palais, ou elle étoit renfermée avec ſon lâche & infame Joazar. Tous les méchans dont elle s'étoit ſervie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonnée, car les méchans craignent les méchans, s'en défient, & ne ſouhaitent pas de les voir en credit. Les hommes corrompus connoiſſent combien leurs ſemblables abuſeroient de l'autorité & quelle ſeroit leur violence. Mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils eſperent trouver en eux de la modération & de l'indulgence. Il ne reſtoit plus autour d'Aſtarbé que certains complices de ſes crimes les plus affreux, & qui ne pouvoient attendre que le ſupplice.

On força le Palais : ces ſcelerats n'oſerent pas réſiſter long-tems, & ne ſongerent qu'à s'enfuir. Aſtarbé deguiſée en eſclave voulut ſe ſauver, mais un ſoldat la réconnut : elle fut priſe, & on eu bien de la peine à empêcher qu'elle ne fut déchirée par le peuple en fureur. Déjà on avoit commencé à la traîner dans la boüe, mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda de parler à Baleazar, eſperant de l'éblouïr par ſes charmes, & de lui faire eſperer qu'elle lui découvriroit des ſecrets importans. Baleazar ne pût réfuſer de l'écoûter. D'abord elle montra avec ſa beauté une douceur & une modeſtie capable de toucher les cœurs les plus irritez : Elle flata Baleazar par les loüanges les plus délicates & les plus inſinuantes ; elle lui répreſenta combien Pygmalion l'avoit aimée, elle le conjura par ſes cendres d'avoir pitié d'elle, elle invoqua les Dieux comme ſi elle les eut ſincerement adorez : elle verſa des torrens de larmes ; elle ſe jetta aux genoux du nouveau Roi ; mais enſuite elle n'oublia rien pour lui rendre ſuſpects & odieux tous les ſerviteurs les plus affectionnez. Elle accuſa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion & d'avoir eſſayé de ſuborner les peuples pour ſe faire Roi au préjudice de Baleazar. Elle ajoûta qu'il vouloit empoiſonner ce jeune Prince ; elle inventa de ſemblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu ; elle eſperoit de trouver dans le cœur de Baleazar la même défiance & les mêmes ſoupçons qu'elle avoit vûs dans celui du Roi ſon pere. Mais Baleazar ne pouvoit plus ſouffrir la noire malignité de cette femme l'interrompit, & appella les gardes. On la mit en priſon, les plus ſages vieillards furent commis pour examiner toutes ſes actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoiſonné & étouffé Pygmalion. Toute la ſuite de ſa vie parut un enchainement continuel de crimes monſtrueux. On alloit la condamner au ſupplice qui eſt deſtiné a punir les plus grands crimes dans la Phénicie, c'eſt d'être brûlé à petit feu. Mais quand elle comprit qu'il ne lui reſtoit plus aucune eſperance, elle devint ſemblable à une furie ſortie de l'enfer ; elle avala du

poiſon qu'elle portoit toûjours ſur elle pour ſe faire mourir, en cas qu'on voulut lui faire ſouffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient, apperçurent qu'elle ſouffroit une violente douleur, ils voulurent la ſecourir; mais elle ne voulut jamais leur répondre, & elle fit ſigne qu'elle ne vouloit aucun ſoulagement. On lui parla des juſtes Dieux qu'elle avoit irritez; au lieu de témoigner la confuſion & le répentir que ſes fautes méritoient, elle régarda le Ciel avec mépris & arrogance comme pour inſulter aux Dieux.

La rage & l'impieté étoient peintes ſur ſon viſage mourant, on ne voyoit plus aucun reſte de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes. Toutes ces graces étoient effacées; ſes yeux éteins rouloient dans ſa tête, & jettoient des régards farouches. Un mouvement convulſif agitoit ſes lévres, & tenoit ſa bouche ouverte d'une horrible grandeur. Tout ſon viſage tiré & rétreſſi faiſoit des grimaces hideuſes, une pâleur livide & une froideur mortelle avoit ſaiſi tout ſon corps, quelque fois elle ſembloit ſe ranimer; mais ce n'étoit que pour pouſſer des hurlemens. Enfin elle expira; laiſſant remplis d'horreur & d'effroi tous ceux qui la virent. Ses manes impies deſcendirent ſans doute dans ces triſtes lieux, où les cruelles Danaïdes puiſent éternellement de l'eau dans des vaſes percez, où Ixion tourne à jamais ſa roüe; où Tantale brûlant de ſoif, ne peut avaler de l'eau qui s'enfuit de ſes lévres; où Siziphile roule inutilement un rocher qui retombe ſans ceſſe, & où Tyrie ſentira éternellement dans ſes entrailles toujours rénaiſſantes, un vautour qui les ronge.

Baleazar delivré de ce monſtre, rendit graces aux Dieux par d'innombrables ſacrifices. Il a commencé ſon regne par une conduite toute oppoſée à celle de Pygmalion. Il s'eſt appliqué à faire réfleurir le commerce qui languiſſoit tous le jours de plus en plus, il a pris les conſeils de Narbal pour les principaux affaires, & n'eſt pourtant pas gouverné par lui; car il veut tout voir par lui-même. Il écoûte tous les differens avis qu'on veut lui donner; & décide enſuite ſur ce qui lui paoît le meilleur. Il eſt aimé des peuples. En

possédant les cœurs, il possede plus de trésors que son pere n'en avoit amassé par son avarice cruelle; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il se trouvoit dans une pressante nécessité; ainsi ce qu'il leur laisse est plus à lui que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas bésoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie, car il a toûjours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre, & qui ne hazardât sa propre vie pour conserver celle d'un si bon Roi. Il vit heureux, & tout son peuple est heureux avec lui; il craint de charger trop ses peuples, ses peuples craignent de ne lui offrir pas une assez grande partie de leurs biens; il les laisse dans l'abondance; & cette abondance, ne les rend ni indociles, ni insolens; car ils sont laborieux, adonnez au commerce, fermes à conserver la pureté des anciennes Loix. La Phénicie est rémontée au plus haut point de sa grandeur & de sa gloire. C'est à son jeune Roi qu'elle doit tant de prosperitez.

Narbal gouverne sous lui. O Telemaque! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joye vous combleroit-il de présens? quel plaisir seroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie? Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui même, & d'aller dans l'Isle d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y regne aussi sagement que Baleazar regne à Tyr?

Après qu'Adoam eut ainsi parlé, Telemaque charmé de l'histoire que ce Phénicien venoit de raconter, & plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur l'embrassa tendrement. Ensuite Adoam lui demanda par quelle avanture il étoit entré dans l'Isle de Calypso. Telemaque lui fit à son tour l'histoire de son départ de Tyr, de son passage en l'Isle de Cypre; de la maniere dont il avoit rétrouvé Mentor; de leur voyage en Créte; des jeux publics pour l'election d'un Roi après la suite d'Idomenée; de la colere de Venus, de leur naufrage, du plaisir avec lequel Calypso les avoit reçûs de la jalousie de cette Déesse contre une de ses Nymphes & de l'action de Mentor qui

avoit jetté son ami dans la mer dès qu'il vit le vaisseau Phénicien.

Après ces entretiens Adoam fit servir un magnifique répas, & pour témoigner une plus grande joye, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit joüir. Pendant le répas, qui fut servi par de jeunes Phéniciens vêtus de blanc & couronnez de fleurs, on brula les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs des rameurs étoient pleins de joüeurs de flutes. Achitoas les interrompoit de tems en tems par les doux accords de sa voix & de sa lyre, dignes d'être entenduës à la table des Dieux, & de ravir les oreilles d'Appollon même. Les Tritons, les Nereïdes, toutes Divinitez qui obéïssent à Neptune, les monstres marins mêmes sortoient de leurs grotes humides & profondes pour venir en foule au tour du vaisseau, charmez par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, & vêtus de fin lin plus blanc que la neige, danserent long tems les danses de leur pays, puis celles de l'Egypte, & enfin celles de la Grece. De tems en tems des trompettes faisoient rétentir l'onde jusqu'aux rivages éloignez.

Le silence de la nuit, le calme de la mer la lumiére tremblante de la Lune répanduës sur la face des ondes, le sombre azur du Ciel semé de brillantes étoiles : servoient à rendre cet spectacle encore plus beau.

Telemaque d'un naturel vif & sensible goûtoit tous ces plaisirs; mais il n'osoit y livrer son cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'Isle de Calypso, combien la jeunesse est prompte à s'enflamer, tous les plaisirs même les plus innocens lui faisoient peur, tout lui étoit suspect. Il régardoit Mentor, il cherchoit sur son visage & dans ses yeux, ce qu'il devoit penser de tous ces plaisirs.

Mentor étoit bien aise de le voir dans cet embarras, & ne faisoit pas semblant de le rémarquer. Enfin touché de la modération de Telemaque, il lui dit en soûriant; je comprend ce que vous craignez, vous êtes loüable de cette crainte; mais il ne faut pas la pousser trop loin. Personne ne souhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaisirs, mais des

plaisirs qui ne vous passionnent, ni ne vous amolissent point. Il vous faut des plaisirs qui vous délassent, & que vous goûtiez en vous possedant mais non pas des plaisirs qui vous entraînent. Je vous souhaite des plaisirs doux & moderez, qui ne vous rendent jamais semblable à une bête en fureur. Maintenant il est à propos de vous délasser de toutes vos peines. Goûtez avec complaisance pour Adoam, les plaisirs qu'il vous offre. Réjouissez vous, Telemaque, réjoüissez-vous. La sagesse n'a rien d'austere ni d'affecté : c'est elle qui donne les vrais plaisirs, elle seule les sçait assaisonner pour les rendre purs & durables, elle sçait mêler les jeux & les ris avec les occupations graves & sérieuses ; elle prépare le plaisir par le travail, & elle délasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point de honte de paroître enjoüée quand il le faut.

En disant ces paroles, Mentor prit une lyre, & en joüa avec tant d'art, qu'Achitoas jaloux laissa tomber la sienne de dépit, ses yeux s'allumoient, son visage troublé changea de couleur ; tout le monde eût apperçû sa peine & sa honte, si la lyre de Mentor n'eut enlevé l'ame de tous les Assistans. A peine osoit-on respirer, de peur de troubler le silence, & de perdre quelque chose de ce chant divin ; on craignoit toûjours qu'il ne finit trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur effeminée ; mais elle étoit flexible, forte, & elle passionnoit jusqu'aux moindres choses.

Il chanta d'abord les loüanges de Jupiter Pere & Roi des Dieux & des hommes, qui d'un signe de sa tête ébranle l'Univers. Puis il répresenta Minerve qui sort de sa tête, c'est à-dire la sagesse que ce Dieu forme au-dedans de lui-même, & qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ses veritez d'une voix si touchante, & avec tant de religion que toute l'assemblée crut être transportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards sont plus perçans que son tonnerre. Ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse, qui devenant follement amoureux de sa propre beauté, qu'il régardoit sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, & fut changé

en une fleur qui porte ſon nom. Enfin il chanta auſſi la funeſte mort du bel Adonis, qu'un sanglier déchira ; & que Venus paſſionnée pour lui ne put ranimer en faiſant au Ciel de plaintes améres.

Tous ceux qui l'écoûterent ne purent rétenir leurs larmes, & châcun ſentoit je ne ſçai quel plaiſir en pleurant. Quand il eut ceſſe de chanter, les Phéniciens étonnez ſe régardoient les uns les autres. L'un diſoit c'eſt Orphée ; c'eſt ainſi qu'avec une lyre ils apprivoiſoient les bêtes farouches, & enlevoit les bois & les rochers ; c'eſt ainſi qu'il enchanta Cerbere ; qu'il ſuſpendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Euridice. Un autre s'écrioit ; Non, c'eſt Linus fils d'Apollon. Un autre répondit ; Vous vous trompez, c'eſt Appollon lui-même. Telemaque n'étoit guére moins ſurpris que les autres ; Car il ignoroit que Mentor ſçût avec tant de perfection chanter & joüer de la lyre. Achitoas qui avoit eu le loiſir de cacher ſa jalouſie, commença à donner des loüanges à Mentor, mais il rougit en le loüant, & il ne put achever ſon diſcours. Mentor qui voyoit ſon trouble, prit la parole, comme s'il eut voulu l'interrompre, & tâcha de le conſoler, en lui donnant toutes les loüanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point conſolé ; car il ſentoit que Mentor le ſurpaſſoit encore plus par ſa modeſtie, que par les charmes de ſa voix.

Cependant Telemaque dit à Adoam ; Je me ſouviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fites dans la Betique depuis que nous fumes partis d'Egypte. La Betique eſt un Païs dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut on les croire. Daignez m'apprendre ſi tout ce qu'on en dit eſt vrai. Je ſerai bien-aiſe, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux païs digne de votre curioſité, & qui ſurpaſſe tout ce que la renommée en publie. Auſſi-tôt il commença ainſi.

Le fleuve Betis coule dans un Païs fertile & ſous un ciel doux, qui eſt toûjours ſerain. Le païs a pris le nom de ce fleuve qui ſe jette dans le grand Occean, aſſez près des colomnes d'Her-

cule ; & de cet endroit où la mer furieuse rompant ses digues separa autrefois la terre de Tarsis avec la grande Affrique. Ce païs semble avoir conservé les délices de l'age d'or. Les hyvers y sont tiedes, & les rigouroux Aquilons n'y souflent jamais. L'ardeur de l'Eté y est toûjours temperée par des Zéphirs rafraîchissans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du Printems & de l'Automne, qui semblent se donner la main. La terre dans les vallons & dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordez de lauriers, de grenadiers, de jasmins, & d'autres arbres toûjours verds, & toûjours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connuës. Il y a plusieurs mines d'or & d'argent dans ce beau païs. Mais les habitans simples & heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or & l'argent parmi leur richesses, ils n'estiment que ce qui sert veritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux employez aux mêmes usages que le fer, par exemple, pour des socs de charruë. Comme ils ne faisoient aucun commerce au-déhors, ils n'avoient bésoin d'aucune monnoye. Ils sont presque tous Bergers ou Laboureurs. On voit en ce païs peu d'artisans ; car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux veritables necessitez des hommes ; encore même la plûpart des hommes en ce païs étant adonnez à l'agriculture ; ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires à leur vie simple & frugale.

Les femmes filent cette laine, & en font des étoffes fines & d'une merveilleuse blancheur, elles font le pain, apprêtent à manger, & ce travail leur est facile ; car on ne vit en ce païs que de fruits ou de lait, & rarement de viande. Elles employent le cuir de leurs moutons à faire une legere chaussure pour elles, pour leurs maris, & pour leurs enfans : elles font de tentes, dont les unes sont de peaux cirées, & les autres d'é-

corces d'arbres. Elles font & lavent tous les habits de la famille, tiennent les maifons dans un ordre & une propreté admirable. Leurs habits font aifez à faire ; car en ce doux climat, on ne porte qu'une piéce d'étoffe fine & legere, qui n'eft point taillée, & que chacun met à longs plis au tour de fon corps pour la modeftie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres, & la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois & le fer en œuvre ; encore même ne fe fervent ils guére du fer, excepté pour les inftrumens néceffaires au labourage. Tous les arts qui régardent l'architecture leurs font inutiles ; car ils ne bâtiffent jamais de maifon. C'eft, difent ils, s'attacher trop à la terre que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il fuffit de fe défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts eftimez chez les Grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples bien policez, ils les deteftent comme des inventions de la vanité & de la molleffe.

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtimens fuperbes, des meubles d'or & d'argent, des étoffes ornées de broderies & de pierres précieufes, de parfums exquis, des mets délicieux, des inftrumens, dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : Ces peuples font bien malheureux d'avoir employé tant de travail & d'induftrie à fe corrompre eux-mêmes ce fuperflu, amolit, enyvre, tourmente ceux qui le poffedent ; il tente ceux qui en font privez, de vouloir l'acquerir par l'injuftice & par la violence. Peut-on nommer bien, un fuperflu qui ne fert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ce païs font-ils plus fains & plus robuftes que nous ? Vivent-ils plus long-tems ? Sont-ils plus unis entr'eux ? Menent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaye ? Au contraire ils doivent être jaloux les uns des autres, rongez par une lâche & noire envie, toûjours agitez par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables de plaifirs purs & fimples, puifqu'ils font efclaves de tant de fauffes néceffitez, dont ils font dépendre tout le bonheur.

C'eſt ainſi ; continuoit Adoam, que parlent ces hommes ſages, qui n'ont appris la ſageſſe qu'en étudiant la ſimple nature. Ils ont horreur de notre politeſſe, & il faut avoüer que la leur eſt grande dans leur aimable ſimplicité. Ils vivent tous enſemble ſans partager les terres, chaque famille eſt gouvernée par ſon chef, qui en eſt le veritable Roi. Le pere de famille eſt en droit de punir chacun de ſes enfans, ou petits enfans qui fait une mauvaiſe action ; mais avant que de le punir, il prend l'avis du reſte de la famille. Ces punitions n'arrivent preſque jamais, car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéïſſance & l'horreur du vice habitent dans cette heureuſe terre. Il ſemble qu'Aſtrés qu'on dit qui eſt retirée dans le Ciel, eſt encore ici bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de Juges parmi eux ; car leur propre conſcience les juge. Tous les biens ſont communs, les fruits des arbres, les legumes de la terre, le lait des troupeaux, ſont de richeſſes ſi abondantes, que des peúples ſi ſobres & ſi moderez n'ont pas béſoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau païs tranſportent ſes tentes d'un lieu à autre, quand elle a conſumé les fruits & épuiſé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit miſe. Ainſi ils n'ont point d'interêt à ſe ſoûtenir les uns contre les autres, ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'eſt le rétranchement des vaines richeſſes & des plaiſirs trompeurs qui leur conſerve cette paix, cette union & cette liberté. Ils ſont tous libres, tous égaux.

On ne voit parmi eux aucune diſtinction, que celle qui vient de l'expérience des ſages vieillards, où de la ſageſſe extraordinaire de quelques jeunes hommes, qui égalent les vieillards conſommez en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les prócès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle & empeſtée dans ce païs cheri des Dieux. Jamais le ſang humain n'a rougi cette terre ; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles ſanglantes, des rapides conquêtes ; des renverſemens d'Etat qu'on voit dans les autres Nations, ils ne peuvent aſſez s'étonner. Quoi-

disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore les uns les autres une mort précipitée ? La vie est si courte ; & il semble qu'elle leur paroisse trop longue. Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, & pour se rendre mutuellement malheureux ?

Au reste, ces peuples de la Betique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les Conquerans, qui subjuguent les grands Empires. Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison, & suivant la justice ! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner avec raison & suivant la justice ? Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux ? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire, que de s'assujettir à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son pere & son pasteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très-misérable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un Conquerant est un homme que les Dieux irritez contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colere pour ravager les Royaumes, pour répandre par tout l'effroi, la misére, le désespoir, & pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire, ne la trouve-t'il pas assez, en conduisant avec sagesse ce que les Dieux ont mis dans ses mains ? Croit-il ne pouvoir meriter des loüanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur & tyrannique sur tous ses voisins ? il ne faut jamais songer à la guerre, que pour défendre sa liberté. Heureux celui qui n'étant point esclave d'autrui n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave ! Ces grands Conquerans qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves debordez, qui paroissent majestueux, mais qui ravageoit toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient seulement arroser.

Aprés qu'Adoam eut fait cette peinture de la Betique, Telemaque charmé lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin ? Ils n'ont garde d'en boire, réprit

Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'eſt pas qu'ils manquent de raiſins, aucune terre n'en portent de plus délicieux ; mais ils ſe contentent de manger le raiſin, comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'eſt une eſpêce de poiſon, diſent-ils, qui met en fureur. Il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conſerver leur ſanté & leurs forces ſans vin. Avec le vin, ils courent riſque de ruïner leur ſanté & de perdre les bonnes mœurs.

Telemaque diſoit enſuite : Je voudrois bien ſçavoir quelles loix réglent les mariages dans cette Nation ? Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme, & il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce païs dépend autant de leur fidelité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidelité pour les maris. Jamais peuple ne fut ſi honnête, ni ſi jaloux de la pureté. Les femmes y ſont belles & agréables, mais ſimples modeſtes & laborieuſes. Les mariages y ſont paiſibles, féconds, ſans tâche. Le mari & la femme ſemblent n'être plus qu'une ſeule perſonne en deux corps differens ; le mari & la femme partagent enſemble tous les ſoins domeſtiques ; le mari régle toutes les affaires du déhors, la femme ſe renferme dans ſon ménage, elle ſoûlage ſon mari, elle paroît n'être faite que pour lui plaire ; elle gagne ſa confiance, elle charme moins par ſa beauté que par ſa fureur. Le vrai charme de leur ſocieté dure autant que leur vie. La ſobrieté, la modération & les mœurs pures de ce peuple lui donnerent une vie longue & exempte de maladie. On y voit des vieillards de cent & de ſix vingt ans, qui ont encore de la gayeté, & de la vigueur.

Il me reſte, ajoûtoit Telemaque, à ſçavoir comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voiſins. La nature, dit Adoam, les a ſéparez des autres peuples ; d'un côté par la mer, & de l'autre par des hautes montagnes vers le Nord. D'ailleurs les peuples voiſins les reſpectent à cauſe de leur vertu. Souvent les autres Nations ne pouvant s'accorder enſemble.

les ont pris pour juger de leurs differens, & leur ont confié les terres & les villes qu'ils disputoient entr'eux. Comme cette sage nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle. Ils rient, quand on leur parle des Rois qui ne peuvent régler entr'eux les frontiéres de leurs Etats. Peut-on craindre disent ils, que la terre manque aux hommes ? Il y en aura toûjours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres & incultes nous ne voudrions pas même deffendre les nôtres contre des voisins qui viendroient s'en saisir. On ne trouve dans tous les habitans de la Betique, ni orgüeil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, & ils ne peuvent esperer de s'en faire craindre ? c'est pourquoi ils les laissent en répos. Ce peuple abandonneroit son païs, ou se livreroit à la mort, plûtôt que d'accepter la servitude. Ainsi il est autant difficile à subjuguer qu'il est incapable de vouloir subjuguer les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entr'eux & leurs voisins.

Adoam finit ce discours, en racontant de quelle maniére les Phéniciens faisoient leur commerce dans la Betique. Ces peuples, disoit-il, furent étonnez quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers qui venoient de si loin ; ils nous laisserent fonder une ville dans l'Isle de Gades. Ils nous reçûrent même chez eux avec bonté, & nous firent part de tout ce qu'ils avoient, sans vouloir de nous aucun payement. De plus ils nous offrirent de nous donner liberalement tout ce qui leur resteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient faits leur provision pour leur usage. En effet, ils nous envoyerent un riche present. C'est un plaisir pour eux que de donner aux Etrangers leur superflu.

Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner ; elles leur étoient inutiles. Il leur paroissoit que les hommes n'étoient guere sages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai bésoin. Ne creusez point, nous disoient-ils, si avant dans la terre ; contentez vous de la la-

bourer, elle vous donnera de veritables biens qui vous nourriront ; vous en retirerez des fruits qui valent mieux que l'or & que l'argent, puiſque les hommes ne veulent de l'or & de l'argent que pour en acheter les alimens qui ſoûtiennent la vie.

Nous avons ſouvent voulu leur apprendre la navigation, & mener les jeunes hommes de leur païs dans la Phénicie ; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans appriſſent à vivre comme nous. Ils apprehendoient, nous diſoient-ils, à avoir béſoin de toutes les choſes qui vous ſont devenuës néceſſaires. Ils voudroient les avoir ; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaiſes induſtries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, & qui perdant l'habitude de marcher, s'accoûtume enfin au béſoin d'être toûjours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cauſe de l'induſtrie de cet art ; mais ils croyent que c'eſt un art pernicieux. Si ces gens-là, diſent-ils ont ſuffiſamment en leur païs ce qui eſt néceſſaire à la vie, que vont-ils chercher chez un autre? Ce qui ſuffit au béſoin de la nature, ne leur ſuffit-il pas ? Ils mériteroient de faire naufrage, puiſqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes pour aſſouvir l'avarice des Marchands, & pour flater les paſſions des autres hommes.

Telemaque étoit ravi d'entendre ce diſcours d'Adoam, & ſe réjoüiſſoit qu'il y eut encore au monde un peuple, qui ſuivant la droite nature, fut ſi ſage & ſi heureux tout enſemble. O ! combien ces mœurs, diſoit-il, ſont-elles des mœurs vaines & ambitieuſes des peuples qu'on croit les plus ſages ! Nous ſommes tellement gâtez, qu'à peine pouvons-nous croire que cette ſimplicité ſi naturelle puiſſe être veritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, & il doit regarder les nôtres comme un ſonge monſtrueux.

Fin du huitiéme Livre.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE

LIVRE NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Venus toûjours irritée contre Telemaque, en demande la perte à Jupiter. Mais les destinées ne permettent pas qu'il périsse la Déesse va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner d'Ithaque, où Adoam le conduisoit. Ils employent une Divinité trompeuse pour surprendre le Pilote Athamas, qui croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le Port des Salantins. Leur Roi Idomenée reçoit Telemaque dans sa nouvelle Ville, où il préparoit actuellement un sacrifice à Jupiter pour le succès d'une guerre contre les Manduriens. Le Sacrificateur consultant les entrailles des Victimes, fait tout esperer à Idomenée, & lui fait entendre qu'il devra son bonheur à ces deux nouveaux Hôtes.

PENDANT que Telemaque & Adoam s'entretenoient de la sorte, oubliant le sommeil, & n'appercevant pas que la nuit étoit déjà au milieu de sa course, une Divinité ennemie & trompeuse les éloignoit d'Ithaque, que leur Pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens,

ne pouvoit ſupporter plus long-tems que Telemaque eut échappé à la tempête qui l'avoit jetté contre les rochers de l'Iſle de Calypſo. Venus étoit encore plus irrité de voir ce jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'Amour & tous ſes charmes. Dans le tranſport de ſa douleur, elle quitta Cythere, Paphos, Idalie, & tous les honneurs qu'on lui rend dans l'Iſle de Cypre. Elle ne pouvoit plus demeurer dans des lieux où Telemaque avoit mépriſé ſon Empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient aſſemblez auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les Aſtres qui roulent ſous leurs pieds ; ils voyent la gloire de la terre comme un petit amas de bouë. Les mers immenſes ne leur paroiſſent que comme des goutes d'eau dont ce morceau de bouë eſt un peu détrempé. Les plus grands Royaumes ne ſont à leurs yeux qu'un peu de ſable qui couvre la ſurface de cette bouë. Les peuples innombrables, & les plus puiſſantes armées ne ſont que comme des fourmis qui ſe diſputent les unes aux autres un brin d'herbe ſur ce monceau de bouë. Les immortels rient des affaires les plus ſérieuſes qui agitent les foibles humains, & elles leur paroiſſent des jeux d'enfans. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puiſſance, profonde, politique, ne paroît à ces ſuprêmes Divinitez que miſére & foibleſſe.

C'eſt dans cette démeure ſi élevée au-deſſus de la terre, que Jupiter a poſé ſon trône immobile ; ſes yeux percent juſques dans l'abîme, & éclairent juſques dans les derniers replis des cœurs ; ſes régards doux & ſereins répandent le calme & la joye dans tout l'Univers. Au contraire, quand il ſécouë ſa chevelure, il ébranle le ciel & la terre. Les Dieux mêmes ébloüis de rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblemens.

Toutes les Divinitez celeſtes étoient dans ce moment auprès de lui. Venus ſe préſenta avec tous les charmes qui naiſſent dans ſon ſein : la robe flotante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris ſe pare au milieu des ſombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayez la fin des tempêtes, & leur annoncer le rétour du beau tems. Sa robe étoit

noüée par cette fameuſe ceinture ſous laquelle paroiſſent les graces. Les cheveux de la Déeſſe étoient attachez par derriére negligemment avec une treſſe d'or. Tous les Dieux furent ſurpris de ſa beauté, comme s'ils ne l'euſſent jamais vûë & leurs yeux en furent éblouïs, comme ceux des mortels le ſont, quand Phœbus après une longue nuit vient les éclairer par ſes rayons. Ils ſe regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toûjours ſur Venus. Mais ils apperçûrent que les yeux de cette Déeſſe étoient baignez de larmes, & qu'une douleur amére étoit peinte ſur ſon viſage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce & légere, comme le vol rapide d'un oiſeau qui fend l'eſpace immenſe des airs. Il la regarda avec complaiſance, il lui fit un doux ſoûris, & ſe levant il l'embraſſa. Ma chere fille, lui dit-il, quelle eſt votre peine ? Je ne puis voir vos larmes ſans en être touché ; ne craignez point de m'ouvrir votre cœur, vous connoiſſez ma tendreſſe & ma complaiſance.

Venus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds ſoûpirs : O pere des Dieux & des hommes ! Vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine ? Minerve ne s'eſt pas contenté d'avoir renverſé juſqu'aux fondemens la ſuperbe Ville de Troye que je défendois, & de s'être vengée de Pâris qui avoit préferé ma beauté à la ſienne ; elle conduit par toutes les mers le fils d'Ulyſſe ce cruel deſtructeur de Troye. Telemaque eſt accompagné par Minerve, c'eſt ce qui empêche qu'elle ne paroiſſe ici en ſon rang avec les autres Divinitez ; elle a conduit ce jeune téméraire dans l'Iſle de Cypre pour m'outrager ; il a mépriſé ma puiſſance, il n'a pas daignez ſeulement brûler de l'encens ſur mes autels ; il a témoigné avec horreur des Fêtes que l'on célebre en mon honneur ; il a fermé ſon cœur à tous mes plaiſirs. En vain Neptune pour le punir à ma priere a irrité les vents & les flots contre lui. Telemaque jetté par un naufrage horrible dans l'Iſle de Calypſo, a triomphé de l'Amour même que j'avois envoyé dans cette Iſle pour attendrir le cœur de ce

jeune Grec. Ni la jeuneſſe, ni les charmes de Calypſo & de ſes Nymphes, ni les traits enflamez de l'Amour, n'ont pû ſurmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette Iſle; me voilà confonduë, un enfant triomphe de moi.

Jupiter pour conſoler Venus, lui dit : Il eſt vrai, ma famille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les flèches de votre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a meritée. Je ſuis faché qu'il ait mépriſé vos autels; mais je ne puis le ſoûmettre à votre puiſſance. Je conſens pour l'amour de vous qu'il ſoit encore errant par mer & par terre, qu'il vive loin de ſa patrie, expoſé à toutes ſorde maux & de dangers, mais les deſtins ne permettent ni qu'il périſſe, ni que ſa vertu ſuccombe dans les plaiſirs dont vous flatez les hommes. Conſolez-vous donc, ma fille ſoyez contente de tenir dans votre Empire tant d'autres Héros, & tant d'immortels.

En diſant ces paroles, il fit à Venus un ſoûris plein de grace & de majeſté. Un éclat de lumiére ſemblable aux plus perçans éclairs ſortir de ſes yeux. En baiſant Venus avec tendreſſe, il répandit une odeur d'ambroiſie dont l'Olympe fut parfumé. La Déeſſe ne peut s'empécher d'être ſenſible à cette careſſe du plus grand des Dieux. Malgré ſes larmes & ſa douleur, on vit la joye ſe répandre ſur ſon viſage : elle baiſſa ſon voile pour cacher la rougeur de ſes jouës, & l'embarras où elle ſe trouvoit. Toute l'aſſemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter, & Venus ſans perdre un moment alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de ſe venger de Telemaque.

Elle raconte à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit; je ſçavois déjà, répondit Neptune, l'ordre immuable des deſtins; mais ſi nous ne pouvons abîmer Telemaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux & pour rétarder ſon rétour en Ithaque. Je ne puis conſentir à faire périr le vaiſſeau Phénicien dans lequel il eſt embarqué. J'aime les Phéniciens, c'eſt mon peuple, nulle autre nation ne cultive comme eux mon Empire. C'eſt par eux

que la mer eſt devenuë le lieu de la ſocieté de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels ſacrifices ſur mes Autels, ils ſont juſtes, ſages & laborieux dans le commerce; ils répandent par tout la commodité & l'abondance. Non, Déeſſe je ne puis ſouffrir qu'un de leurs vaiſſeaux faſſe naufrage; mais je ferai que le Pilote perdra ſa route, & qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Venus contente de cette promeſſe rit avec malignité, & rétourna dans ſon char volant ſur les prez fleuris d'Idalie: où les graces, les jeux & les ris témoignerent leur joye de la revoir; danſans autour d'elle ſur les fleurs qui parfument ce charmant ſéjour.

Neptune envoya auſſi-tôt une Divinité trompeuſe, ſemblable aux ſonges; excepté que les ſonges ne trompent que pendant le ſommeil, au lieu que cette Divinité enchante le ſens de ceux qui veillent. Ce Dieu mal-faiſant environné d'une foule innombrable de menſonges aîlez, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur ſubtile & enchantée ſur les yeux du Pilote Athamas, qui conſideroit attentivement la clarté de la Lune, le cours des étoiles, & le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déjà aſſez prés de lui les rochers eſcarpez. Dans ce même moment les yeux du Pilote ne lui montrerent plus rien de veritable. Un faux ciel & une terre feinte ſe préſenterent à lui. Les étoiles parurent comme ſi elles avoient changé leurs cours & qu'elles fuſſent revenuës ſur leur pas. Tout l'Olympe ſembloit ſe mouvoir par des loix nouvelles, la terre même étoit changée. Une fauſſe Ithaque ſe préſentoit toûjours au Pilote pour l'amuſer, tandis qu'il s'éloignoit de la veritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuſe du rivage de l'Iſle, plus cette image réculoit: elle fuyoit toûjours devant lui, & il ne ſçavoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déjà le bruit qu'on fait dans un port. Déjà il ſe préparoit ſelon l'ordre qu'il en avoit reçû, à aller aborder ſecrettement dans une petite Iſle qui eſt auprès de la grande, pour dérober aux Amans de Penelope conjurez contre Telemaque, le rétour de celui-ci. Quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer eſt

est bordée, & lui sembloit entendre l'horrible mugissement des vagues qui vont se briser contre les écuëils. Puis tout-à-coup il remarquoit que laterre paroissoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ses yeux dans cet éloignement que comme des petits nüages qui obscurcissent quelquefois l'horison pendant que le Soleil se couche. Ainsi Athamas étoit étonné, & l'impression de la Divinité trompeuse qui charmoit ses yeux lui faisoit éprouver un certain saisissement qui lui avoit été jusqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas & qu'il étoit dans l'illusion d'un songe. Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de soufler pour jetter les navires sur les côtes de l'Hesperie. Le vent obéït avec tant de violence, que le navire arriva bien-tôt sur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déjà l'Aurore annonçoit le jour: déjà les étoiles qui craignent les rayons du Soleil; & qui en sont jalouses, alloient cacher dans l'Occean, leur sombres feux, quand le Pilote s'écria : Enfin je n'en puis plus douter, nous touchons presque à l'Isle d'Ithaque ; Telemaque réjoüissez-vous, dans une heure vous pourrez revoir Penelope, & peu être trouver Ulysse rémonté sur son trône.

A ce cri, Telemaque qui étoit immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se leve, monte au gouvernail; embrasse le Pilote, & de ses yeux à peine encore ouverts, régarde fixement la côte voisine. Il gemit ne réconnoissant pas les rivages de sa patrie. Helas ! où sommes-nous, dit il? Ce n'est point là ma chere Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas, vous connoissez mal ceete côte si éloignée de notre païs. Non, non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en considerant les bords de cette Ile. Combien de fois suis-je entré dans votre port? J'en connois jusqu'aux moindres rochers; le rivage de Tyr n'est guére mieux dans ma mémoire. Réconnoissez cette montagne qui avance? Voyez ce rocher qui s'éleve comme une tour, n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre ces autres rochers? lorsqu'ils semblent ménacer la mer par leur chûte? Mais ne rémarquez-

vous pas ce Temple de Minerve qui fend la nuë? Voilà la forteresse & la maison d'Ulysse votre pere.

Vous vous tous trompez, ô Athamas, répondit Telemaque; je vois au contraire une côte assez relevée, mais unie; j'apperçois une Ville qui n'est point Ithaque. O Dieux! est ce ainsi que vous vous joüez des hommes.

Pendant qu'il disoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Athamas furent changez. Le charme se rompit: Il vit le rivage tel qu'il étoit veritablement, & reconnut son erreur. Je l'avoüe, ô Telemaque, s'écria-t'il, quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux; je croyois voir Ithaque, & son image toute entiére se présentoit à moi; mais dans ce moment elle disparoit comme un songe. Je vois une autre Ville, c'est sans doute Salante, qu'Idomenée fugitif de Crete, vient de fonder dans l'Hesperie; j'apperçois des murs qui s'élevent, & qui ne sont pas encore achevez; je vois un Port qui n'est pas entierement fortifié.

Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette Ville naissante, & que Telemaque deploroit son malheur le vent que Neptune faisoit soufler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils se trouverent à l'abri tout auprès du port.

Mentor qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Venus, n'avoit fait que soûrire de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Telemaque; Jupiter vous éprouve; mais il ne veut pas votre perte. Au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule, ayez toûjours devant vos yeux ceux de votre pere. Quiconque ne sçait pas souffrir, n'a point un grand cœur. Il faut par votre patience & votre courage, lasser la cruelle fortune qui se plaît à vous persecuter. Je crains moins pour vous les plus affreuses disgraces de Neptune, que je ne craignois les caresses flateuses de la Déesse qui vous retenoit dans son Isle. Que tardons-nous? Entrons dans ce Port, voici un peuple ami, c'est chez les Grecs que nous arrivons; Idomenée maltraité par la fortune aura pitié des malheureux

Auſſi-tôt ils entrerent dans le Port de Salante, où le vaiſſeau Phénicien fut reçû ſans peine, parce que les Phéniciens ſont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'Univers.

Telemaque regardoit avec admiration cette Ville naiſſante. Semblable à une jeune plante qui ayant été nourrie par la douce roſée de la nuit ſent dès le matin les rayons du Soleil qui viennent l'embellir; elle croit, elle ouvre ſes tendres boutons, elle étend ſes feüilles vertes, elle épanoüit ſes fleurs odoriferantes avec mille couleurs nouvelles. A châque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat Ainſi floriſſoit la nouvelle Ville d'Idomenee ſur le rivage de la mer. Châque jour, châque heure elle croiſſoit avec magnificence, & elle montroit de loix aux étrangers qui étoient ſur la mer, de nouveaux ornemens d'architecture qui s'élevoient juſqu'au Ciel. Toute la côte retentiſſoit des cris des ouvriers, & des coups de marteaux Les prairies étoient ſuſpenduës en l'air par des gruës avec des cordes. Tous les Chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroiſſoit; & le Roi Idomenée donnant par tous ſes ordres lui même, faiſant avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaiſſeau Phénicien fut arrivé, que les Crétois donnerent à Telemaque & à Mentor toutes les marques d'amitié ſincere. On ſe hâta d'avertir Idomenée de l'arrivée du fils d'Uliyſſe, Le fils d'Ulyſſe, s'écria-t'il?

Ulyſſe ce cher ami, ce ſage Heros par qui nous avons enfin renverſé la ville de Troye! qu'on l'amene ici, & que je lui montre combien j'ai aimé ſon pere. Auſſi tôt on lui preſente Telemaque, qui lui demande l'hoſpitalité en lui diſant ſon nom.

Idomenée lui répondit avec un viſage doux & riant; Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois connu. Voilà Ulyſſe lui-même, voila ſes yeux pleins de feu, & dont le régard eſt ſi ferme. Voilà ſon air d'abord froid & reſervé, qui cachoit tant de vivacité & de graces. Je connois même ce ſoûrire fin, cette action negligée, cette parole douce, ſimple & inſinuante, qui perſuadoit avant qu'on

eût le lems de s'en défier. Oüi, vous êtes le fils d'Ulysse, mais vous serez aussi le mien. O mon fils, mon cher fils! quelle avanture vous amene sur ce rivage? Est ce pour chercher votre pere? Helas! je n'en ai aucune nouvelle. La fortune nous a persecuté lui & moi; il a eu le malheur de ne pouvoir rétrouver sa patrie, & j'ai eu celui de rétrouver la mienne pleine de la colere des Dïeux contre moi. Pendant qu'Idomenée disoit ces paroles: Il régardoit fixement Mentor comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit trouver le nom.

Cependant Telemaque lui répondit les larmes aux yeux: O Roi! pardonnez-moi la douleur que je ne sçaurois vous cacher dans un tems où je ne devrois vous marquer que de la joye, & de la reconnoissance pour vos bontez. Par se régret que vous me témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'apprenez-vous même à sentir le malheur de ne point trouver mon pere. Il y a déjà lomgs tems que je le cherche dans toutes les mers, Les Dieux irritez ne me permettent pas de le revoir, ni sçavoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir rétourner à Ithaque où Penelope languit dans le desir d'être délivrée de ses amans. J'avois crû vous trouver dans l'isle de Créte; j'y ai sçû votre cruelle destinée, & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hesperie où vous avez fondé un nouveau Royaume. Mais la fortune qui se joüe des hommes, & qui me tient errant dans tous les païs loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a fait, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, dumoins elle me fait connoître le plus généreux de tous les Rois.

A ces mots Idomenée embrasse tendrement Telemaque, & le menant dans son Palais, il lui dit; Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne! Il me semble que je l'ai souvent vû autrefois. C'est Mentor, repliqua Telemaque, Mentor ami d'Ulysse, à qui il avoit confié mon enfance, qui pourrroit vous dire tout ce que je lui dois.

Aussi-tôt Idomenée s'avance, tend la main à

Mentor : Nous nous sommes vûs, dit il, autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fites en Créte: & des bons conseils que vous me donnâtes ? Mais alors l'ardeur de la jeunesse, & le goût des vains plaisirs m'entrainoient. Il a fallu que mes malheurs m'ayent instruit pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous eusse crû, ô sage vieillard ! Mais je rémarque avec étonnement, que vous n'êtes presque point changé depuis tant d'années ; c'est la même fraicheur de visage, la même taille droite: la même vigueur, vos cheveux seulement sont un peu blanchis.

Grand Roi, répondit Mentor, si j'étois flateur je vous dirois de même, que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclatoit sur votre visage avant le siége de Troye. Mais j'aimerois mieux vous deplaire, que de blesser la verité. D'ailleurs je vois par votre sage discours que vous n'aimez pas la flaterie, & qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec sincerité. Vous êtes bien changé, & j'aurois eu de la peine à vous connoître. J'en connois clairement la cause, c'est que vous avez beaucoup souffert dans vos malheurs ; mais vous avez bien gagné en souffrant, puisque vous avez acquis la sagesse. On doit se consoler aisement des rides qui viennent sur le visage pendant que le cœur s'exerce & se fortifie dans la vertu. Au reste, sçachez que les Rois s'usent toûjours plus que les autres hommes. Dans l'adversité des peines & de l'esprit & les travaux du corps les font vieillir avant le tems. Dans la prosperité, les délices d'une vie mole les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si mal sain que les plaisirs où l'on ne peut se modérer. De-là vient que les Rois en paix & en guerre ont toûjours des peines & des plaisirs qui font venir la vieillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement.

Une vie sobre, moderée, simple, exempte d'inquietudes & de passions, reglée & laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage la vive jeunesse, qui sans ces précautions, est toûjours prête à s'envoler sur les aîles du tems.

Idomenée charmé du discours de Mentor, l'eût écouté long tems, si on ne fut venu l'avertir

pour un sacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Telemaque & Mentor le suivirent environnez d'une grande foule de peuple qui consideroit avec empressement & curiosité ces deux Etrangers. Les Salentins se disoient les uns les autres ; Ces deux hommes sont bien differens. Le jeune a je ne sçai quoi de vif & d'aimable ; toutes les graces de la beauté & de la jeunesse, sont répanduës sur son visage & sur son corps ; mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé. Avec cette fleur si tendre de la jeunesse, il paroît vigoureux, robuste, endurci au travail. Cet autre ; quoique bien plus âgé n'a encore rien perdu de sa force ; sa mine paroît d'abord moins haute, & son visage moins gracieux ; mais quand on le regarde de près, on trouve dans sa simplicité des marques de sagesse & de vertu avec une noblesse qui étonne: Quand les Dieux sont descendus sur la terre pour se communiquer aux mortels, sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'Etrangers & de Voyageurs.

Cependant on arrive dans le Temple de Jupiter, qu'Idomenée, du sang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colomnes de marbre jaspé. Les chapiteaux étoient d'argent ; le Temple étoit tout incrusté de marbre avec des bas reliefs qui répresentoient Jupiter changé en Taureau ; le ravissement de l'Europe, & son passage en Créte au travers des flots. Ils sembloient respecter Jupiter, quoi-qu'il fut sous une forme étrangere. On voyoit ensuite la naissance & la jeunesse de Minos. Enfin ce sage Roi donnant dans un âge plus avancé des loix à toute son Isle pour la rendre à jamais florissante. Telemaque y remarqua aussi les principales avantures du siége de Troye, où Idomenée avoit acquis la gloire d'un grand Capitaine. Parmi ces répresentations de combats, il chercha son pere, il le reconnut prenant les chevaux de Rhesus que Diomede venoit de tuer ; ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les Chéfs de l'Armée Grecque assemblez ; enfin sortant du cheval fatal pour verser le sang de tant de Troyens.

Telemaque le reconnut d'abord à ces fameuses

actions dont il avoit souvent oüi parler, & que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulerent de ses yeux ; il changea de couleur, son visage parut troublé. Idomenée l'apperçut, quoique Telemaque se détournât pour cacher son trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idomenée, de nous laisser voir con bien vous êtes touché de la gloire & des malheurs de votre pere.

Cependant le peuple s'assembloit en foule sous ces vastes portiques formez par le double rang de colomnes qui environnoient le temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoient des vers à la loüange du Dieu qui tient dans ses mains la foudre. Ces enfans choisis de la figure la plus agréable avoient de longs cheveux flotans sur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roses & parfumées ; ils étoient tous vêtus de blanc. Idomenée faisoit à Jupiter un sacrifice de cent Taureaux pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous côtez ; on le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or & d'argent.

Le vieillard Teophane ami des Dieux, & Prêtre du Temple, tenoit pendant le sacrifice sa tête couverte d'un bout de sa robe de pourpre. Ensuite il consulta les entrailles des victimes qui palpitoient encore. Puis s'étant mis sur le Trépied sacré ; O Dieux ! s'écria t'il, quels sont donc ces deux Etrangers que le Ciel envoit en ces lieux. Sans eux la guerre entreprise nous seroit funeste, & Salante tomberoit en ruïne avant que d'achever d'être élevée sur ses fondemens. Je vois un jeune Heros que la sagesse mene par la main il n'est pas permis à une bouche mortelle d'en dire d'avantage.

En disant ces paroles, son régard étoit farouche, & ses yeux étincelans ? il sembloit voir d'autres objets que ceux qui paroissoient devant lui son visage étoit enflamé ; il étoit troublé & hors de lui-même, ses cheveux étoient herissez, sa bouche écumante, ses bras levez & immobiles. Sa voix émuë étoit plus forte qu'aucune voix humaine ; il étoit hors d'haleine, & ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'esprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idomenée ! s'écria-t'il encore, que vois-je ? Quels malheurs évitez ? Quelle douce paix au-dedans, mais au dehors quels combats ! Quelle victoire ! O Telemaque; tes travaux surpassent ceux de ton pere, le fier ennemi gémit dans la poussiére sous ton glaive; les portes d'airain, les inaccessibles remparts tombent à tes pieds O grande Déesse, que son pere... O jeune homme ! tu verras enfin... A ces mots la parole meurt dans sa bouche, & il demeure comme malgré lui dans un silence plein d'étonnement.

Tout le peuple est glacé de crainte. Idomenée tremblant, n'ose lui demander qu'il acheve. Telemaque même surpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idomenée, le dessein des Dieux. Contre quelque Nation que vous ayez à combattre, la victoire sera dans vos mains, & vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en soyez point jaloux, profitez seulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idomenée n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchoit envain des paroles, sa langue demeuroit immobile. Telemaque plus prompt dit à Mentor : tant de gloire promise ne me touche point; mais que peuvent donc signifier ces dernieres paroles; tu reverras ? Est-ce mon pere, ou seulement Ithaque ? Helas ! que n'a-t'il achevé ? Il ma laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse ! ô mon pere ! seroit-ce vous même que je dois revoir ? Seroit-il vrai ? Mais je me flate, cruel Oracle, tu prend plaisir à te joüer d'un malheureux; encore une parole, & j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit : Respectez ce que les Dieux découvrent, & n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curiosité temeraire merite d'être confonduë. C'est par une sagesse pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leur destinée dans une nuit impénetrable. Il est utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire; mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de

rosſoins, & ce que les Dieux veulent faire de vous.

Telemaque touché de ces paroles, ſe retint avec beaucoup de peine. Idomenée qui etoit révenu de ſon étonnement, commença de ſon côté à loüer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Telemaque & le ſage Mentor, pour le rendre victorieux de ſes ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas qui ſuivit le ſacrifice; il parla ainſi aux deux étrangers.

J'avoüe que je ne connoiſſois point encore aſſez l'art de regner, quand je revins en Créte après le ſiége de Troye. Vous ſçavez, chers amis les malheurs qui m'ont privé de regner dans cette grande Iſle; puiſque vous m'aſſurez que vous y avez été depuis que j'en ſuis parti. Encore trop heureux ſi les coups les plus cruels de la fortune ont ſervi à m'inſtruire & à me rendre plus moderé. Je traverſai les mers comme un fugitif que la vengeance des Dieux & des hommes pourſuit. Toute ma grandeur paſſée ne ſervoit qu'à me rendre ma chûte plus honteuſe & plus inſuportable. Je vis refugier mes Dieux Penates ſur cette côte déſerte, où je ne trouvai que des terres incultes couvertes de ronces & d'épines, des forêts auſſi anciennes que la terre, des rochers preſque inacceſſibles où ſe rétiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjoüir de poſſeder un petit nombre de ſoldats & de compagnons, qui avoient bien voulu me ſuivre dans mes malheurs, cette terre ſauvage, & d'en faire ma patrie, ne pouvant plus eſperer de révoir jamais cette Iſle fortunée où les Dieux m'avoient fait naître pour regner. Helas, diſois-je en moi-même, quel changement! Quel exemple terrible ne ſuis-je point pour les Rois! Il faudroit me montrer à tous ceux qui regnent dans le monde, pour les inſtruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cauſe de leur élevation au deſſus du reſte des hommes. Eh! C'eſt leur élevation même qui fait qu'ils ont tout à craindre; j'étois craint de mes ennemis, & aimé de mes ſujets. Je commandois à une nation puiſſante & belliqueuſe; la rénommée avoit porté mon nom dans les païs les plus éloignez. Je regnois dans une Iſle fertile & déli-

cieuſe : cent villes me donnoient châque année un tribut de leurs richeſſes ; ces peuples me reconnoiſſoient pour être du ſang de Jupiter né dans leur païs. Ils m'aimoient comme le petit fils du ſage Minos, dont les loix les rendent ſi puiſſans & ſi heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, ſi non d'en ſçavoir joüir avec moderation ? Mais mon orgüeil & la flaterie que j'ai écoûtée ont renverſé mon trône. Ainſi tomberont tous les Rois qui ſe livreront à leurs deſirs & aux conſeils des eſprits flateurs. Pendant le jour, je tâchois de montrer un viſage gai & plein d'eſperance, pour ſoûtenir le courage de ceux qui m'avoient ſuivi. Faiſons, leur diſois-je une nouvelle ville, qui nous conſole de tout ce que nous avons perdu. Nous ſommes environnez de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entrepriſe. Nous voyons Tarente qui s'éleve aſſez près de nous. C'eſt Phalente avec ces Lacedemoniens, qui a fondé ce nouveau Royaume. Philoctete donne le nom de Petilie à une grande Ville, qu'il bâtit ſur la même côte. Metaponte eſt encore une ſemblable colonie. Ferons-nous moins que tous ces Etrangers errans comme nous ? La fortune ne nous eſt pas plus rigoureuſe.

Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une conſolation pour moi que la lumiére du jour me quitta, & que la nuit vint m'enveloper de ſes ombres pour déplorer en liberté ma miſerable deſtinée. Deux torrens de larmes ameres couloient de mes yeux, & le doux ſommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé ſi vieilli.

Après qu'Idomenée eut achevé de raconter ſes peines, il demanda à Telemaque & à Mentor leurs ſecours dans la guerre où il ſe trouvoit engagé. Je vous renvoyerai, leur diſoit-il, à Ithaque dés que la guerre ſera finie. Cependant je ferai partir des vaiſſeaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulyſſe. En quelque endroit des terres connuës que

la tempête ou la colere de quelque Divinité l'ait jetté, je sçaurai bien l'en rétirer. Plaise aux Dieux qu'il soit encore vivant? pour vous, je vous renvoyerai avec les meilleurs vaisseaux qui ont jamais été construits dans l'Isle de Créte? Ils sont fait du bois coupé sur le véritable mont Ida, où Jupiter nâquit. Ce bois sacré ne sçauroit périr dans les flots; les vents & les rochers le craignent & le respectent. Neptune même dans son plus grand courroux n'oseroit soulever les vagues contre lui. Assurez-vous donc que vous retournerez heureusement à Ithaque sans peine; & qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire erreur sur tant de mers: le trajet est court & facile. Renvoyez le vaisseau Phénicien qui vous a portez jusques ici, & ne songez qu'à acquerir la gloire d'établir le nouveau Royaume d'Idomenée pour réparer tous ses malheurs. C'est à ce prix, ô fils d'Ulysse, que vous serez jugé digne de votre pere. Quand même les destinées rigoureuses l'auroient déjà fait descendre dans le sombre Royaume de Pluton, toute la Grece charmée croira le revoir en vous.

A ces mots, Telemaque interrompit Idomenée: Renvoyons, dit-il le vaisseau Phenicien. Que tardons-nous de prendre les armes pour attaquer vos ennemis? Ils sont devenus les nôtres Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceste Troyen ennemi de la Grece, ne serons-nous pas encore plus ardens & plus favorisez des Dieux quand nous combattrons pour un des Héros Grecs qui ont renversé l'Injuste ville de Priam? L'Oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter.

Fin du neuviéme Livre.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIE'ME

SOMMAIRE.

Idomenée informe Mentor du sujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cedé d'abord la côte de l'Hesperie, où il a fondé sa Ville ; qu'ils s'étoient retirez sur les montagnes voisines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraitez par une troupe de ses gens, cette Nation lui avoit député deux Vieillards, avec lesquels il avoit réglé des articles de paix, qu'après une infraction de ce traité, faite par ceux des siens qui l'ignoroient, ces peuples se préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idomenée, les Manduriens qui s'étoient hâtez de prendre les armes, se présenterent aux portes de Salante. Nestor, Philoctete & Phalante, qu'Idomenée croyoit neutres, sont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor sort de Salante, & va seul proposer aux ennemis des conditions de paix.

MENTOR régardant d'un œil doux & tranquille Telemaque, qui étoit déjà plein d'une noble ardeur pour les combats; prit ainsi la parole. Je suis bien aise, fils d'Ulisse, de voir en vous une si belle passion pour la gloire ; mais

ſouvenez-vous que votre pere n'en a acquis une ſi grande parmi les Grecs au ſiege de Troye, qu'en ſe montrant le plus ſage & le plus moderé d'entr'eux. Achile, quoiqu'invincible & invulnerable, quoique ſur de porter la terreur & la mort par tout où il combattoit, n'a pû prendre la ville de Troye. Il eſt troublé lui même aux pieds des murs de cette ville, & elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulyſſe en qui la prudence conduiſoit la valeur, a porté la flâme & le fer au milieu des Troyens, & c'eſt à ſes mains qu'on doit la chûte de ces hautes & ſuperbes tours, qui menacerent pendant dix ans toute la Grece conjurée. Autant que Minerve eſt au deſſus de Mars, autant une valeur diſcrete & prévoyante ſurpaſſe-t'elle un courage boüillant & farouche. Commençons donc par nous inſtruire des circonſtances de cette guerre qu'il faut ſoûtenir. Je ne refuſe aucun peril ; mais je crois, ô Idomenée, que vous devez nous expliquer premierement ſi votre guerre eſt juſte, enſuite contre qui vous la faites ; & enfin quelles ſont vos forces pour en eſperer un heureux ſuccés.

Idomenée lui répondit : Quand nous arrivâmes ſur cette côte, nous y trouvâmes un peuple ſauvage, qui erroit dans les fôrets, vivant de ſa chaſſe, & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples qu'on nomme les Manduriens furent épouvantez, voyant nos vaiſſeaux & nos armes. Ils ſe retirerent dans les montagnes ; mais comme nos ſoldats furent curieux de voir le païs, & voulurent pourſuivre des cerfs ; ils rencontrerent ces ſauvages fugitifs. Alors les Chefs de ces ſauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les ceder ; il ne nous reſte que des montagnes preſque innacceſſibles ; du moins eſt-il juſte que vous nous y laiſſiez en paix & en liberté. Nous vous trouvons errans, diſperſez, & plus foible que nous ; il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, & d'ôter même à vos compagnons la connoiſſance de votre malheur. Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le ſang de ceux qui ſont hommes auſſi-bien que nous. Allez, ſouvenez-vous que vous devez

la vie à nos ſentimens d'humanité. N'oubliez jamais que c'eſt d'un peuple que vous nommez groſſier & ſauvage, que vous recevez cette leçon de modération & de générosité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainſi renvoyez par ces Barbares, revinrent dans le camp, & raconterent ce qui leur étoit arrivé. Nos ſoldats en furent émus, ils eurent honte de voir que des Crétois dûſſent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroiſſoit reſſembler plûtôt des ours qu'à des hommes : ils s'en allerent à la chaſſe en plus grand nombre que les premiers, & avec toutes ſortes d'armes. Bien tôt ils rencontrerent les Sauvages, les attaquerent. Le combat fut cruel. Les traits voloient de part & d'autre, comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les ſauvages furent contraints de ſe retirer dans leurs montagnes eſcarpées, où les nôtres n'oſerent s'engager.

Peu de tems après ces peuples envoyerent vers moi deux de leur plus ſages vieillards qui venoient me demander la paix. Ils m'apporterent des preſens; c'étoit des peaux des bêtes farouches qu'ils avoient tuées, & des fruits du païs. Apres m'avoir donné leurs préſens, ils parlerent ainſi.

O Roi, nous tenons, comme tu vois dans une main l'épée, & dans l'autre une branche d'olivier. (En effet, ils tenoient l'un & l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix, ou la guerre, choiſis. Nous aimerons mieux la paix; c'eſt pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu de honte de te ceder le doux rivage de la mer où le ſoleil rend la terre fertile, & produit tant de fruits délicieux. La paix eſt plus douce que tous ces fruits; c'eſt pour elle que nous nous ſommes retirez dans ces hautes montagnes toûjours couvertes de glace & de neige, ou l'on ne voit jamais, ni les fleurs du Printems, ni les riches fruits de l'Automne. Nous avons horreur de cette brutalité; qui ſous de beaux noms d'ambition & de gloire, va follement ravager les Provinces; & répand le ſang des hommes qui ſont tous freres. Si cette fauſſe gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier; nous te plaignons, & nous prions les Dieux de nous préſerver d'une

fureur semblable. Si les sciences que les Grecs aprenent avec tant de soin, & si la politesse dont ils se picquent ne leur inspirent que cette detestable injustice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toûjours ignorans & barbares, mais justes, humains, fideles, désintereslez, accoûtumez à nous contenter de peu, & à mépriser la vaine délicatesse qui fait qu'on a bésoin d'avoir beaucoup. Ce que nous estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps & de l'esprit. C'est l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la fidelité pour tout le monde, la modération dans la prosperité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toûjours hardiment la verité, l'horreur de la flaterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins ou pour alliez. Si les Dieux irritez t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, sont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainsi, je ne pouvois me lasser de les régarder. Ils avoient la barbe longue & negligée, les cheveux plus courts, mais blancs, & les sourcis epais, les yeux vifs, un régard & une contenance ferme, une parole grave & pleine d'autorité, des manieres simples & ingenuës. Les fourures qui leur servoient d'habit, étoient nouées sur l'épaule, & laissoient voir des bras plus nerveux & des muscles mieux nourris que ceux de nos Atleres. Je répondis à ces deux Envoyez, que je désirez la paix. Nous reglames ensemble de bonne foi plusieurs conditions; nous en prîmes tous les Dieux à témoins, & je renvoyai ces hommes chez eux avec des presens. Mais les Dieux qui m'avoient chassé du Royaume de mes Ancêtres, n'étoient pas encore lassez de me persecuter. Nos chasseurs qui ne pouvoiént pas être si-tôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrerent le même jour une grande troupe de ces Barbares qui accompagnoient leurs Envoyez, lorsqu'ils revenoient de notre camp, ils les attaquerent avec fureur, en tuerent une partie, & poursuivirent

le reste dans le bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croyent qu'ils ne peuvent plus se fier ni à nos promesses, ni à nos sermens.

Pour être plus puissans contre nous, ils appellent à leurs sécours, les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crétone, de Nerite & de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des charriots armez de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun est couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent de massuës pleines de gros nœuds, & garnies de pointes de fer; ils sont presque de la taille des Géants, & leurs corps se rendent si robustes par les exercices pénibles auxquels ils s'addonnent, que leur seule vûë épouvante. Les Locriens venus de la Grece sentent encore leur origine, & sont plus humains que les autres: mais ils ont joint à l'éxacte discipline de troupes Grecques: la vigueur des barbares; l'habitude de mener une vie dure, ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliers legers qui sont faits d'un tissu d'ozier, & couvert de peaux, leurs épées sont longues. Les Brutiens sont legers à la course comme les cerfs, & comme les daims. On croiroit que l'herbe même la plus tendre n'est point foulée sur leurs pieds; à peine laissent-ils dans le sable quelques traces de leurs pas. On les voit tout-à-coup fondre sur leurs ennemis, & puis disparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crétone sont adroits à tirer des fléches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crétonois, & si jamais ils s'appliquent à nos yeux, ils remporeront les prix. Leurs flêches sont trempées dans le suc de certaines herbes venimeuses; qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne; & dont le poison est mortel. Pour ceux de Nerite, de Messapie & de Brindes; ils n'ont en partage que la force du corps, & une valeur sans art. Les cris qu'ils poussent jusqu'au Ciel à la vûë de leurs ennemis sont affreux. Ils se servent assez bien de la fronde, & ils obscurcissent l'air par une grêle de pierres lancées, mais ils combattent sans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous désirez de sçavoir. Vous connoissez maintenant

l'origine de cette guerre, & quels ſont nos ennemis.

Après cet éclairciſſement, Telemaque impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, & parla ainſi à Idomenée ; D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples ſortis de la Grece, s'uniſſent aux Barbares contre les Grecs? D'où vient que tant de Colonies fleuriſſent ſur cette côte de la mer, ſans avoir les mêmes guerres que vous à ſoûtenir. O? Idomenée, vous dites que les Dieux ne ſont pas encore las de vous perſecuter! Et moi je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous inſtruire. Tant de malheurs que vous avez ſouffert ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous même de la bonne foi de ces Barbares, ſuffit pour montrer que vous auriez pû vivre en paix avec eux ; mais la hauteur & la fierté attirent les guerres les plus dangereuſes. Vous auriez pû leur donner des ôtages & en prendre d'eux. Il eut été facile d'envoyer avec leurs ambaſſadeurs quelques uns de vos Chefs pour les reconduire avec ſûreté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez dû encore les appaiſer en leur repréſentant qu'on les avoit attaquez, faute de ſçavoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les ſûretez qu'ils auroient demandées ; & établir de rigoureuſes peines contre ceux de vos ſujets qui auroient manqué à l'alliance ; mais qu'eſt-il arrivé depuis ce commencement de guerre.

Je crus répondit Idomenée, que nous n'aurions pû ſans baſſeſſe rechercher ſes Barbares, qui aſſemblerent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, & qui implorerent le ſécours de tous les peuples voiſins auxquels ils nous rendirent ſuſpects & odieux. Il me parut que le parti le plus aſſuré étoit de s'emparer promptement de certains paſſages dans les montagnes qui étoient mal gardez. Nous les prîmes ſans peine, & par-là nous nous ſommes mis en état de déſoler ces Barbares. J'y ai fait élever des tours, d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendront des montagnes dans notre païs. Nous pouvons entrer

dans le leur, & ravager quand il nous plaira leurs principales habitations. Par ce moyen nous sommes en état de résister avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste la paix entr'eux nous est devenuë très-difficile. Nous ne sçaurions leur abandonner ces tours sans nous opposer à leurs incursions, & il les regardent comme des Citadelles, dont nous voulons nous servir pour le réduire en servitude.

Mentor répondit ainsi à Idomenée ; Vous êtes un sage Roi, & vous voulez qu'on vous découvre la verité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui manquant de courage pour se corriger, n'employent leur autorité qu'à soûtenir les fautes qu'ils ont faites. Sçachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon, quand il est venu vous demander la paix : Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit ? Manquoit-il de courage, ou de ressources contre vous ? Vous voyez que non ; puisqu'il est si aguerri & soûtenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitez-vous sa modération ? Mais une mauvaise honte & une fausse gloire vous ont jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réünissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuste. A quoi servent les tours que vous vantez tant, sinon à mettre tous vos voisins dans la necessité de périr, ou de vous faire périr vous même pour se préserver d'une servitude prochaine. Vous n'avez élevé ces tours que pour votre sûreté, & c'est par ces tours que vous êtes dans un si grand péril. Le rempart le plus sûr d'un Etat, est la justice, la moderation, la bonne foi, l'assûrance où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévûs. La fortune est capricieuse & inconstante dans la guerre ; mais l'amour & la confiance de vos voisins quand ils ont senti votre moderation, font que votre Etat ne peut être vaincu, & n'est presque jamais attaqué. Quand même un voisin injuste

l'attaqueroit, tous les autres intereſſez à ſa conſervation prennent auſſi-tôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples qui trouvent leurs veritables interêts à ſoutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puiſſant que ces tours qui rendent vos maux irremediables. Si vous aviez ſongé d'abord à éviter la jalouſie de tous vos voiſins, votre Ville naiſſante fleuriroit dans une heureuſe paix, & vous feriez l'arbitre de toutes les Nations de l'Heſperie. Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut reparer le paſſé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a ſur cette côte diverſes colonies Grecques : Ces peuples doivent être diſpoſez à vous ſécourir. Ils n'ont oublié ni le grand nom de Minos fils de Jupiter, ni vos travaux au ſiége de Troye, où vous êtes ſignalé tant de fois entre les Princes Grecs pour la querelle commune de toute la Grece. Pourquoi ne ſongez-vous pas à mettre ſes colonies dans votre parti ?

Elles ſont toutes, répondit Idomenée, réſoluës à demeurer neutres. Ce n'eſt pas qu'elles n'euſſent quelque inclination à me ſécourir ; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès ſa naiſſance, les a épouvantez. Ces Grecs auſſi-bien que les autres peuples ont craint que nous n'euſſions des deſſeins ſur leur liberté. Ils ont penſé qu'après avoir ſubjugué les Barbares des montagnes, nous pouſſerions plus loin notre ambition. En un mot, tout eſt contre nous. Ceux-mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte, déſirent notre abbaiſſement, & la jalouſie ne nous laiſſe aucun allié.

Etrange extremité ! reprit Mentor : Pour vouloir paroître trop puiſſant, vous ruïnez votre Puiſſance, & pendant que vous êtes au-dehors l'objet de la crainte & de la haine de vos voiſins, vous vous épuiſez au-dedans par les efforts neceſſaires pour ſoûtenir une telle guerre. O malheureux ; & doublement malheureux Idomenée, que ce malheur même n'a pû inſtruire qu'à demi ! Aurez vous encore béſoin d'une ſeconde chûte pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands Rois ? Laiſſez moi faire, & racontez-moi ſeulement en détail qu'elles

ſont donc ces villes Grecques.

La principale, lui répondit Idomenée, eſt la Ville de Tarente; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramaſſa en Laconie un grand nombre de jeunes hommes nés des femmes qui avoient oublié leurs maris abſens pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent, les femmes ne ſongerent qu'à les appaiſer, & qu'à déſavoüer leurs fautes. Cette jeuneſſe nombreuſe, qui étoit née hors du mariage, ne connoiſſant plus ni pere ni mere, vecût avec une licence ſans bornes. La ſeverité des loix reprima leurs déſordre. Ils ſe réünirent ſous Phalante Chef hardi, intrepide, ambitieux, & qui ſçût gagner ces cœurs par ces artifices. Il eſt venu ſur ce rivage avec ces jeunes Laconiens ? ils ont fait de Tarente une ſeconde Lacedemone. D'un autre côté; Philoctete qui a eu une ſi grande gloire au ſiége de Troye, en y portant les flêches d'Hercule, a élevé dans ce voiſinage les murs de Petilie, moins puiſſante à la verité, mais plus ſagement gouvernée que Tarente. Enfin nous avons ici près la ville de Metaponte, que le ſage Neſtor a fondé avec les Pyliens.

Quoi reprit Mentor, vous avez Neſtor dans L'Heſperie, & vous n'avez pas ſçû l'engager dans vos interêts ? Neſtor qui vous a vû tant de fois combattre contre les Troyens, & dont vous avez l'amitié ? Je l'ai perduë; répliqua Idomenée par l'artifice de ces peuples, qui n'ont rien de barbare que le nom. Ils ont eu l'adreſſe de lui perſuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Heſperie. Nous le détromperons, dit Mentor; Telemaque le vit à Pylos avant qu'il fut venu fonder ſa Colonie: & avant que nous euſſions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulyſſe. Il n'aura pas encore oublié ce Héros, ni les marques de tendreſſe qu'il donna à ſon fils Telemaque, mais le principal eſt de guérir ſa défiance. C'eſt par les ombrages donnez à tous vos voiſins, que cette guerre s'eſt allumée & c'eſt en diſſipant ces vains ombrages que cette guerre peu s'éteindre. Encore un coup laiſſez-moi faire.

A Ces mots Idomenée embraſſant Mentor, s'attendriſſoit & ne pouvoit parler. Enfin il pronon-

ça à peine ces paroles ? ſage Vieillard envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes, j'avouë que je me ſerois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé auſſi librement que vous. J'avouë qu'il n'y a que vous ſeul qui puiſſiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois réſolu de perir, ou de vaincre tous mes ennemis ; mais il eſt juſte de croire vos ſages conſeils plûtôt que ma paſſion. O heureux Telemaque ! qui ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puiſque vous avez un tel guide ! Mentor vous êtes le maître, toute la ſageſſe des Dieux eſt en vous, Minerve même ne pourroit donner de plus ſalutaires conſeils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui eſt à moi ; Idomenée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raiſonnoient ainſi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux henniſſans, d'hommes qui pouſſoient des hurlemens épouvantables, & de trompettes qui rempliſſoient l'air d'un ſon belliqueux. On s'écrie. Voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les paſſages gardez. Les voilà qui viennent aſſiéger Salente. Les vieillards & les femmes paroiſſent conſternez. Hélas, diſoient-ils : falloit-il quitter notre chere patrie, la fertile Crete, & ſuivre un Roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une ville qui ſera miſe en cendres comme Troye. On voyoit de deſſus les murailles nouvellement bâties dans la vaſte campagne, briller au Soleil les caſques, les cuiraſſes : & les boucliers des ennemis ; les yeux en étoient éblouïs. On voyoit auſſi les piques heriſſées qui couvroient la terre comme elle eſt couverte par une abondante moiſſon que Cerés prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de l'Eté, pour récompenpenſer le Laboureur de toutes ſes peines. Déjà on remarquoit les chariots armez de faulx tranchantes, on diſtinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta ſur une haute tour pour les mieux découvrir. Idomenée & Telemaque le ſuivirent de près. A peine y fut-il arrivé qu'il apperçût d'un côté Philoctete, & de l'autre Neſtor avec Piſiſtrate ſon fils. Neſtor étoit facile à

reconnoître à sa vieillesse venerable. Quoi donc! s'écria Mentor, vous avez crû, ô Idomenée, que Philoctete & Nestor se contentoient de ne vous point secourir! Les voilà qui ont pris les armes contre vous; & si je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en si bon ordre avec tant de l'enteur, sont des troupes Lacedemoniennes commandées par Phalante; tout est contre vous. Il n'y a aucun voisin de cette côte dont vous n'ayez fait un ennemi sans vouloir le faire.

En disant ces paroles, Mentor descend à la hâte de cette tour, il marche vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançoient il l'a fait ouvrir; & Idomenée surpris de la majesté avec laquelle il fait ces choses n'ose pas même lui demander quel est son dessein. Mentor fait signe de la main, afin que personne ne songe à le suivre. Il va au devant des ennemis, étonnez de voir un seul homme qui se presente à eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en signe de paix; & quand il fut à portée de se faire entendre, il leur demanda d'assembler tous les Chefs. Aussi tôt tous les Chefs s'assemblerent, & il leur parla ainsi.

O hommes généreux assemblez de tant de Nations qui fleurissent dans la riche Hesperie, je sçai que vous n'êtes venus ici que pour l'interêt commun de la liberté. Je louë votre zéle; mais souffrez que je vous répresente un moyen facile de conserver la liberté & la gloire de tous vos peuples, sans répandre le sang humain.

O Nestor, sage Nestor, que j'apperçois dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux même qui l'entreprennent avec justice sous la protection des Dieux! La guerre est le plus grand des maux dont les Dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troye. Quelles divisions entre les Chefs quels caprices de la fortune! Quels carnages des Grecs par la main d'Hector! Quels malheurs dans toutes les villes les plus puissantes, causez par la guerre, pendant la longue absence de leurs Rois. Au retour les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée; les autres ont trouvé une mort funeste

dans le sein même de leurs épouses. O Dieux ! c'est donc dans votre colere que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expedition. O peuples Hesperiens ! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste. Troye est en cendres, il est vrai ; mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fut encore dans toute sa gloire ; & que le lâche Pâris joüit de ses infames amours avec Helene. Philoctete si long tems malheureux & abandonné dans l'Isle de Lemnos, ne craignez-vous point de retrouver de semblables malheurs dans une semblable guerre ? Je sçai que les peuples de Laconie ont senti aussi les troubles causez par la longue absence des Princes, des Capitaines & des Soldats qui allerent contre les Troyens. O Grecs, qui avez passé dans l'Hesperie, vous n'y avez tous passé que par une suite des malheurs qui ont été les suites de la guerre de Troye.

Après avoir ainsi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens, & Nestor qui l'avoit reconnu, s'avança aussi pour le saluer. O Mentor, lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis pour la premiére fois dans la Phocide, vous n'aviez que quinze ans, & je prévis dès lors que vous seriez aussi sage que vous l'avez éte dans la suite. Mais par quelle avanture avez vous été conduit dans ces lieux ! Quels sont donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre ? Idomenée nous a contraint de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix ; chacun de nous avoit un interêt pressant de la desirer ; mais nous ne pouvions plus trouver de sûreté avec lui. Il a violé toutes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins. La paix avec lui ne seroit pas une paix, elle lui serviroit seulement à dissiper une ligue qui est notre unique ressource. Il a montré à tous les autres peuples son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage, & il ne nous a laissé aucun moyen de défendre notre liberté, qu'en tâchant de renverser son nouveau Royaume. Par sa mauvaise foi nous sommes reduits à le faire perir, ou à recevoir de lui le joug de la servitude. Si vous trouvez quelque expedient pour faire ensorte qu'on puisse se confier à lui, & s'assûrer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront

volontiers les armes, & nous avoüerons avec joye que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit ; Sage Néstor, vous sçavez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Telemaque. Ce jeune homme impatient de découvrir la destinée de son pere, passa chez vous à Pylos, & vous le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidèle ami de son pere. Vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire ; il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer, il a vû la Sicile, l'Egypte, l'Isle de Cypre, celle de Créte. Les vents, où plûtôt les Dieux l'ont jetté sur cette côte comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous sommes arrivez ici tout à propos pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idomenée, c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi qui vous réponds de toutes les choses qui seront promises.

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor au milieu des troupes confederées, Idomenée & Telemaque avec tous les Cretois armez, le régardoient du haut des murs de Salente ; ils étoient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçûs, & ils auroient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux vieillards. Nestor avoit toûjours passé pour le plus experimenté & le plus éloquent de tous les Rois de la Grece. C'étoit lui qui modéroit pendant le siége de Troye le boüillant couroux d'Achille ! l'orguëil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax & le courage impetueux de Diomede. La douce persuasion couloit de ses lévres comme un ruisseau de miel. Sa voix seule se faisoit entendre à tous ces Héros, tous se taisoient dès qu'il ouvroit la bouche ; & il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiser dans le camp la farouche discorde. Il commençoit à sentir les injures de la froide vieillesse ; mais ses paroles étoient encore pleines de force & de douceur. Il racontoit les choses passées pour instruire la jeunesse par ses experiences, mais il les racontoit avec grace, quoi qu'avec un peu de lenteur.

Ce vieillard admiré de toute la Grece, sembla avoir perdu toute son éloquence & toute sa majesté, dès que Mentor parut avec lui. Sa vieillesse paroissoit flêtrie & abatuë auprès de celle

de

de Mentor, en qui les ans sembloient avoir respecté la force & la vigueur du temperament. Les paroles de Mentor, quoique graves & simples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il disoit étoit court précis & nerveux. Jamais il ne faisoit aucune redite, jamais il ne racontoit que le fait nécessaire pour l'affaire qu'il falloit decider. S'il étoit obligé de parler plusieurs fois d'une même chose, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la persuasion, c'étoit toûjours par des trous nouveaux & des comparaisons sensibles. Il avoit même je ne sçai quoi de complaisant & d'enjoüé, quand il vouloit se proportionner aux besoins des autres, & leur insinuer quelque verité. Ces deux hommes si venerables furent un spectacle touchant à tant de peuples assemblez. Pendant que tous les Alliez de Salente se jettoient les uns sur les autres pour les voir de plus près, & pour tâcher d'entendre leurs sages discours, Idomenée & tous les siens s'efforçoient de découvrir par leurs régards avides & empressez, ce que signifioient leurs gestes, & l'air de leur visage.

Fin du dixiéme Livre.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE ONZIE'ME.

SOMMAIRE.

Telemaque voyant Mentor au milieu des Alliez veut sçavoir ce qui se passa entre eux. Il se fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor, & sa presence contribuë auprès des Alliez à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur proposoit de la part d'Idomenée. Les Rois entrent comme amis dans Salante. Idomenée accepte tout ce qui a été arrêté. On se donne reciproquement des ôtages, & on fait un sacrifice commun entre la Ville & le camp, pour la confirmation de cette alliance.



CEPENDANT Telemaque impatient, se dérobe à la multitude qui l'environne, il court à la porte par où Mentor étoit sorti; il se la fait ouvrir avec autorité. Bien-tôt Idomenée qui le croit à ses côtez, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qui est déjà auprès de Nestor. Nestor le reconnoît, & se hâte, mais d'un pas pésant & tardif, de l'aller recevoir. Telemaque saute à son cou, & le tient serré entre ses bras sans parler. Enfin il s'écrie : O mon pere! (je ne crains pas de vous nommer ainsi) le malheur de ne retrouver point mon veritable pere, & les bontez que vous m'avez fait sentir, me donnent droit de me servir d'un nom si tendre. Mon pere, mon cher pere, je vous revois! ainsi puissai-je revoir Ulysse. Si quelque chose pouvoit me

consoler d'en être privé, ce seroit de trouver en vous un autre lui même.

Nestor ne peut à ces paroles retenir ses larmes, & il fut touché d'une secrette joye; voyant celles qui couloient avec une merveilleuse grace sur les joües de Telemaque. La beauté, la douceur, & la noble assûrance de ce jeune inconnu, qui traversoit sans précaution tant de troupes ennemies étonna tous les Alliez. N'est ce pas disoient-ils le fils de ce vieillard qui est venu parler à Nestor; sans doute c'est la même sagesse dans les deux âges les plus opposez de la vie. Dans l'une elle ne fait encore que fleurir; dans l'autre, elle porte avec abondance les fruits les plus murs.

Mentor qui avoit pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venoit de recevoir Telemaque, profita de cette heureuse disposition. Voila, lui dit il, le fils d'Ulysse si cher à toute la Grece, & si cher à vous-même, ô sage Nestor! le voilà, je vous le livre comme un ôtage & comme le gage le plus précieux qu'on puisse vous donner la fidelité des promesses d'Idomenée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils suivit celle du pere, & que la malheureuse Penelope pût réprocher à Mentor qu'il a sacrifié son fils à l'ambition du nouveau Roi de Salante. Avec ce gage qui est venu de luimême s'offrir,& que les Dieux amateurs de la paix vous envoyent, je commence, ô peuples assemblez de tant de Nations, à vous faire de propositions pour établir à jamais une solide paix.

A ce nom de paix on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces differentes Nations fremissoient de courroux, croyant perdre tout le tems où l'on rétardoit le combat; ils s'imaginoient qu'on ne faisoit tous ces discours que pour ralentir leur fureur, & pour faire échaper leurs proye. Sur tout, les Manduriens souffroient impatiemment qu'Idomenée esperat de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor, car ils craignoient que ces discours pleins de sagesse ne détachassent leurs Alliez. Ils commençoient à se défier de tous les Grecs qui étoient dans l'assemblée. Mentor qui l'apperçût, se hâta d'augmenter cette défiance pour jetter la division dans l'esprit de tous ces peuples.

J'avoüe, disoit-il, que les Manduriens ont sujet de se plaindre, & de demander quelque réparation des torts qu'ils ont soufferts, mais il n'est pas juste aussi que les Grecs qui sont sur cette côte des Colonies, soient suspects & odieux aux anciens peuples du Païs. Au contraire les Grecs doivent être unis entr'eux & se faire bien traiter par les autres, il faut seulement qu'ils soient moderez, & qu'ils n'entreprenent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je sçai qu'Idomenée a eu le malheur de vous donner des ombrages, mais il est aisé de guérir toutes vos défiances. Telemaque & moi, nous vous offrons à être des ôtages, qui vous répondent de la bonne foi d'Idomenée. Nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra, soient fidélement accomplies. Ce qui vous irrite; ô Manduriens, s'écria t'il, c'est que les troupes des Crétois ont saisi le passage de vos montagnes par surprise, & que par-là ils sont en état d'entrer malgré vous aussi souvent qu'il leur plaira dans le Païs où vous vous êtes retirez, pour leur laisser le Païs uni qui est sur le rivage de la mer. Des passages que les Crétois ont fortifiez par les hautes tours pleines de gens armez, sont donc le véritable sujet de la guerre. Répondez-moi y en a-t'il encore quelqu'autre.

Alors le Chef des Manduriens s'avança & parla ainsi: Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette Guerre? Les Dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé à la paix que quand la paix nous est échappée sans ressource, par l'ambition inquiete des Crétois, & par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leur sermons. Nation insensée! qui nous a reduits malgré nous à l'affreuse necessité de prendre un parti de desespoir contre elle, & de ne pouvoir plus chercher notre sûreté que dans sa perte. Tandis qu'ils conserveront ces passages; nous croirons toûjours qu'ils veulent usurper nos terres & nous mettre en servitude. S'il étoit vrai qu'ils ne songeassent qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cedé sans peine, & ils ne s'attacheroient pas à conserver des entrées dans un païs contre la liberté duquel ils ne formoient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connoissez pas ô sage vieillard.

C'eſt un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Ceſſez, ô homme aimé des Dieux, de rétarder une guerre juſte & neceſſaire, ſans laquelle l'Heſperie ne pourroit jamais eſperer une paix conſtante. O Nation ingrate, trompeuſe & cruelle que les Dieu irritez ont envoyé auprès de nous pour troubler nôtre paix, & pour nous punir de nos fautes! Mais après nous avoir punis, ô Dieux! vous nous vangerez. Vous ne ſerez pas moins juſte contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles, toute l'aſſemblée parut émuë, il ſembloit queMars&Belone alloient de rang en rang rallumans dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il réprit ainſi la parole.

Si je n'avois que des promeſſes à vous faire, vous pourriez refuſer de vous y fier: mais je vous offre des choſes certaines & preſentes. Si vous n'êtes pas content d'àvoir pour ôtage. Telemaque & moi, je vous ferai donner douze des plus nobles & des plus vaillans Crétois. Mais il eſt juſte que vous donniez auſſi de votre côté des ôtages; car Idomenée qui deſire ſincerement la paix, la deſire ſans crainte & ſans baſſeſſe. Il déſire la paix comme vous dites vous-mêmes que vous l'avez deſirée, par ſageſſe & par moderation; mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foibleſſe à la vûë des dangers dont la guerre menace les hommes. Il eſt prêt à périr ou à vaincre, mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante. Il auroit honte de craindre d'être vaincu; mais il craint d'être injuſte, & il n'a point de honte de voir réparer ſes fautes. Les armes à la main, il vous offre la paix, & il ne veut point en impoſer les conditions avec hauteur; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée. Il veut une paix dont tous les partis ſoient contens, qui finiſſe toutes les jalouſies, qui appaiſe tous les reſſentimens, & qui guériſſe toutes les défiances. En un mot, Idomenée eſt dans les ſentimens où je ſuis ſur ce que vous voudriez qu'il fût. Il n'eſt queſtion que de vous en perſuader. La perſuaſion ne ſera pas difficile, ſi vous voulez m'écoûter avec un eſprit dégagé & tranquille.

Ecoûtez donc, ô peuples remplis de valeur, & vous Chefs ſi ſages & ſi unis: écoûtez ce que

je vous offre de la part d'Idomenée. Il n'eſt pas juſte qu'il puiſſe entrer dans les terres de ſes voiſins ; il n'eſt pas juſte auſſi que ſes voiſins puiſſent entrer dans les ſiennes. Il conſent que les paſſages que l'on a fortifiez par les hautes tours, ſoient gardez par des troupes neutres. Vous Neſtor, & vous Philoctete, vous êtes Grecs d'origine ; mais en cette occaſion, vous vous étes déclaré contre Idomenée. Ainſi vous ne pouvez être ſupect d'être trop favorable à ſes interêts. Ce qui vous touche, c'eſt l'interêt commun de la paix & de la liberté de l'Heſperie. Soyez vous-mêmes les depoſitaires & les gardiens de ces paſſages qui cauſent la guerre. Vous n'avez pas moins d'interêt à empêcher que les anciens peuples de l'Heſperie ne détruiſent Salente nouvelle Colonie des Grecs, ſemblable à celle que vous avez fondée, qu'à empêcher qu'Idomenée n'uſurpe les terres de ſes voiſins. Tenez l'équilibre entre les uns & les autres. Au lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer, reſervez-vous la gloire d'être les Juges & les médiateurs. Vous me direz que ces conditions vous paroîtront merveilleuſes ſi vous pouviez vous aſſûrer qu'Idomenée les accompliroit de bonne foi ; mais je vais vous ſatisfaire.

Il y aura pour ſûreté reciproque les ôtages dont je vous ai parlé, juſqu'à ce que tous les paſſages ſoient mis en dépôt dans vos mains. Quand le ſalut de l'Heſperie entiére, quand celui de Salente même & d'Idomenée ſera à votre diſcretion, ſerez-vous contens ? De qui pourrez-vous deſormais vous défier ? Sera-ce de vous-même ? Vous n'oſez vous fier à Idomenée, & Idomenée eſt ſi incapable de vous tromper, qu'il veut ſe fier à vous. Oüi, il veut vous confier le repos ; la vie, la liberté de tout ſon peuple & de lui-même. S'il eſt vrai que vous ne déſiriez qu'une bonne paix, la voilà qui ſe preſente à vous & qui vous ôte tous pretextes de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte reduiſe Idomenée à vous faire ces offres. C'eſt la ſageſſe & la juſtice qui l'engagent à prendre ce parti, ſans ſe mettre en peine ſi vous imputerez à la foibleſſe ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il a fait des fautes, & il met ſa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous

prévient. C'eſt foibleſſe, c'eſt vanité, c'eſt ignorance groſſiére de ſon propre interêt, que d'eſperer de pouvoir cacher les fautes en affectant de les ſoûtenir avec fierté & avec hauteur. Celui qui avoüe ſes fautes à ſon ennemi, & qui offre de les réparer, montre par-là qu'il eſt devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi à tout à craindre d'une conduite ſi ſage & ſi ferme, à moins qu'il ne faſſe la paix. Gardez-vous bien de ſouffrir qu'il vous mette à ſon tour dans le tort. Si vous refuſez la paix & la juſtice qui viennent à vous, la paix & la juſtice ſeront vengées. Idomenée qui devoit craindre de trouver les Dieux irritez contre lui; les tournera pour lui contre vous. Telemaque & moi nous combattrons pour la bonne cauſe. Je prends tous les Dieux du Ciel & des enfers à témoins, & les juſtes propoſitions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva ſon bras pour montrer à tant de peuples le remeau d'olivier qui étoit dans ſa main le ſigne pacifique. Les Chefs qui le regarderent de près, furent étonnez & ébloüis du feu divin qui éclatoit dans ſes yeux. Il parut avec une majeſté & une autorité qui eſt au deſſus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ſes paroles douces & fortes enlevoit les cœurs. Elles étoient ſemblables à ſes paroles enchantées, qui tout-à-coup dans le profond ſilence de la nuit arrêtent la Lune & les Etoiles, calment la mer irritée, font taire les vents & les flots, & ſuſpendent le cours des fleuves rapides.

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorſqu'il étoit environné de tygres, qui oubliant leur cruauté venoient par la pouſſiére de ſa douce voix lêcher ſes pieds, & ſe ſoûmettre par leur careſſes. D'abord il ſe fit un profond ſilence dans toute l'armée. Les Chefs ſe régardoient les uns les autres, ne pouvant réſiſter à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes le troupes immobiles avoient les yeux attachez ſur lui. On n'oſoit parler de peur qu'il n'eut encore quelque choſe à dire, & qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajoûter aux choſes qu'il avoit dites, on auroit ſouhaité qu'il eut parlé plus

long-tems. Tout ce qu'il avoit dit, demeuroit comme gravé dans tous cœurs. En parlant il se faisoit aimer, il se faisoit croire; châcun étoit avide & comme suspendu pour recüeillir jusqu'aux moindres paroles qui sortoient de sa bouche.

Enfin après un assez long silence, on entendit un bruit sourd qui se répandoit peu à peu. Ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui fremissoient dans leur indignation ; c'étoit au contraire un murmure doux & favorable. On decouvroit déjà sur les visages je ne sçai quoi de serain & de radouci. Les Manduriens si irritez sentoient que leurs armes leur tomboient des mains. La farouche Phalante avec les Lacedemoniens, furent surpris de trouver leurs entrailles si attendries. Les autres commencerent à soûpirer après cette heureuse paix qu'on venoit leur montrer. Philoctete plus sensible qu'un autre par l'expérience de ses malheurs ne peut retenir ses larmes. Nestor ne pouvant parler dans le transport ou le discours de Mentor venoit de le mettre, l'embrassa tendrement & tous les peuples à la fois, comme si ç'eût été un signal, s'écrierent aussi-tôt : sage vieillard, vous nous désarmez! La paix, la paix.

Nestor un moment après voulut commencer un discours; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulut répréſenter quelque difficulté. La paix, la paix, s'écrierent-elles encore une fois. On ne peut leur imposer silence qu'en faisant crier avec eux, par tous les Chefs de l'armée : La paix, la paix.

Nestor voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire ; Vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la sagesse & la vertu parlent, elles calment toutes nos passions. Nos justes ressentimens se changent en amitié & en desirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous l'offrez. En même tems tous les Chefs tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, & pour mander à Idomenée de sortir de la Ville sans précaution. Cependant Nestor embrassoit Telemaque, disant : aimable fils du plus sage de tous les Grecs puissiez vous etre aussi sage & plus heureux que lui : n'avez-

vous rien découvert sur sa destinée ? Le souvenir de votre pere, à qui vous ressemblez, a servi à étouffer notre indignation. Phalante, quoique dur & farouche, quoiqu'il n'eut jamais vû Ulysse, ne laissa pas d'être touché de ses malheurs & de ceux de son fils. Déjà on pressoit Telemaque de raconter ses avantures, lorsque Mentor vint avec Idomenée & toute la jeunesse Crétoise qui les suivoit.

A la vûë d'Idomenée, les Alliez sentirent que leur courroux se rallumoit : mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette sainte alliance; dont les Dieux seront les témoins & defenseurs ? Qu'ils la vengent ; si jamais quelque impie ose la violer ; & que tous les maux horribles de la guerre loin d'accabler les peuples fidéles & innocens, retombent sur la tête parjure & execrable de l'ambitieux, qui foulera aux pieds les droits sacrez de cette alliance. Qu'il soit detesté des Dieux & des hommes ; qu'il ne joüisse jamais du fruit de sa perfidie ; que les furies infernales sous les figures les plus hideuses viennent exciter sa rage & son desespoir ; Qu'il tombe mort sans aucune esperance de sépulture ; Que son corps soit la proye des chiens & des vautours, & qu'il soit aux enfers dans le profond abîme du Tartare tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tantale, Ixion, & les Danaïdes. Mais plûtôt que cette paix soit inebranlables comme les rochers d'Atlas qui soûtiennent le Ciel ; Que tous les peuples la réverent & goûtent ses fruits de génération en génération ; Qe les noms de ceux qui l'auront jurée, soient avec amour & veneration dans la bouche de nos derniers neveux ; Que cette paix fondée sur la justice & sur la bonne foi ; soit le modéle de toutes les paix qui se feront à l'avenir chez toutes les Nations de la terre ; & que tous les peuples qui voudront se rendre heureux en se réünissant, songent à imiter les peuples de l'Hesperie.

A ces paroles Idomenée & les autres Rois jurerent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze ôtages. Telemaque veut être du nombre des ôtages donnez par Idomenée ; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parce que les Alliez veulent qu'il

demeure auprès d'Idomenée pour répondre de sa conduite&de celle de ses Conseillers jusqu'à l'entiére execution des choses promises. On immola entre la Ville de l'armée cent genisses blanches comme la neige, & autant de taureaux de même couleurs dont les cornes étoient dorées & ornées de festons. On entendoit retentir jusques dans les montagnes voisines les mugissemens affreux des victimes qui tomboient sous le coûteau sacré. Le sang fumant ruisseloit de toutes parts. On faisoit couler avec abondance un vin exquis pour les Libations. Les Haruspices consultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les Sacrificateurs brûloient sur l'Autel un encens qui formoit un épaix nuage & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les soldats des deux partis cessant de se régarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir sur leurs avantures. Ils se delassoient déjà de leurs traveaux, & goûtoient par avance les douceurs de la paix. Plusieurs de ceux qui avoient suivi Idomenée au siége de Troye, reconnurent ceux de Nestor qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embrassoient avec tendresse, & se racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruïné la superbe Ville, qui étoit l'ornement de toute l'Asie. Déjà ils se couchoient sur l'herbe, se couronnoient de fleurs & bûvoient ensemble le vin qu'on apportoit de la Ville dans de grands vases pour célébrer une si heureuse journée.

Tout-à coup Mentor dit : O Rois ! O Capitaines assemblez ! desormais sous divers noms & divers Chefs, vous ne serez plus qu'un seul peuple C'est ainsi que les justes Dieux amateurs des hommes quils ont formez, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre. Tous les peuples sont freres, & doivent s'aimer comme tels : Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs freres, qui est leur propre sang. La guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai: mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inevitable en certaines occcasions O Rois ? ne dites point qu'on doit la désirer pour acquerir de la gloire. La vraye gloire ne se trouve point

hors de l'humanité. Quiconque prefere sa propre gloire aux sentimens de l'humanité, est un monstre d'orguëil ; & non pas un homme : il ne parviendra même qu'à une fausse gloire ; car la vraye gloire ne se trouve que dans la modération & dans la bonté. On pourra le flatter pour contenter sa vanité folle ; mais on dira toûjours de lui en secret ; quand on voudra parler sincerement ; il a d'autant moins merité la gloire ; qu'il l'a désirée avec une passion injuste. Les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, & qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le Roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, & qui a leur confiance ; qui loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, & qui fait envier à toutes les nations étrangeres le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir pour Roi. Songez donc à vous rassembler de tems en tems, ô vous qui gouvernez les plus puissantes Villes de l'Hesperie. Faites de trois en trois ans une assemblée générale, où tous les Rois qui sont ici presens se trouvent pour renouveller l'alliance par un nouveau serment, pour raffermir l'amitié promise, & pour déliberer sur tous les interêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au-dedans de ce beau païs la paix, la gloire & l'abondance, au-dehors vous serez toûjours invincibles. Il n'y a que la discorde sortie de l'enfer pour tourmenter les hommes qui puisse troubler la felicité que les Dieux vous preparent.

Nestor lui répondit : Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faisons la paix, combien nous sommes éloigné de vouloir faire guerre par une vaine gloire, ou par l'injuste avidité de nous agrandir au préjudice de nos voisins. Mais que peut-on faire quand on se trouve auprès d'un Prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que son interêt, & qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres Etats ? Ne croyez pas que je parle d'Idomenée : non je n'ai plus de lui cette pensée, c'est Adraste Roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il méprise les Dieux, & croit que tous les hommes qui sont nés sur la terre ne sont nés

que pour servir à la gloire par leur servitude. Il ne veut point de sujets dont il soit le Roi & le pere ; il veut des esclaves & des adorateurs. Il se fait rendre les honneurs divins Jusqu'ici l'aveugle fortune à favorisé ses plus injustes entreprises. Nous nous étions hâtez de venir attaquer Salente pour nous défaire du plus foible de nos ennemis ; qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puissant Il a déja pris plusieurs Villes de nos Alliez. Ceux de Crotone on perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toute sorte de moyens pour contenter son ambition. La force & l'artifice, tout lui est égal, pourvû qu'il accable ses ennemis. Il a amassé de grands trésors, ses troupes sont disciplinées & aguerries ; ses Capitaines sont experimentez ; il est bien servi ; il veille lui même sans cesse sur tous ceux qui agissent par ses ordres. Il punit severement les moindres fautes, & recompense avec liberalité les services qu'on lui rend. Sa valeur soûtient & anime celle de toutes ses troupes. Ce seroit un Roi accompli, si la justice & la bonne foi régloient sa conduite : mais il ne craint ni les Cieux ni les réproches de sa conscience. Il compte même pour rien la réputation ? Il la régarde comme un vain fantôme qui ne doit arrêter que les esprits foibles. Il ne compte pour un bien solide & réel, que l'avantage de posseder de grandes richesses, d'être craint & de fouler aux pieds tout le genre humain. Bien tôt son armée paroîtra sur nos terres ; & si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui résister, toute l'espérance de liberté nous sera ôtée. C'est l'interêt d'Idomenée aussi bien que le nôtre, de s'opposer à ce voisin qui ne peut souffrir rien de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de la prévenir. Pendant que Nestor parloit ainsi, on s'avançoit vers la ville ? car Idomenée avoit prié tous les Rois & les principaux Chefs d'y entrer pour y passer la nuit.

Fin du onziéme Livre.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE

LIVRE DOUZIE'ME.

SOMMAIRE.

Nestor au nom des Alliez demande du sécours à Idomenée contre les Dauniens leurs ennemis, Mentor qui veut policer la Ville de Salente, & exercer le peuple à l'agriculture, fait ensorte qu'il se contente d'avoir Telemaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci Mentor fait une revûë exacte dans la Ville & dans le Port, s'informe de tout, fait faire a Idomenée de nouveaux réglemens pour le commerce & pour la police, lui fait partager en sept classes le peuple, dont il distingue les rangs la naissance pour la diversité des habits, lui fait rétrancher le luxe & les arts inutiles, pour appliquer les Artisans au labourage qu'il met en bonheur.



OUTE l'armée des Alliez dressoit déja ses tentes, & la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs, où les Haspeţiens fatiguez attendoient le sommeil. Quand les Rois avec leur suite furent entrez dans la Ville, ils parurent étonnez qu'en si peu de tems on eut pû faire tant de bâtimens magnifiques, & que l'embarras d'une si gran-

de guerre n'eut point empêché cette Ville naissante de croître & de s'embellir tout-à-coup.

On admira la sagesse & la vigilance d'Idomenée, qui avoit fondé un si beau Royaume ; & chacun conclud que la paix étant faite avec lui, les Alliez seroient bien puissans s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa à Idomenée d'y entrer ; il ne peut rejetter une si juste proposition, & il promit des troupes ; mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire pour rendre un Etat florissant, il comprit que les forces d'Idomenée ne pourroient pas être aussi grandes qu'elles le paroissoient, il le prit en particulier, & lui parla ainsi.

Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garantie des malheurs qui la ménaçoient. Il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au Ciel la gloire, & d'égaler la sagesse de Minos votre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continuë à vous parler librement, supposant que vous le voulez, & que vous detestez toute flaterie. Pendant que ces Rois ont loüé votre magnificence, je pensois en moi-même à la temerité de votre conduite. A ce mot de temerité, Idomenée changea de visage, ses yeux se troublerent, il rougit, & peu s'en falut qu'il n'interrompit Mentor pour lui témoigner son ressentiment. Mentor lui dit d'un ton modeste & respectueux ; mais libre & hardi. Ce mot de temerité vous choque, je le vois bien ; tout autre que moi auroit eu tort de s'en servir ; car il faut respecter les Rois, & ménager leur délicatesse, même en les reprenant. La verité par elle même les blesse assez sans y ajoûter des termes forts ; mais j'ai crû que vous pouviez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement, pour vous découvrir ma faute. Mon dessein, a été de vous accoûtumer à entendre nommer les choses par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conseils sur votre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toûjours plus qu'ils ne vous diront sur les choses qui vous seront désavantageuses. Pour moi, je veux bien adoucir mes paroles selon votre besoin ; mais il vous est utile qu'un homme sans interêt & sans consequence,

vous parle en ſecret un langage dur. Nul autre n'oſera jamais vous le parler. Vous ne verrez la verité qu'à demi, & ſous de belles enveloppes.

A ces maux Idomenée déjà revenu de ſa premiére promptitude parut honteux de ſa délicateſſe. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flaté; je vous dois le ſalut de mon nouveau Royaume. Il n'y a aucune verité que je ne me crois heureux d'entendre de votre bouche; mais ayez pitié d'un Roi que la flaterie avoit empoiſonné, & qui n'a pu même dans ſes malheurs trouver des hommes aſſez généreux pour lui dire la verité. Non, je n'ai jamais trouvé perſonne qui m'ait aſſez aimé, pour vouloir me deplaire en me diſant la verité toute entiére.

En diſant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embraſſa tendrement Mentor. Alors ce ſage vieillard lui dit: C'eſt aſſez avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choſes dures; mais puis je vous trahir en vous cachant la verité? Mettez vous en ma place; ſi vous avez éte trompé juſqu'ici, c'eſt que vous avez bien voulu l'être. C'eſt que vous avez craint de conſeillers trop ſinceres. Avez vous cherché les gens les plus déſintereſſez & les plus propres à vous contredire. Avez-vous pris ſoin de choiſir les hommes les moins empreſſez à vous plaire, les plus déſintereſſez dans leur conduite, & les plus capables de condamner vos paſſions & vos ſentimens injuſtes? Quand vous avez trouvé des flateurs les avez-vous écartez? Vous en êtes vous defié? Non, non vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la verité, & qui meritent de la connoître Voyons ſi vous aurez maintenant le courage de vous laiſſer humilier par la verité qui vous condamne.

Je vous diſois, donc que ce qui vous attire tant de loüanges, ne merite que d'être blâmé Pendant que vous aviez au déhors tant d'ennemi qui ménaçoient votre Royaume encore mal établi, vous ne ſongiez au dedans de votre nouvelle Ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques C'eſt ce qui vous a coûté tant de mauvaiſes nuits, comme vous me l'avez avoüé vous même. Vous avez épuiſé vos richeſſes, vous n'avez ſongé, ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choſes

comme les deux fondemens essentiels de votre puissance, avoir beaucoup de bons hommes, & des terres bien cultivées pour les nourrir ? il falloit une longue paix dans ces commencemens pour favoriser la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture & à l'établissement des plus sages loix. Une vaine ambition vous a poussé jusqu'au bord du precipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruïner votre veritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes ; suspendez tous vos grands ouvrages ; renoncez à ce faste qui ruïneroit votre nouvelle Ville ; laissez en paix respirer vos peuples ; appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sçachez que vous n'êtes Roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner ; & que votre puissance doit se mesurer, non par l'étenduë des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qu'ils habiteront ses terres, & qui seront attachez à vous obéïr. Possedez une bonne terre, quoique médiocre en étenduë, couvrez là des peuples innombrables, laborieux & disciplinez, faites que ces peuples vous aiment. Vous êtes plus puissant, plus heureux, & plus rempli de gloire ; que tous les Conquerans qui ravagent tant de Royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces Rois, reprit Idomenée ? leur avoüerai-je ma foiblesse ? Il est vrai que j'ai negligé l'agriculture, & même le commerce qui m'est si facile sur cette côte. Je n'ai songé qu'à faire une Ville magnifique. Faudra-t'il donc, mon cher Mentor, me deshonnorer dans l'assemblée de tant de Rois ; & découvrir mon imprudence ? S'il le faut, je le veux, je le ferai sans hésiter, quoiqu'il m'en coûte ; car vous m'avez appris qu'un vrai Roi qui est fait pour ses peuples, & qui se doit tout entier à eux, doit préferer le salut de son Royaume à sa propre reputation.

Ce sentiment est digne du pere des peuples, reprit Mentor ; c'est à cette bonté, & non à la vaine magnificence de votre Ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai Roi. Mais il faut menager votre honneur pour l'interêt même de votre Royaume. Laissez moi faire, je vais faire entendre à ces Rois, que vous êtes engagé à rétablir Ulysse s'il est encore vivant, ou du moins son fils

dans la puissance Royale à Ithaque, & que vou voulez en chasser par force tous les amans de Penelope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses. Ainsi ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible sécours contre les Dauniens.

A ces mots Idomenée parut comme un homme qu'on soûlage d'un fardeau accablant. Vous sçaurez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur & la réputation de cette Ville naissante dont vous cacherez l'épuisement à tous mes voisins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulysse ou de moins Telemaque son fils, pendant que Telemaque lui-même est engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens? Ne soyez point en peine, repliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai. Les vaisseaux que vous envoyerez pour l'établissemant de votre commerce, iront sur la côte de l'Epire; ils feront deux choses à la fois; l'une de rappeller sur votre côte les Marchands étrangers, que le trop grand impôt éloignent de Salente; l'autre de chercher des nouvelles d'Ulysse. S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers qui divisent la Grece d'avec l'Italie, & on assûre qu'on l'a vû chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune esperance de le revoir, vos vaisseaux rendront un signalé service à son fils; ils répandront dans Ithaque & dans tous les païs voisins la terreur du nom du jeune Telemaque, qu'on croyoit mort comme son pere. Les Amans de Penelope seront étonnez d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant Allié. Les Ithaciens n'oseront secoüer le joug. Penelope sera consolée, & refusera toûjours de choisir un nouvel époux. Ainsi vous servirez Telemaque pendant qu'il sera en votre place avec les Alliez de cette côte d'Italie contre les Dauniens. A ces mots Idomenée s'écria: Heureux le Roi qui est soûtenu par de sages conseils: Un ami sage & fidéle vaut mieux à un Roi que des armées victorieuses. Mais doublement heureux le Roi qui sent son bonheur, & qui sçait en profiter par le bon usage des sages conseils! car souvent il arrive qu'on éloigne de sa confiance les hommes sages & ver-

tueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flateurs dont on ne craint point la trahison. Je suis moi même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux amis qui flatoit mes passions dans l'esperance que je flaterois un jour les siennes.

Mentor fit aisement entendre aux Rois alliez qu'Idomenée devoit se charger des affaires de Telemaque pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contenterent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse avec cent jeunes Crétois qu'Idomenée lui donna pour l'accompagner c'étoit la fleur de la jeune noblesse que le Roi avoit amenée de Créte; Mentor lui avoit conseillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, disoit, avoir soin pendant la paix de multiplier les peuples; mais de peur que toute la nation ne s'amolisse & ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangeres la jeune noblesse. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la Nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues & de la mort même, enfin dans l'experience de l'art militaire.

Les Rois alliez partirent de Salente contens d'Idomenée, & charmez de la sagesse de Mentor. Ils étoient pleins de joye de ce qu'ils amenoient avec eux Telemaque. Celui-ci ne put moderer sa douleur quand il fallut se separer de son ami. Pendant que les Rois alliez faisoient leurs adieux, & juroient à Idomenée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Telemaque serré entre ses bras, il se sentoit arrosé de ses larmes. Je suis insensible, disoit Telemaque, à la joye d'aller acquerir de la gloire; je ne suis touché que de la douleur de notre separation. Il me semble que je vois encore ce tems infortuné où les Egyptiens m'arrachent d'entre vos bras, & m'éloignerent de vous sans me laisser aucune esperance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur, pour le consoler: Voici lui disoit-il, une séparation bien differente; elle est volontaire, elle sera courte, vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux; accoûtumez-vous à mon absence: vous ne m'aurez pas toû-

jours : il faut que ce soit la sagesse & la vertu, plûtôt que la presence de Mentor qui vous inspirent ce que vous devez faire.

En disant ces mots, la Déesse cachée sous la figure de Mentor, couvrit Telemaque de son Egide; elle répandit au dedans de lui l'esprit de sagesse & de prévoyance, la valeur intrepide, & la douce modération qui se trouvent si rarement ensemble. Allez, disoit Mentor, au milieu des plus grands perils, toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez : Un Prince se deshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres puisse étre douteux. S'il est necessaire à un peuple de conserver son Chef ou son Roi, il lui est encore plus néceſſaire de ne le point voir dans une réputation douteuse sur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande doit étre le modèle de tous les autres ; son exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger ; O Telemaque ; & perissez dans les combats, plûtôt que de faire douter de votre courage. Les flateurs qui auront plus d'empressement pour vous empêcher de vous exposer au péril dans les occasions necessaires ; seront les premiers à dire en secret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occasions. Mais aussi n'allez pas chercher les perils sans utilité. La valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle est reglée par sa prudence. Autrement c'est un mépris insensé de la vie, & une ardeur brutale ; la valeur emportée n'a rien de sûr. Celui qui ne se possede point dans les dangers, est plûtôt fougueux que brave ; il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au dessus de la crainte. Parce qu'il ne peut la surmonter par la situation naturelle de son cœur. En cet état, s'il ne fuit point, dumoins il se trouble, il perd la liberté de son esprit qui lui seroit nécessaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occasions, pour renverser les ennemis, & pour servir sa Patrie. S'il a toute l'ardeur d'un soldat, il n'a point le discernement d'un Capitaine. Encore même n'a-t'il pas le vray courage d'un simple soldat, car le soldat doit conserver dans le combat la

préſence d'eſprit & la modération néceſſaire pour obéïr. Celui qui s'expoſe témerairement trouble l'ordre de la diſcipline des troupes, donne un exemple de temérité, & expoſe ſouvent l'armée entiere à de grands malheurs. Ceux qui préferent leur vaine ambition à la ſûreté de la cauſe commune, méritent des châtimens, & non des recompenſes.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver eſt d'attendre tranquillement l'occaſion favorable. La vertu ſe fait d'autant plus reverer qu'elle ſe montre plus ſimple, plus modeſte, plus ennemie de tout faſte. C'eſt à méſure que la néceſſité de s'expoſer au péril augmente, qu'il faut auſſi de nouvelles reſſources de prévoyance & de courage qui aille toûjours en croiſſant. Au reſte, ſouvenez vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de perſonne. De votre côté, ne ſoyez point jaloux du ſuccès des autres. Loüez-les pour tout ce qui mérite quelque loüange : mais loüez avec diſcernement, diſant le bien avec plaiſir : cachez le mal, & n'y penſés qu'avec douleur. Ne décidés point devant ces anciens Capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvés avoir ; écoutés-les avec déference : conſultés-les, priés les plus habiles de vous inſtruire, & n'ayés point de honte d'attribuer à leurs inſtructions tout ce que vous ferés de meilleur. Enfin n'écoûtés jamais des diſcours par leſquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalouſie contre les autres Chefs. Parlés-leur avec confiance & ingenuité. Si vous croyés qu'ils ayent manqué à votre égard, ouvrés leur votre cœur, expliqués-leur toutes vos raiſons. S'ils ſont capables de ſentir la nobleſſe de cette conduite, vous les charmerés, & vous tirerés d'eux tout ce que vous aurez ſujet d'en attendre. Si au contraire ils ne ſont pas aſſez raiſonnables pour entrer dans vos ſentimens, vous ſerés inſtruit par vous même de ce qu'il y aura en eux d'injuſte à ſouffrir ; vous prendrés vos méſures pour ne vous plus commettre ; juſqu'à ce que la guerre finiſſe ; & vous n'aurés rien à vous reprocher Mais ſur tout ne dirés jamais à certains flateurs, qui ſement la diviſion, les ſujets de peine que

vous croirez avoir contre les Chefs de l'Armée où vous serez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Idomenée dans le bésoin où il est de travailler pour le bonheur de ses peuples, & achever de lui faire réparer les fautes que les mauvais conseils & les flateurs lui ont fait commettre dans l'établissement de son nouveau Royaume.

Alors Telemaque ne pût s'empêcher de témoigner à Mentor quelque surprise, & même quelque mépris pour la conduite d'Idomenée. Mais Mentor l'en réprit d'un ton severe : Etes-vous étonné, lui dit il ; de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes; & montrent encore quelque reste des foiblesses de l'húmanité parmi les piéges innombrables, & les embarras inséparables de laRoyauté?Idomenée, il est vrai,a été nourri dans les idées de faste & de hauteur. Mais quel Philosophe pourroit se défendre de la flaterie, s'il avoit été en sa place! Il est vrai qu'il s'est laissé trop prévenir par ceux qui ont eu sa confiance ; mais les plus sages Rois sont souvent trompez, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un Roi ne peut se passer de Ministres qui le soûlagent, & en qui il se confie ; puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs unRoi connoît beaucoup moins que les particuliers, les hommes qui l'environnent. On est toûjours masqué auprès de lui. On épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper. Helas! cher Telemaque vous ne l'éprouverez que trop! on ne trouve point dans les hommes ni les vertus ni les talens qu'on y cherche. O a beau les étudier & les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire des meilleurs hommes, ce qu'on auroit bésoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtements, leurs incompatibilitez ; leurs jalousies. On ne les persuade, ni on ne les corrige guéres.

Plus on a des peuples à gouverner, plus il faut des Ministres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même; & plus on a bésoin d'hommes à qui on confie l'autorité ; plus on est exposé à se tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les Rois qui gouver-

neroit demain moins bien qu'eux, & qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, si on lui confioit la même puissance. La condition privée, quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, releve des talens éblouïssans; & fait paroître un homme digne de toutes les places dont il est éloigné. Mais c'est l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, & qui découvre de grands défauts.

La grandeur est comme certains vers qui grossissent tous les objets. Tous les défauts paroissent croître dans ces hautes places, où les moindres choses ont de grandes consequences, & où les plus legeres fautes ont des violens contrecoups. Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure, & à le juger en toute rigueur; ceux qui le jugent n'ont aucune experience de l'état où il est. Ils n'en sentent point les difficultez, & ils ne veulent plus qu'il soit homme, tant ils exigent de perfection de lui. Un Roi quelque bon & sage qu'il soit, est encore homme. Son esprit a des bornes, & sa vertu en a aussi. Il a de l'humeur, des passions, des habitudes, dont il n'est pas tout-à fait le maître. Il est obsedé par des gens interessez & artificieux: il ne trouve point les secours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ses passions, & tantôt par celle de ses Ministres. A peine a-t'il reparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle est la condition des Rois les plus éclairez & les plus vertueux.

Les plus longs & les meilleurs regnes sont trop cours & trop imparfaits pour reparer à la fin ce quon a gâté sans le vouloir dans les commencemens. La Royauté porte avec elle toutes ces miseres. L'impuissance humaine succombe sous un fardeau si accablant. Il faut plaindre les Rois & les excuser. Ne sont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes; dont les besoin sont infinis, & qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner? Pour parler franchement, les hommes sont fort à plaindre d'avoir à être gouvernez par un Roi qui n'est qu'homme semblable à eux; car il faudroit des Dieux pour redresser les hommes. Mais les Rois ne sont pas

moins à plaindre n'étant qu'hommes ; c'eſt à-dire foibles & imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus & trompeurs.

Telemaque répondit avec vivacité : Idomenée a perdu par ſa faute le Royaume de ſes ancêtres en Créte, & ſans vos conſeils, il en auroit perdu un ſecond à Salante. J'avouë, reprit Mentor, qu'il a fait des grandes fautes ; mais cherchez dans la Grece, & dans tous les autres païs les mieux policez, un Roi qui n'en ait point fait d'inexcuſables. Les plus grands hommes ont dans leur temperament & dans le caractère de leur eſprit, des défauts qui les entraînent ; & les plus loüables ſont ceux qui ont le courage de connoître & de reparer leurs égaremens. Penſez vous qu'Ulyſſe, le grand Ulyſſe votre pere, qui eſt le modèle des Rois de la Grece, n'ait pas auſſi ſes foibleſſes & ſes défauts ; ſi Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il ſuccombé dans les perils & dans les embarras, où la fortune s'eſt joüé de lui. Combien de fois Minerve l'a t-elle retenu ou redreſſé pour le conduire toûjours à la gloire par le chemin de la vertu ! N'attendez pas même quand vous le verrez regner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver ſans imperfection, vous lui en verrez ſans doute. La Grece, l'Aſie, & toutes les Iſles de mers l'ont admiré malgré ces défauts. Mille qualitez merveilleuſes les font oublier. Vous ſerez trop heureux de pouvoir l'admirer auſſi, & de l'étudier ſans ceſſe comme un modèle.

Accoûtumez vous, ô Telemaque, à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité eſt capable de faire. La jeuneſſe ſans experience ſe livre à une critique préſomptueuſe qui la dégoûte de tous les modèles qu'elle a béſoin de ſuivre ; & qui la jette dans une indocilité incurable. Non ſeulement vous devez aimer, reſpecter, imiter votre pere, quoiqu'il ne ſoit point parfait, mais encore vous devez avoir une haute eſtime pour Idoménée malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il eſt naturellement ſincére, droit équitable, liberal, bienfaiſant ; ſa valeur eſt parfaite, il deteſte la fraude quand il la connoît, & qu'il ſuit librement la veritable pente de ſon cœur.

Tous ſes talens exterieurs ſont grands & proportionnés à ſa place. Sa ſimplicité à avoüer ſon tort ſa douceur, ſa patience pour ſe laiſſer dire par moi les choſes les plus dures, ſon courage contre lui-même pour réparer publiquement ſes fautes, & pour ſe mettre par-là au deſſus de toute la critique des hommes, montrent une ame veritablement grande. Le bonheur ou le conſeil d'autrui peuvent préſerver de certaines fautes un homme très médiocre; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puiſſe engager un Roi ſi longtems ſéduit par la flaterie, a réparer ſon tort. Il eſt bien plus glorieux de ſe rélever ainſi, que de n'être jamais tombé. Idomenée a fait des fautes que preſque tous les Rois font; mais aucun Roi ne fait pour ſe corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi, je ne pouvois me laſſer de l'admirer dans les momens mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez-le auſſi, mon cher Telemaque, c'eſt moins pour ſa réputation que pour votre utilité que je vous donne ce conſeil.

Mentor fit ſentir à Telemaque par ce diſcours combien il eſt dangereux d'être injuſte en ſe laiſſant aller à une critique rigoureuſe contre les autres hommes, & ſur tout contre ceux qui ſont chargez des embarras & des difficultez du gouvernement. Enſuite il lui dit; Il eſt tems que vous partiez; adieu, je vous attendrai, ô mon cher Telemaque? Souvenez-vous, que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverés dans les plus extrêmes périls, mais ſçachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots Telemaque crut ſentir la preſence de la Déeſſe, & il eut même réconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, ſi la Déeſſe n'eut rappellé l'Idée de Mentor, en lui diſant; n'oubliés pas, mon fils, tous les ſoins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre ſage & courageux comme votre pere. Ne faites rien qui ne ſoit digne de ſes grands exemples, & des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inſpirer

Le Soleil ſe levoit déjà, & doroit le ſommet des montagnes, quand les Rois ſortirent de Salante pour réjoindre les troupes. Ces troupes campées

pées autour de la Ville se mirent en marche sous leurs commandans. On voyoit de tous côtez le fer des piques herissées, l'éclat des boucliers ébloüissoit les yeux, un nuage de poussiére s'elevoit jusqu'aux nuës. Idomenée avec Mentor conduisoit dans la campagne les Rois alliez, qui s'éloignoient des murs de la Ville. Enfin ils se separerent, après s'étre donné de part & d'autre des marques d'une vraye amitié; & les Alliés douterent de plus que la paix ne fut durable, lorsqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idomenée, qu'on leur avoit representé bien different de ce qu'il étoit; c'est qu'on jugeoit de lui, non par ses sentimens naturels, mais par les conseils flateurs & injustes ausquels il s'étoit livré.

Après que l'armée fut partie, Idomenée mena Mentor dans tous les quartiers de la Ville. Voyons, disoit Mentor, combien vous avez d'hommes, & dans la Ville, & dans la Campagne; faisons-en le dénombrement. Examinons aussi combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent dans les années médiocres de bled, de vin d'huile, & des autres choses utiles. Nous sçaurons par cette voye, si la terre fournit de quoi nourrir tous ses habitans, si elle produit encore de quoi faire un commerce utile de son superflu avec les Païs étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux & de matelots: c'est par-là qu'il faut juger de votre puissance. Il alla visiter le port, & entra dans châque vaisseau. Il s'informa du païs où châque vaisseau alloit faire le commerce, quelles marchandises il portoit; celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation; les prêts que les Marchands se faisoient les uns aux autres; les societez qu'ils faisoient entr'eux pour sçavoir si elles étoient équitables & fidélement observées, enfin les hazards du naufrage, & les autres malheurs du commerce; pour prévenir la ruïne des Marchands, qui par l'avidité du gain, souvent entreprennent des choses qui sont au-de-là de leurs forces.

Il voulut qu'on punit severement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemptes de mauvaise foi, ne le sont presque jamais de temerité. En même tems il fit des regles pour faire

en forte qu'il fut aisé de ne jamais faire banqueroute. Il etablit des Magistrats à qui les Marchands rendoient compte de leurs effets, de leur profits, de leurs dépenses, & de leur entreprise. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus ils faisoient en societé les entrepises qu'ils ne pouvoient faire seuls, & la police de ces societez étoit inviolable par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivroient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit entiere. Bien loin de les gêner par des impôts;on promettoit une récompense à tous les Marchands qui pourroient attirer à Salante le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainsi les peuples y accoururent bien-tôt en foule de toutes parts. Le commerce de cette Ville étoit semblable au flux & reflux de la mer. Les trésors y entroient comme les flots viennent l'un sur l'autre. Tout y étoit apporté & en sortoit librement. Tout ce qui y entroit, étoit utile. Tout ce qui en sortoit : laissoit en sortant d'autres richesses en sa place. La justice severe présidoit dans le port au milieu de tant de nations. La franchise, la bonne foi, la candeur, sembloient du haut de ces superbes tours, appeller les Marchands des terres les plus éloignées ; châcun de ces Marchands,soit qu'il vint des rives Orientales ou le Soleil sort châque jour du sein des ondes, soit qu'il fut parti de cette grande mer où le Soleil lassé de son cours, va éteindre ses feux, vivoit paisible & en sûreté dans Salante comme dans sa patrie.

Pour le dedans de la Ville, Mentor visita tous les magasins, toutes les boutiques d'artisans & toutes les places publiques. Il deffendit toutes les marchandises des païs étrangers qui pouvoient introduire le luxe & la mollesse. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, les grandeurs, & l'ornement des maisons pour toutes les conditions differentes.. Il bannit tous les ornemens d'or & d'argent ; & il a dit à Idomenée ; Je connois qu'un seul moyen pour rendre votre peuple modeste dans sa depense, c'est que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il est nécessaire que vous ayez une certaine majesté dans votre exterieur : mais votre autorité sera assez marquée par vos Gardes, & par les principaux Officiers qui vous

environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine teinte en pourpre ; que les principaux de l'Etat après vous soient vêtus de la même laine ; & que toute la difference ne consiste que dans la couleur, & dans une legere broderie d'or que vous aurez sur le bord de votre habit. Les differentes couleurs serviront à distinguer les differentes conditions, sans avoir besoin d'or ni d'argent, ni des pierreries. Réglez les conditions par la naissance.

Mettez au premier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne & plus éclatante. Ceux qui auront le merite, l'autorité des emplois seront assez contens de venir après ces illustres & anciennes familles, qui sont dans une si longue possession des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même noblesse leur cederont sans peine, pourvû que vous ne les accoûtumiez pas à ne se point meconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune, & que vous donniez des loüanges à la modération de ceux qui sont modestes dans la prosperite. La distinction la moins exposée à la vie, est celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres.

Pour la vertu, elle sera assez excitée ; & l'on aura assez d'empressement à servir l'Etat, pourveu que vous donniez des couronnes & des statuës aux belles actions, & que ce soit un commencement de noblesse pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les personnes du premier rang après vous seront vêtuës de blanc avec un frange d'or au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or & au col une medaille d'or avec votre portrait. Ceux du second rang seront vêtus de bleu, ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, & point de médaille. Les troisiémes de verd & sans anneau, sans frange, mais avec la médaille. Les quatriémes d'un jaune d'aurore. Les cinquiémes d'un rouge pâle ou de roses. Les sixiémes de gris de lin. Les septiémes qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune & de blanc. Voilà les habits des sept conditions differentes pour les hommes libres. Tous les esclaves seront habillez de gris brun. Ainsi sans auncune depense, châcun sera distingez suivant sa condition, & on bannira de Salante tous les arts qui ne ser-

vent qu'à entrtenir le faste. Tous les Artisans qui seront employez à ces arts pernicieux, serviront, ou aux arts nécessaires qui sont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature de étofes, ni pour la forme des habits; car il est indigne que des hommes destinez à une vie serieuse & noble, s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusemens seroient moins honteux, tombent jamais dans cet excés.

Mentor semblable à un habile Jardinier qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainsi de retrancher le faste qui corrompoit les murs. Il ramenoit toute chose à une noble & frugale simplicité. Il regla de même la nourriture des Citoyens, & des esclaves. Quelle honte, disoit il, que les hommes les plus élevez fassent consister leur grandeur dans les ragoûts dans lesquels ils s'amolissent leur ame, & ruïnent incessamment la santé de leur corps! ils doivent faire consister leur bonheur dans leur modération; & dans leur autorité, pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La sobrieté rend la nourriture la plus simple très-agréable. C'est elle qui donne avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs & les plus constans. Il faut donc borner nos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes; que celui d'irriter leur appetit au-de-là des vrais bésoins.

Idomenée comprit bien qu'il avoit eu tort de laisser les habitans de sa nouvelle Ville amolir & corrompre leurs mœurs en violant toutes les loix de Minos sur la sobrieté: mais le sage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoique renouvellées, seroient inutiles, si l'exemple du Roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussi tôt Idomenée regla sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du païs, qui est fort agréable, mais en fort petite quantité: avec des viandes simples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au siege de Troye. Personne n'osa se plaindre d'une regle que le Roi s'imposoit lui même; & chacun se corri-

gea ainsi de la profusion & de la délicatesse où l'on commençoit à se plonger pour les repas.

Mentor retrancha ensuite la musique molle & efféminée qui corrompoit toute la jeunesse. Il ne condamna pas avec une moindre severité la musique bachique, qui n'enyvre guére moins que le vin, & qui produit les mœurs pleines d'emportemens & d'imprudence. Il borna toute la musique aux Fêtes dans les temples, pour y chanter les loüanges des Dieux & des Héros, qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit aussi que pour les Temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colomnes, les frontons, les portiques; il donna des modéles d'une architecture simple & gracieuse, pour faire dans un médiocre espace une maison gaye & commode pour une famille nombreuse; en sorte qu'elle fut tournée à un aspect sain, que les logemens en fussent dégagez les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conservassent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépense.

Il voulut que chaque maison un peu considerable eût un salon & un petit peristyle, avec des petites chambres pour toutes les personnes libres. Mais il défendit tres-severement la multitude superfluë & la magnificence des logemens. Ces divers modéles des maisons, suivant la grandeur des familles, servirent à embellir à peu de frais une partie de la Ville, & à la rendre reguliére, au lieu que l'autre partie déja achevée suivant le caprice & le faste des particuliers, avoit malgré sa magnificence, une disposition moins agréable & moins commode. Cette nouvelle Ville fut bâtie en très-peu de tems; parce que la côte voisine de la Créte fournit de bons Architectes, & qu'on fit venir un très-grand nombre de Maçons de l'Epire, & de plusieurs autres païs, à condition qu'après avoir achevé leur travaux, ils s'établiroient au tour de Salante, prendroient des terres à défricher, & serviroient à peupler la campagne.

La Peinture & la Sculpture parurent à Mentor des Arts qu'il n'est pas permis d'abandonner: mais il voulut qu'on souffrit dans Salante peu d'hommes attachez à ces Arts. Il établit une Ecole où presidoient des Maîtres d'un goût exquis, qui examinoient les jeunes éleves. Il ne faut; di-

soit-il, rien de bas & de foible dans les Arts qui ne sont pas absolument necessaires. Par consequent on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un genie qui promette beaucoup, & qui tende à la perfection. Les autres sont nez pour les Arts moins nobles, & ils seront employez fort utilement aux besoins ordinaires de la République. Il ne faut pas employer les Sculpteurs & les Peintres que pour conserver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'est dans les bâtimens publics ou dans les tombeaux, qu'on doit conserver des répresentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. Au reste, la moderation & la frugalité de Mentor n'empêcherent point qu'ils n'autorisât tous ces grands bâtimens destinez aux courses des chevaux & des chariots, aux combats des Luteurs, à ceux du Ceste, & à tous les autres exercices qui cultivent le corps, pour les rendre plus adroits & plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de Marchands qui vendoient des étoffes façonnées des païs éloignez, des broderies d'un prix excessif, des vases d'or & d'argent avec des figures des Dieux, d'hommes & d'animaux; enfin des liqueurs & des parfums. Il voulut même que les meubles de châque maison fussent simples, & faits de maniere à durer long tems. En sorte que les Salantins qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencerent à sentir combien ils avoient de richesses superfluës. Mais c'étoient des richesses trompeuses qui les appauvrissoient, & ils devenoient effectivement riches, à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépoüiller. C'est s'enrichir, disoient-ils, eux-mêmes, que de mépriser de telles richesses qui épuisent l'Etat, & que de diminuer ses besoins en les réduisant aux vrayes nécessitez de la nature.

Mentor se hâta de visiter les Arcenaux & tous les Magazins, pour sçavoir si les armes & toutes les autres choses necessaires à la guerre, étoient en bon état. Car il faut, disoit-il, être toûjours prêt à faire la guerre, pour n'être jamais reduit au malheur de la faire il trouva que plusieurs choses manquoient par tout. Aussi-tôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier & sur l'airin. On voyoit s'élever des

fournaises ardentes, des tourbillons de fumée, & des flâmes semblables à ces feux soûterrains que vomit le Mont-Etna. Le marteau raisonnoit sur l'enclume, qui gemissoit sous les coups redoublez. Les montagnes voisines & les rivages de la mer en retentissoient, on eût crû être dans cette Isle, où Vulcain animant les Cyclopes, forge des foudres pour le Pere des Dieux ; & par une sage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix dans les préparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la Ville avec Idomenée, & trouva une grande étandue de terres fertiles qui demeuroient incultes : d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des laboureurs, qni manquant d'hommes, manquoient aussi de courage & de force de corps pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor voyant cette campagne desolée, dit au Roi ? La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans ; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la Ville, & dont les métiers ne servitoient qu'à déregler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il est vrai que c'est un malheur que tous ces hommes exercez à des Arts qui demandent une vie sedentaire, ne soient point exercez au travail ; mais voici un moyen d'y remedier. Il faut partager entr'eux des terres vacantes, & appeller à leurs secours des peuples voisins qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourveu qu'on leur promette des recompenses convenables sur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront ; ils pourront dans la suite en posseder une partie, & être ainsi incorporez à votre peuple, qui n'est pas assez nombreux. Pourveu qu'ils soient laborieux & dociles aux loix, vous n'aurez point de meilleurs sujets, & ils accroîtront votre puissance. Vos artisans de la Ville, transplantez dans la campagne, éleveront leurs enfans au travail & au joug de la vie champêtre. De plus, tous les Maçons des païs égrangers, qui travaillent à bâtir votre Ville, se sont engagez à défricher une partie de vos terres, & à se faire Laboureurs : incorporez-les à votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la Ville. Ces Ouvriers sont ravis

de s'engager à passer leur vie sous une domination qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes & laborieux, leur exemple servira pour exciter au travail les Artisans transplantez de la Ville à la Campagne avec lesquels ils seront mêlez. Dans la suite tout le monde sera peuplé de familles vigoureuses, & adonnées à l'agriculture.

Au reste, ne soyez pas en peine de la multiplication de ce peuple, il deviendra bien-tôt innombrable; pourveu que vous facilitiez les mariages. La maniére de les faciliter est bien simple; presque tous les hommes ont de l'inclination pour se marier? il n'y a que la misere qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts; ils vivent sans peine avec leurs femmes & leurs enfans; car la terre n'est jamais ingrate: elle nourrit toûjours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement. Elle ne refuse de bien qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les Laboureurs ont d'enfans, plus ils sont riches, si le Prince ne les apauvrit pas; car leurs enfans dès leurs plus tendre jeunesse, commencent à les secourir. Les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages; les autres qui sont plus avancez en âge, menent déja les grands troupeaux: enfin le plus âgez labourent avec leur pere. Cependant la mere & toute la famille prepare un repas simple à son époux & à ses chers enfans, qui doivent revenir fatiguez du travail de la journée: elle a soin de traire ses vâches & ses brebis, & on voit courir les ruisseaux de lait: elle fait un grand feu, au tour duquel toute la famille innocente & paisible, prend plaisir à chanter tous les soirs en attendant le doux sommeil: elle prepare des fromages, des châtaignes, & des fruits conservez dans la même fraîcheur que si on venoit de les cuëillir.

Le Berger revient avec sa flute, & chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a aprises dans les hameaux voisins. Les Laboureurs rentre avec sa charruë, & ses bœufs fatiguez marchent le coup panché, d'un pas lent & tardif, malgré l'aiguillon qui les presse. Tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots que le sommeil par l'ordre des Dieux répand sur la terre, appaisent tous les noirs soucis par leurs charmes; & tiennent toute la nature dans

un doux enchantement, chacun s'endort sans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes sans ambition, sans defiance, sans artifice, pourveu que les Dieux lui donnent un bon Roi, qui ne trouble point leur joye innocente? mais quelle horrible inhumanité, que de leur arracher par des desseins pleins de faste & d'ambition, les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la liberale nature & de la sueur de leur front. La nature seule tireroit de son sein fecond tout ce qu'il faudroit par un nombre infini d'hommes moderez & laborieux; mais c'est l'orgueil de la molesse de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

Que ferois-je, disoit Idomenée, si ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de les cultiver? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communement. Les Princes avides & sans prévoyance, ne songent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs sujets qui sont les plus vigilans & les plus industrieux pour faire valoir leurs biens; c'est qu'ils esperent en être payez plus facilement, en même-tems ils chargent moins ceux que la nature rend plus miserables. Renversez ce mauvais ordre, qui accable les bons, qui recompense le vice, & qui introduit une négligence aussi funeste au Roi même qu'à tout l'Etat. Mettez des taxes, des amendes, & même s'il le faut, d'autres peines rigoureuses, sur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des Soldats qui abandonneroient leur poste dans la guerre. Au contraire, donnez des graces & des exemptions aux familles qui se multiplient; augmentez à proportion la culture de leur terre. Bien tôt leurs familles se multiplieront, & tout le monde, s'animera au travail, il deviendra même honorable. La profession de Laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charuë maniée par des mains victorieuses qui auront défendu la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'heritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix, que de l'avoir défenduë généreusement pendant les troubles de la guerre; toute la campagne refleurira. Cerés se couronnera d'épics dorez. Bacchus foulant à ses pieds les raisins, fera couler du penchant des montagnes, des

ruisseaux de vin plus doux que le nectar. Les creux vallons retentiront des concerts des Bergers, qui le long des ruisseaux joindront leurs voix avec leurs flutes, pendant que leurs troupeaux bondissans paîtront sur l'herbe & parmi les fleurs, sans craindre les loups.

Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idomenée! d'être la source de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de peuples dans un si aimable repos? Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre tout, & presque autant chez soi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim, & le desespoir?

O heureux le Roi assez aimé des Dieux, & d'un cœur assez grand: pour entreprendre d'être ainsi les délices des peuples, & de montrer à tous les siécles dans son regne un si charmant spectacle! La terre entiere loin de se defendre de sa puissance par les combats, viendront à ses pieds le prier de regner sur elle.

Idomenée lui répondit: mais quand les peuples seront ainsi dans la paix & dans l'abondance, les delices les corrompront, & ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvenient. C'est un prétexte qu'on allegue toûjours pour flatter les Princes prodigues qui veulent accabler leurs peuples d'impôts; le remede est facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuse; & dans leur abondance; ils n'auront que le nécessaire, parce que nous retranchons tous les Arts qui fornissent le superflu. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplication des familles. Châque famille étant nombreuse, & ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche. C'est la molesse & l'oisiveté, qui rendent les peuples insolens & rebelles. Ils auront du pain à la verité, assez largement, mais ils n'auront que du pain & du fruit de leur propre terre, gagnez à la sueur de leur visage.

Pour tenir votre peuple dans cette moderation

il faut regler dès à present l'étenduë de la terre que châque famille pourra posseder. Vous sçavez que nous avons divisé tout votre peuple en sept classes, suivant leurs differentes conditions ; il ne faut permettre à châque famille dans châque classe, de ne pouvoir posseder que l'étenduë de terre absolument necessaire pour nourrir le nombre des personnes dont elle sera composée. Cette régle étant inviolable les nobles ne pourront faire d'acquisition sur les pauvres, tous auront des terres ; mais châcun en aura fort peu, & sera excité par là à la bien cultiver. Si dans une longue suite de tems les terres manquoient ici, on feroit des Colonies qui augmenteroient cet Etat.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais venir le vin trop commun dans votre Royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache, le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples ; il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, le désordre des familles. Que le vin soit donc conservé comme une espece de remede, ou comme une liqueur très-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices, ou pour les fêtes extraordinaires: mais n'esperez point de faire observer une régle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les Loix de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enseigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le respect des loix, la preference de l'honneur aux plaisirs & à la vie même.

Il faut avoir des Magistats qui veillent sur les familles & sur les mœurs des particuliers Veillez vous-mêmes, vous qui n'êtes Roi, c'est-à-dire, Pasteur du peuple, que pour veiller nuit & jour sur votre troupeau. Par là vous préviendrez un nombre infini de désordres & de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, punissez-les d'abord séverement. C'est une clemence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de sang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on se met en état d'être craint sans user souvent de rigueur. Mais quelle detestable maxime de ne croire trouver sa sûreté que dans l'oppression des peuples ! Ne les

point faire instruire ; ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au desespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité, ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secoüer le joug de votre tyrannique domination, est ce le vrai moyen de regner sans trouble ? Est-ce là le vrai chemin qui mene à la gloire ?

Souvenez vous que les païs où la domination du Souverain est plus absoluë, sont ceux ou les Souverains sont moins puissans. Ils prennent, ils ruïnent tout, ils possedent seuls tout l'Etat ; mais aussi tout l'Etat languit, les campagnes sont en friche & presque desertes, les Villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le Roi qui ne peut être Roi tout seul, & qui n'est grand que par ses peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'aneantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses & sa puissance. Son Etat s'épuise d'argent & d'hommes : cette derniere perte est la plus grande & la plus irreparable ; son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flatte, on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses régards. Mais attendez la moindre revolution, cette puissance monstrueuse poussée jusqu'à un excès trop violent, ne sçauroit durer : elle n'a aucune ressource dans les cœurs des peuples ; elle a lassé & irrité tous les corps de l'Etat! elle contraint tous les membres de ce corps de soûpirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'Idole se renverse, se brise, & est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance ; en un mot toutes les passions se réünissent contre une autorité si odieuse. Le Roi, qui dans sa vaine prosperité ne trouvoit pas un seul homme assez hardi pour lui dire la verité, ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre ses ennemis.

Après ce discours, Idomenée persuadé par Mentor, se hâta de distribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les Artisans inutiles, & d'executer tout ce qui avoit été resolu. Il reserva seulement pour les Maçons les terres qu'il leur avoit destinées, & qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la Ville.

Fin du douziéme Livre.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREZIE'ME.

TOME SECOND

SOMMAIRE.

Idomenée raconte à Mentor sa confiance en Protesilas, & les artifices de ce Favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philocles, & pour le trahir lui même. Il lui avoüe que prévenu par ces deux hommes contre Philocles, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expedition où il commandoit sa flôte; que celui ci ayant manqué son coup, philocles l'avoit épargné, & s'etoit retiré en l'Isle de Samos, après avoir remis le commandement de la flote à Polymene, que lui Idomenée avoit nommé dans son ordre par écrit; malgré la trahison de Protesilas, il n'avoit pû se résoudre à se défaire de lui.

DEJA la reputation du gouvernement doux & moderé d'Idomenée attire en foule de tous côtez des peuples qui viennent s'incorporer au sien, & chercher leur bonheur sous une si aimable Domination.

Déjà ces campagnes, qui avoient été si longtems couvertes de ronce & d'épines, promettent

de riches moiſſons & des fruits juſqu'alors inconnus. La terre ouvre ſon ſein au tranchant de la charruë, & prépare des richeſſes pour recompenſer le Laboureur; l'eſperance reluit de tous côtez. On voit dans les valons & ſur les colines, les troupeaux de moutons qui bondiſſent ſur l'herbe, & les grands troupeaux de bœufs & de geniſſes qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugiſſemens; ces troupeaux ſervent à engraiſſer les campagnes. C'eſt Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir des troupeaux, Mentor conſeille à Idomenée de faire avec les Peucetes, peuples voiſins, un échange de toutes les choſes ſuperfluës qu'on ne vouloit plus ſouffrir dans Salante; avec ces troupeaux qui manquoient aux Salantins.

En même-tems la ville & les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeuneſſe qui avoit langui long-tems dans la miſere, & qui n'avoit oſé ſe marier de peur d'augmenter les maux. Quand ils virent qu'Idomenée prenoit des ſentimens d'humanité, qu'il vouloit être leur pere, ils ne craignirent plus la faim & les autres fleaux par leſquels le Ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que les cris de joye, que les chanſons des Bergers & des Laboureurs qui célébroient leurs Himénées On auroit crû voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres que les faunes mêlez parmi les Nymphes, & danſant au ſon de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille & riant; mais la joye étoit moderée, ces plaiſirs ne ſervoient qu'à delaſſer des longs travaux; ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les vieillards étonnez de voir ce qu'il n'auroient oſé eſperer dans la ſuite d'un ſi long âge, pleuroient par un excès de joye mêlée de tendreſſe; ils levoient leurs mains tremblantes vers le Ciel. Beniſſez, diſoient-ils ô grand Jupiter, le Roi qui vous reſſemble, & qui eſt le plus grand don que vous nous ayez fait. Il eſt né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui. Nos arriéres neveux venus de ces mariages qu'il favoriſe; lui devront tout juſqu'à leur naiſſance, & il ſera veritablement le pere de tous ſes ſujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épouſoient, ne faiſoient éclater leur joye qu'en chantant les loüanges de celui de qui

cette joye si douce leur étoit venuë. Les bouches & encore plus les cœurs étoient sans cesse remplis de son nom. On se croyoit heureux de le voir ; on craignoit de le perdre ; sa perte eût été la désolation de châque famille.

Alors Idomenée avoüa à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'étre aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais crû, disoit-il, il me sembloit que toute la grandeur des Princes ne consistoit qu'à se faire craindre ; que le reste des hommes étoit fait pour eux ; & tout ce que j'avois oüi dire des Rois, qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable ; j'en réconnois maintenant la verité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoisonné mon cœur dès ma plus tendre enfance sur l'autorité des Rois. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idomenée commençá cette narration.

Protesilas qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus, son naturel vif & hardi étoit selon mon goût, il entra dans mes plaisirs, il flata mes passions, il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimois aussi, & qui se nommoit Philocles. Celui-ci avoit la crainte des Dieux & l'ame grande, mais moderée : il mettoit la grandeur non à s'élever, mais à se vaincre ; & à ne rien faire de bas. Il me parloit librement sur mes défauts ; & lors même qu'il n'osoit me parler, son silence & la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans le commencement cette sincerité me plaisoit, je lui protestois souvent que je l'écoûterois avec confiance toute ma vie, pour me préserver des flateurs. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos, & pour rendre mon Royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, ô Mentor ; mais ses maximes étoient bonnes, je le réconnois maintenant. Peu à peu les artifices de Protesilas qui étoit jaloux & plein d'ambition ; me dégoûterent de Philocles. Celui-ci étoit sans empressement, & laissoit l'autre prévaloir : il se contenta de me dire toûjours la verité lorsque je voulois l'entendre.

C'étoit mon bien & non sa fortune qu'il cherchoit.

Protesilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin & superbe ; qui critiquoit toutes mes actions, & ne demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs, il ajoûte que ce jeune homme qui me parloit librement sur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté ; qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit guéres, & qu'en rabaissant ainsi ma reputation, il voulut par l'éclat d'une vertu austère s'ouvrir le chemin à la Royauté.

D'abord je ne peus croire que Philocles voulut me détroner. Il y a dans la veritable vertu une candeur & une ingenuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne se méprend point pourveu qu'on y soit attentif. Mais la fermeté de Philocles contre mes foiblesses commençoit à me lasser. Les complaisances de Protesilas & son industrie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisoit sentir encore plus impatiemment l'austerité de l'autre.

Cependant Protesilas ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler & de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes ces paroles. Voici comment il acheva de me tomper ; il me conseilla d'envoyer Philocles commander les vaisseaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie ; & pour y déterminer, il me dit : Vous sçavez que je ne suis pas suspect dans les loüanges que je lui donne : j'avoüe qu'il a du courage du génie pour la guerre ; il vous servira mieux qu'un autre, je préfere l'interêt de votre services à tous mes ressentimens contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protesilas, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joye & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroissoit ainsi au dessus de toute passion & de tout interêt. Mais helas! que les Princes sont dignes de compassion ! cet homme me connoissoit mieux que je ne me connoissois moi-même : il sçavoit que les Rois sont d'ordinai-

se défians & inappliquez ; défians par l'experience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus dont ils ſont environnez ; inappliquez ; parce que les plaiſirs les entraînent & qu'ils ſont accoûtumez à avoir des gens chargez de penſer pour eux, ſans qu'ils en prennent eux mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui ſeroit pas difficile de me mettre en défiance & en jalouſie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, ſur-tout l'abſence lui donnant une entiére facilité de lui tendre des piéges.

Philocles en partant previt ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre ; que vous n'écoûterez plus que mon ennemi ; & qu'en vous ſervant au péril de ma vie, je courai riſque de n'avoir autre recompenſe que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je ! Proteſilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui ; il vous loüe, il vous eſtime, il vous croit digne des plus importans emplois ; s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma confiance, ne craignez rien, allez & ne ſongez qu'à me bien ſervir. Il partit, & me laiſſa dans une étrange ſituation.

Il faut l'avoüer, Mentor, je vois clairement combien il m'étoit neceſſaire d'avoir pluſieurs hommes que je conſultaſſe, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le ſuccès des affaires, que de me livrer à un ſeul. J'avois éprouvé que les ſages conſeils de Philocles m'avoient garanti de pluſieurs fautes dangereuſes, ou la hauteur de Proteſilas m'auroit fait tomber. Je ſentois bien qu'il y avoit dans Philocles un fond de probité & de maximes équitables qui ne ſe faiſoient point ſentir de même dans Proteſilas; mais j'avois laiſſé prendre à Proteſilas un ton deciſif auquel je ne pouvois preſque plus reſiſter. J'étois fatigué de me trouver toûjours entre deux hommes, que je ne pouvois acccorder & dans cette l'aſſitude j'aimois mieux par foibleſſe hazarder quelque choſe aux dépens des affaires, & reſpirer en liberté. Je n'euſſe oſé me dire à moi même une ſi honteuſe raiſon du parti que je venois de prendre ; mais cette honteuſe raiſon que je n'oſois développer ne laiſſoit pas d'agir ſecrettement au fond de mon cœur, & d'être le

vrai motif de tout ce que je faiſois.

Philocles ſurprit les ennemis, remporta une pleine victoire, & ſe hâta de revenir pour prevenir les mauvais offices quil avoit à craindre ; mais Proteſilas qui n'avoit pas encore eu le tems de me tromper, lui écrivit que je deſirois qu'il fit une deſcente dans l'Iſle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet il m'avoit perſuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette Iſle : mais il fit en ſorte que pluſieurs choſes néceſſaires manquerent à Philocles dans cette entrepriſe, & il l'aſſujettit à certains ordres qui cauſerent divers contre-temps dans l'execution.

Cependant il ſe ſervit d'un domeſtique très-corrompu que j'avois auprès de moi, & qui obſervoit juſques aux moindres choſes pour lui en rendre compte, quoi qu'ils paruſſent ne ſe voir guéres & n'être jamais d'accord en rien.

Ce Domeſtique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand ſecret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuſe. Philocles, me dit-il, veut ſe ſervir de votre armée navale pour ſe faire Roi de l'Iſle Carpathie. Les Chefs des troupes ſont attachez à lui ; tous les ſoldats ſont gagnez par ſes largeſſes, & plus encore par la licence pernicieuſe où il les laiſſe vivre, il eſt enflé de ſa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ſes amis ſur ſon projet de ſe faire Roi : on n'en peut plus douter après une preuve ſi évidente.

Je lûs cette lettre, & elle me parut de la main de Philocles. On avoit parfaitement imité ſon écriture, & c'étoit Proteſilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jetta dans une étrange ſurpriſe : je la reliſois ſans ceſſe, & ne pouvoit me perſuader qu'elle fût de Philocles ; repaſſant dans mon eſprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de ſon déſintereſſement & de ſa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire ; Quel moyen de reſiſter à une lettre, où je croyois être ſûr de reconnoître l'écriture de Philocles.

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus reſiſter à ſon artifice, il le pouſſa plus loin. Oſerai-je, me dit-il, en héſitant, vous faire remarquer un mot qui eſt dans cette lettre ? Philocles dit

à son ami qu'il peut parler en confiance à Protesilas sur une chose qu'il ne désigne que par un chiffre : assûrement Protesilas est entré dans le dessein de Philocles, & ils se sont accommodez à vos dépens. Vous sçavez que c'est Protesilas qui vous a pressé d'envoyer Philocles contre les Carpathiens. Depuis un certain tems il a cessé de vous parler contre lui, comme il le faisoit souvent autrefois. Au contraire il le loûe, il l'excuse en toute occasion : ils se voyent depuis quelque tems avec assez d'honnêteté. Sans doute Protesilas a pris avec Philocles des mésures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fit cette entreprise contre toutes les regles, & qu'il s'exposât à faire perir votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulut ainsi servir à celle de Philocles, s'ils étoient encore mal ensemble ? Non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réünis pour s'élever ensemble à une grande autorité, & peut-être pour renverser le Trône où vous regnez. En vous parlant ainsi, je sçai que je m'expose à leurs ressentimens, si malgré mes avis sinceres vous leur laissez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourveu que je vous dise la verité.

Ces dernieres paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi : je ne doutai plus de la trahison de Philoclès ; & me défiai de Protesilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse ; Si vous attendez que Philocles ait conquis l'Isle de Carpathie, il ne sera plus tems d'arrêter ses desseins ; hâtez-vous de vous en assûrer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes, je ne sçavois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philocles, je ne voyois plus d'hommes sur la terre dont la vertu me pût rassûrer. J'étois resolu de faire perir au plûtôt ce perfide ; mais je craignois Protesilas, je ne sçavois comment faire à son égard. Je craignois de le trouver coupable, & je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philocles m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris ; il me representa sa con-

duite droite & moderée, il n'exagera ses services ; en un mot, il fit tout ce qu'il falloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté, Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philocles pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor combien les Rois sont malheureux & exposez à être le joüet des autres hommes, lors-même qu'ils paroissent tremblans à leurs pieds.

Je crus faire un coup d'une profonde politique, & deconcerter Protesilas, en envoyant secrettement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philocles. Protesilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper. Timocrate partit donc; trouva Philocles assez embarrassez; dans la descente il manquoit de tout; car Protesilas ne sçachant si la lettre supposée pourroit faire périr son ennemi, vouloit avoir en même-tems une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avoit fait tant esperer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philocles. Celui-ci soûtenoit cette guerre si difficile, par son courage, par son génie, & par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnut dans l'armée que cette descente étoit téméraire & funeste pour les Crétois, châcun travailloit à la faire réüssir comme s'il eut eu sa vie & son bonheur attachez au succès. Châcun étoit content de hazarder sa vie à toute heure sous un Chef si sage & si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre en voulant faire périr ce Chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion. Mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protesilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner absolument après la mort de Philocles. Protesilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vûë étoit un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit en m'ouvrant les yeux renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux Capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philocles, il leur promit

de ma part de grandes recompenſes, & enſuite il dit à Philocles quil étoit venu pour lui dire par mon ordre des choſes ſecrettes qu'il ne devoit lui confier qu'en preſence de ces deux Capitaines. Philocles ſe renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philocles; le coup gliſſa, & s'enfonça guére avant. Philocles ſans s'étonner lui arracha le poignard, & s'en ſervit contre lui & contre les deux autres. En même tems il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philocles des mains de ces trois hommes, qui étant troublez l'avoient attaquez foiblement; ils furent pris, & on les auroit d'abord dechirez? tant l'indignation de l'armée étoit grande, ſi Philocles n'eut arrêté la multitude. Enſuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action ſi noire. Timocrate qui craignoit qu'on ne le fit mourir, ſe hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philocles; & comme les traîtres ſont toûjours lâches: il ſongea à ſauver ſa vie en découvrant à Philocles toute la trahiſon de Proteſilas.

Philocles effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération; il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent; il le mit en ſûreté, & le renvoya en Créte; il ceda le commandement de l'armée à Polimene, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philocles. Enfin il exhorta les troupes à la fidelité qu'ils me devoient; & paſſa pendant la nuit dans une legere barque qui le conduiſit dans l'Iſle de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté & dans la ſolitude; travaillant à faire des ſtatuës pour gagner ſa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injuſtes mais ſur tout des Rois, qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idomenée; Hé bien, dit-il, fûtes-vous long tems à découvrir la verité; Non, répondit Idomenée, je compris peu à peu les artifices de Proteſilas & de Timocrate; ils ſe broüillerent même; car les méchans

ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. He bien, répondit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous defaire de l'un & de l'autre ? Helas ! répondit Idomenée, est-ce que vous ignoriez la foiblesse & l'embarras des Princes ? Quand ils sont une fois livrez à des hommes qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus esperer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus, sont ceux qui traitent le mieux, & qu'ils comblent de bienfaits : j'avois horreur de Protesilas, & je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion ! Je me sçavois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flater mes passions, ardent pour mes interêts. Enfin j'avois une raison pour m'excuser en moi-même de ma foiblesse, c'est que je ne connoissois pas de veritable vertu, faute d'avoir sçû choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires : Je croyois qu'il n'y en avoit pas sur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, disois-je, de faire un grand éclat pour sortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne sera ni plus desinteressé, ni plus sincere que lui. Cependant l'armée navale commandée par Polimene revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'Isle de Carpathie, Protesilas ne pût dissimuler si profondement que je ne découvrisse combien il étoit affligé de sçavoir que Philocles étoit en sûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idomenée pour lui demander s'il avoit continué, après une si forte trahison, a confier toutes ses affaires à Protesilas. J'étois, lui répondit Idomenée, trop ennemi des affaires, & trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ses mains : il auroit fallu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & instruire un nouvel homme. C'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protesilas. Je me consolois seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorois

pas sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puisque je sçavois que j'étois trompé. Je faisois même de tems en tems sentir à Protesilas que je supportois son joug avec impatience. Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, & à decider contre son sentiment: mais comme il connoissoit ma lenteur & ma paresse, il ne s'embarrassoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtrement à la charge: il usoit tantôt de manieres pressantes, tantôt de souplesse & d'insinuation, sur tout quand il s'appercevoit que j'étois peiné contre lui, il rédoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire, & de faire valoir son zéle pour ma réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette maniere de flater mes passions m'entraînoit toûjours, il sçavoit mes secrets, il me soulageoit dans mes embarras; il faisoit trembler tout le monde par son autorité. Enfin je ne pus me resoudre à le perdre; mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me presenter mes veritables interêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre. La verité s'éloigna de moi, l'erreur qui prépare la chûte des Rois, me punit d'avoir sacrifié Philocles à la cruelle ambition de Protesilas. Ceux mêmes qui avoient le plus de zéle pour l'Etat & pour ma personne, se crurent dispensez de me détromper. Après un si terrible exemple, moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la verité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvint jusqu'à moi malgré les flateurs; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumiére m'étoit importune. Je sentois en moi-même qu'elle m'eut causé de cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma mollesse & l'ascendant que Protesilas avoit pris insensiblement sur moi, me jettoient dans une espece de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous sçavez, cher Mentor la vaine hauteur & la fausse gloire dans laquelle on éleve les Rois: ils ne veulent jamais avoir

tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plûtôt que d'avoüer qu'on s'est trompé, & que de se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie, Voilà l'état des Princes foibles & inappliquez, c'étoit précisement le mien, lorsqu'il fallut que je partisse pour le siége de Troye.

En partant, je laissai Protesilas maître des affaires; il les conduisit en mon absence avec hauteur & inhumanité. Tout le Royaume de Créte gemissoit sous la tyrannie; mais personne n'osoit me mander l'oppression des peuples. On sçavoit que je craignois de voir la verité; & que j'abandonnois à la cruauté de Protesilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui; mais moins on n'osoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la suite, il me contraignit de chasser le vaillant Merion, qui m'avoit suivi avec tant de gloire au siége de Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous sçachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la revolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irritez contre mes foiblesses, & la haine des peuples que Protesilas m'avoit attirée quand je répandis le sang de mon fils, les Crétois lassez d'un gouvernement rigoureux, avoient épuisé toute leur patience, & l'horreur de cette dernieré action ne fit que montrer au dehors ce qui étoit depuis long-tems le fond des cœurs.

Timocrate me suivit au siége de Troye, & rendoit compte secrettement par ses lettres à Protesilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je sentois bien que j'étois en captivité; mais je tâchois de ni penser pas, desesperant d'y remedier. Quand les Crétois à mon arrivée se revolterent, Protesilas & Timocrate furent les prémiers à s'enfuïr. Ils m'auroient sans doute abandonné si je n'eusse été contraint de m'enfuïr presque aussi-tôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes insolens pendant la prosperité, sont toûjours foibles & tremblans dans la disgrace. La tête leur tourne aussi-tôt que l'autorité absoluë leur échape. On les voit aussi rempans qu'il ont été

été hautains, & c'eſt en un moment qu'ils paſſent d'une extrêmité à l'autre.

Mentor dit à Idomenée; mais d'où vient que connoiſſant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois? Je ne ſuis pas ſurpris qu'ils vous ayent ſuivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs interêts. Je comprends même que vous avez fait une action généreuſe de leur donner un azile dans votre nouvel établiſſement: mais pourquoi vous livrer encore à eux, après tant de cruelles experiences?

Vous ne ſçavez pas répondit Idomenée, combien toutes les experiences ſont utiles aux Princes amolis & inappliquez qui vivent ſans reflexion. Ils ſont mécontens de tout & ils n'ont pas le courage de rien dreſſer. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obſedoient à toute heure. Depuis que je ſuis ici, ils m'ont jetté dans toutes les depenſes exceſſives que vous avez vûë. Ils ont épuiſé cet Etat naiſſant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler ſans vous. J'aurois bien-tôt éprouvé à Salante les mêmes malheurs que j'ai ſentis en Créte: mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inſpiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de ſervitude. Je ne ſçai ce que vous avez fait en moi; mais depuis que vous êtes ici, je me ſens un autre homme.

Mentor demanda enſuite à Idomenée quelle étoit la conduite de Proteſilas dans ce changement des affaires. Rien n'eſt plus artificieux, répondit Idomenée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon eſprit. Il ne diſoit rien contre vous; mais je voyois diverſes gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, diſoient-ils, eſt le fils du trompeur Ulyſſe; l'autre eſt un homme caché & d'un eſprit profond: ils ſont accoûtumez à errer de Royaume en Royaume: qui ſçait s'ils n'ont point formé quelque deſſein ſur celui-ci? Des avanturiers racontent eux-mêmes qu'ils ont cauſé de grands troubles dans tous les païs où ils ont paſſé. Voici un Etat naiſſant &

mal affermi les moindres mouvemens pourroient le renverser.

Protesilas ne disoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces reformes que vous me faisiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre interêt. Si vous mettez, disoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers, indociles, & seront toûjours prêts à se revolter ; Il n'y a que la foiblesse & la misere qui les rend souples & qui les empêchent de resister à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un prétexte de zéle pour mon service. En voulant soûlager les peuples, me disoit-il, vous rabaissez la puissance Royale, & par-là vous faites au peuple même un tort irreparable ; car il a besoin qu'on le tienne pas à pas pour son propre répos.

A tout cela je répondois que je sçaurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faisant aimer d'eux, en ne relachant rien de mon autorité, quoique je soûlageasse ; en punissant avec fermeté tous les coupables. Enfin en donnant aux enfans une bonne éducation & à tout le peuple une exacte discipline pour le tenir dans une vie simple, sobre & laborieuse. Eh, quoi ! dis-je, ne peut-on pas soûmettre un peuple sans le faire mourir de faim ? quelle inhumanité ! quelle politique brutale ! Combien voyons-nous de peuples traitez doucement, & très-fidéles à leur Princes ! Ce qui cause les revoltes, c'est l'ambition & l'inquietude des Grands d'un Etat, quand on leur a donné trop de licence, & qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes. C'est la multitude des grands & des petits qui vivent dans la mollesse, dans le luxe & dans loisiveté ; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnez à la guerre : qui ont negligé toutes les occupations utiles dans le tems de paix. Enfin c'est le desespoir des peuples maltraitez ; c'est la dureté, la hauteur des Rois, & leur mollesse qui les rend incapables de veiller à tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les revoltes, & non pas le pain qu'on laisse manger en paix au Laboureur apres qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

Quand Protesilas a vû que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée ; il a commencé à suivre les maximes qu'il n'avoit pû détruire : il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au-devant de tout ce que je pourrois souhaiter pour soûlager les pauvres ; il est le premier à me répresenter leurs besoins & à crier contre les dépenses excessives. Vous sçavez même qu'il vous loüe qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Tymocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protesilas ; il a songé à se rendre independant. Protesilas en est jaloux, & c'est en partie par leurs differens que j'ai découverts leur perfidie.

Mentor soûriant, répondit ainsi à Idomenée ! Quoi donc ! vous avez été foible jusqu'à vous laisser tiranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoissez la trahison ! Ah ? vous ne sçavez pas, répondit Idomenée ; ce que peuvent les hommes artificieux sur un Roi foible & inapliqué, qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs je vous ai déjà dit que Protesilas entre maintenant dans toutes vos vûës pour le bien public.

Mentor réprit ainsi le discours d'un air grave ; Je ne vois que trop combien les méchans prévalent sur les bons auprès des Rois ; vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protesilas, & ils sont encore fermez pour laisset le gouvernement de vos affaires à cet homme indigue de vivre. Sçachez que les méchans ne sont point des hommes incapables de faire le bien ; ils le font differemment de même que le mal quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient;mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les porte à les faire pour paroître bons,&pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de la vertu ; quoi qu'ils paroissent la pratiquer; mais ils sont capables d'ajoûter à tous les autres vices, le plus horrible des vices qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire

le bien, Protesilas sera prêt à le faire avec vous pour conserver l'autorité. Mais si peu qu'il sente en vous de facilité à vous rélacher, il n'oubliera rien pour vous faire rétomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté son naturel trompeur & feroce. Pouvez vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obsede à toute heure & que vous sçavez le sage & fidéle Philocles pauvre & deshonoré dans l'Isle de Samos ?

Vous reconnoissez bien, ô Idomenée, que les hommes trompeurs & hardis qui sont presens, entrainent les Princes foibles. Mais vous deviez ajoûter que les Princes ont encore un autre malheur qui n'est pas moindre ; c'est celui d'oublier facilement la vertu & les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les Princes ; est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse une impression profonde sur eux : ils ne sont frappez que de ce qui est présent & qui le flate ; tout le reste s'éfface bien-tôt. Sur tout la vertu les touche peu, parce que la vertu loin de les flatter, les contredit & les condamne dans leurs foiblesses. Faut-il s'étonner s'ils ne sont point aimez, puisqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leur plaisir ?

Fin du treiziéme Livre.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIEME.

SOMMAIRE.

Mentor oblige Idomenée à faire conduire Protesilas & Timocrate en l'Isle de Samos, & à rappeller Philocles pour le mettre en honneur auprès de lui. Hegesippe qui est chargé de cet ordre l'execute avec joye. Il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit son ami Philocles content d'y mener une vie pauvre & solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens ; mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hegesippe ; & arrive à Salante, où Idomenée qui n'est plus le même homme, le reçoit avec amitié.



APRE'S avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idomenée qu'il falloit au plûtôt chasser Protesilas & Timocrate, pour rappeller Philocles. L'unique difficulté qui arrêtoit le Roi, c'est qu'il craignoit la severité de Philocles. J'avoüe, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime & que je l'estime. Je suis depuis ma tendre jeunesse, accoûtumé des loüanges, à des empressemens, à des complaisances, que je ne sçaurois esperer de trouver dans cet homme. Dès que je faisois quelque chose

qu'il n'aprouvoit pas, ſon air triſte me marquoit aſſez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ſes maniéres étoient reſpectueuſes & moderées, mais ſéches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les Princes gâtez par la flaterie, trouvent ſec & auſtère tout ce qui eſt libre & ingenu. Ils vont même juſqu'à s'imaginer qu'on n'eſt pas zélé pour leur ſervice: & qu'on n'aime pas leur autorité: dès qu'on n'a point l'ame ſervile, & qu'on n'eſt pas prêt à le flatter dans l'uſage le plus injuſte de leur puiſſance. Toute parole libre & généreuſe leur paroît hautaine, critique & ſéditieuſe. Ils deviennent ſi delicats, que tout ce qui n'eſt point flaterie, les bleſſe & les irrite, mais allons plus loin. Je ſuppoſe que Philocles eſt effectivement ſec & auſtére, ſon auſterité ne vaut-elle pas mieux que la flaterie pernicieuſe de vos Conſeillers? Où trouverez-vous un homme ſans défauts? Et le défaut de vous dire trop hardîment la verité, n'eſt-il pas celui que vous devez le moins craindre? Que dis-je? N'eſt-ce pas un défaut néceſſaire pour corriger les votres, & pour vaincre le dégoût de la verité, où la flaterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme qui n'aime que la verité, & qui vous aime mieux que vous ne ſçavez vous aimer vous-même qui vous diſe la verité malgré vous, qui force tous vos retranchemens; & cet homme neceſſaire, c'eſt Philocles. Souvenez-vous qu'un Prince eſt trop heureux, quand il nait un ſeul homme ſous ſon regne avec cette généroſité, qui eſt le plus précieux tréſor de l'Etat, & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, eſt de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de ſçavoir s'en ſervir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les ſçavoir connoître, & ne laiſſer pas de ſe ſervir d'eux. Rédreſſez-les! ne vous livrez jamais aveuglement à leur zéle indiſcret, mais écoûtez les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous ſçavez la diſtinguer, & ſur-tout gardez-vous bien d'être plus long-tems comme vous avez été juſqu'ici. Les Princes gâtez comme vous l'étiez, ſe contentant de mépriſer les hommes corrompus, ne laiſſent pas de les employer avec confiance,

de les combler de bienfaits. D'un autre côté ils se piquent de connoître aussi les hommes vertueux, mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'osant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits sur eux.

Alors Idomenée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le Roi à perdre son Favori, car aussi-tôt qu'on est parvenu à rendre les Favoris suspects & importuns à leurs maîtres, les Princes lassez & embarrassez ne cherchent plus qu'à s'en défaire, leur amitié s'évanoüit, les services sont oubliez ; la chûte des Favoris ne leur coûte rien, pourveu qu'ils ne les voyent plus. Aussi-tôt le Roi ordonna en secret à Hegesippe qui étoit un des Principaux Officiers de sa Maison, de prendre Protesilas & Timocrate, & de les conduire en seureté dans l'Isle de Samos, de les y laisser, & de ramener Philocles de ce lieu d'exil. Hegesippe surpris de cet ordre, ne peut s'empêcher de pleurer de joye. C'est maintenant, dit-il au Roi, que vous allez charmer vos sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs, & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt-ans qu'ils font gemir tous les gens de bien, & qu'à peine ose-t'on même gemir, tant leur tyrannie est cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hegesippe découvrit au Roi un grand nombre de perfidies& d'inhumanitez commises par ces deux hommes, dont le Roi n'avoit jamais entendu parler,parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secrette pour faire périr Mentor. Le Le Roi eut horreur de tout ce qu'il entendit.

Hegesippe se hâta d'aller prendre Protesilas dans sa maison? Elle étoit moins grande, mais plus commode & plus riante que celle du Roi. L'Architecture étoit de meilleur goût. Protesilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des miserables ; il étoit alors dans un salon de marbre auprès de ses bains, couché négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or, il

paroissoit las & épuisé de ses travaux ; ses yeux & ses sourcils montroient je ne sçai quoi d'agité, de sombre & de farouche. Les plus grands de l'Etat etoient au tour, de lui rangez sur des tapis, composant leurs visages sur celui de Protesilas, dont ils observoient jusqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche que tout le monde se récriois pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des exagerations ridicules, ce que Protesilas lui même avoit fait pour le Roi. Un autre lui assûroit que Jupiter ayant trompé sa mere, lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du pere des Dieux. Un Poëte venoit lui chanter des vers, où il disoit que Protesilas instruit par les Muses, avoit égalé Appollon pour tous ses ouvrages d'esprit. Un autre Poëte encore plus lâche &plus imprudent, l'apelloit dans ses vers l'inventeur des beaux arts & le Pere des peuples qu'il rendroit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protesilas écoûtoit toutes ces loüanges d'un air sec ; distrait & dédaigneux, comme un homme qui sçait bien qu'il en merite encore de plus grandes ; & qui fait trop de graces de se laisser flater. Il y avoit un flateur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protesilas soûrit ; toute l'assemblée se mit à rire, quoique la plûpart ne pussent point encore sçavoir ce qu'on avoit dit : mais Protesilas réprenant bien-tôt son air severe & hautain, châcun rentra dans la crainte & dans le silence. Plusieurs Nobles cherchoient le moment où Protesilas pourroit se tourner vers eux & les écoûter ; ils paroissoient émûs & embarrassez. C'est qu'ils avoient à lui demander des graces ; leurs postures suppliantes parloient pour eux : ils paroissoient aussi soûmis qu'une mere aux pieds des Autels, lorsqu'elle demande aux Dieux la guérison de son fils unique. Tous paroissoient contens, attendris, pleins d'admiration pour Protesilas : quoique tous eussent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hegesippe entre ; saisit l'épée de Protesilas, & lui declare de la part du Roi qui va l'amener dans l'Isle de Samos. A ces

paroles toute l'arrogance de ce Favori tomba comme un rocher qui se détacha du sommet d'une montagne escarpée. Le voilà qui se jette en tremblant aux pieds d'Hegesipe, il pleure, il hesite il bégaye, il tremble, il embrasse les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ses regards. Tous ceux qui l'encensoient, le voyant sans ressource, changerent leur flatteries en des insultes sans pitié.

Hegesippe ne voulut lui laisser le tems, ni de faire ses Derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets. Tout fut saisi & porté au Roi. Timocrate fut arrêté en même tems, & sa surprise fut extrême; car il croyoit qu'étant broüillé avec Protesilas, il ne pouvoit être enveloppé dans sa ruïne. Ils partent dans un vaisseau qu'on avoit préparé; on arrive à Samos Hegesippe y laisse ces deux malheureux; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là ils se reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont fait, & qui sont cause de leur chûte; ils se trouvent sans esperance de revoir Salante, comdamnez à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfans; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les menoit dans une terre inconnuë, où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre, que leur travail; eux qui avoient passé tant d'années dans les délices, & dans le faste: semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toûjours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hegesippe demanda en quel lieu de l'Isle demeuroit Philocles. On lui dit qu'il demeuroit assez loin de la Ville, sur une montagne où une grotte qui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet Etranger. Depuis qu'il est dans cette Isle, lui disoit-on, il n'a offensé personne. Châcun est touché de sa patience, de son travail, & de sa tranquillité: n'ayant rien; il paroît toûjours content Quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans biens & sans autorité il ne laisse pas d'obliger ceux qui le méritent, & il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hegesippe s'avance vers cette grotte, il la trouve vuide & ouverte; car la pauvreté & la

simplicité des mœurs de Philocles faisoit qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte; une natte de jonc grossiere lui servoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit, il se nourrissoit pendant l'été de fruits nouvellement cuëillis, & en hyver de dattes & de figues seches. Une claire fontaine qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher le désalteroit : il n'avoit dans sa grotte que les instrumens necessaires a la sculpture, & quelques livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni contenter sa curiosité, mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer son corps, fuïr l'oisiveté; & gagner sa vie sans avoir besoin de personne.

Hegesippe en entrant dans sa grotte, admira les ouvrages qui étoient commencez. Il remarqua un Jupiter dont le visage serain étoit si plein de majesté, qu'on le réconnoissoit aisément pour le Pere des Dieux & des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude & menaçante; mais ce qui étoit de plus touchant étoit un Minerve qui animoit ces arts, son visage étoit noble & doux, sa taille grande & libre; elle étoit dans une action si vive qu'on auroit pû croire qu'elle alloit marcher. Hegesippe ayant pris plaisir à voir les statuës, sortit de la grotte, & vit de loin sous un grand arbre Philocles qui lisoit sur le gazon. il va vers lui, & Philocles qui l'apperçoit ne sçait que croire. N'est ce point là, dit-il en lui même, Hegesippe avec qui j'ai long tems vêcu en Créte ? Mais quelle esperance qu'il vienne dans un Isle si éloignée ? Ne seroit-ce point son ombre qui viendroit après sa mort des rives du Stix.

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hegesippe arrriva si proche de lui; qu'il ne put s'empêcher de le réconnoître & de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami ! Quel hazard, quelle tempête vous a jetté sur ce rivage ? Pourquoi avez-vous abandonné l'Isle de Créte? Est-ce une disgrace semblable à la mienne qui vous arrache à notre patrie ?

Hegesippe lui repondit; Ce n'est point une

disgrace ; au contraire, c'est la faveur des Dieux qui m'amene ici. Aussi-tôt il lui raconta la longue tyrannie de protesilas, ses intrigues avec Timocrate les malheurs où ils avoient precipité Idomenée, la chûte de ce Prince, sa fuite sur les côtes de l'Hesperie, la fondation de Salante, l'arrivée de Mentor & de Telemaque, les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du Roi la disgrace des deux traitres. Il ajoûta qu'il les avoit menez à Samos pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philocles, & il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salante, où le Roi qui connoissoit son innocence vouloit lui confier ses affaires & le combler de biens.

Voyez-vous lui répondit Philocles cette grotte plus propre à cacher des bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes ? J'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur & de répos que dans les Palais dorez de l'Isle de Créte. Les hommes ne me trompent plus ; car je ne vois plus les hommes, & je n'entens plus leurs discours flateurs & empoisonnez. Je n'ai plus besoin d'eux ; mes mains endurcies au travail, me donnent facilement la nourriture simple qui m'est necessaire, il ne me faut, comme vous voyez, qu'une legere étoffe pour me couvrir, n'ayant plus de besoin joüissant d'un calme profond & d'une douce liberté dont la sagesse de mes livres m'aprend à faire un bon usage. Qu'irai-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs & inconstans ? Non, non, mon cher Hegesippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protesilas s'est trahi lui-même, voulant trahir le Roi, & me perdre ; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire il m'a fait le plus grand des biens, il m'a délivré du tumulte & de la servitude des affaires ; je lui dois ma chere solitude ; & tous les plaisirs innocens que j'y goûte. Retournez, ô Hegesippe, retournez vers le Roi ; aidez-lui à supporter les miseres de sa grandeur, & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux si long-tems fermez à la verité ont enfin été ouverts par cet homme sage que vous nommez Mentor ; qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi aprés mon naufrage ; il ne me

convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureusement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les Rois sont à plaindre! O que ceux qui les servent, sont dignes de compassion! S'ils sont méchans, combien font-ils souffrir les hommes? quels tourmens leur sont reparez dans le noir Tartare? S'ils sont bons, quelles difficultez n'ont-ils pas à vaincre! quels piéges à éviter! que de maux à souffrir! Encore une fois, Hegesippe laissez-moi dans mon heureuse pauvreté.

Pendant que philocles parloit ainsi avec beaucoup de vehemence; Hegesippe le regardoit avec étonnement: il l'avoit vû autre-fois en Créte pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languissant, épuisé. C'est que son naturel ardent & austère le consumoit dans le travail: il ne pouvoit voir sans indignation le vice impuni; il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainsi ses emplois détruisoient la santé délicate; mais à Samos Hegesippe le voyoit gras & vigoureux. Malgré les ans, la jeune fleurie s'étoit renouvellée sur son visage. Une vie sobre; tranquille & laborieuse lui avoit fait comme un nouveau temperament.

Vous êtes surpris de me voir si changé, dit alors Philocles en soûriant. C'est ma solitude qui m'a donné cet fraicheur & cette santé parfaite. Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pû trouver dans la plus grande fortune. Voulez vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux, & pour me plonger dans mes anciennes miseres? Ne soyez pas plus cruel que Protesilas; du moins ne m'enviez pas le honheur que je tiens de lui.

Alors Hegesippe lui representa, mais inutilement tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui disoit-il, insensible au plaisir de revoir vos proches & vos amis, qui soûpirent après votre retour, & que la seule esperance de vous embrasser comble de joye? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez votre devoir comptez-vous pour rien de servir votre Roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire & de rendre tant de peuples heureux? Est-il permis de s'aban-

donner à un Philosophe sauvage, de se préferer à tout le genre humain, & d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses Concitoyens ? Au reste, on croira que c'est pas ressentiment que vous ne voulez plus voir le Roi ; s'il vous a voulu faire du mal ; c'est qu'il ne vous a point connu. Ce n'est pas le veritable, le bon, le juste Philocles qu'il a voulu faire périr ; c'étoit un homme bien different qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il sent toute son amitié revivre dans son cœur. Il vous attend. Déja il vous tend les bras pour vous embrasser. Dans son impatience, il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur assez dur pour être inexorable à votre Roi, & à vos plus tendres amis ?

Philocles, qui avoit d'abord été attendri en reconnoissant Hegesippe, réprit son air austère en écoûtant ce discours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont se briser en gémissant, il demeuroit immobile, & les prieres ni les raisons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans son cœur. Mais au moment où Hegesippe commençoit à désesperer de le vaincre, Philocles ayant consulté les Dieux, il decouvrit par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, & par divers autres présages, qu'il devoit suivre Hegesippe.

Au reste il ne resista plus, il se prépara à partir, mais ce ne fut pas sans regretter le desert où il avoit passé tant d'années. Helas ! disoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte, où le sommeil paisible venoit toutes les nuits me delasser des travaux du jour ! Ici les Parques me filoient au milieu de ma pauvreté, des jours d'or & de soye. Il se prosterna en pleurant pour adorer le Najade qui l'avoit si long-tems desalteré par son onde claire,& les Nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voisines. Echo entendit ses regrets, & d'une triste voix le repeta à toutes les Divinitez champêtres.

Ensuite Philocles vint à la ville avec Hegesippe pour s'embarquer : il crut que le malheureux Protesilas plein de honte & de ressentiment, ne voudroit point le voir, mais il se trompoit.

Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur & ils sont toûjours prêts à toute sorte de bassesse. Philocles se cachoit modestement de peur d'être vû par ce miserable ; Il craïgnoit d'augmenter sa misere en lui montrant la prosperité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruines. Mais Protesilas cherchoit avec empressement Philocles, il vouloit lui faire pitié ; & l'engager à demander au Roi qu'il put retourner à Salante. Philocles étoit trop sincere pour lui promettre de travailler à le faire rappeller ; car il sçavoit mieux que personne combien son retour eut été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tâcha de le consoler, l'exhorta à appaiser les Dieux par les mœurs pures, & par une grande patience dans ses maux. Comme il avoit appris que le Roi avoit ôté à Protesilas tous ses biens injustemens acquis, il lui promit deux choses qu'il executa fidélement dans la suite. L'une fut de prendre soin de sa femme & de ses enfans qui étoient demeurez à Salante dans une affreuse pauvreté, exposez à l'indignation publique : l'autre étoit d'envoyer à Protesilas dans cette Isle éloignée quelque secours d'argent pour adoucir sa misere.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hegesippe impatient se hâte de faire partir Philocles. Protesilas les voit embarquer, ses yeux demeurent attachez & immobiles sur le rivage ; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toûjours. Lors même qu'il ne peut plus les voir, il en répeint encore l'image dans son esprit. Enfin troublé ; furieux, livré à son desespoir, il s'arrache les cheveux, il se roule sur le sable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle envain à son secours la cruelle mort, qui sourde à ses prieres ne daigne pas le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même.

Cependant le vaisseau favorisé de Neptune & des vents, arriva bien-tôt à Salante. On vint dire au Roi qu'il entroit déjà dans le Port. Aussitôt il courut au devant de Philocles avec Mentor ; il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persecuté avec tant d'injustice. Cet aveu bien loin de paroître une foi-

blesse dans un Roi, fut regardé par tous les Salantins comme l'effort d'une grande ame qui s'éleve au-dessus de ses propres fautes, en les avoüant avec courage pour les reparer. Tout le monde pleuroit de joye de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple ; & d'entendre le Roi parler avec tant de sagesse & de bonté.

Philocles avec un air respectueux & modeste recevoit les Caresses du Roi, & avoit impatience de se derober aux acclamations du peuple ; il suivit le Roi au Palais. Bien tôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient été toute leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vûs : c'est que les Dieux qui ont refusé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être ensemble, sans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bien-tôt Philocles demanda au Roi à se retirer auprès de Salante dans une solitude où il continua à vivre pauvrement, comme il avoit vêcu à Samos. Le Roi alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son desert. C'est là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix, & de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choses qu'on examina, sur l'éducation des enfans, & la maniere de vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor disoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la République, ils sont les enfans du peuple, ils en sont l'esperance & la force ; il n'est pas tems de les corriger, quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes ; il vaut mieux prévenir le mal, que d'être réduit à le punir. Le Roi, ajoûtoit-il, qui est le pere de tout son peuple, est encore plus particulierement le pere de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la Nation. C'est dans la fleur qu'il faut preparer les fruits. Que le Roi ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire observer les Loix de Minos, qui ordonnent qu'on éleve les enfans dans le mé-

pris de la doûleur & de la mort; qu'on mette l'honneur à fuïr les delices & les richesses; que l'injustice, le mensonge, l'ingratitude, la molesse passent pour des vices infames; qu'on leur apprenne dès leur plus tendre enfance à chanter les loüanges des Herôs qui ont fait des actions généreuses pour leur patrie, & qui ont fait éclater leur courage dans les combats, que le charme de la musique saisissent leurs ames pour rendre leurs mœurs douces & pures; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fidéles à leurs alliez, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens, que le moindre réproche de leurs consciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur du chant; il y en aura peu qui ne s'enflament de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoûtoit qu'il étoit capital d'établir des Ecoles publiques pour accoûtumer la jeunesse aux plus rudes exercices du corps & pour éviter la molesse & l'oisiveté qui corrompent les plus beaux naturels: il vouloit une grande varieté de jeux & de spectacles qui animassent tout le peuple, mais sur tout qui exerçassent les corps pour les rendre adroits, souples & vigoureux. Il ajoûtoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il souhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'est que les jeunes gens se mariassent de bonne heure, & que leurs parens sans aucune vûë d'interêt leur laissassent choisir des femmes agréables de corps & d'esprit ausquelles ils pussent s'attacher.

Mais cependant qu'on préparoit ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure, innocente, laborieuse, docile & passionnée pour la gloire. Philocles qui aimoit la guerre, disoit à Mentor; En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune experience de la guerre, ni aucun bésoin de s'éprouver par la valeur: Par-là vous affoiblirez insensiblement la Nation, les courages s'amolliront, les délices corrompront les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre; & pour avoir

voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit : Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez. La guerre épuise un Etat, & le met toûjours en dangers de perir, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversement de fortune. Avec quelque superiorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte ? une terreur panique ; un rien vous arrache la victoire qui étoit déja dans vos mains, & la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruiroit soi même en détruisant ces ennemis. On dépeuple son païs ; on laisse les terres presques incultes ; on trouble le commerce ; mais ce qui est bien pis, on affoiblit les meilleures loix, on laisse corrompre les mœurs. La jeunesse ne s'adonne plus aux Lettres. Le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes. La justice, la police, tout souffre de ce désordre. Un Roi qui verse le sang de tant d'hommes, & qui cause tant de malheurs pour acquerir un peu de gloire, ou pour étendre les bornes de son Royaume, est indigne de la gloire qu'il cherche, & merite de perdre ce qu'il possede pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une Nation en tems de paix. Vous avez vû déja les exercices du corps que nous etablissons, les prix qui exciteront l'émulation, les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les ames des enfans presque dès le berceau par le chant des grandes actions des Heros ; ajoûtez à ces secours celui d'une vie sobre & laborieuse. Mais ce n'est pas tout, aussi-tôt qu'un peuple allié de votre Nation aura guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse ; sur tout ceux en qui on remarquera le genie de la guerre, & qui seront les plus propres à profiter de l'experience. Par là vous conserverez une haute réputation chez vos alliez. Votre alliance sera recherchée, on craindra de le perdre ; sans avoir la guerre chez vous & à vos dépens, vous

aurez toûjours une jeunesse aguerrie & intrepide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laisserez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre, car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conserver une longue paix, c'est de cultiver les armées, c'est d'honorer les hommes excellens dans cette profession, c'est d'en avoir toûjours qui s'y soient exercez dans les païs étrangers, qui connoissent les forces, la discipline & les manieres de faire la guerre des peuples voisins : c'est d'être également incapable de faire la guerre par ambition, & de la craindre par molesse. Alors étant toûjours prêt à la faire pour la nécessité, on parvient à ne l'avoir presque jamais.

Pour les alliez, quand ils sont prêts à se faire la guerre les uns aux autres, c'est-à-vous à vous rendre mediateur. Par là vous acquerrez une gloire plus solide & plus sûre que celle des Conquerans ; vous gagnez l'amour & l'estime des étrangers : ils ont tous besoin de vous ; vous regnez sur eux par la confiance, comme vous regnez sur vos sujets par l'autorité. Vous demeurez le dépositaire des secrets, l'arbitre des traitez, le maître des cœurs. Votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignez ; votre nom est comme un parfum délicieux qui s'exhale de païs en païs chez les peuples les plus reculez. En cet état, qu'un peuple voisin vous attaque contre les regles de la justice, il vous trouve aguerri, preparé ; mais ce qui est bien plus fort ; il vous trouve aimé, & secouru ; tous vos voisins s'allarment pour vous, & sont persuadez que votre conservation fait la sûreté publique. Voilà un rempart bien plus assuré que toutes les murailles des Villes, & que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la veritable gloire. Mais qu'il y a peu de Rois qui sçachent la chercher, & qui ne s'en éloignent point, ils courent après une ombre trompeuse, & laissent dernier eux le vrai honneur, faute de le connoître.

Après que Mentor eut parlé ainsi, Philocles étonné le regardoit, puis il jettoit les yeux sur le Roi, & étoit charmé de voir avec quelle avidité Idomenée recüeilloit au fond de son cœur toutes les paroles qui sortoient comme un fleuve de la bouche de cet Etranger.

Minerve ſous la figure de Mentor établiſſoit ainſi dans Salante toutes les meilleures loix & les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le Royaume d'Idomenée; que pour montrer à Telemaque quand il reviendroit, un exemple ſenſible de ce qu'un ſage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un Roi une gloire durable.

Fin du quatorziéme Livre.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUINZIE'ME.

SOMMAIRE.

Telemaque au camp des Alliez gagne l'inclination de Philoctete, d'abord indiſpoſé contre lui à cauſe d'Ulyſſe ſon Pere. Philoctete lui raconte ſes avantures, où il fait entrer les particularitez de la mort d'Hercule cauſée par la tunique empoiſonnée que le Centaure Neſſus avoit donnée à Dejanire. Il lui explique comment il obtint de ce Héros ſes flèches fatales, ſans leſquelles la ville de Troye ne pouvoit être priſe; comment il fut puni d'avoir trahi ſon ſecret, par tous les maux qu'il ſouffrit dans l'Iſle de Lemnos; comment Ulyſſe ſe ſervit de Neoptoleme pour l'engager à aller au ſiége de Troye, où il fut gueri de ſa bleſſure par le fils d'Eſculape.

Cependant Telemaque montroit ſon courage dans les périls de la guerre. En partant de Salante il s'appliqua à gagner l'affection des vieux Capitaines; dont la réputation & l'experience étoient au comble. Neſtor, qui l'avoit déja vû à Pylos, & qui avoit toûjours aimé Ulyſſe, le traitoit comme ſi ç'eût été ſon propre fils. Il lui donnoit des inſtructions qu'il appuyoit de divers exemples; il lui racontoit toutes les avantures de ſa jeuneſſe; & tout ce qu'il avoit vû faire de plus rémarquable aux Héros

de l'âge passé. La mémoire de ce sage Vieillard qui avoit vêcu trois âges d'hommes ; étoit comme une histoire des anciens tems gravée sur le marbre & sur l'airin.

Philoctete n'eût pas d'abord la même inclination pour Telemaque ; que Nestor. La haine qu'il avoit nourrie si long-tems dans son cœur contre Ulysse, l'éloignoit de son fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il sembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux Heros qui avoient renversé la ville de Troye. Mais enfin la modération de Telemaque vainquit tous les ressentimens de Philoctete ; il ne peut se défendre d'aimer cette vertu douce & modeste. Il prenoit souvent Telemaque, lui disoit ; Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainsi) votre pere & moi, je l'avouë, nous avons été long-tems ennemis l'un de l'autre, j'avoué même qu'après que nous eûmes fait tomber la superbe ville de Troye, mon cœur n'étoit pas encore appaisé : & quand je vous ai vû, j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulysse. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin la vertu ; quand elle est douce, simple, ingenuë & modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctete s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans son cœur tant de haine contre Ulysse.

Il faut, dit-il, réprendre mon histoire de plus haut. Je suivis par tout le grand Hercule qui a délivré la terre de tant de monstres, & devant qui les autres Héros n'étoient que comme sont les foibles roseaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux en presence de l'aigle. Ses malheurs & les miens vinrent d'une passion qui cause tous les désastres les plus affreux, c'est l'amour. Hercule qui avoit vaincu tant de monstres, ne pouvoit vaincre cette passion honteuse, & le cruel enfant Cupidon se joüoit de lui. Il ne pouvoit se ressouvenir sans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié sa gloire jusqu'à filer auprés d'Omphale Reine de Lydie comme le plus lâche & le plus effeminé de tous les hommes, tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoüé que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, & presque effacé la

gloire de tous ſes travaux. Cependant, ô Dieux ! telle eſt la foibleſſe & l'inconſtance des hommes, ils ſe promettent tout d'eux-mêmes, & ne reſiſtent à rien. Helas! le grand Hercule retomba dans les piéges de l'amour qu'il avoit ſi ſouvent deteſtez: il aima Dejanire. Trop heureux s'il eut été conſtant dans cette paſſion pour une femme qui fut ſon épouſe. Mais bien-tôt la jeuneſſe d'Iole, ſur le viſage de laquelle les graces étoient peintes, ravirent ſon cœur. Dejanire brûla de jalouſie, elle ſe reſſouvint de cette fatale tunique que le Centaure Neſſus lui avoit laiſſée en mourant, comme un moyen aſſuré de reveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique pleine du ſang venimeux du Centaure, renfermoit le poiſon des fléches dont ce monſtre avoit été percé. Vous ſçavez que les fléches d'Hercule qui tua ce perfide Centaure; avoient été trempées dans le ſang de l'Hydre de Lerne, & que ce ſang empoiſonnoit ces fléches, en ſorte que toutes les bleſſures qu'elles faiſoient étoient incurables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique, ſentit bien-tôt le feu devorant qui ſe gliſſoit juſques dans la moëlle de ſes os: pouſſoit des cris horribles dont le Mont Oeta raiſonnoit, & faiſoit retentir toutes les profondes vallées: la mer même en paroiſſoit émuë, les taureaux les plus furieux qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit auſſi affreux. Le malheureux Lychas qui lui avoit apporté de la part de Dejanire cette tunique, ayant oſé s'approcher de lui, Hercule dans le tranſport de ſa douleur le prit, le fit piroüetter comme un frondeur avec ſa fronde tourner la pierre qu'il veut jetter loin de lui. Ainſi Lychas lancé du haut de la montagne par la puiſſante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à coup en rocher qui garde encore la figure humaine, & qui étant toûjours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les ſages Pilotes. Après ce malheur de Lychas, je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule; je ſongeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner ſans peine d'une main les hauts ſapins

& les vieux chênes, qui depuis plusieurs siécles avoient méprisé les vents & les tempêtes. De l'autre mais il tâchoit en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique; elle s'étoit colée sur sa peau, & comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchiroit, il déchiroit aussi sa peau & sa chair, son sang ruisseloit & trempoit la terre. Enfin sa vertu surmontant sa douleur, il s'écria: Tu vois ô mon cher Philotecte, les maux que les Dieux me font souffrir: ils sont justes; c'est moi qui les ai offensez: j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangere; je peris, & suis content de perir pour appaiser les Dieux. Mais helas! cher ami, où est-ce que tu fuïs? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable Lychas une cruauté que je me reproche; il n'a sçu quel poison il me presentoit, il n'a point merité ce que je lui ai fait souffrir: mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois, & que je veüille t'arracher la vie? Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philotecte. Philoctete recevra dans son sein mon ame prête à s'envoler. C'est lui qui recuëillira mes cendres. Où es-tu donc! ô mon cher Philoctete, Philoctete; la seule esperance qui me reste ici bas?

A ces mots je me hâte de courir vers lui: il me tend les bras, & veut m'embrasser; mais il se retient dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Helas! dit-il, cette consolation même ne m'est plus permise. En parlant ainsi, il assemble tous les arbres qu'il vient d'abattre: il en fait un bucher sur le sommet de la montagne, il monte tranquillement sur le bucher; il étend la peau du Lion de Nemée, qui avoit si long-tems couvert ses épaules, lorsqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre pour abattre les monstres, & délivrer les malheurs; il s'appuye sur sa massuë, & il m'ordonne d'allumer le feu du bucher.

Mes mains tremblantes & saisies d'horreur, ne purent lui refuser ce cruel office; car la vie n'étoit plus pour lui un present des Dieux: tant elle lui étoit funeste. Je craignis même que l'ex-

cès de ses douleurs ne le transportât jusqu'à faire quelque chose indigne de cette vertu qui avoit étonné l'Univers. Comme il vit que la flâme commençoit à prendre au bucher ; c'est maintenant , s'écria-t'il , mon cher Philoctete , que j'éprouve ta veritable amitié ; car tu aimes mon honneur plus que ma vie : que les Dieux te le rendent ; je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre , ces fléches trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne. Tu sçais que les blessures qu'elles font sont incurables ; par elles tu seras invincible comme je l'ai été , aucun mortel n'osera combattre contre toi. Souviens toi que je meurs fidéle à notre amitié , & n'oublie jamais combien tu m'as été chair. Mais s'il est vrai que tu sois touché de mes maux , tu peux de même me donner une derniére consolation : promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort , ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis : Helas ! je le jurai même en arrosant son bucher de mes larmes : un rayon de joye parut dans ses yeux. Mais tout à coup un tourbillon de flâme qui l'envelopa étouffa sa voix , & le déroba presque à ma vûë. Je le voyois encore néanmoins à travers des flâmes avec un visage aussi serein que s'il eût été couronné de fleurs , & couvert de parfums dans la joye d'un festin délicieux au milieu de ses amis

Le feu consuma bien-tôt tout ce qu'il y avoit de terrestre & de mortel en lui. Bien-tôt il ne lui resta rien de tour ce qu'il avoit reçû dans sa naissance de sa mere Alcmene ? mais il conserva par l'ordre de Jupiter cette nature subtile & immortelle, cette flâme celeste qui est le vrai principe de vie & qu'il avoit reçû du pere des Dieux. Ainsi il alla avec eux sous les voutes dorée du brillant Olympe , boire le Nectar , où les Dieux lui donnerent pour épouse l'aimable Hebé , qui est la Déesse de la jeunesse , & qui versoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter , avant que Ganimede eut reçû cet honneur.

Pour moi je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces fléches qu'il m'avoit données pour m'élever au-dessus des Héros. Bien-tôt les Rois liguez entreprirent de venger Menelas de l'infame Pâris , qui avoit enlevé Helene , de renverser

verser l'Empire de Priam. L'Oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point esperer de finir heureusement cette guerre à moins qu'ils n'eussent les flêches d'Hercule.

Ulysse votre pere qui étoit toûjours le plus éclairé & le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siége de Troye, d'y apporter les flêches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déjà long-tems qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre. On n'entendois plus parler d'aucun nouvel exploit de ce Héros: les monstres & les scélerats récommençoient à paroître inpunément: les Grecs ne sçavoient que croire de lui: les uns disoient qu'il étoit mort, d'autres soûtenoient qu'il étoit allé jusques sous l'Ourse glacée dompter les Scytes; mais Ulysse soûtint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avoüer. Il me vint trouver dans un tems où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide qui eut une peine extrême à m'aborder, car je ne pouvois plus voir les hommes, je ne pouvois plus souffrir qu'on m'arrâchât du Mont Oeta, où j'avois vû périr mon ami: je ne songeois qu'à me répeindre l'image de ce Héros: & qu'à pleurer à la vûë de ces tristes lieux: mais la douce & puissante persuasion étoit sur les lévres de votre pere, il parut presqu'aussi affligé que moi: il versa des larmes: il sçût gagner insensiblement mon cœur & attirer ma confiance; il m'attendrit pour les Rois Grecs qui alloient combattre pour une juste cause; & qui ne pouvoient réüssir sans moi, il ne put jamais neanmois m'arracher le secret de la mort d'Hercule & que j'avois juré de ne dire jamais; mais il ne doutoit plus qu'il ne fut mort, & il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Helas! j'eus horreur de faire un parjure, en lui disant un secret que j'avois promis aux Dieux de ne le dire jamais: j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer; les Dieux m'en ont puni, je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule; ensuite j'allai joindre les Rois liguez qui me reçûrent avec la même joye qu'ils auroient reçu Hercule, même. Comme je passois dans l'Isle de Lemnos,

je voulois montrer à tous les Grecs ce que mes fléches pouvoient faire, me préparant à percer un daim qui se lançoit dans un bois, je lessai tomber par mégarde la flêche de l'arc sur mon pied; & elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussi-tôt j'éprouvai ces mêmes douleurs, qu'Hercule avoit souffertes; je remplissois nuit & jour l'Isle de mes cris; un sang noir & corrompu coulant de ma playe infectoit l'air, & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrêmité, châcun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes Dieux.

Ulysse qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai réconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préferoit l'interêt commun de la Grece, & la victoire, à toutes les raisons d'amitié ou de bien-séance particuliere. On ne pouvoit plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma playe, son infection, & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité: & de la plus noire trahison. Helas! j'étois aveugle, & ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irritez.

Je demeurai presque pendant tout le siége de Troye seul, sans secours, sans esperance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette Isle deserte & sauvage: où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette solitude une caverne vuide, dans un rocher qui élevoit vers le Ciel deux pointes semblables à deux têtes. De ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches à la fureur desquelles j'étois exposé nuit & jour; j'amassai quelques feüilles pour me coucher; il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossiérement travaillé, & quelques habits dechirez, dont j'enveloppois ma playe pour arrêter le sang, & dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là

abandonné des hommes, & livré à la colere des Dieux je passois mon tems à percer de mes fléches les colombes & les autres oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture; il falloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller ramasser ma proye: ainsi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs en partant me laisserent quelques provisions, mais elles durerent peu. J'allumois de feu avec des cailloux. Cette vie toute affreuse qu'elle est, m'auroit paru douce loin des hommes ingrats & trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, & si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste avanture. Quoi! disois-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grece, & puis l'abandonner dans cette Isle deserte pendant son sommeil! Car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, & combien je versai de larmes à mon reveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Helas! cherchant de tous côtez dans cette Isle sauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur.

En effet il n'y a ni port ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y on jettez, & on n'y peut esperer de societé que par de naufrages; encore même ceux qui venoient en ce lieu n'osoient me prendre pour me ramener; ils craignoient la colere des Dieux, & celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur, la faim; je nourrissois une playe qui me devoroit l'esperance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout à-coup revenant de chercher des plantes medicinales pour ma playe, j'apperçus dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier & d'une taille de Héros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards, & la demarche: son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion & l'embarras; il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans & douloureux dont je faisois retentir les

échos de tout le rivage, & attendrirent son cœur. O Etranger, lui disois-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette Isle inhabitée ? Je réconnois l'habit de Grec, cet habit qui m'est encore si cher ! O qu'il me tarde d'entendre ta voix & de trouver sur tes lévres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, & que je ne puis parler à personne depuis si long tems dans cette solitude ! Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Neoptoleme m'eut dit ? Je suis Grec, que je m'écriai;O douce parole après tant d'années de silence & de douleur sans consolation. O mon fils ! quel malheur, quelle tempête ou plûtôt quel vent favorable ta conduit ici pour finir mes maux ! Il me répondit ! je suis de l'Isle de Scytos, j'y retourne; on dit que je suis fils d'Achille, tu sçais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité, je lui dis ! O fils d'un Pere que j'ai tant aimé ! cher nourrisson de Licomede, comment viens-tu donc ici ? d'où viens-tu? Il me répondit qu'il venoit du siége de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la prémiere expedition ? Et toi, me dit-il, en étois-tu ? Alors je lui répondis ? Tu ne connois,je le vois bien,ni le nom de Philoctete, ni ses malheurs. Helas ! infortuné que je suis, mes persecuteurs m'insultent dans ma misere ! la Grece ignore que je souffre ; ma douleur augmente, les Atrides m'ont mis en cet état? que les Dieux le leur rendent.

Ensuite je lui racontai de quelle maniére les Grecs m'avoient abandonné. Aussi-tôt qu'il eut écoûté mes plaintes, il fit les siennes. Après la mort d'Achille, me dit.... (D'abord je l'interrompis, en lui disant : quoi ! Achille est mort ? Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton pere.) Neoptoleme me répondit vous me consolez en m'interrompant; qu'il m'est doux de voir Philoctete pleurer mon pere !

Néoptoleme réprenant son discours, me dit; Après la mort d'Achille, Ulisse & Phenix me vinrent chercher, assûrant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'amener, car la douleur de la

mort d'Achille, & le desir d'heriter de sa gloire dans cette célébre guerre, m'engageoient assez à les suivre. J'arrive au siége, l'armée s'assemble autour de moi, châcun jure qu'il revoit Achille; mais, helas! il n'étoit plus jeune & sans expérience: je croyois pouvoir tout esperer de ceux qui me donnoient tant de loüanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pere; ils me répondent cruellement; tu auras le reste de ce qui lui appartenoit; mais pour ses armes, elles sont destinées à Ulysse.

Aussi-tôt je me trouble, je pleure, je m'emporte mais Ulysse sans s'émouvoir, me disoit; Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les perils de ce long siége; tu n'as pas mérité de telles armes, & tu parles déjà trop fierément; jamais tu ne les auras. Dépoüillé injustément par Ulysse, je m'en rétourne dans l'Isle de Scytos, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi puisse être l'ami des Dieux! O Philoctete j'ai tout dit.

Alors je demandai à Neoptoleme comment Ajax Telamonien n'avoit pas empêché cette injustice. Il est mort; me répondit-il, il est mort, m'écriai je! Ulysse ne meurt pas, au contraire il fleurit dans l'armée. Ensuite je demandai des nouvelles d'Antiloque fils du sage Nestor, & de Patrocle si cheri par Achille; ils sont morts aussi; me dit-il. Aussi-tôt je m'écriai encore; Quoi morts! Helas! que me dis-tu? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons & épargne les méchans. Ulysse est donc envie, Tersite l'est aussi sans doute. Voilà ce que font les Dieux; & nous loüerions encore?

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre pere Neoptoleme, continuoit à me tromper. Il ajoûta ces tristes paroles; Loin de l'armée Grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage Isle de Scythos. Adieu, que les Dieux vous guérissent.

Aussi tôt je lui dis; O mon fils je te conjure par les manes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me pas laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner, jette-moi

à la proüe, à la poupe, dans la sentine même, par tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que des grands cœurs qui sçachent combien il y a de gloire à être bon ; ne me laisse point en un desert où il n'y a aucun vestige d'homme ; mene moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin du Mont Oeta, de Trachine, & des bords agréables du fleuve Sperchius : renvoye-moi à mon pere Helas ! que je crains qu'il ne soit mort ! je lui avois mandé de m'envoyer un vaisseau ; où il est mort, ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma misere, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils ! souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prosperité, doit craindre d'en abuser, & secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excés de la douleur me faisoit dire à Neoptoleme ; Il me promit de m'amener. Alors je m'écriai encore ; O heureux jour ! ô aimable Neoptoleme, digne de la gloire de ton pere ! Chers compagnons de ce voyage souffrez que je dise adieu à cette triste demeure.

Voyez où j'ai vêcu ; comprenez ce que j'ai souffert ; nul autre n'eût pû le souffrir ; mais la necessité m'avoit instruit, & elle apprend aux hommes ce qu'il ne pourroient jamais sçavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne sçavent rien, ils ne connoissent ni les biens ni les maux, ils ignorent les hommes, ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc & mes flèches.

Neoptoleme me pria de souffrir qu'il baisât mes armes si célebres & consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis ; tu peux tout, c'est toi ; mon fils qui me rends aujourd'hui la lumiere, ma patrie, mon pere accablé de vieillesse, mes amis, moi-même ; tu peux toucher ces armes, & te vanter d'être seul d'entre les Grecs qui ait merité de les toucher. Aussi-tôt Neoptoleme entre dans la grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sçai plus ce que je fais, je demande un glaive tranchant pour couper mon pied, je m'écrie ; O mort tant desirée, que ne viens tu ! ô jeune homme, brûle-moi tout-à-

l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter ! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus se relever. De ce transport de douleur je tombe soudainement selon ma coûtume dans un assoupissement profond, une grande sueur commença à me soulager ; un sang noir & corrompu coula de ma playe. Pendant mon sommeil il eut éte facile à Neoptoleme d'emporter mes armes & de partir ; mais il étoit fils d'Achilles, & n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus son embarras : il soûpiroit comme un homme qui ne sçait pas dissimuler, & qui agit contre son cœur. Me veuxtu donc surprendre, lui dis je ? Qu'y a-t'il donc ! Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez, au siege de Troye. Je répris aussi-tôt ; Ah ! qu'as-tu dit ; mon fils ! rend moi cet arc ? si je suis trahi, ne m'arrache pas la vie. Helas ! il ne répondit rien, il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette Isle ? ô bêtes farouches ! ô rochers escarpez ! c'est à vous que je me plains, car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre ; vous êtes accoûtumez à mes gemissemens. Faut il que je sois trahi par le fils d'Achille ? Il m'enleve l'arc sacré d'Hercule ? il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi ; il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O s'il m'eût ataqué dans ma force ! Mais encore à present ce n'est que par surprise ; que ferai-je ? Rends, mon fils, sois semblable à ton pere, semblable à toi-même. Que dis-tu ? Tu ne dis rien ! O rocher sauvage, je viens à toi, nud, miserable, abandonné, sans nourriture ; je mourrai seul dans cet antre ; n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me devoreront, n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant, quelque conseil te pousse, rends moi mes armes, va-t'en.

Neoptoleme les larmes aux yeux, disoit tout bas ; Plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scytos ! Cependant je m'écrie ; Ah ! que vois-je ! N'est-ce pas Ulysse ? Aussi-tôt j'entends sa voix, & il me répond ; Oüi c'est moi. Si le sombre Royaume de Pluton se fut entr'ouvert ; & que j'eusse vû le noir Tartare que les Dieux

mêmes craignent d'entrevoir ; je n'aurois pas été saisi? je l'avoüe, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore ; O terre de Lemnos, je te prends à témoin ! O Seil tu le vois ;& tu souffres ? Ulysse me répondit sans s'émouvoir ; Jupiter le veut ; & je l'éxecute. Oses-tu, lui disois-je nommer Jupiter? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, & qui souffre en executant ce que tu obliges de faire ; ce n'est pas pour vous tromper ; me dit Ulysse, ni pour vous nuire que nous venons; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverserTroye, & vous ramener dans votre patrie. C'est vous, & non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctete.

Alors je dis à votre pere tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer ; puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats & de tous les plaisirs, joüis de ton bonheur avec les Atrides ; laisse-moi ma misere & ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne suis plus rien, je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne sçaurois partir que mes crimes & l'infection de ma playe troubleroient les sacrifices ? O Ulysse, auteur de mes maux, que les Dieux puissent te... Mais les Dieux ne m'écoûtent point au contraire ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais ! O Dieux! s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse, alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainsi votre pere tranquille me régardoit avec un air de compassion comme un homme qui loin d'être fâché ; supporte & excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois semblable à un rocher, qui sur le sommet d'une montagne se joüe de la fureur des vents, laisse épuiser leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre pere demeurant dans le silence attendoit que ma colere fut épuisée ; car il sçavoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affoiblir par une espèce de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles ; O Philoctete ! qu'a-

vez-vous fait de votre raiſon & de votre courage. Voici le moment de s'en ſervir. Si vous refuſez de nous ſuivre pour remplir les grands deſſeins de Jupiter ſur vous, adieu, vous êtes indigne d'être le liberateur de la Grece, & le deſtructeur de Troye. Démeurez à Lemnos ; ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit deſtinée. Neoptoleme, partons ; il eſt inutile de lui parler, la compaſſion pour un ſeul homme ne doit pas nous faire abandonner le ſalut de la Grece entiere.

Alors je me ſentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ſes petits, elle remplit les forêts de ſes mugiſſemens. O caverne ! dis-je, jamais je ne te quitterai, tu ſeras mon tombeau! O ſejour de ma douleur ! plus de nourriture ; plus d'eſperance ! qui me donnera un glaive pour me percer ? O ſi les oiſeaux de proye pouvoient m'enlever Je ne les percerai plus de mes flêches. O arc précieux! arc ſacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule ! s'il te reſte encore quelque ſentiment n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'eſt plus dans les mains de ton fidéle ami, il eſt dans les mains impures & trompeuſes d'Ulyſſe, oiſeaux de proye, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flêches. Miſerable ! je ne puis vous nuire, venez me dévorer ou plûtôt que la foudre de l'implacable Jupiter m'écraſe !

Votre pere ayant tenté tous les autres moyens pour me perſuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes ; il fit ſigne à Neoptoleme, qui me les rendit auſſi-tôt. Alors je lui dis ; digne fils d'Achille, tu monſtres que tu l'es ; laiſſe-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une fléche contre votre pere ; mais Neoptoleme m'arrêta ; en me diſant ; La colere vous trouble, & vous empéche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulyſſe, il paroiſſoit auſſi tranquille contre mes flêches que contre mes injures. Je me ſentis touché de cette intrepidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce premier tranſport me ſervir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre ; mais comme mon reſſentiment n'étoit pas encore appai-

se, j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssois tant. Cependant Neoptoleme me disoit; Sçachez que le divinHelenus fils de Priam, étant sorti de la ville de Troye par l'ordre & par l'inspiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troye tombera, a-t'il dit; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flêches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troye, les enfans d'Esculape le gueriront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé ! j'étois touché de la naïveté de Neoptoleme; & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc; mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour, s'il falloit ceder à Ulysse, & une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra-t'on, disois je en moi-même, avec Ulysse & avec Adrides ? que croira-t'on de moi.

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à coup j'entens une voix plus qu'humaine; je vois Hercule dans un nuage éclatant, il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, & ses manieres simples ? mais il avoit une hauteur & une majesté qui n'avoient jamais paru si grandes en lui quand il domptoit les monstres. Il me dit.

Tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sçais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité. Il faut que tu aillles avec le fils d'Achilles pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras, tu perceras de mes fléches Pâris auteur de tant de maux. Après la prise de Troye, tu envoyeras de riches dépoüilles à Pœan ton pere sur le Mont Oeta; ces dépoüilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire dûë à mes fléches. Et toi, ô fils d'Achille ! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctete; ni Philoctete sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proye. J'envoyerai Esculape à Troye pour guérir Philoctete. Sur-tout; ô Grecs, aimez & observez la Réligion, le reste meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai O heureux jour, douce lumiére, tu te montres enfin après tant d'années ! Je t'obéïs, je parts après avoir ſalué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, Nymphes de ces prez humides ; je n'entendrai plus le bruit ſourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai ſouffert les injures de l'air. Adieu promontoire où l'Echo repeta tant de fois mes gemiſſemens. Adieu douces fontaines qui me futes ſi amaires. Adieu, ô terre de Lemnos, laiſſe moi partir heureuſement, puiſque je vais où m'appelle la volonté des Dieũx & mes amis.

Ainſi nous partimes, nous arrivâmes au ſiége de Troye. Machaon & Podalyre par la divine ſcience de leur pere eſculape me guérirent, où du moins me mirent dans l'Etat où vous me voyez. Je ne ſouffre plus ; j'ai trouvé toute ma vigueur : mais je ſuis un peu boiteux. Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche, qu'un chaſſeur perce de ſes traits. Bien tôt Ilion fut reduit en cendres, vous ſçavez le reſte. J'avois néanmoins encore je ne ſçai quelle averſion pour le ſage Ulyſſe, par le ſouvenir de mes maux ; & ſa vertu ne pouvoit appaiſer ce reſſentiment : mais la vûë d'un fils qui lui reſſemble, & que je ne pus m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pere même.

Fin du quinziéme Livre.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE

LIVRE SEIZIE'ME.

SOMMAIRE.

Telemaque entre en different avec Phalante pour des prisonniers qu'ils disputent. Il se combat & vaint Hippias, qui méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frere Phalante. Mais étant peu content de sa victoire; il gemit en secret de sa témérité & de sa faute qu'il voudroit réparer. Au même tems Adraste Roi des Dauniens étant informé que les Rois alliez ne songent qu'à pacifier le different de Telemaque d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu; commence l'attaque par le quartier de Phalante, tuë son frere Hippias, & Phalante lui-même est tout percé de ses coups.

PENDANT que Philoctete avoit raconté ainsi ses avantures, Telemaque étoit demeuré comme suspendu & immobile. Ses yeux etoient attachez sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions differentes qui avoient agité Hercule, Philoctete, Ulysse, Neoptoleme paroissoient tour à tour sur le visage naïf de Telemaque, à mesure qu'elles étoient répresentées. Dans la suite de cette narration, quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctete sans y penser; quelquefois il paroissoit

rêveur comme un homme qui pense profondement à la suite de ses affaires. Quand Philoctete dépeignoit l'embarras de Neoptoleme, qui ne sçavoit point dissimuler, Telemaque paroissoit dans le même embarras; & dans ce moment on l'auroit pris pour Neoptoleme.

L'armée des Alliez marchoit en bon ordre contre Adraste Roi des Dauniens, qui méprisoit les Dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Telemaque trouva de grandes difficultez pour le ménager parmi tant de Rois jaloux les uns des autres. Il falloit ne se rendre suspect à aucun, & se faire aimer de tous. Son naturel étoit bon & sincere, mais peu caressant; il ne s'avisoit guéres de ce qui pouvoit faire plaisir aux autres; il n'étoit point attaché aux richesses, mais il ne sçavoit point donner. Ainsi avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroissoit ni obligeant, ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni réconnoissant des soins qu'on prenoit pour lui ni attentif à distinguer le merite. Il suivoit son goût sans réflexion; sa mere Penelope l'avoit nourri malgré Mentor dans une hauteur & dans une fierté qui ternissoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il se régardoit comme étant d'une autre nature que le reste des hommes, les autres ne lui sembloient mis sur la terre par les Dieux, que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses désirs & pour rapporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le servir étoit, selon lui, une assez haute récompense pour ceux qui le servoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impossible, quand il s'agissoit de le contenter: & les moindres rétardemens irritoient son naturel ardent.

Ceux qui l'avoient vû ainsi dans son naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer aucune autre chose que lui-même; qu'il n'étoit sensible qu'à sa gloire & à son plaisir. Mais cette indifference pour tous les autres, & cette attention continuelle sur lui-même, ne venoient que du transport continuel où il étoit jetté par la violence de ses passions. Il avoit été flaté par sa mere dès le berceau, & il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élevation. Les rigueurs de la fortune qu'il sentit dès sa premiere

jeunesse, n'avoient pu moderer cette impetuosité & cette hauteur. Dépourvû de tout, abandonné, exposé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de sa fierté. Elle se relevoit toûjours comme la palme souple se releve sans cesse d'elle-même, quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser.

Pendant que Telemaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroissoient point; ils diminuoient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpez, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un seul homme capable de le dompter, Telemaque plein d'une noble ardeur ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor; mais aussi un seul de ses régards l'arrêtoit tout-à-coup dans sa plus grande impetuosité; il entendoit d'abord ce que signifioit ce régard. Il rappelloit aussi-tôt dans son cœur tous les sentimens de vertu. Sa sagesse rendoit en un moment son visage doux & serain. Neptune quand il éleve son trident, & qu'il ménace les soulevez, n'appaise point plus soudainement les noires tempêtes.

Quand Telemaque se trouva seul, toutes ses passions suspenduës comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours; il ne put souffrir l'arrogance des Lacedemoniens; & de Phalante qui étoit à leur tête. Cette Colonie qui étoit venuë fonder Tarente, étoit composée de jeunes hommes nez pendant le siége de Troye qui n'avoient eu aucune éducation; leur naissance illegitime, le déreglement de leurs meres, la licence dans laquelle ils avoient été élevez, leur donnoient je ne sçai quoi de farouche & de barbare. Ils ressembloient plûtôt à une troupe de brigands, qu'à une Colonie Grecque.

Phalante en toute occasion cherchoit à contrédire Telemaque. Souvent il l'interrompoit dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans experience. Il en faisoit des railleries, le traitant de foible & d'effeminé, il faisoit remarquer aux chefs de l'armée ses moindres fautes. Il tâchoit de semer par tout la jalousie, & de rendre la fierté de Telemaque odieuse à tous les Alliez.

Un jour Telemaque ayant fait sur les Dauniens

quelques prisonniers ; Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, disoit-il, qui à la tête de ces Lacedemoniens avoit defait cette troupe d'ennemis, & que Telemaque trouvant les Dauniens déja vaincus & mis en fuïte, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Telemaque soûtenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire sur les Dauniens. Ils alloient tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des Rois alliez Telemaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante ; ils se fussent battus sur le champ., si on ne les eût arrêtez.

Phalante avoit un frere nommé Hippias, célebre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force & par son adresse. Pollux, disoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceste ; Castor n'eût pû le surpasser pour conduire un cheval ; il avoit presque la taille & la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit ; car il étoit encore plus querelleux & plus brutal qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias ayant vû avec quelle hauteur Telemaque avoit menacé son frere, va à la hâte prendre les prisonniers pour les mener à Tarente sans attendre le jugement de l'assemblée. Telemaque à qui on vint le dire en secret ; sortit en fremissant de rage ; tel qu'un sanglier écumant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé, on le voyoit errer dans le camp ; cherchant des yeux son ennemi ; & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre ; & en le voyant, la fureur se rédouble.

Ce n'étoit plus ce sage Telemaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor ; c'étoit un phrenetique, ou un lion furieux. Aussi tôt il crie à Hippias, Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes ! Arrête, nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépoüilles de ceux que j'ai vaincus Tu ne les conduiras point à Tarente ; va, descends tout à l'heure dans les rives sombres du Styx. Il dit, & il lança son dard ; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put mesurer son coup ; le dard ne toucha point Hippias. Aussitôt Telemaque prend son épée, dont la garde é-

la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en étoit servi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit été teinte du sang de plusieurs fameux Capitaines des Epiretes, dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Telemaque eut tiré cette épée, qu'Hippias qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompit dans leurs mains, ils se saisirent, se serrerent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer; le feu brille dans leurs yeux; ils se relevent, ils s'élancent, ils sont alterez de sang. Les voilà aux prises, pieds contre pieds, mains contre mains: ces deux corps entrélassez paroissoient n'en faire qu'un. Mais Hippias d'un âge plus avancé, sembloit devoir accabler Telemaque, dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse. Déja Telemaque hors d'haleine sentoit ses genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé, rédouble ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulysse, il alloit porter la peine de sa temerité & de son emportement, si Minerve qui veilloit de loin sur lui, & qui ne le laissoit dans cette extrêmité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Elle ne quitta point le Palais de Salante. Mais elle envoya Iris la prompte Messagere des Dieux. Celle-ci volant d'une aîle legere, fendoit les espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumiere que peignoit un nuage de mille couleurs; elle ne se reposa que sur les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des Alliez? elle voit de loin la querelle, l'ardeur & les efforts de deux combattans; elle frémit à la vûë du danger où étoit le jeune Telemaque, elle s'approche enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs subtiles, dans le moment où Hippias sentant toute sa force se crut victorieux; elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve, de l'Egide que la sage Déesse lui avoit confié. Aussi-tôt Telemaque, dont les forces étoient épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble; il sent je ne sçai

quoi de divin qui l'étonne, & qui l'accable. Telemaque le presse & l'attaque : tantôt dans une situation, tantôt dans une autre, il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se rassûrer, enfin il le jette par terre, & tombe sur lui. Un grand chêne du Mont-Ida, que la hâche a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti ne fait pas un plus horrible bruit en tombant ; la terre en gémit ; tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse étoit revenuë avec la force au dedans de Telemaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainsi le frere d'un des Rois alliez qu'il étoit venu secourir : il rappella lui-même avec confusion les sages conseils de Mentor. Il eut honte de sa victoire, & vit bien qu'il avoit merité d'être vaincu. Cependant Phalante transporté de fureur, accouroit au secours de son frere ; il eut percé Telemaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eut craint de percer aussi Hippias que Telemaque tenoit sous lui dans la poussiere. Le fils d'Ulysse eut pû sans peine ôter la vie à son ennemi ; mais sa colere étoit appaisée, il ne songeoit plus qu'à réparer sa faute en montrant de la modération. Il se leve en disant ; O Hippias ! il me suffit de vous voir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse. Vivez, j'admire votre force votre courage. Les Dieux m'ont protegé, cedez à leur puissance, ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens. Pendant que Telemaque parloit ainsi, Hippias se relevoit couvert de poussiere & de sang, plein de honte & de rage. Phalante n'osoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si génereusement à son frere ; il étoit en suspens & hors de lui-même. Tous les Rois alliez accoururent ; ils menerent d'un côté Telemaque, & de l'autre Phalante & Hippias, qui ayant perdu sa fierté, n'osoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit assez s'étonner que Telemaque dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eut pu renverser Hippias, semblable en force & en grandeur à ces Geans enfans de la terre, qui tenterent autrefois de chasser de l'Olympe les Immortels.

Mais le fils d'Ulysse étoit bien éloigné de joüir du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente honteux de sa faute ; & ne pouvant plus se supporter lui-même, il gémissoit de sa promptitude. Il réconnoissoit combien il etoit injuste & déraisonnable dans ses emportemens : il trouvoit je ne sçai quoi de vain, de foible & de bas dans cette hauteur démesurée. Il réconnoissoit que la veritable grandeur n'est que dans la modération, la justice, la modestie, & l'humanité il le voyoit : mais il n'osoit esperer de se corriger après tant de rechûtes ; il étoit aux prises avec lui-même, on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente ; ne pouvant se resoudre à se rendre dans aucune societé, & se punissant soi-même. Helas ! disoit il, oserai-je te voir Mentor ? Suis je le fils d'Ulysse : le plus sage & le plus patient des hommes ? Suis-je venu porter la division & le désordre dans l'armée des Alliez ? Est-ce leur sang où celui des Dauniens leurs ennemis que je suis venu répandre ; J'ai été temeraire ; je n'ai pas sçû lancer mon dard ; je me suis exposé avec Hippias à des forces inegales : je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe ? je ne serois plus, non je ne serois plus ce témeraire Telemaque, ce jeune insensé qui ne profite d'aucun conseil, ma honte finiroit avec ma vie. Helas ! si je pouvois au moins esperer de ne plus faire ce que je suis desolé d'avoir fait ! trop heureux ! Mais peut être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeste victoire ! ô loüanges que je ne puis souffrir, & qui sont de cruels réproches de ma folie !

Pendant qu'il étoit seul & inconsolable, Nestor & Philoctete le vinrent trouver. Nestor voulut lui rémontrer le tort qu'il avoit : mais ce sage vieillard reconnoissant bien-tôt la desolation du jeune homme, changea ses graves rémontrances en des paroles de tendresse pour adoucir son desespoir.

Les Princes alliez étoient arrêtez par cette que-

reille, & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir reconcilié Telemaque avec Phalante & Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avoient suivi Telemaque dans cette guerre: tout étoit dans le trouble par la faute du seul Telemaque: & Telemaque qui voyoit tant de maux presens & de périls pour l'avenir dont il étoit l'auteur s'abandonnoit à une douleur amere. Tous les Princes étoient dans un extrême embarras. Ils n'osoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Telemaque & les Tarentins de Phalante ne combâtissent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au dedans du camp où ils étoient gardez de près. Nestor & Philoctete alloient & revenoient sans cesse de la tente de Telemaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor, & l'autorité du grand Philoctete, ne pouvoient moderer ce cœur farouche, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours plein de rage de son frere Hippias. Telemaque étoit bien plus doux; mais il etoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient consternées: tout le camp paroissoit comme une maison désolée qui vient de perdre un pere de famille, l'appui de tous ses proches, & la douce esperance de ses petits enfans.

Dans ce désordre & cette consternation de l'armée: on entend tout à coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de hennissemens de chevaux, de cris d'hommes; les uns vainqueurs & animez au carnage, les autres ou fuyans, ou mourans, ou blessez. Un tourbillon de poussiere forme un épaix nuage qui couvre le Ciel, qui enveloppe tout le camp. Bien tôt à la poussiere se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air, & qui ôtoit la respiration. On entendit un bruit sourd semblable à celui des tourbillons de flâme que le Mont Etna vomit du fond de ses entrailles embrasées, lorsque Vulcain avec ses Cyclopes y forge des foudres pour le pere des Dieux. L'épouvante saisit les cœurs.

Adrafte vigilant & infatigable, avoit furpris les Alliez; il leur avoit caché fa marche, & il étoit inftruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne prefque inacceffible, dont les Alliez avoient faifi prefque tous les paffages: tenant ces défilez, ils fe croyoient en pleine fûreté, & prétendoient même pouvoir par fes paffages qu'ils occupoient, tomber fur l'ennemi derriere la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient, leur feroient venus. Adrafte, qui répandoit l'argent à pleines mains pour fçavoir le fecret de fes ennemis, avoit appris leur refolution?Neftor & Philoctete,ces deux Capitaines d'ailleurs fi fages & experimentez, n'étoient pas affez fecrets dans leurs entreprifes. Neftor dans ce declin de l'âge,fe plaifoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque loüange. Philoctete naturellement parloit moins, mais il étoit prompt; & fi peu qu'on excitât fa vivacité, on lui faifoit dire ce qu'il avoit réfolu de faire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de fon cœur pour en tirer les plus importans fecrets. On n'avoit qu'à l'irriter:alors fougueux & hors de lui-même,il éclatoit par des ménaces; il fe vantoit d'avoir des moyens fûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de fes moyens,il fe hâtoit de les expliquer inconfiderément,& le fecret le plus intime échappoit du fond de fon cœur. Semblable à un vafe précieux, mais zelé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieufes, le cœur de ce grand Capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traitres corrompus par l'argent d'Adrafte, ne manquoient pas de fe joüer de la foibleffe de ces deux Rois. Ils flatoient fans ceffe Neftor par des vaines loüanges, ils lui rapelloient fes victoires paffées, admiroient fa prévoyance, ne fe laffoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté, ils tendoient des piéges continuels à l'humeur impatiente de Philoctete; ils ne lui parloient que des difficultez, de contre-tems, de dangers, d'inconveniens, de fautes irremediables. Auffi-tôt que ce naturel prompt étoit enflâmé, fa fageffe l'abandonuoit, & il n'étoit plus le même homme.

Telemaque malgré les défauts que nous avons vûs, étoit bien plus prudent pour garder le fecret. Il y étoit accoûtumé par fes malheurs,& par la né-

cessité où il avoit été dès son enfance de se cacher aux amans de Penelope. Il sçavoit taire un secret sans dire aucun mensonge. Il n'avoit point même cet air reservé & misterieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets. Il ne paroissoit point chargé du secret qu'il devoit garder :on le trouvoit toûjours libre,naturel,ouvert, comme un homme qui a son cœur sur ses lévres. Mais en disant tout ce que l'on pouvoit dire sans consequence, il sçavoit s'arrêter précisement & sans affectation aux choses qui pouvoient donner quelque soupçon, & entâmer son secret.Parlà son cœur étoit impénetrable & inaccessible; ses meilleurs amis même ne sçavoient que ce qu'ils croyoient utile de leur découvrir pour en tirer de sages conseils, & n'y avoit que le seul Mentor pour lequel il n'avoit aucune reserve.Il se confioit à d'autres amis,mais à divers degrez, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur sagesse.

Telemaque avoit souvent remarqué que les resolutions du conseil se répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Nestor & Philoctete : mais ces deux hommes si experimentez ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire.La vieillesse n'a plus rien de souple, la longue habitude la tient comme enchaînée ! elle n'a plus de ressource contre ses défauts. Semblable aux arbres dont le tronc rude & noüeux s'est endurci par le nombre des années, & ne peut plus se redresser, les hommes à un certain âge ne peuvent presque plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui sont entrées jusques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils le connoissent ; mais trop-tôt; ils gémissent en vain : & la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope nommé Eurimaque, flateur insinuant, sçachant s'accommoder à tous les goûts & à toutes les inclinations des Princes, inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis, il devinoit celui qui seroit le plus agréable. Il étoit plaisant, railleur, contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une loüange délicate, qui fut bien reçûë des hommes les plus modestes.

Il étoit grave avec les graves, enjoüé avec ceux qui étoient d'une humeur enjoüée. Il ne lui coûtoit rien de prendre toutes ſortes de formes. Les hommes ſinceres & vertueux qui ſont toûjours les mêmes, & qui s'aſſujettiſſent aux regles de la vertu, ne ſçauroient jamais être auſſi agréables aux Princes, que ceux qui flatent leurs paſſions dominantes. Eurimaque ſçavoit la guerre; il étoit capable d'affaires; c'étoit un avanturier qui s'étoit donné à Neſtor, & qui avoit gagné ſa confiance. Il étoit du fond de ſon cœur un peu vain & ſenſible aux loüanges, tout ce qu'il en vouloit ſçavoir.

Quoique Philoctete ne ſe confiât point à lui, la colere & l'impatience faiſoient en lui ce que la confiance faiſoit dans Neſtor. Eurimaque n'avoit qu'à le contrédire, en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçû de grandes ſommes d'Adraſte, pour lui mander tous les deſſeins des Alliez. Ce Roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de Transfuges qui devoient l'un aprés l'autre s'échaper du camp des Alliez, & rétourner au ſien. A meſure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire ſçavoir à Adraſte, Eurimaque faiſoit partir un de ces Transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces Transfuges ne portoient point de lettres. Si on les ſurprenoit, on ne trouvoit rien qui put rendre Eurimaque ſuſpect.

Cependant Adraſte, prévenoit toutes les entrepriſes des Alliez. A peine une reſolution étoit-elle priſe dans le Conſeil, que les Dauniens faiſoient préciſement ce qui étoit néceſſaire pour en empêcher le ſuccès. Telemaque ne laiſſoit point d'en chercher la cauſe, & d'exciter la défiance de Neſtor & de Philoctete; mais ſon ſoin étoit inutile. Ils étoient aveuglez.

On avoit reſolu dans le Conſeil d'attendre les troupes nombreuſes qui devoient arriver, & on avoit fait avancer ſecrettement pendant la nuit les cent vaiſſeaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer très-rude où elles devoient arriver, juſqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on ſe croyoit en ſûreté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voiſine, qui eſt une côte preſque inacceſſible de l'Apennin. L'armée

étoit campée sur les bords du fleuve Galese, assez près de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en pâturages & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraste étoit derriére la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit passer; mais comme il sçût que les Alliez étoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand secours, que les vaisseaux attendoient des troupes qui devoient arriver, & que l'armée étoit divisée par la querelle de Telemaque avec Phalante, il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit sur le bord de la mer, & passa par des chemins qu'on avoit crû absolument inpratiquables. Ainsi la hardiesse & le travail surmontent les plus grands obstacles; il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui sçavent oser souffrir; ainsi ceux qui s'endorment, comptans que les choses difficiles sont impossibles, méritent d'être surpris & accablez. Adraste surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenoient aux Alliez Comme ces vaisseaux étoient mal-gardez & qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance, & s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galese, puis il remonta très promptement sur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les postes avancez autour du camp vers la riviére, crurent que les vaisseaux leur amenoient des troupes qu'on attendoit; on poussa d'abord de grands cris de joye. Adraste & ses soldats descendirent avant qu'on put les réconnoître. Ils tombent sur les Alliez qui ne se défient de rien, il les trouve dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chef, sans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrerent avec tant de vigueur, que cette jeunesse Lacedemonienne étant surprise ne put résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes & qu'ils s'embarrassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp. Aussi-tôt la flâme s'éleve des pavillons, monte jusqu'aux nuës; le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde une campagne, & qui entraine par sa rapidité les grands chaînes avec leurs profondes racines; les moif-

ſons ; les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pouſſe impétueuſement la flâme du pavillon en pavillon, & bien-tôt tout le camp eſt comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embraſée. Phalante qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remedier. Il comprend que toutes ſes troupes vont perir dans cette incendie, ſi on ne ſe hâte d'abandonner le camp, mais il comprend auſſi bien cette retraite eſt à craindre devant un ennemi victorieux ; il commence à faire ſortir ſa jeuneſſe Lacedemonienne encore à demi deſarmée, mais Adraſte ne les laiſſe point reſpirer. D'un côté une troupe d'Archers adroits perce de fléches innombrables les ſoldats de Phalante ; de l'autre des Frondeurs jettent une grêle de groſſes pierres. Adraſte lui-même l'épée à la main marchant à la tête d'une troupe choiſie des plus intrépides Dauniens, pourſuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent. Il moiſſonne par le fer tranchant tout ce qui a échapé au feu, il nage dans le ſang, il ne peut s'aſſouvir de carnage, les lions & les tygres n'égalent point ſa furie quand ils égorgent les Bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante ſuccombent ; & le courage les abandonne. La pâle mort conduite par une furie infernale, dont la tête eſt heriſſée de ſerpens, glace le ſang de leurs vaines, leurs membres engourdis ſe roidiſſent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'eſperance de la fuite. Phalante à qui la honte & le deſeſpoir donne encore un reſte de force & de vigueur éleve les mains & les yeux vers le Ciel ; il voit tomber à ſes pieds ſon frere Hippias ſous les coups de la main foudroyante d'Adraſte. Hippias étendu par terre ſe roule dans la pouſſiere : un ſang noir & boüillonnant ſort comme un ruiſſeau de la profonde bleſſure qui lui traverſe le côté ; ſes yeux ſe ferment à la lumiere ; ſon ame furieuſe s'enfuit avec tout ſon ſang. Phalante lui-même tout couvert du ſang de ſon frere, & ne pouvant le ſécourir, ſe voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverſer ſon bouclier eſt percé de mille traits. Il eſt bleſſé en pluſieurs endroits de ſon corps ; il ne peut plus rallier ſes troupes fugitives. Les Dieux le voyent, & ils n'en ont aucune pitié.

Fin du ſeiziéme Livre.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE

LIVRE DIXSEPTIE'ME.

SOMMAIRE.

Telemaque s'étant révitu de ses armes divines court au secours de Phalante, renverse d'abord Iphicles fils d'Adraste, répousse l'ennemi victorieux, & remporteroit sur lui une victoire complete, si une tempête survenant ne faisoit finir le combat. Ensuite Telemaque fait emporter les blessez, prend soin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obseques de son frere Hippias, dont il lui va presenter les cendres qu'il à recueïllis dans une urne d'or.

JUPITER au milieu de toutes les Divinitez celestes, regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des Alliez. En même tems il consultoit les immuables destinées, & voyoit tous les Chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le cizeau de la Parque. Châcun des Dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter quelle seroit sa volonté. Mais le pere des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majestueuse : vous voyez en quelle extrêmité sont reduits les Alliez, vous voyez Adraste qui renverse tous ses ennemis ; mais ce spectacle est bien trompeur, la gloire & la prosperité des méchans est courte ; Adraste impie & odieux par sa mauvaise foi ne remportera point une entiére vic-

toire. Ce malheur n'arrive aux Alliez que pour leur apprendre à se corriger, & à mieux garder le secret de leur entreprises. Ici la sage Minerve prépare une nouvelle gloire à son jeune Telemaque, dont elle fait ses délices. Alors Jupiter cessa de parler. Tous les Dieux en silence continuoient de régarder le combat.

Cependant Nestor & Philoctete furent avertis qu'une partie du camp étoit déjà brulée ; que la flâme poussée par les vents s'avançoit toûjours ; que leurs troupes étoient en désordre ; que Phalante ne pouvoit plus soûtenir les efforts des ennemis. A peine ces funestes paroles frapent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, assemblent les Capitaines, & ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cette incendie.

Telemaque qui étoit abbatu & inconsolable, oublie sa douleur. Il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui paroissant sous la figure de Mentor fit semblant de les avoir reçûës d'un excellent ouvrier de Salante, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du Mont-Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du Soleil. On y voyoit Neptune & Pallas qui disputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune de son trident frappoit la terre, on en voyoit sortir un cheval fougeux. Le feu sortoit de ses yeux, & l'écume de sa bouche. Ses crins flottoient au gré du vent ; ses jambes souples & nerveuses se réplioient avec vigueur & legereté. Il ne marchoit point, il alloit à force de reins, mais avec tant de vitesse qu'il ne laissoit aucune trace de ses pas, on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté Minerve donnoit aux habitans de la nouvelle ville, l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit son fruit, répresentoit la douce paix avec l'abondance préferable aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La Déesse demeuroit victorieuse par ses dons simples & utiles, & la superbe Athenes portoit son nom.

L'on voyoit aussi Minerve assembant autour d'elle tous-les beaux arts qui étoient des enfans

tendres & ailez. Ils se refugioient autour d'elle, étant épouventez des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout : comme les agneaux bélans se refugient autour de leur mere, à la vûë d'un loup affamé, qui d'une gueule béante & enflamée, s'élance pour les dévorer. Minerve d'un visage dédaigneux & irrité, confondoit par l'excellence de ses ouvrages la folle témerité d'Arachné, qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyoit cette malheureuse, dont tous les membres extenuez se defiguroient, & se changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroissoit encore Minerve, qui dans la guerre des Géans ; servoit de conseil à Jupiter même, & soûtenoit tous les autres Dieux étonnez. Elle étoit aussi répresentée avec sa lance & son Egide sur les bords du Xante & du Simoïs, menant Ulysse par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, soûtenant les efforts des plus vaillans Capitaines Troyens, & du redoutable Hector même ; enfin introduisant Ulysse dans cette fatale machine, qui devoit en une seule nuit renverser l'Empire de Priam.

D'un autre côté le bouclier répresentoit Cerés dans les fertiles campagnes d'Enne qui sont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déesse qui rassembloit les peuples épars çà & là cherchans leur nourriture par la chasse ou cueïllans les fruits sauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur répresentoit une charruë, & y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charruë ; puis on appercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moissonneur avec la faulx coupoit les doux fruits de la terre & se payoit de toutes ses peines. Le fer destiné ailleurs à tout détruire ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, & à faire naître tous les plaisirs.

Les Nymphes couronnées de fleurs dansoient ensemble dans une prairie sur le bord d'une riviére auprès d'un bocage, Pan joüoit de la flûte : les Faunes & les Satyres folâtres sautoient

dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrse, & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres, & de plusieurs grapes de raisins. C'étoit une beauté molle, avec je ne sçai quoi de noble, de passionné, & de languissant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Arradné, lorsqu'il la trouva seule, abandonné & abimée dans la douleur sur un rivage inconnu.

Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux, des vieillards qui alloient porter dans les temples les prémices de leurs fruits ? de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses, lassez du travail de la journée. Les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles caressoient. On voyoit aussi des Bergers qui paroissoient chanter, & quelques-uns dansoient au son du chalumeau. Tout répresentoit la paix, l'abondance & les délices; tout paroissoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages des loups se joüer au milieu des moutons. Le lyon & le tygre ayant quitté leur ferocité, paissoient avec les tendres agneaux. Un petit Berger les menoit ensemble sous sa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge dor.

Telemaque s'étant révêtu des armes divines, au lieu de prendre son bouclier ordinaire, prit la terrible Egide queMinerve lui avoit envoyée en la confiant à Iris, prompte messagere des Dieux. Iris lui avoit enlevé son bouclier sans qu'il s'en apperçut, & lui avoit donné en la place cette Egide redoutable aux Dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flâmes; il appelle à lui d'une voix forte tous les chefs de l'armée, & cette voix ranime déjà toue les alliez éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toûjours doux; toûjours libre & tranquille, toûjours appliqué à donner des ordres comme pourroit faire un sage vieillard attentif à régler sa famille, & à instruire ses enfans : mais il est prompt & rapide dans l'éxecution. Semblable à un fleuve impétueux qui non seulement roule avec précipitation ses flôts écumeux, mais qui entraîne encore dans sa course les plus pésans ruisseaux dont il est chargé.

Philoctete, Nestor, & les Chefs des Mandu-riens & des autres Nations, sentent dans le fils d'Ulysse je ne sçai quelle autorité à laquelle il faut que tous cedent. L'experience des vieillards leur manque, le conseil & la sagesse sont ôtez à tous les commandans, la jalousie même si naturelle aux hommes, s'éteint dans tous les cœurs, tous se taisent, tous admirent Telemaque, tous se rengent pour lui obéïr sans y faire de réflexions, & comme s'ils y eussent été accoûtumez. Il s'avance, & monte sur une coline, d'où il observe la disposition des ennemis. Puis tout-à-coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le désordre où ils se sont mis en brulant les camp des Alliez. Il fait le tout en diligence; & tous les Capitaines les plus experimentez le suivent. Il attaque les Dauniens par derriére, dans un tems où il croyoient l'armée des Alliez enveloppée dans les flâmes de l'embrasement. Cette surprise les trouble; ils tombent sous la main de Telemaque; comme les feüilles dans les derniers jours de l'Automne tombent les forêts, quand un fier Aquilon ramenant l'Hyver; fait gémir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Telemaque renverse. De son dard, il perce le cœur d'Iphycles le plus jeune des enfans d'Adraste. Celui ci osa se presenter contre lui au combat pour sauver la vie de son pere, qui pensa être surpris par Telemaque. Le fils d'Ulysse & Iphycles tous deux beaux & vigoureux, pleins d'adresse & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux cheris de leurs parens; mais Iphycles étoit comme une fleur qui s'épanoüit dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faulx du moissonneur. Ensuite Telemaque renverse Euphorion, le plus célébre de tous les Lydiens venus en Etrurie Enfin son glaive perce Cleomenet nouveau marié, qui avoit promis à son Epouse de lui porter les riches dépoüilles des ennemis; mais qui ne devoit jamais le revoir.

Adraste frémi de rage voyant la mort de son fils, celle de plusieurs Capitaines & la victoire qui échappe de ses mains. Phalante presque abattu à ses pieds est comme une victime à demi

égorgée qui se dérobe au coûteau sacré, & qui s'enfuit loin de l'Autel. Il ne falloit plus Adraste qu'un moment pour achever la perte du Lacedemonien.

Phalante noyé dans son sang & dans celui des soldats qui combattent avec lui entend les cris de Telemaque qui s'avance pour le sécourir. En ce moment la vie lui est renduë, un nüage qui couvroit déjà ses yeux se dissipe. Les Dauniens sentant cette attaque imprevûë abandonnerent Phalante pour aller répousser un plus dangereux ennemi. Adraste est tel qu'un tygre, à qui des Bergers assemblez arrachent la proye qu'il étoit prêt à dévorer Telemaque le cherche dans la mêlée; & veut finir tout-à-coup la guerre en délivrant les Alliez de leur implacable ennemi.

Mais Jupiter ne voulant pas donner au fils d'Ulysse une victoire si prompte & si facile; Minerve même vouloit qu'il eut à souffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouvener les hommes. L'impie Araste fut donc conservé par le pere des Dieux, afin que Telemaque eut le tems d'acquerir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter assembla dans les airs, sauva les Dauniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit crû que les voutes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler sur les têtes des foibles mortels; les éclairs fendoient la nuë de l'un à l'autre Pole; & dans le moment où ils ébloüissoient les yeux de leurs feux perçans, on rétomboit dans les affreuses ténébres de la nuit. Une pluye abondante qui tomba dans l'instant, servit encore à séparer les deux armées.

Adraste profita du sécours des Dieux, sans être touché de leur pouvoir, & mérita par cette ingratitude d'être reservé à la plus cruelle vengeance. Il se hâta de faire passer ses troupes entre le camp à demi brûlé, & un marais qui s'étendoit jusqu'à la riviere: il le fit avec tant d'industrie & de promptitude que cette retraite montra combien il avoit de ressource & de presence d'esprit. Les Alliez animez par Telemaque vouloient le poursuivre, mais à la fureur de cet orage, il leur échappa, comme un oiseau d'une aîle legere échappe aux filets des chasseurs. Les

Alliez ne songerent plus qu'à rentrer dans leur camp, & à réparer leur perte. En y entrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable ; les malades & les blessez manquent de forces pour se traîner hors des tentes, n'avoient pû se garantir du feu ; ils paroissoient à demi brulez, poussant vers le ciel d'une voix plaintive & mourante des cris douloureux. Le cœur de Telemaque en fut percé, il ne peut rétenir ses larmes il détourna plusieurs fois ses yeux, étant saisi d'horreur & de compassion il ne pouvoit voir sans fremir ces corps encore vivans & devoüez à une longue & cruelle mort ; ils paroissoient semblables à la chair des victimes qu'on à brûlées sur les autels, & dont l'odeur se répand de tous côtez.

Helas ! s'écrioit Telemaque voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle ! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels ? ils ont si peu de jours à vivre sur la terre, ces jours sont si miserables ? pourquoi précipiter une mort déjà si prochaine ? pourquoi ajoûter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les Dieux on rempli cette vie courte ? Les hommes sont tous freres, & ils s'entredéchirent ? les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tygres aux tygres ; ils n'attaquent que les animaux d'espêce differénte. L'homme seul malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais. Mais encore, pourquoi ces guerres ? N'y a t'il pas assez de terre dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t'il de terres désertes ? Le genre humain ne sçauroit les remplir. Quoi donc ! une fausse gloire, un vain titre de Conquerant qu'en Prince veut acquerir, allume la guerre dans un païs immense ! Ainsi un seul homme donné au monde par la colere des Dieux, en sacrifie brutalement tant d'autres à sa vanité. Il faut que tout périsse, que tout nage dans le sang que tout soit devoré par les flâmes ? que tout ce qui échape au fer & au feu, ne puisse échapper à la faim encore plus cruelle, afin que cet homme, qui se joüe de la nature humaine entiére ; trouve

dans cette destruction générale son plaisir & sa gloire. Quelle gloire monstrueuse! Peut-on trop abhorrer & trop mépriser des hommes qui ont tellement oublie l'humanité? Non, non, bien loin d'être des demi-Dieux; ce ne sont pas même des hommes; ils doivent être même en execration des tous les siécles, dont ils ont crû être admirez. O! que les Rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent! Elles doivent être justes; ce n'est pas assez? Il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang du peuple ne doit être versé que pour sauver ce même peuple dans les besoins extrêmes. Mais les conseils flateurs, & fausses idées de gloire; les vaines jalousies, l'injuste avidité qui se couvre de beaux prétextes; enfin les engagemens insensibles entraînent presque toûjours les Rois dans les guerres qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout sans nécessité, & où ils font autant de mal à leurs sujets qu'à leurs ennemis. Ainsi raisonnoit Telemaque.

Mais il ne se contentoit pas de déplorer les maux de la guerre! il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes sécourir lui-même les malades & les mourans; il leur donnoit de l'argent & des remedes, il les consoloit & les encourageoit par des discours pleins d'amitié, & envoyoit visiter ceux qu'il ne pouvoit visiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un se nommoit Traumaphile, & l'autre Nozophume. Traumaphile avoit été au siége de Troye avec Idomenée, & avoit appris des enfans d'Esculape l'art divin de guérir les playes. Il répandoit dans les blessures les plus profondes & les plus envenimées une liqueur odoriferante, qui consumoit les chairs mortes & corrompuës, sans avoir besoin de faire aucune incision, & qui formoit promptement de nouvelles chairs plus saines & plus belles que les premiéres. Pour Nozophuge, il n'avoit jamais vû les enfans d'Esculape; mais il avoit eu par le moyen de Merionne un livre sacré & mystérieux qu'Esculape avoit donné à ses enfans. D'ailleurs Nozophuge étoit ami des Dieux; il avoit composé des Hymnes en

l'honneur des enfans de Latone ; il offroit tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche & sans tâche à Appollon, par lequel il étoit souvent inspiré. A peine avoit-il vû un malade, qu'il connoissoit à ses yeux, à la couleur de son tein à la conformité de son corps, & à sa respiration, la cause de sa maladie. Tantôt il donnoit des remedes qui faisoient suër, & il montroit par le succès des sueurs, combien la transpiration facilite ou diminuë, ou déconcerte ou rétablit toute la machine du corps : tantôt il donnoit pour les maux de langueur certains breuvages qui fortifioient peu-à peu les parties nobles, & qui rajeunissoient les hommes en adoucissant leur sang. Mais il assûroit que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient si souvent bésoin de la médecine. C'est une honte, disoit-il, pour les hommes qu'ils ayent tant de maladies ; car les bonnes mœurs produisent la santé : leur intemperance, disoit il encore change en poisons mortels les alimens destinez à conserver la vie. Les plaisirs pris sans modération abregent plus les jours des hommes que les remedes ne peuvent la prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flatent trop le goût, & qui font manger au-delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir. Les remede sont eux-mêmes de veritables maux qui ruinent la nature, & dont il ne faut se servir que dans les pressans besoins. Le grand remede qui est toûjours innocent, & toûjours d'un usage utile, c'est la sobrieté ; c'est la temperance dans tous les plaisirs, c'est la tranquilité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par-là on fait un sang doux & temperé, on dissipe toutes les humeurs superfluës. Ainsi le sage Nozophuge étoit moins admirables par ses remedes que par le regime qu'il conseilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remedes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyez par Telemaque, pour visiter tous les malades de l'armée, ils en guérirent beaucoup par leurs remedes ; mais ils en guérirent bien d'avantage, par le soin qu'ils prirent pour les faire servir à propos ; car

il s'appliquoit à les tenir proprement, & à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un regime de sobrieté exacte dans leur convalescence. Tous les soldats touchez de ces secours; rendent graces aux Dieux d'avoir envoyé Telemaque dans l'armée des Aliez.

Ce n'est pas un homme, disoient-ils; c'est sans doute quelque Divinité bienfaisante sous une figure humaine. Du moins si c'est un homme; il ressemble moins au reste des hommes qu'aux Dieux; il n'est sur la terre que pour faire du bien. Il est encore plus aimable par sa douceur & par sa bonté que par sa valeur. O si nous pouvions l'avoir pour Roi? Mais les Dieux le reservent pour quelque peuple plus heureux qu'ils cherissent, & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or.

Telemaque, pendant qu'il alloit la nuit visiter les quartiers du camp par précaution contre les ruses d'Adraste, entendoit ces loüanges qui n'étoient point suspectes de flaterie, comme celles que les flateurs donnent souvent en face aux Princes, supposant qu'ils n'ont ni modestie, ni délicatesse & qu'il n'y a qu'à les loüer sans mésure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit souffrir d'autres loüanges que celles qu'on lui donnoit en secret loin de lui, & qu'il avoit veritablement meritées. Son cœur n'étoit pas insensible à celle-là; il sentoit ce plaisir si doux & si pur, que les Dieux ont attaché à la seule vertu, & les méchans faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir ni croire: mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir; Aussi-tôt revenoient en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites; il n'oublioit point sa hauteur naturelle & son indifference pour les hommes; il avoit une honte secrette d'être né si dur, & de paroître si inhumain. Il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit & qu'il ne croyoit pas meriter.

C'est vous, disoit-il ô grande Déesse, qui m'avez donné Mentor pour m'instruire & pour corriger mon mauvais naturel. C'est vous qui me

donnez la ſageſſe de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même ; c'eſt vous qui retenez mes paſſions impetueuſes ; c'eſt vous qui me faites ſentir le plaiſir de ſoûlager les malheureux ; ſans vous je ſerois haï, & digne de l'être ; ſans vous je ferois des fautes irréparables : je ſerois comme un enfant, qui ne ſentant pas ſa foibleſſe, quitte ſa mere, & tombe dès le premier pas.

Neſtor & Philoctete étoient étonnez de voir Telemaque devenu ſi doux, ſi attentif à obliger les hommes, ſi officieux, ſi ſécourable ſi ingenieux pour prévenir tous les beſoins ; il ne ſçavoient que croire, ils ne réconnoiſſoient plus en lui le même homme. Ce qui le ſurprit d'avantage, fut le ſoin qu'il prit des funerailles d'Hyppias, il alla lui-même rétirer ſon corps ſanglant & défiguré, & l'endroit ou il étoit caché ſous un monceau de corps morts ; il verſa ſur lui des larmes pieuſes ; il dit ; O grande ombre ! tu le ſçais maintenant combien j'ai eſtimé ta valeur. Il eſt vrai que ta fierté m'avoit irrité, mais tes défauts venoient d'une jeuneſſe ardente. Je ſçai combien cet âge a beſoin qu'on lui pardonne : nous euſſions dans la ſuite été ſincerement unis ; j'avois tort de mon côté, ô Dieux ! pourquoi me le ravir, avant que j'aye pû le forcer de m'aimer.

Enſuite Telemaque fit laver les corps dans des liqueurs odoriferantes ; puis on prepara par ſon ordre un bucher. Les plus grands pins gemiſſans ſous les coups des hâches tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la terre qui ſembloient menacer le Ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes ſont ſi vertes & ſi ornées d'un épais feüillage, les hêtres qui font l'honneur des forêts, viennent tomber ſur le bord du fleuve Galeſe. Là s'éleve avec ordre un bûcher qui reſſemble à un bâtiment régulier, la flâme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte juſqu'au Ciel. Les Lacedemoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renverſées & leurs yeux baiſſez ; la douleur amére eſt peinte ſur ces viſages farouches, les larmes coulent abondamment, puis on voyoit venir Pherecide ; vieillard moins abbatu par le nombre des an-

nées, que par la douleur de survivre à Hippias qu'il avoit élevé dépuis son enfance. Il élevoit vers le Ciel ses mains, & ses yeux noyez de larmes. Dépuis la mort d'Hippias il se refusoit toute nourriture; le doux sommeil n'avoit pû appésantir ses paupiéres, ni suspendre un moment la cuisante peine : il marchoit d'un pas tremblant; suivant la foule, & ne sçachant où il alloit. Nulle parole ne sortoit de sa bouche, car son cœur étoit trop serré; c'étoit un silence de desespoir & d'abatement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup serieux, & s'écria; O Hippias, Hippias! Je ne te verrai plus; Hippias n'est plus, & je vis encore! O mon cher Hippias! C'est moi cruel, moi impitoyable qui t'ai appris à mépriser la mort; je crois que tes mains fermeroient mes yeux & que tu recüeilliras mon dernier soûpir. Dieux cruels! vous prolongez ma vie pour me faire voir la fin de celle d'Hippias! O cher enfant que j'ai nourri, & qui ma coûte tant de soin, je ne te verrai plus, mais je verrai ta mere qui mourra de tristesse en me réprochant ta mort, je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine! arrachant ses cheveux; & j'en serai cause. O chere ombre, appelle-moi sur les rives du Styx, la lumiére m'est odieuse; c'est toi seul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias! Hippias! ô mon cher Hippias! Je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portoit dans un cercuëil orné de pourpre d'or & d'argent; la mort qui avoit éteint ses yeux, n'avoit pû effacer toute sa beauté, & les graces étoient encore à demi peintes sur son visage pâle; on voyoit floter autour de son coup plus blanc que la neige, mais panché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs plus beaux que ceux d'Atis ou de Ganimede, qui alloient être réduits en cendres : on remarquoit dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait descendre dans le Royaume sombre de Pluton.

Telemaque triste & abbatu suivoit de près, le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrrivé au bucher, le fils d'Ulisse ne put voir la flâ-

me pénetrer les étoffes qui enveloppoient le corps ſans répandre de nouvelles larmes. Adieu ; dit-il, ô magnanime Hippias ; car je n'oſe te nommer mon ami ; appaiſe-toi, ô ombre, qui a merité tant de gloire, ſi je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur : tu es délivré des miſeres où nous ſommes encore, & tu es ſorti par le chemin le plus glorieux. Helas ! que je ſerois heureux de finir de même ? Que le Styx n'arrête point ton ombre ! que les Champs Eliſées lui ſoient ouverts ; que la renommée conſerve ton nom dans tous les ſiécles, & que tes cendres répoſent en paix.

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de ſoûpirs, que toute l'armée pouſſa un cri : on s'attendriſſoit ſur Hippias, dont on racontoit les grandes actions, la douleur de ſa mort rappellant toutes ſes bonnes qualitez, faiſoit oublier les défauts qu'une jeuneſſe impetueuſe & une mauvaiſe éducation lui avoient données ! mais on étoit encore plus touché des ſentimens tendres de Telemaque. Eſt-ce donc là ; diſoit-on, ce jeune Grec ſi fier, ſi hautain, ſi dédaigneux, ſi intraitable. Le voilà devenu doux, humain, tendre ; ſans doute Minerve qui a tant aimé ſon Pere, l'aime auſſi ; ſans doute Elie lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puiſſent faire aux hommes, en lui donnant avec la ſageſſe un cœur ſenſible à l'amitié.

Le corps étoit déja conſumé par les flâmes ; Telemaque lui-même arroſa de liqueurs parfumée ces cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante : celui-ci étoit étendu, percé de diverſes bleſſures, & dans ſon extrême foibleſſe ; il entrevoit près de lui les portes ſombres des enfers.

Déja Traumaphile & Nozophuge, envoyé par le fils d'Ulyſſe, lui avoient donné tous les ſécours de leur art : ils rappelloient peu à peu ſon ame prête à s'envoler : de nouveaux eſprits le ranimoient inſenſiblement ; une force douce & pénétrante, un baume de vie s'inſinuoit de veine en veine juſqu'au fond de ſon cœur ; une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment la défaillance ceſſant la douleur

ſucceda : il commença à ſentir la perte de ſon frere, qu'il n'avoit point été juſqu'alors en état de ſentir. Helas ! diſoit-il, pourquoi prend-on de ſi grands ſoins de me faire vivre ? Ne vaudroit-il pas mieux mourir ; & ſuivre mon cher Hippias ? Je l'ai vû périr tout auprès de moi ; O Hippias ? la douceur de ma vie, mon frere, mon cher frere, tu n'es plus ; je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embraſſer ! ni te dire mes peines, ni te conſoler dans les tiennes. O Dieux ! ennemis des hommes, il n'y a plus d'Hippias pour moi. Eſt-il poſſible ? Mais n'eſt-ce point un ſonge ! Non il n'eſt que trop vrai, ô Hippias ? Je t'ai perdu ; je t'ai vû mourir, & il faut que je vive encore autant qu'il ſera néceſſaire pour te venger, je veux immoler à tes manes le cruel Adraſte teint de ton ſang.

Pendant que Phalante parloit ainſi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiſer ſa douleur, de peur qu'elle n'augmentât ſes maux, & n'empêchât l'effet des remedes. Tout-à-coup il apperçoit Telemaque qui ſe preſente à lui. D'abord ſon cœur fut combattu par deux paſſions contraires ; il conſervoit un reſſentiment de tout ce qui s'étoit paſſé entre Telemaque & Hippias : la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce reſſentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conſervation de ſa vie à Telemaque, qui l'avoit tiré ſanglant & à demi mort des mains d'Adraſte. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres ſi cheres de ſon frere Hippias, il verſa un torrent de larmes, il embraſſa d'abord Telemaque ſans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languiſſante & entrecoupée de ſanglots :

Digne fils d'Ulyſſe, votre vertu me force à vous aimer, je vous dois ce reſte de vie qui va s'éteindre : mais je vous dois quelque choſe qui m'eſt bien plus cher. Sans vous le corps de mon frere auroit été la proye des vautours, ſans vous ſon ombre privée de la ſepulture ; ſeroit malheureuſement errante ſur les rives du Styx, toûjours repouſſée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï ? O Dieux récompenſez-le, & delivrez-moi d'une vie ſi malheureuſe. Pour vous, ô Telemaque, rendez-moi

les derniers devoirs que vous avez rendu à mon frere, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuisé & abattu d'un excés de douleur. Telemaque se tint auprès de lui sans oser lui parler, & attendant qu'il réprît ses forces. Bien-tôt Phalante revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Telemaque, la baisa plusieurs fois l'arrosa de ses larmes, & dit : O cheres, ô précieuses cendres ! quand est-ce que les miennes seront renfermées avec vous dans cette même urne ; O ombre d'Hippias ! je te suis dans les enfers ; Telemaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les soins des deux hommes qui avoient la sçience d'Esculape. Telemaque étoit sans cesse avec eux auprès du malade ; pour les rendre plus attentif à avancer sa guérison : & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il sécouroit son plus grand ennemi, que la valeur & la sagesse qu'il avoit montrée en sauvant dans la bataille l'armée des Alliez. En même tems Telemaque se montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre ; il dormoit peu, & son sommeil étoit souvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour ; ou par la visite de tous les quartiers du camp qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures ; pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas assez vigilans. Il révenoit souvent dans sa tente couvert de sueur & de poussiere : sa nourriture étoit simple ; il vivoit comme les Soldats pour leur donner l'exemple de la sobrieté & de la patience.

L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des Soldats, en souffrant lui-même volontairement les mêmes incommoditez qu'eux. Son corps loin de s'affoiblir dans une vie si pénible, se fortifioit & s'endurcissoit chaque jour ; il commençoit à n'avoir plus ces graces si tendres, qui sont comme la fleur de la premiere jeunesse ; son teint devenoit plus brun & moins délicat ; ses membres moins mol & plus nerveux.

Fin du dix-septiéme Livre.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-HUITIE'ME.

SOMMAIRE.

Telemaque persuadé par divers songes que son pere Ulysse n'est plus sur la terre, execute son dessein de l'aller chercher dans les Enfers. Il se dérobe du camp, étant suivi de deux Crétois jusqu'à un Temple près de la fameuse Caverne d'Acherontia. Il s'y enfonce au milieu des ténébres, arrive au bord du Styx, & Caron le reçoit dans sa barque. Il se va présenter devant Pluton, qu'il trouve preparé à lui permettre de chercher son pere. Il renverse le Tartare; où il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites, & sur tout les mauvais Rois.

ADRASTE dont les troupes avoient été considerablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derriére la montagne d'Aulon pour attendre divers sécours, & pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis. Semblable à un lion affamé qui ayant été repoussé d'une bergerie, s'en rétourne dans les sombres forêts, & rentre dans sa caverne, où il éguise ses dents & ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Telemaque ayant pris ſoin de mettre une exacte diſcipline dans tout le camp ; ne ſongea plus qu'à executer un deſſein qu'il avoit conçû, & qu'il cacha à tous les Chefs de l'armée. Il y avoit déja long-tems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des ſonges qui lui répreſentoient ſon pere Ulyſſe. Cette chere image révenoit toûjours ſur la fin de la nuit avant que l'aurore vint chaſſer du Ciel par ſes feux naiſſans les inconſtantes étoiles, & de deſſus la terre le doux ſommeil ſuivi des ſonges voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulyſſe nud dans une Iſle fortunée, ſur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de Nymphes qui lui jettoient des habits pour ſe couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un Palais tout éclatant d'or & d'yvoire, où des hommes couronnez de fleurs l'écoûtoient avec plaiſir & admiration. Souvent Ulyſſe lui apparoiſſoit tout-à-coup dans des feſtins où la joye éclatoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Appollon, & que les voix de toutes les Muſes.

Telemaque en s'éveillant s'attriſtoit de ces ſonges ſi agréables. O mon pere ! ô mon cher pere Ulyſſe ! s'écrioit-il, les ſonges les plus affreux me ſeroient plus doux. Ces images de felicité me font comprendre que vous êtes déja deſcendu dans le ſéjour des ames bienheureuſes, que les Dieux récompenſent de leurs vertus par une éternelle tranquillité. Je crois voir les Champs Eliſées. O qu'il eſt cruel de n'eſperer plus ! Quoi donc, ô mon cher pere ! je ne vous verrai jamais ; jamais je n'embraſſerai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine : jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où ſortoit la ſageſſe ; jamais je ne baiſerai ces mains ; mes cheres mains, ces mains victorieuſes qui ont abattu tant d'ennemis ! elles ne puniront point les inſenſez amans de Penelope : & Ithaque ne ſe relevera jamais de ſa ruine. O Dieux ennemis de mon pere ! vous m'envoyez ces ſonges funeſtes pour arracher toute eſperance de mon cœur : c'eſt m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je ! helas je ne ſuis que trop cer-

tain que mon pere n'eſt plus ; je vais chercher ſon ombre juſques dans les enfers. Theſée y eſt bien deſcendu ; Theſée cet impie, qui vouloit outrager les Divinitez infernales ; & moi j'y vais conduit par la pieté. Hercule y deſcendit. Je ne ſuis pas Hercule ; mais il eſt beau d'oſer l'imiter. Orphée a bien touché par le récit de ſes malheurs le cœur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inéxorable ; il obtint de lui qu'Euridice rétourneroit parmi les vivans. Je ſuis plus digne de compaſſion qu'Orphée ; car ma perte eſt plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille ſemblable à tant d'autres, avec le ſage Ulyſſe admiré de toute la Grece ? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on ſouffre tant dans la vie? O Pluton ! ô Proſerpine ! j'éprouverai bien-tôt ſi vous êtes auſſi impitoyables qu'on le dit. O mon pere ! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir ſi vous n'êtes point dans les ſombres demeures des morts. Si les Dieux me réfuſent de vous poſſeder ſur la terre, & de joüir de la lumiere du Soleil peut-être ne me réfuſeront ils pas de voir au moins votre ombre dans le Royaume de la nuit.

En diſant ces paroles, Telemaque arroſoit ſon lit de ſes larmes ; auſſi-tôt il ſe levoit, & cherchoit par la lumiére à ſoulager la douleur cuiſante que ces ſonges lui avoient cauſée. Mais c'étoit une fléche qui avoit percé ſon cœur, & qu'il portoit par tout avec lui. Dans cette peine, il entréprit de deſcendre aux enfers par un lieu célebre qui n'étoit pas éloigné du camp ; on l'appelloit *Acherontia*, à cauſe qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuſe de laquelle on deſcendoit ſur les rives de l'Acheron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La Ville étoit ſur un rocher, poſée comme un nid ſur le bord d'un arbre. Au pied de ce rocher, on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'oſoient aprocher, Les Bergers avoient ſoin d'en détourner leurs troupeaux, la vapeur ſouffrée du marais Stygien, qui s'exhaloit ſans ceſſe par cette ouverture empeſtoit l'air. Tout autour il ne croiſſoit ni herbes ni fleurs ; on n'y ſentoit jamais les doux zéphirs, ni les graces naiſſantes du Primptems,

ni les riches dons de l'Automne. La terre aride y languissoit ; on y voyoit seulement quelque arbustes dépoüilles, & quelques cyprés funestes. Au loin, même tout à l'entour. Cerés réfusoit aux laboureurs ses moissons dorées, Bacchus sembloit en vain y promettre ses doux fruits ; les grappes de raisins se dessechoient au lieu de se meurir. Les Nagades tristes, ne faisoient point couler une onde pure, leurs flots étoient toûjours amers & troubles. Les oiseaux ne chantoient jamais dans cette terre herissée de ronces & d'épines, & n'y trouvoient aucun bocage pour se retirer ; Ils alloient chanter leurs amours sous un Ciel plus doux. Là on n'entendoit pas le croassement des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux ; l'herbe même y étoit amére, & les troupeaux qui la paissoient ne sentoient point la douce joye qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la genisse, & le Berger tout abattu oublioit sa musette & sa flûte.

De cette caverne sortoit de tems en tems une fumée noire & épaisse, qui faisoit une espèce de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins rédoubloient alors les sacrifices pour appaiser les Divinitez infernales ; mais souvent les hommes à la fleur de leur âge, & dès leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces Divinitez cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

C'est là que Telemaque resolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve qui veilloit sans cesse sur lui, & qui le couvroit de son Egide ; lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la priere de Minerve avoit ordonné à Mercure qui descend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au Roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son Empire.

Telemaque se derobe du camp pendant la nuit ; il marche à la clarté de la Lune, & il invoque cette puissante Divinité, qui étant dans le Ciel l'astre brillant de la nuit, & sur la terre la chaste Diane, est aux enfers la rédoutable Hecate. Cette Divinité écoûta favorablemenr ses vœux, parce que son cœur étoit pur, & qu'il étoit

conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son pere.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne qu'il entendit l'Empire soûterrain mugir. La terre trembloit sous ses pas ; le Ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui sembloient tomber sur la terre. Le jeune fils d'Ulysse sentit son cœur émû, & tout son corps étoit couvert d'une sueur glacée : mais son courage le soûtint ; il leva les yeux & les mains au Ciel. Grands Dieux ! s'écria-t'il, j'accepte ces presages, que je crois heureux, achevez votre ouvrage. Il dit ; & rédoublant ses pas, il se presenta hardiment.

Aussi tôt la fumée épaisse, qui rendoit l'enttrée de la caverne funeste à tous les animaux, dès qu'ils en approchoient, se dissipe : l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de tems, Telemaque entra seul, car quel autre mortel eût osé le suivre ? Deux Crétois qui l'avoient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne, & ausquels ils avoient confié son dessein, demeurerent tremblans & à demi morts assez loin de là, dans un temple, faisant des vœux, & n'esperant plus de voir Telemaque.

Cependant le fils d'Ulysse l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténebres horribles. Bien-tôt il apperçoit une foible & sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre : il rémarque les ombres legeres qui voltigent autour de lui ; il les ecarte avec son épée ; ensuite il voit les tristes bords du fleuve marêcageux, dont les eaux bourbeuses & dormantes ne font que tournoyer : il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts privez de la sepulture, qui se presentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieillesse éternelle est toûjours triste & chagrine, mais pleine de vigueur, les ménace, les repousse, & admet d'abord dans sa barque le jeune Grec. En entrant, Telemaque entend les gémissemens d'une ombre qui ne pouvoit se consoler.

Quel est donc, lui dit-il, votre malheur, qui étiez-vous sur la terre ? J'étois lui répondit cet ombre ; Nabopharzan, Roi de la superbe Babylonne : Tous les peuples de l'Orient trembloient au seul bruit de mon nom ; je me faisois ado-

ter par les Babyloniens dans un temple de marbre ; où j'étois representée par une Statuë d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie : jamais personne n'osa me contredire sans etre aussi-tôt puni ; on inventoit chaque jour de nouveaux plaisirs pour me rendre la vie plus délicieuse ; j'etois encore jeune & robuste. Helas ! que de prosperitez ne me restoit-il pas encore à gouter sur le Trône ! Mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait sentir que je n'étois pas Dieu, elle m'a empoisonné, je ne suis plus rien : on mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or : on pleura ; on s'arracha les cheveux ; on fit semblant de vouloir se jetter dans les flâmes de mon bucher pour mourir avec moi ; on va encore gémir au pied du superbe tombeau où l'on a mis mes cendres ; mais personne ne me regrette ; ma mémoire est en horreur, même dans ma famille ; & ici bas je souffre déja d'horribles traitemens.

Telemaque touché de ce spectacle, lui dit, Etiez-vous véritablement heureux pendant votre regne ; Sentiez-vous cette douce paix, sans laquelle le cœur demeure toûjours serré & flétri au milieu des délices ? Non, répondit le Babylonien, je ne sçai même ce que vous voulez dire. Les sages vantent cette paix comme l'unique bien ; ponr moi je ne l'ai jamais sentie ; mon cœur étoit sans cesse agité de désirs nouveaux, de crainte & d'esperance. Je tâchois de m'étourdir moi même par l'ébranlement de mes passions ; j'avois soin d'entretenir cette yvresse pour la rendre continuelle, le moindre intervale de raison tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joüi, tout autre me paroît une fable & un songe. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainsi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amoli par les prosperitez, & qui n'est point accoûtumé à supporter constamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques esclaves qu'on avoit fait mourir pour honnorer ses funerailles. Mercure les avoit livrez à Caron avec leur Roi, & leur avoit donné une puissance absoluë sur ce Roi qu'ils

avoient servi sur la terre. Ces ombres d'esclave ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan, elles la tenoient enchaînée, & lui faisoient les plus cruelles indignitez. L'un lui disoit: N'étions-nous pas hommes aussi-bien que toi? Comment étois-tu assez insensé pour te croire un Dieu? & ne falloit-il pas te souvenir que tu étois de la race des autres hommes? Un autre pour lui insulter, disoit tu avois raison de ne vouloir pas qu'on te prit pour un homme; car tu étois un monstre sans humanité. Un autre lui disoit: Hé bien! où sont maintenant tes flateurs? Tu n'as plus rien à donner, malheureux tu ne peux plus faire aucun mal; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes. Les Dieux sont lents à faire justice, mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan se jettoit le visage contre terre, arrachant ses cheveux dans un excès de rage & de desespoir. Mais Caron disoit aux esclaves; Tirez-le par sa chaîne; relevez-le malgré lui, il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte; il faut que toutes les ombres du Styx en soient témoins, pour justifier les Dieux qui ont souffert si long-tems que cet impie regnât sur la terre. Ce n'est encore là, ô Babylonien que le commencement de tes douleurs, prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos Juge des enfers.

Pendant ce discours du terrible Caron, la barque touchoit déja le rivage de l'Empire de Pluton; toutes les ombres accouroient pour considerer cet homme vivant, qui paroissoit au milieu de ces morts dans la barque, mais dans le moment où Telemaque mit pied à terre, elles s'enfuïrent, semblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour dissipe, Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé, & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire; il lui dit; Mortel cheri des Dieux, puisqu'il t'est permis d'entrer dans le Royaume de la nuit; inaccessible aux autres vivans, hâte toi d'aller où les destins t'appellent; va par ce chemin sombre au Palais de Pluton, que tu trouveras sur son Trône; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'est défendu de te découvrir le secret.

Auſſi-tôt Telemaque s'avance à grands pas ; il voit de tous côtez voltiger des ombres plus nombreuſes que les grains de ſable qui couvrent les rivages de la mer ; & dans l'agitation de cette multitude infinie, il eſt ſaiſi d'une horreur divine, obſervant le profond ſilence de ces vaſtes lieux. Ses cheveux ſe dreſſent ſur ſa tête, quand il aborde le noir ſéjour de l'impitoyable Pluton, il ſent ſes genoux chancellans, la voix lui manque, & c'eſt avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles ; Vous voyez, ô terrible Divinité ; le fils du malheureux Ulyſſe, je viens vous demander ſi mon pere eſt deſcendu par votre Empire, ou s'il eſt encore errant ſur la terre.

Pluton étoit ſur un Trône d'ébene, ſon viſage étoit pâle & ſevere, ſes yeux creux & étincellans, ſon front ridé & menaçant. La vûë d'un homme vivant lui étoit odieuſe, comme la lumiére offenſe les yeux des animaux qui ont accoûtumé de ne ſortir de leurs retraites que pendant la nuit. A ſon côté paroiſſoit Proſerpine, qui attendoit ſeules les regards, & qui ſembloit un peu adoucir ſon cœur ; elle joüiſſoit d'une beauté toûjours nouvelle, mais elle paroiſſoit avoir joint à ſes graces divines, je ne ſçai quoi de dur & de cruel de ſon époux.

Aux pieds du Trône étoit la mort pâle & devorante avec ſa faulx tranchante qu'elle aiguiſoit ſans ceſſe. Au tour d'elle voloient les noirs ſoucis, les cruelles défiances, les vengeances toutes dégoûtantes de ſang & couvertes de playes ; les haines injuſtes, l'avarice qui ſe ronge elle-même ; le deſeſpoir qui ſe déchire de ſes propres mains ; l'ambition forcenée qui renverſe tout ; la trahiſon qui veut ſe repaître de ſang, & qui ne peut joüir de maux qu'elle a fait ; l'envie qui verſe ſon venin mortel au tour d'elle, & qui ſe tourne en rage dans l'impuiſſance où elle eſt de nuire ; l'impieté qui ſe creuſe elle-même dans un abime ſans fond, où elle ſe précipite ſans eſperance ; les ſpectres hideux, les fantômes qui répreſentent les morts pour épouvanter les vivans les ſonges affreux, les inſomnies auſſi cruelles que les triſtes ſonges. Toutes ces images funeſtes environnoient le fier Pluton ; & rempliſſoient

le Palais où il habite. Il répondit à Telemaque d'une voix basse, qui fit mugir le fond de l'Erebe ; Jeune mortel, le destin t'a fait violer cet azile sacré des ombres ; suis ta haute destinée, je ne te dirai point où est ton pere ; il suffit que tu sois libre de le chercher, puisqu'il à été Roi sur la terre ; tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais Rois sont punis, & de l'autre les Champs Elisées où les bons Rois sont récompensez. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs Elisées, qu'après avoir passé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, & de sortir de mon Empire.

A l'instant Telemaque semble voler dans ces espaces vuides & immenses, tant il lui tarde de sçavoir s'il verra son pere ; & de s'éloigner de la presénce horrible du Tyran qui tient en crainte les vivans & les morts ; il apperçoit bien-tôt assez près de lui le noir Tartare ; il en sortoit une fumée noire & épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se repandoit dans la demeure des vivans ; cette fumée couvroit un fleuve de feu, & des tourbillons de flâme, dont le bruit semblable à celui des torrens les plus impetueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisoient qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Telemaque secrettement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce gouffre. D'abord il apperçût un grand nombre d'hommes qui avoient vêcu dans les plus basses conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons & des cruautez ; il y rémarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui faisant semblant d'aimer la Religion, s'en étoient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, & pour se joüer des hommes crédules. Ces hommes qui avoient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus scélerats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs peres & meres ; les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs maris, les traitres qui avoient livré leurs patries après avoir violé tous les sermens, souf-

froien

froient des peines moins cruelles que ces hipocrites. Les trois Juges des enfers l'avoient ainsi voulu, & voici leur raison. C'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchans comme le reste des impies, ils veulent encore passer pour bons, & font par leur fausse vertu que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les Dieux dont ils se sont joüez, & qu'ils ont rendus méprisables aux hommes prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leur insulte.

Auprès de ceux-ci paroissoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guére coupable & que la vengeance divine poursuit impitoyablement; ce sont les ingrats, les menteurs, les flâteurs qui ont loüé le vice; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu. Enfin ceux qui ont jugé témerairement des choses sans les connoître à fond, & qui par-là ont nuit à la réputation des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitudes: celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle qui se commet envers les Dieux. Quoi donc, disoit Minos, on passe pour un monstre, quand on manque de réconnoissance pour son pere ou pour son ami de qui on a reçû quelques secours; & on fait gloire d'être ingrats envers les Dieux, de qui on tient la vie & tous les biens qu'elle renferme! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au pere & à la mere de qui on est né. Plus les crimes sont impunis & excusez sur la terre, plus ils sont dans les enfans l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe.

Telemaque voyant les trois Juges qui étoient assis, qui commandoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes. Aussi tôt le condamné prenant la parole, s'écria: Je n'ai jamais fait aucun mal; j'ai mis tout mon plaisir a faire du bien; j'ai été magnifique; liberal, juste, compatissant; que peut-on donc me réprocher? Alors Minos lui dit: on ne te reproche rien à l'égard des hommes: mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux? Quelle est donc cette injustice dont tu te ventes? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne sont rien. Tu as été vertueux; mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, &

non aux Dieux qui te l'avoient donnée, car tu voulois joüir du droit de ta propre vertu, & te renfermer en toi-même. Tu as été la divinité; mais les Dieux qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits, tu les as oubliez, ils t'oublieront: ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais separé des hommes ausquels tu as voulu plaire: te voilà seul avec toi-même qui étois ton idole; apprend qu'il n'y a point de veritable vertu, sans le respect & l'amour des Dieux à qui tout est dû. Ta fausse vertu qui a longtems ébloüi les hommes faciles à tromper, va être confonduë: les hommes ne jugeant des vices & des vertus, que par ce qui les choque ou les accommode: sont aveugles & sur le bien & sur le mal. Ici une lumiére divine renferme tous leurs jugemens superficiels, elle condamne souvent ce qu'ils admirent, & justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce Philosophe comme frappé d'un coup de foudre ne pouvoit se supporter soi-même. La complaîsance qu'il avoit eûë autrefois à contempler sa modération, son courage & ses inclinations généreuses, se changerent en desespoir. La vûë de son propre cœur ennemi des Dieux devient son supplice. Il se voit, & ne peut cesser de se voir: il voit la vanité des jugemens des hommes, ausquels il a voulu plaire dans toutes ses actions. Il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au dedans de lui comme si on bouleversoit toutes ses entrailles: il ne se trouve plus le même; tout appui lui manque dans son cœur. Sa conscience, dont le témoignage lui avoit été si doux, s'éleve contre lui, & lui réproche amerement l'égarement & l'illusion de toutes ses vertus, qui n'ont point eu le culte de la divinité pour principe & pour fin; il est troublé, consterné, plein de honte, de remords & de desespoir. Les fruits ne le tourmentent, point parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même, & que son propre cœur venge assez les Dieux méprisez, il cherche les lieux

les plus sombres pour se cacher aux autres morts ne pouvant se cacher à lui-même, il cherche les tenébres & ne peut les trouver; une lumiére importune le suit par tout; par tout les rayons perçans de la verité vont venger la verité qu'il a negligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même; O insensé! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes; ni moi-même. Non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique & veritable bien; tous mes pas ont été des égaremens: ma sagesse n'étoit que folie; ma vertu n'étoit qu'un orgüeil impie & aveugle; j'étois moi-même mon idole.

Enfin Telemaque apperçût les Rois qui étoient comdamnez pour avoir abusé de leur puissance. D'un côté une furie vengeresse leur presentoit un miroir qui leur montroit toute la difformité de leurs vices. Là ils régardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossiére & avide des plus ridicules loüanges; leur dureté pour les hommes, dont ils auroient dû faire la felicité; leur insensibilité pour la vertu, leur crainte d'entendre la verité, leur inclination pour les hommes lâches & flâteurs, leur inapplication, leur molesse, leur indolence, leur défiance deplacée, leur faste, leur excessive magnificence fondée sur la ruïne des peuples; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs Citoyens; enfin leur cruauté qui cherche châque jour de nouveaux délices parmi les larmes, & le desespoir de tant de peuples malheureux. Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir: ils se trouvoient plus horribles & plus monstrueux, que n'est la Chimere vaincuë par Bellerophon, ni l'Hidre de Lerne abbatuë par Hercule, ni Cerbere même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir & venimeux qui est capable d'empester toute la race de mortels vivans sur la terre.

En même tems d'un autre côté, une autre furie leur répetoit avec insulte toutes les loüanges que les flâteurs leur avoient données pendant leur vie, & leur présentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flaterie les avoit dé-

peines ; l'oppoſition de ces deux peintures ſi contraires ; étoit le ſupplice de leur vanité. On remarquoit les plus méchans d'entre ces Rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques loüanges pendant la vie, parce que les méchans ſont plus craints que les bons, & qu'ils exigent ſans pudeur les lâches flateries des Poëtes & des Orateurs de leur tems.

On les entend gemir dans ces profondes tenébres, où ils ne peuvent voir que les inſultes & les deriſions qu'ils ont à ſouffrir : ils n'ont rien au tour d'eux qui ne les répouſſe, qui ne les contrediſe, qui ne les confonde ? au lieu que ſur la terre ils ſe joüent de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les ſervir. Dans Tartare ils ſont livrez à tous les caprices de certains eſclaves qui leur font ſentir à leur tour une cruelle ſervitude ; ils ſervent avec douleur, & il ne leur reſte aucune eſpérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité ; ils ſont ſous les coups des eſclaves devenus leurs tyrans impitoyables, comme un enclume eſt ſous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les preſſe de travailler dans les fournaiſes ardentes du Mont-Etna.

Là Telemaque apperçût des viſages pâles, hideux & contriſtez. C'eſt une triſteſſe noire qui ronge ces criminels ; ils ont horreur d'eux-mêmes & ne peuvent non plus ſe délivrer de cette horreur, que de leur propre nature ; ils n'ont point de béſoin d'autres châtimens de leurs fautes que leurs fautes mêmes ; ils les voyent ſans ceſſe dans toute leur énormité ; elles ſe preſentent à eux comme des ſpectres horribles ; elles les pourſuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puiſſante que celle qui les a ſéparez de leurs corps. Dans le deſeſpoir où ils ſont ils appellent à leurs ſecours une mort qui puiſſe éteindre tout ſentiment & toute connoiſſance en eux ; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour ſe dérober aux rayons vengeurs de la verité qui les perſecute ; mais ils ſont réſervez à la vengeance qui diſtile ſur eux goûte à goûte, & qui ne tarira jamais. La verité qu'ils ont craint de voir, fait leur ſupplice ; ils la voyent, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux ;

ſa vûë les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes; elle eſt comme la foudre; ſans rien détruire au-dehors, elle pénétre juſqu'au fond des entrailles. Senblable à un metail dans une fournaiſe ardente, l'ame eſt comme fonduë par ce feu vengeur; il ne laiſſe aucune conſiſtance, & il ne conſume rien; il diſoit juſqu'aux premiers principes de la vie, & on ne peut mourir. On eſt arraché à ſoi-même; on n'y peut plus trouver ni appui, ni répos pour un ſeul inſtant, on ne vit plus que par la rage qu'on à contre ſoi même, & par une perte de toute eſperance qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faiſoient dreſſer les cheveux de Telemaque ſur la têre, il vit pluſieurs des anciens Rois de Lydie qui étoient punis pour avoir préferé les délices d'une vie molle au travail pour le ſoûlagement des peuples, qui doit être inſéparable de la Royauté.

Ces Rois ſe réprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un diſoit à l'autre qui avoit été ſon fils; Ne vous avois je pas récommandé ſouvent pendant ma vieilleſſe & avant ma mort, de réparer les maux que j'avois fait par ma negligence? Ah! malheureux pere, diſoit le fils, c'eſt vous qui m'avez perdu; c'eſt votre exemple qui m'a inſpiré le faſte, l'orgüeil la volupté, & la dureté pour les hommes. En vous voyant regner avec tant de moleſſe, & avec tant de lâches flateurs autour de vous, je me ſuis accoûtumé à aimer la flaterie & les plaiſirs. J'ai cru que le reſte des hommes étoit à l'égard des Rois, ce que les chevaux & les autres bêtes de charge ſont à l'égard des hommes; c'eſt-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent des ſervices, & qu'ils donnent de commoditez. Je l'ai cru, c'eſt vous qui me l'avez fait croire, & maintenant je ſouffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces réproches ils ajoûtoient les plus affreuſes maledictions, & paroiſſoient animez de rage pour s'entredechirer.

Au tour de ces Rois voltigeoient encore comme des hiboux dans la nuit, les cruels ſoupçons, les vaines allarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs Rois, la faim inſatiable de richeſſes, la fauſſe gloire toûjours

tyrannique, & la molesse lâche qui redouble tous les maux qu'on souffre, sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs de ces Rois severement punis non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la negligence avec laquelle on fait observer les loix, étoient imputez aux Rois qui ne doivent regner qu'afin que les loix regnent par leur ministère. On leur imputoit aussi tous les désordres qui viennent du faste, du luxe, & de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent; & dans la tentation de violer les loix pour acquerir du bien. Sur tout on traitoit rigoureusement les Rois, qui au lieu d'être bons & vigilans Pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups devorans.

Mais ce qui consterna davantage Telemaque, ce fut de voir dans cet abîme de tenébres & de maux un grand nombre deRois, qui ayant passé sur la terre pour des Rois assez bons, avoient été condamnez aux peines du tartare, pour s'être laissé gouverner par des hommes méchans & artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité. La plûpart de ce Rois n'avoient été ni bons ni méchans, tant leur foiblesse avoit été grande; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la verité; ils n'avoientpoint mis leur plaisir à faire du bien.

Fin du dix-huitiéme Livre.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-NEUVIE'ME.

SOMMAIRE.

Telemaque entre dans les champs Elisées où il est réconnu par Acrise son grand pere qui l'assure qu'Ulysse est vivant, qu'il le reverra à Ithaque, & qu'il y regnera après lui. Acrise lui dépeint la felicité dont joüissent les hommes justes sur tous les bons Rois, qui pendant leur vie ont servi les Dieux, & fait le bonheur de peuples qui ont gouvernez. Il lui fait remarquer que les Héros qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guerre, sont beaucoup moins heureux dans un lieu separé. Il donne des instructions à Telemaque; puis celui-ci s'en va pour réjoindre en diligence le camp des Alliez.



ORSQUE Telemaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé, comme si on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine il comprit par ce soulagement les malheurs de ceux qui y étoient renfermez sans espérance d'en sortir jamais; il étoit effrayé de voir combien les Rois étoient plus rigoureusement tourmentez que les autres coupables. Quoi! disoit-il; tant de devoirs, tant de périls, tant de piéges tant de difficultez de réconnoître la verité pour se défendre contre les autres & contre soi-même! enfin tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir

été si envié, si agité, si traversé dans une vie si courte. O insensé celui qui cherche à regner! Heureux celui qui se borne à une condition privée & paisible, où la vertu lui est moins difficile!

En faisant ces réflexions il se troubloit au dedans de lui-même, il fremit & tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du desespoir de ces malheureux qu'il venoit de considerer; mais à mésure qu'il s'éloignoit de triste séjour des ténebres de l'horreur & du desespoir, & entrevoyoit déjà de loin la douce & pure lumiére du séjour des Héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons Rois qui avoient jusqu'àlors gouverné les hommes; ils étoient separez du reste des justes; Comme les méchans Princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée; aussi les bons Rois joüissoient dans les champs Elisées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur terre.

Telemaque s'avança vers ces Rois, qui étoient dans des bocages odoriferans, sur des gazons toûjours renaissans & fleuris; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient cés beaux lieux, & y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur; un nombre infini d'oiseaux faisoit raisonner ces bocages de ces doux chants. On voyoit tout ensemble les fleurs du Printems qui naissoient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'Automne qui pendoient des arbres. Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la canicule, là jamais les noirs aquilons n'oserent soufler ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre alterée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse, & qui porte des viperes entortillés dans son sein & au tour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains desirs n'aprochent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point & la nuit avec ses sombres voiles y est inconnuë; une lumiere pure & douce se répand autour du corps de ces hommes justes, & les environne de ces rayons comme d'un vêtement.

Cette lumiére n'est point semblable à la lumiére sombre qui éclaire les yeux des miserables mortels, & qui n'est que tenébres ; c'est plûtôt une gloire céleste qu'une lumiére ; elle pénétre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du Soleil ne pénétrent le plus pur cristal ; elle n'éblouït jamais ; au contraire elle fortifie les yeux, & porte dans le fond de l'ame je ne sçai qu'elle serenité. C'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris ; elle sort d'eux, & elle y entre ; elle les penétre & s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous ; ils la voyent, ils la sentent, ils la respirent, elle fait renaître en eux une source intarissable de paix & de joye ; ils sont plongez dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer ; ils ne veulent plus rien ; ils ont tout sans rien avoir ; car le goût de lumiére pure appaise la faim de leur cœur. Tous leurs desirs sont rassasiez, & leur plénitude les éleve au dessus de tout ce que les hommes vuides & affamez cherchent sur la terre ; toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur felicité qui vient au dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voyent de délicieux au dehors ; ils sont tels que les Dieux rassasiez d'ambroisie, ne dédaigneroient pas de s'en nourrir plûtôt que des viandes grossiéres qu'on leur présentoit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquilles ; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les esperances mêmes qui coûtent souvent autant de peine que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde fendent les nuës, seroient renversées de leurs fondemens posez au centre de la terre, que les cœurs des hommes justes ne pourroient pas même être émûs ; seulement ils ont pitié des miseres qui accablent les hommes vivans dans le monde ; mais c'est une pitié douce & paisible qui n'altere en rien leur immuable felicité. Une jeunesse éternelle, une felicité sans

fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages, mais leur joye n'a rien de folâtre ni d'indecent, c'est une joye douce, noble, pleine de majesté, c'est un goût sublime de la verité & de la vertu qui les transporte; ils sont sans interruption à châque moment dans le même saisissement de cœur où est une mere qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort; cette joye qui échappe bien-tôt à la mere, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un instant; elle est toûjours nouvelle pour eux; ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble & l'aveuglement. Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils goûtent; ils foulent à leurs pieds les molles délices, & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent; ils répassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes, & contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons; ils admirent le secours des Dieux qui les ont conduit, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sçai quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux; ils voyent, ils goûtent qu'ils sont heureux, & sentent qu'ils le seront toûjours. Ils chantent les loüanges des Dieux, & ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur. Une même felicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies. Dans ce ravissement divin; les siécles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels? & cependant mille & mille siécles écoulez n'ôtent rien à leur felicité toûjours nouvelle & toûjours entiére. Ils regnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais dans eux mêmes avec une puissance immuable; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil & misérable; ils ne portent plus ces vains diadêmes, dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs soucis. Les Dieux mêmes les ont couronnez de leurs propres mains avec de couronnes que rien ne peut fletrir.

Telemaque qui cherchoit son pere, & qui avoit

eſperé de le trouver dans ces beaux lieux, fut ſi ſaiſi de ce goût de paix & de ſelicité, qu'il eût voulu y trouver Ulyſſe, & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui même de retourner enſuite dans la ſocieté des mortels. C'eſt-ici; diſoit-il, que la veritable vie ſe trouve, & la nôtre n'eſt qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vû tant de Rois punis dans le Tartare, & d'en voir ſi peu dans les Champs Eliſées; il comprit qu'il y a peu de Rois aſſez fermes & aſſez courageux pour réſiſter à leur propre puiſſance, & pour rejetter la flaterie de tant de gens qui excitent toutes leurs paſſions. Ainſi les bons Rois ſont très-rares; & la plûpart ſi méchans, que les Dieux ne ſeroient pas juſtes; ſi après avoir ſouffert qu'ils ayent abuſé de leur puiſſance pendant la vie, ils ne les puniſſoient après leur mort.

Telemaque ne voyant point ſon pere Ulyſſe parmi tous ces Rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte ſon grand pere. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard venerable & plein de majeſté, s'avança vers lui. Sa vieilleſſe ne reſſembloit point à celle des hommes, que le poid des années accable ſur la terre. On voyoit ſeulement qu'il avoit été vieux avant ſa mort, c'étoit un mélange de tout ce que la vieilleſſe a de grave avec toutes les graces de la jeuneſſe; car les graces renaiſſent même dans les vieillards les plus caducs, au moment où ils ſont introduits dans les Champs Eliſées. Cet homme s'avançoit avec empreſſement, & régardoit Telemaque avec complaiſance comme une perſonne qui leur étoit fort chere. Telemaque qui ne le réconnoiſſoit point, étoit en peine & en ſuſpens.

Je te pardonne! ô mon cher fils lui dit ce vieillard, de ne me point réconnoitre, je ſuis Arceſius pere de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulyſſe mon petit fils partit pour aller au ſiége de Troye; Alors tu étois encore petit enfant entre les bras de ta nourrice; dès lors j'avois conçû de toi de grandes eſperances: elles n'ont point été trompeuſes, puiſque je te vois deſcendu dans le Royaume de Pluton pour chercher ton pere, & que les Dieux te ſoûtiennent dans cette entrepriſe. O heureux

enfant ; les Dieux t'aiment, & te préparent une gloire égale à celle de ton pere ; O heureux moi-même de te revoir! Ceſſe de chercher Ulyſſe en ces lieux, il vit encore, il eſt reſervé pour relever notre maiſon dans l'Iſle d'Ithaque, Laërte même ; quoique le poid des années l'ait abbatu, joüit encore de la lumiére, & attend que ſon fils revienne lui fermer les yeux. Ainſi les hommes paſſent comme les fleurs qui s'épanoüiſſent le matin, & qui le ſoir ſont fletries & foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le tems qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils! toi-même qui joüis maintenant d'une jeuneſſe ſi vive & ſi feconde en plaiſirs, ſouviens-toi que le bel âge n'eſt qu'une fleur qui ſera preſqu'auſſi-tôt ſechée qu'écloſe ; tu te verras changé inſenſiblement, les graces riantes, les doux plaiſirs qui t'accompagnent, la force la ſanté, la joye, s'évanoüiront comme un beau ſonge ; il ne t'en reſtera qu'un triſte ſouvenir ; la vieilleſſe languiſſante & ennemie des plaiſirs viendra rider ton viſage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la ſource de la joye, te dégoûter du preſent, te faire craindre l'avenir, te rendre inſenſible à tout excepté à la douleur. Ce temps te paroît éloigné. Helas! tu te trompes, mon fils ; il ſe hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'eſt pas loin de toi, & le preſent qui s'enfuit eſt déjà bien loin puiſqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus ſe rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils ſur le preſent ; mais ſoûtiens-toi dans le chemin rude & après de la vertu par la vûë de l'avenir. Prépare-toi par des mœurs pures & par lamour de la juſtice, une place dans l'heureux ſéjour de la paix. Tu reverras enfin bien-tôt ton pere reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour regner aprés lui ! mais helas ? ô mon fils, que la Royauté eſt trompeuſe ? quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat & delices ; mais de près tout eſt épineux. Un par-

ticulier peut ſans deshonneur mener une vie douce & obſcure. Un Roi ne peut ſans ſe deshonorer préferer une vie douce & oiſive aux fonctions pénibles du gouvernement ; il ſe doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui eſt jamais permis d'être à lui même. Ses moindres fautes ſont d'une conſequence infinie, parce qu'elles cauſent le malheur des peuples, & quelquefois pendant pluſieurs ſiecles : il doit reprimer l'audace des méchans, ſoûtenir l'innocence, diſſiper la calomnie. Ce n'eſt pas aſſez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il faſſe tous les biens poſſibles dont l'Etat a beſoin. Ce n'eſt pas aſſez de faire le bien pour ſoi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc mon fils ? crains donc une condition ſi périlleuſe : arme-toi de courage contre toi-même, contre les paſſions, & contre les flateurs.

En diſant ces paroles, Arceſius paroiſſoit animé d'un feu divin, & montroit à Telemaque un viſage plein de compaſſion pour les maux qui accompagnoient la Royauté. Quand elle eſt priſe, diſoit-il pour ſe contenter ſoi-même, c'eſt une monſtrueuſe tyrannie. Quand elle eſt priſe pour remplir ſes devoirs & pour conduire un peuple innombrable, comme un pere conduit ſes enfans, c'eſt une ſervitude accablante qui demande un courage & une patience héroïque. Auſſi eſt-il certain que ceux qui ont regné avec une ſincére vertu, poſſedent ici tout ce que la puiſſance des Dieux peut rendre pour rendre une felicité complete.

Pendant qu'Arceſius parloit de la ſorte, ſes paroles entroient juſqu'au fond du cœur de Telemaque ; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec ſon burin grave ſur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée poſterité. Ces ſages paroles étoient comme une flâme ſubtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Telemaque ; il ſe ſentoit ému & embraſé ; je ne ſçai quoi de divin ſembloit fondre ſon cœur au dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le conſumoit ſecrettement ; il ne pouvoit ni le contenir, ni le ſupporter, ni réſiſter à une ſi violente

impreſſion. C'étoit un ſentiment vif & délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Enſuite Telemaque commença à reſpirer plus librement : Il reconnut dans le viſage d'Arceſius une grande reſſemblance avec Laërte : il croyoit même ſe reſſouvenir confuſement d'avoir vû en Ulyſſe ſon pere des traits de cette même reſſemblance, lorſqu'Ulyſſe partit pour le Siége de Troye.

Ce reſſouvenir attendrit ſon cœur, des larmes douces & mêlées de joye coulerent de ſes yeux ; il voulut embraſſer une perſonne ſi chere, plusieurs fois il l'eſſaya inutilement. Cette ombre vaine échappa à ſes embraſſemens, comme un ſonge trompeur ſe dérobe à l'homme qui croit en joüir, tantôt la bouche alterée de cet homme dormant, pourſuit un eau fugitive, tantôt les lévres s'agitent pour former des paroles que ſa langue engourdie ne peut proferer ; ſes mains s'étendent avec effort, & ne prennent rien. Ainſi Telemaque ne peut contenter ſa tendreſſe, il voit Arceſius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui ſont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le ſage Vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur ſiécle, la gloire & le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des Rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidelité la fonction des Dieux ſur la terre. Ces autres que tu vois aſſez près d'eux, mais ſeparez par ce petit nüage, ont une gloire beaucoup moindre;ce ſont desHéros à la verité ; mais la récompenſe de leur valeur & de leurs expeditions militaires, ne peut être comparée avec celle des Rois ſages, juſtes & bienfaiſans.

Parmi ces Héros, tu vois Theſée qui a le viſage un peu triſte ; il a reſſenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuſe ; & il eſt encore affligé d'avoir ſi injuſtement demandé à Neptune la mort cruelle de ſon fils Hypolite. Heureux s'il n'eut point été ſi prompt & ſi facile à irriter ! Tu vois auſſi Achille appuyé ſur ſa lance, à cauſe de cette bleſſure qu'il reçût au talon de la main du lâche Pâris ; & qui finit ſa vie. S'il

eut été auſſi ſage, juſte & moderé, qu'il étoit intrepide ; les Dieux lui auroient accordé un long regne ; mais ils ont pitié des Phtiotes & des Dolopes ; ſur leſquels il devoit naturellement regner après Pelée : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuſe. Les Parques ont accourci le fil de ſes jours, & il a été comme une fleur à peine écloſe, que le tranchant de la charruë coupe, & qui tombe avant la fin du jour, où on l'avoit vû naître. Les Dieux n'ont voulu s'en ſervir que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes : ils ont fait ſervir Achille à abattre les murs de Troye, pour venger le parjure de Laomedon, & les injuſtes amours de Pâris. Après avoir ainſi employé cet inſtrument de leurs vengeances, ils ſe ſont appaiſez ; & ils ont refuſé aux larmes de Thetis de laiſſer plus long tems ſur la terre ce jeune Héros qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverſer les Villes & les Royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce viſage farouche ! C'eſt Ajax, fils de Talamon, & couſin d'Achilles : Tu n'ignore pas ſans doute quelle fut ſa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il prétendit qu'on ne pouvoit donner ſes armes à nul autre qu'à lui ; ton pere ne crut pas les lui devoir ceder ; les Grecs jugerent en faveur d'Ulyſſe. Ajax ſe tua de deſeſpoir ; l'indignation & la fureur ſont encore peintes ſur ſon viſage. N'approche pas de lui, mon fils car il croiroit que tu voudrois lui inſulter dans ſon malheur ; & il eſt juſte de le plaindre : Ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre bruſquement dans ce ſombre boccage, parce que nous lui ſommes odieux ? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible, ſi le fils de Thetis n'eût point été au monde dans le même tems. Mais voilà Agamemnon qui paſſe, & qui porte encore ſur lui les marques de la perfidie de Clitemneſtre. O mon fils ! je fremis en penſant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La diviſion de deux freres Atrée & Thyeſte, a rempli cette maiſon d'horreur & de ſang. Helas ! combien un crime en attire d'autres ! Agamemnon revenant à la

tête des Grecs du Siége de Troye, n'a pas eu le tems de joüir en paix de la gloire qu'il avoit acquise ; telle est la destinée presque de tous les Conquerans. Tous ces hommes que tu vois ont été rédoutables dans la guerre, mais ils n'ont point été aimables & vertueux. Aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs Elisées.

Pour ceux-ci, ils ont regné avec justice, & ont aimé leurs peuples ; ils sont les amis des Dieux ; pendant qu'Achille & Agamemnon pleins de leurs querelles & de leurs combats ; conservent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perduë, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes & vaines ; ces Rois justes étant purifiez par la lumiére divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à désirer pour leur bonheur, ils regardent avec compassion les inquietudes des mortels ; & les plus grands affaires qui agitent les hommes ambitieux, leur paroissent comme des jeux d'enfans, leurs cœurs sont rassasiez de la verité & de la vertu qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir, ni d'autrui, ni d'eux-mêmes : plus de desirs, plus de besoins, plus de crainte, tout est fini pour eux ; excepté leur joye, qui ne peut finir.

Considere mon fils, cet ancien Roi Inachus, qui fonda le Royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vielleſſe si douce & si majestueuse ; les fleurs naissent sous ses pas. Sa démarche légere ressemble à un vol d'oiseau : il tient dans sa main une lyre d'yvoire : & dans un transport éternel il chante les merveilles des Dieux. Il sort de son cœur & de sa bouche un parfum exquis ; l'armonie de sa lyre & de sa voix raviroit les hommes & les Dieux. Il est ainsi recompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, & auquel il donna des Loix.

De l'autre côté tu peus voir entrer ces Mirthes, Cecrops Egyptien, qui le premier regna dans Athenes, ville consacrée à la sage Déesse, dont elle porte le nom. Cecrops apportant des Loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grece la source des lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des Bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la societé. Il

ſut juſte, humain, compatiſſant : il laiſſa les peuples dans l'abondance, & ſa famille dans la médiocrité, ne voulant point que ſes enfans euſſent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre auſſi dans cette petite vallée Erićton, qui inventa l'uſage de l'argent pour la monnoye : il le fit en vûë de faciliter le commerce entre les Iſles de la Grece ; Mais il previt l'inconvenient attaché à cette invention. Appliquez-vous, diſoit-il, à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richeſſes naturelles, qui ſont les veritables ; cultivez la terre, pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile & de fruits. Ayez des troupeaux innombrables qui vous nourriſſent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laines ? Par-là vous vous mettez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous ſerez riches, pourveu que vous les rendiez laborieux ; car la terre eſt inépuiſable, & elle augmente ſa fecondité à proportion du nombre de ſes habitans, qui ont ſoin de la cultiver : elle les les paye tous liberalement de leur peine, au lieu qu'elle ſe rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent negligemment. Attachez-vous donc principalement aux veritables richeſſes qui ſatisfont aux vrais beſoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il n'en faut faire aucun cas, qu'autant qu'il eſt néceſſaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à ſoûtenir au déhors, ou pour le commerce des marchandiſes néceſſaires qui manquent dans votre païs, encore ſeroit-il à ſouhaiter qu'on laiſſât tomber le commerce à l'égard de toutes les choſes qui ne ſervent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la moleſſe. Le ſage Erićton diſoit ſouvent : Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un preſent funeſte, en vous donnant l'invention de la monnoye. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faſte, qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amolir & qu'à corrompre les mœurs, qu'elle vous dégoûtera de l'heureuſe ſimplicité, qui fait tout le repos & toute la ſûreté de la vie ; qu'enfin elle vous fera mépriſer l'agriculture qui eſt le fondement de la vie hu-

maine, & la ſource de tous les vrais biens, mais les Dieux me ſont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin quand Erićton apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévû, il ſe retira de douleur ſur une montagne ſauvage, où il vêcut pauvre & èloigné des hommes juſqu'à une extrême vieilleſſe, ſans vouloir ſe mêler du gouvernement des Villes.

Peu de tems après, on vit paroître dans la Grece le fameux Triptoleme, à qui Cerés avoit enſeigné l'art de cultiver les terres; & de les couvrir tous les ans d'une moiſſon dorée. Ce n'eſt pas que les hommes ne connoiſſent déja le bled & la maniére de le multiplier en le ſemant: mais ils ignoient la perfection du labourage, & Triptoleme envoyé par Cerés vint la charruë en main, offrir les dons de la Déeſſe à tous les peuples qui auroient aſſez de courage pour vaincre leur pareſſe naturelle, & pour s'adonner à un travail aſſidu. Bien-tôt Triptoleme apprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliſer en déchirant ſon ſein. Bien-tôt les moiſſonneurs ardens & infatigables, firent tomber ſous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épics qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes ſauvages & farouches qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour ſe nourrir de glands, adoucirent leurs mœurs & ſe ſoûmirent à des loix, quand ils eurent appris à faire croître des moiſſons, & à ſe nourrir du pain. Triptoleme fit ſentir aux Grecs le plaiſir qu'il y a de ne devoir ſes richeſſes qu'à ſon travail,& à trouver dans ſon champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuſe: cette abondance ſi ſimple & ſi innocente, qui eſt attachée à l'agriculture, les fit ſouvenir des ſages conſeils d'Erićton; ils mépriſerent l'argent & toutes les richeſſes artificielles qui ne ſont richeſſes que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaiſirs dangereux, & qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs purs dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé eſt le vrai treſor d'une famil-

le assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses peres ont vêcu ? Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurez fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans, libres, heureux & dignes de l'être par une solide vertu ; Mais helas ; ils commençoient à admirer les fausses richesses : ils negligent peu à peu les vrais, & ils dégenerent de cette merveilleuse simplicité. O mon fils ! tu regneras un jour, alors souviens-toi de raméner ses hommes à l'agriculture : d'honorer cet art ; de soûlager ceux qui s'y appliquent, & de ne souffrir point que les hommes vivent, ni oisifs, ni occupez à des arts qui entretiennent le luxe & la molesse ; ces deux hommes qui ont été si sages sur la terre, sont ici cheris des Dieux. Remarque, mon fils ; que leur gloire surpasse autant celle d'Achille & des autres Héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux Printems est au dessus de l'Hyver glacé; & que la lumiére du Soleil est plus éclatante que celle de la Lune.

Pendant qu'Arcesius parloit de la sorte, il apperçût que Telemaque avoit les yeux arrêtez du côté du petit bois de lauriers & d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lys, & de plusieurs autres fleurs odoriferantes, dont les vives couleurs ressembloient à celles d'Iris quand elle descend sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand Roi Sesostris que Telemaque reconnut dans ce beau lieu : il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne ne l'avoit jamais été sur son trône d'Egypte. Des rayons d'une lumiére douce sortoient de ses yeux, & ceux de Telemaque en étoient ébloüis. A le voir on eut crû qu'il étoit enyvré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au-dessus de la raison humaine pour recompenser ses vertus.

Telemaque dit à Arcesius ; Je reconnois ; ô mon pere, Sesostris ; ce grand Roi d'Egypte, que j'y ai vû il n'y a pas long-tems. Le voilà, répondit Arcesius, & tu vois par son exemple combien les Dieux sont magnifiques à recompenser les bons Rois ; mais il faut que tu sçaches que toute cette felicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si un

trop grande prosperité ne lui eut fait oublier les regles de la modération & de la justice. La passion de rabaisser l'orgüeil ; & l'insolence des Tyriens, l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le désir d'en faire d'autres ; il se laissa séduire par la vaine gloire des Conquerans ; il subjugua ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son rétour en Egypte il trouva que son frere s'étoit emparé de la Royauté, & avoit alteré par un gouvernement injuste les meilleures loix du païs. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son Royaume. Mais ce qui le rendit inexcusable, c'est qu'il fut enyvré de sa propre gloire. Il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les Rois qu'il avoit vaincus. Dans la suite il reconnut sa faute, & eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les Conquerans font contre leurs Etats, & contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un Roi, d'ailleurs si juste & si bienfaisant ; & c'est ce qui diminuë la gloire que les Dieux lui avoient preparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paroît si éclatante ? C'est un Roi de Carie nommé Dioclides, qui se devoüa pour son peuple dans une bataille, parce que l'Oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la nation dont le Roi periroit, seroit victorieuse.

Considere cet autre, c'est un sage Legislateur qui ayant donné à sa nations des loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ses loix pendant son absence ; après quoi il partit ; s'exila lui-même de sa patrie, & mourut pauvre dans une terre étrangere, pour obliger son peuple par ce serment à garder à jamais des loix si utiles.

Cet autre que tu vois, est Eunesyme Roi des Pyliens, & un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravageoit la terre & qui couvroit des nouvelles ombres les bords de l'Acheron, il demanda aux Dieux d'appaiser leur colere, en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'exaucerent, & lui firent trouver ici la vraye Royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Belus; il regna en Egypte, & il épousa Anchinoé fille du Dieu Nilus, qui cache la source de ces eaux, & qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils, Danaus, dont tu sçais l'histoire, & Egyptus, qui donne son nom à ce beau Royaume. Belus se croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple, & par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pû leur imposer. Ces hommes que que tu crois morts, vivent, mon fils, & c'est la vie qu'on traîne miserablement sur la terre, qui n'est qu'une mort les noms seulement sont changez. Plaise aux Dieux de te rendre assez bons pour meriter cette vie heureuse que rien ne peut plus finir, ni troubler! Hâte-toi, il est tems d'aller chercher ton pere. Avant que de le trouver, helas! que tu verras répandre de sang! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hesperie! Souviens-toi des conseils du sage Mentor pourveu que tu les suive, ton nom sera grand parmi tous les Peuples & dans tous les siécles.

Il dit; & aussi tôt il conduisit Telemaque vers la porte d'yvoire par où l'on peut sortir du tenebreux empire de Pluton. Telemaque les larmes aux yeux le quitta sans pouvoir l'embrasser; & sortant de ces sombres lieux; il retourna en diligence vers le camp des Alliez, après avoir rejoint sur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné jusques aupres de la Caverne, & qui n'esperoient plus de le revoir.

Fin du dix-neuviéme Livre.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE

LIVRE VINGTIE'ME.

SOMMAIRE.

Dans une assemblée des Chefs, Telemaque fait prévaloir son avis pour ne pas surprendre Venuse; laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens. Il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un nommé Acante, avoit entrepris de l'empoisonner; l'autre nommé Dioscore, offroit aux alliez la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Telemaque porte la mort par tout où il va pour trouver Adraste, & ce Roi qui le cherche aussi, rencontre & tuë Phisistrate fils de Nestor. Philoctete survient; & dans le tems où il va percer Adraste, il est blessé lui-même; & obligé à se retirer du combat, Telemaque court aux cris de ses Alliez, dont Adraste fait un carnage horrible. Il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé, veut surprendre Telemaque; celui-ci le saisit une seconde fois, & lui ôte la vie.

CEpendant les Chefs de l'armée s'assemblerent, pour déliberer s'il falloit s'emparer de Venuse. C'étoit une ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Apuliens

Peucetès. Ceux-ci étoient entrez contre lui dans la ligue pour demander justice sur cette invasion. Adraste pour les appaiser ; avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens ; mais il avoit corrompu par argent & la garnison lucanienne , & celui qui la commandoit, de maniére que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Venuse ; & les Apuliens qui avoient consenti que la garnison Lucanienne gardât Venuse , avoient été trompez dans cette negociation.

Un Citoyen de Venuse , nommé Demophante , avoit offert secrettement aux Alliez de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand ; qu'Adraste avoit mis toutes ses provisions de guerre & de bouche dans un château voisin de Venuse , qui ne pouvoit se defendre si Venuse étoit prise. Philoctete & Nestor avoient déjà oppiné qu'il falloit profiter d'une si heureuse occasion. Tous les Chefs entraînez par leur autorité , & ébloüis par l'utilité d'une si facile entreprise , applaudissoient à ce sentiment ; mais Telemaque à son retour fit ses derniers efforts pour les en detourner.

Je n'ignore pas, leur dit il , que si jamais un homme a merité d'être surpris & trompé , c'est Adraste ; lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Venuse , vous ne fairez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient puisqu'elle est aux Appuliens , qui sont un peuple de votre ligue. J'avoüe que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison , qu'Adraste qui a mis cette ville en dépôt , a corrompu le Commandant & la garnison , pour y entrer quand il jugera à propos. Enfin je comprends comme vous , que si vous preniez Venuse , vous seriez dès le lendemain maître du Château où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adraste y a assemblez , qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens ? Faut-il répousser la fraude par la fraude ? Sera t'il dit que tant de Rois liguez pour punir l'impie Adraste de ses tromperies , seront trompeurs comme lui ? s'il nous est permis de

faire comme Adraſte ; il n'eſt pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir. Qnoi l'Heſperie entiére, ſoûtenuë de tant de Colonies Grecques, & des Héros revenus du Siege de Troye, n'a t'elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adraſte que la perfidie & le parjure ? Vous avez juré par les choſes les plus ſacrées, que vous laiſſierez Venuſe en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garniſon Lucanienne, dites-vous, eſt corrompuë par l'argent d'Adraſte, je le crois comme vous : mais cette garniſon eſt toûjours à la ſolde des Lucaniens ; elle n'a point refuſé de leur obéïr ; elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adraſte ni les ſiens ne ſont jamais entrez dans Venuſe, le traité ſubſiſte : votre ſerment n'eſt pas oublié des Dieux. Ne gardera-t'on les paroles données que quand on manquera de pretextes paiſibles pour les violer ? Ne ſera-t'on fidèle & religieux pour les ſermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant ſa foi ? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins ſoyez touchez de votre reputation & de votre interêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole & de violer votre ſerment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ? Quel voiſin ne ſera pas contraint de craindre tout de vous, & de vous deteſter ! Qui pourra deſormais dans les neceſſitez les plus preſſantes ſe fier à vous ? Quelle ſûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être ſincère, & qu'il vous importera de perſuader à vos voiſins votre ſincerité ? Sera ce un traité ſolemnel ? Vous en aurez foulé aux pieds. Sera-ce un ſerment ? Eh ne ſçaura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien ; quand vous eſperez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de ſûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous ſera reçû comme une guerre, ou feinte où declarée. Vous ſerez les ennemis perpetuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voiſins. Toutes les affaires qui demandent de la reputation ; de la probité & de la confiance, vous deviendront impoſſibles.
Vous

Vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettez.

Voici, ajoûta Telemaque un interêt encore plus pressant qui doit vous frapper s'il vous reste quelque sentiment de probité & quelque prévoyance sur vos interêts ; c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue, & va la ruiner ; votre parjure va faire triompher Adraste.

A ces paroles toute l'assemblée émûë lui demandoit ; comment il osoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruïner. Comment leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la societé & de la confiance qui est la bonne foi ? Après que vous aurez posé pour maxime qu'on peut violer le regles de la probité & de la fidelité pour un grand interêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole, & à le tromper ? Où en seriez-vous ; Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prevenir les artifices de son voisin par les siens? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entr'eux par une déliberation commune, qu'il est permis de surprendre son voisin, & de violer la foi donnée ? Quelle sera votre défiance mutuelle, votre division, votre ardeur à vous détruire les uns les autres ; Adraste n'aura plus besoin de vous attaquer, vous vous déchirez assez vous-mêmes, vous justifierez ces perfides. O Rois sages & magnanimes ! ô vous qui comdamnez avec tant d'experience sur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écoûter les conseils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuses extrêmitez où la guerre precipite quelque fois les hommes, il faudroit vous préserver par votre vigilance, & par les efforts de votre vertu ; car le vrai courage ne laisse jamais abattre. Mais si vous aviez une fois corrompu la barriére de l'honneur & de la bonne foi, cette perte est irreparable ; vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance nécessaire au succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous

leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous! N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper ? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-il pas? Combattons, mourons, s'il le faut, plûtôt que de vaincre si indignement. Adraste, l'impie Adraste est dans nos mains, pourvû que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté & sa mauvaise foi.

Lorsque Telemaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses lévres, & avoit passé jusqu'au fond des cœurs. Il rémarqua un profond silence dans l'assemblée; châcun pensoit, non à lui, ni aux graces de ses paroles, mais à la force de la verité qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement. L'étonnement étoit peint sur les visages. Enfin on entendit un murmure sourd qui se répandoit peu à peu dans l'assemblée. Les uns régardoient le autres, & n'osoient parler les premiers. On attendoit que les Chefs de l'armée se déclarassent ? & châcun avoit de la peine à retenir ses sentimens. Enfin le grave Nestor prononça ces paroles.

Digne fils d'Ulysse, les Dieux vous ont fait parler, & Minerve qui a tant de fois inspiré votre pere, a mis dans votre cœur le conseil sage & généreux que vous avez donné. Je ne régarde point votre jeunesse, je ne considere que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu, sans elle les plus grands avantages sont les vrayes pertes; sans elle on s'attire bien-tôt la vengeance de ses ennemis, la défiance de ses Alliez, l'horreur de tous les gens de bien; & la juste colere des Dieux. Laissons donc Venuse entre les mains des Lucaniens, & ne songeons plus qu'à vaincre Adraste par notre courage.

Il dit, & toute l'assemblée applaudit à ses sages paroles, mais en applaudissant, châcun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulysse, & on croyoit voir réluire en lui la sagesse de Minerve qui l'inspiroit.

Il s'éleva bien-tôt une autre question dans le Conseil des Rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraste toûjours cruel & perfide, ca-

voya dans le camp un Transfuge nommé Acante, qui devoit empoisonner les plus illustres Chefs de l'armée : sur tout il avoit donné ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Telemaque qui étoit déjà la terreur des Dauniens. Telemaque qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçût sans peine avec amitié ce malheureux qui avoit vû Ulysse en Sicile, & qui lui racontoit les avantures de ce Heros. Il le nourrissoit, & tâchoit de le consoler dans son malheur ; car Acante se plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraste : mais c'étoit nourrir & réchauffer dans son sein une vipere venimeuse toute prête à faire une blessure mortelle. On surprit un autre Transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraste pour lui apprendre l'état du camp des Alliez ; & pour lui assûrer qu'il empoisonneroit le lendemain les principaux Rois avec Telemaque dans un festin que celui-ci lui devoit donner. Arion pris avoüa sa trahison : on soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis : mais Acante profondement dissimulé & intrepide, se defendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des Rois furent d'avis qu'il falloit dans le doute sacrifier Acante à la sûreté publique. Il faut, disoient-ils le faire mourir ; la vie d'un seul homme n'est rien quand il s'agit d'assûrer celle de tant de Rois. Qu'importe qu'un innocent périsse, quand il s'agit de conserver ceux qui répresentent les Dieux au milieu des hommes !

Quelle maxime inhumaine ! quelle politique barbare, répondit Telemaque ! Quoi vous êtes si prodigues du sang humain ! O vous, qui êtes établis les Pasteurs des hommes, & qui ne commandez sur eux que pour les conserver, comme un Pasteur conserve son troupeau, vous êtes donc les loups cruels ; & non pas les pasteurs ! du moins vous n'êtes pasteurs que pour tondre & pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans le pâturage. Selon vous on est coupable dès qu'on est accusé ; un soupçon merite

la mort ; les innocens sont à la merci des envieux & des calomniateurs ; & à mesure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra aussi égorger plus de victimes.

Telemaque disoit ces paroles avec une autorité & une véhemence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les hauteurs d'un si lâche conseil. Enfin se radoucissant, il leur dit : Pour moi, je n'aime pas assez la vie pour vivre à ce prix là, j'aime mieux qu'Acante soit méchant que si je l'étois, & qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si je le faisois moi-même périr injustement dans le doute. Mais écoûtez ô vous qui étant établis Rois, c'est-à-dire Juges des peuples, devez sçavoir juger les hommes avec justice, prudence & modération: laissez-moi interroger Acante en votre presence.

Aussi-tôt il interroge cet homme sur son commerce avec Action ; il le presse sur une infinité de circonstances. Il fait semblant plusieurs fois de les renvoyer à Adraste, comme un transfuge digne d'être puni, pour observer s'il avoit peur d'être ainsi renvoyé, ou non : mais le visage & la voix d'Acante demeurerent tranquilles : enfin ne pouvant tirer la verité du fond de son cœur, il lui dit : Donnez-moi votre anneau ; je veux l'envoyer à Adraste. A cette demande de son anneau, Acante pâlit, il fut embarrassé. Telemaque, dont les yeux étoient toûjours attachez sur lui, l'apperçût, il prit cet anneau. Je m'en vais lui dit-il, l'envoyer à Adraste pas les mains d'un Lucanien nommé Polytrope, que vous connoissez, & qui paroîtra y aller secretement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voye votre intelligence avec Adraste, on vous fera périr impitoyablement par des tourmens les plus cruels. Si aucontraire vous avoüez dès-à-present votre faute, on vous la pardonnera, & on se contentera de vous envoyer dans une Isle de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoüa tout : & Telemaque obtint des Rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il le lui avoit promise. On l'envoya dans une des Isles Echinades, où il vêcut en paix.

Peu de tems après un Daunien d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent & hardi,

nommé Dioscorre, vint la nuit dans le camp des Alliez leur offrir d'égorger dans sa tente le Roi Adraste. Il le pouvoit; car on est maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit que la vengeance, parce qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit éperduëment, & qui étoit égale en beauté à Venus même. Il avoit des intelligences secrettes pour entrer la nuit dans la tente du Roi, & pour être favorisé dans cette entreprise par plusieurs Capitaines Dauniens, mais il croyoit avoir besoin que les Rois alliez attaquassent en même tems le Camp d'Adraste, afin que dans ce trouble il put plus facilement se sauver & enlever sa femme. Il étoit content de périr s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le Roi. Aussi-tôt que Dioscore eut expliqué aux Rois son dessein tout le monde se tourna vers Telemaque, comme pour lui demander une décision. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont préservé des traîtres, nous défendent de nous en servir. Quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre seul interêt suffiroit pour la réjetter; dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous; dès ce moment qui d'entre nous sera en sûreté? Adraste pourra bien éviter le coup qui le menace, & le faire rétomber sur les Rois alliez. La guerre ne sera plus une guerre; la sagesse & la vertu ne seront d'aucun usage; on ne verra plus que perfidie, trahison & assassinats. Nous en ressentirions nous-mêmes les funestes suites, & nous le mériterions, puisque nous aurions autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut envoyer le traître à Adraste. J'avoüe que ce Roi ne le merite pas; mais toute l'Hesperie & toute la Grece, qui ont les yeux sur nous méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimez. Nous nous devons à nous mêmes; enfin nous devons aux Dieux justes cette honneur de la perfidie.

Aussi-tôt on renvoya Dioscore à Adraste: qui frémit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit assez s'étonner de la générosité de ses ennemis; car les méchans ne peuvent comprendre

la pure vertu. Adraste admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'osoit le loüer. Cette action noble des Alliez rappelloit un honteux souvenir de toutes ses tromperies, & de toutes ses cruautez. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie; mais les hommes corrompus s'endurcissent bien-tôt contre tout ce qui pourroit le toucher. Adraste qui vit que la réputation des Alliez augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contre eux quelque action éclatante; comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du-moins tâcher d'emporter quelque grand avantage sur eux par les armes, & il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au Soleil les portes de l'Orient dans un chemin semé de roses, que le jeune Telemaque prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux Capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil, & mit en mouvement tous les Officiers. Son casque couvert de crins flottans, brilloit déjà sur sa tête, & sa cuirasse sur son dos éblouïssoient les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit outre sa beauté naturelle l'éclat de l'Egide, qui y étoit cachée. Il tenoit sa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers postes qu'il devoit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, & sur son visage une majesté fiére qui promettoit déjà la victoire. Il marchoit & tous les Rois oubliant leur âge & leur dignité, se sentoient entraînez par une force superieure qui leur faisoit suivre ses pas La foible jalousie ne pût plus entrer dans les cœurs. Tout cede à celui de Minerve conduit invisiblement par la main; son action n'avoit plus rien d'impetueux ni de precipité: il étoit doux, tranquille, patient toûjours prêt à écoûter les autres: & à profiter de leurs conseils; mais actif, prévoyant attentif aux besoins les plus eloignez, arrangeant toutes les choses à propos, ne s'embarrassant de rien, & n'embarrassant point les autres; excusant les fautes, reparant les mécomptes, prévenant les difficultez, ne demandant jamais rien de trop à personne,

inſpirant par tout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre c'étoit dans les termes les plus ſimples & les plus clairs ; il le répetoit pour mieux inſtruire celui qui devoit l'éxecuter. Il voyoit dans ſes yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faiſoit enſuite expliquer familiérement comment il avoit compris ces paroles, & le principal but de ſon entrepriſe. Quand il avoit ainſi éprouvé le bon ſens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ſes vûës, il ne le faiſoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'eſtime & de confiance pour l'encourager. Ainſi tous ceux qu'il envoyoit étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réüſſir : mais ils n'étoient point genez par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais ſuccès ; car il excuſoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaiſe volonté.

L'horiſon paroiſſoit rouge & enflâmé par les premiers rayons du Soleil, & la mer étoit pleine des feux du jour naiſſant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux, & de chariôts en mouvement ; c'étoit un bruit confus ſemblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excité au fond de ſes abîmes les noires tempêtes. Ainſi Mars commençoit par le bruit des armes, & par l'apareil fremiſſant de la guerre, à ſemer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques heriſſées, ſemblables aux épics qui couvrent les ſillons fertiles dans le tems des moiſſons. Déja s'élevoit un nuage de pouſſiére, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la Terre & le Ciel. La confuſion, l'horreur, le carnage ; l'impitoyable mort s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jettez, que Telemaque levant les yeux & les mains vers le Ciel, prononça ces paroles.

O Jupiter pere des Dieux & des hommes, vous voyez de notre côté la juſtice & la paix que nous n'avons point eu honte de chercher. C'eſt à regret que nous combattons ; nous voudrions épargner le ſang des hommes ; nous ne haïſſions point cet ennemi même, quoi qu'il ſoit cruel perfide & ſacrilege. Voyez & decidez entre lui & nous. S'il faut mourir, nos vies ſont dans vos mains. S'il faut délivrer l'Heſperie & abat-

tre le Tyran, ce sera votre puissance & la sagesse de Minerve votre fille qui nous donneront la victoire, la gloire vous en sera dûë. C'est vous qui la balance en main reglez le sort des combats: nous combattons pour vous; & puisque vous êtes Juge, Adraste est plus votre ennemi que le notre. Si votre cause est victorieuse avant la fin du jour, le sang d'un hecatombe entiére ruissèlera sur vos autels.

Il dit; & à l'instant il poussa ses coursiers fougueux & écumans dans les rangs les plus pressez des ennemis. Il rencontra d'abord Periandre Locrien, couvert d'une peau de lion qu'il avoit tué dans la Cilicie pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une massuë: sa force & sa taille le rendoit semblable aux Geants. Dès qu'il vit Telemaque, il méprisa sa jeunesse & la beauté de son visage. C'est bien à toi, dit-il, jeune effeminé, à nous disputer la gloire des combats. Va enfant, parmi les ombres chercher ton pere. En disant ces paroles, il leva sa massuë noüeuse, pésante, armée de pointe de fer, elle paroît comme un mât de navire; châcun craint le coup de sa chûte; elle menace la tête du fils d'Ulysse; mais il se détourne du coup, & se lance sur Periandre avec la rapidité d'une aigle qui fend les airs. la massuë en tombant brise la roüe d'un char auprès de celui de Telemaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Periandre à la gorge, le sang qui coule à gros bouillon de sa large playe, étouffe sa voix; ses chevaux fougeux ne sentant plus sa main défaillante, & les rênes flotans sur leur cou; l'emportenr çà & là; il tombe de dessus son char, les yeux fermez à la lumiére, & la pâle mort étant déjà peinte sur son visage défiguré. Telemaque eut pitié de lui, il donna aussi-tôt son corps à ses Domestiques, & garda comme une marque de sa victoire la peau du lion avec sa massuë.

Ensuite il cherche Adraste dans la mêlée, mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combattans. Hilée qui avoit attelé à son char deux coursiers, semblables à ceux du Soleil, & nourris dans les vastes prairies qu'arrose l'Auffides, Demoleon, qui dans la Sicile

avoit autrefois presque égalé Erix dans les combats du Celeste Crantor; qui avoit été hôte & ami d'Hercule, lorsque ce fils de Jupiter, passant par l'Hesperie, y ôta la vie à l'infame Cacus; Menecrate, qui ressembloit, disoit on, à Pollux dans la lutte; Hyppocon Salapien, qui imitoit l'adresse & la bonne grace de Castor pour mener un cheval; le fameux chasseur Eudimede toûjours teint du sang des ours & des sangliers qu'il tuoit dans les sommets couverts de neiges du froid Apeinnin, qui avoit été disoit-on si cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des fléches; Nicostrate vainqueur d'un Géant, qui vomissoit le feu dans les rochers du Mont-Garzan. Elleante, qui devoit épouser la jeune Pholoé fille du fleuve Liris; elle avoit été promise par son pere à celui qui la délivreroit d'un serpent aîlé qui étoit né sur le bord du fleuve, & qui devoit la dévorer dans peu de jours, suivant la prédiction d'un Oracle. Ce jeune homme par un excès d'amour se dévoüa pour tuer le monstre; il réüssit; mais il ne pût goûter le fruit de sa victoire; & pendant que Pholoé se préparant à un doux hymenée, attendoit impatiemment Eleante, elle apprit qu'il avoit suivi Adraste dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ses jours. Elle remplit de ses gemissemens les bois & les montagnes qui sont auprès des fleuves; elle noya ses yeux de larmes, arracha ses beaux cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutûmé de cueïllir; & accusa le Ciel d'injustice. Comme elle ne cessoit de pleurer nuit & jour; les Dieux touchez de ses regrets, & par les prieres du fleuve mirent fin à sa douleur. A force de verser des larmes, elle fut tout à coup changée en fontaine, qui coulant dans le sein du fleuve, va joindre ses eaux à celles du Dieu son pere; mais l'eau de cette fontaine est encore amére; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des ciprès sur ses tristes bords.

Cependant Adraste qui apprit que Telémaque répandoit de tous côtez la terreur, le cherchoit avec empressement; il esperoit de vaincre facilement le fils d'Ulysse dans un âge encore si tendre,

& il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adresse, & d'une audace extraordinaire, ausquels il avoit promis de grandes recompenses, s'il pouvoient dans le combat faire périr Telemaque de quelque maniére que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, sans doute ces trente hommes environnant le char de Telemaque, pendant qu'Adraste l'auroit attaque de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer, mais Minerve les fit égarer.

Adraste crût voir & entendre Telemaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline; où il y avoit une foule de combattans; il court, il vole, il veut se rassasier de sang, mais au lieu de Telemaque il trouve le vieux Nestor, qui d'une main tremblante jettoit au hazard quelques traits inutiles. Adraste dans sa fureur veut le percer, mais une troupe de Pyliens se jetta au tour de Nestor.

Alors une nuée de traits obscurcit l'air, & couvrit tous les combattans, on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans; & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée; la terre gemissoit sous un monceau de corps morts; des ruisseaux de sang couloient de toutes parts. Bellone & Mars avoient les furies infernales, vêtuës de robes toutes dégoûtantes de sang, repaissoient leurs yeux cruels de ce spectacle, & renouvelloient sans cesse la rage dans les cœurs. Ces Divinitez ennemis des hommes, repoussoient loin des deux partis la pitié généreuse, la valeur moderée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans ces amas confus d'hommes acharnez les uns sur les autres, que massacre, vengeance, desespoir & fureur brutale. La sage & invincible Pallas elle-même l'ayant vû, fremit, & recula d'horreur.

Cependant Philoctete marchant a pas lent, & tenant dans ses mains les flêches d'Hercule s'avançoit au secours de Nestor. Adraste n'ayant pû atteindre le divin Vieillard, avoit lancé ses traits sur plusieurs Pyliens, ausquels il avoit fait mordre la poussiére. Déjà il avoit abbatu Eusilas si leger à la course qu'à peine il imprimoit la trace de ses pas dans le sable! & qui devançoit dans son païs les plus rapides flots de l'Eu-

rotas & de l'Alphée. A ses pieds étoient tombez Entiphron, plus beau qu'Hylas, aussi ardent chasseur qu'Hypolite; Pterelas qui avoit suivi Nestor au siége de Troye, & qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage & de sa force; Aristogiton qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Acheloüs avoit reçû secrettement de ce Dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes. En effet, il étoit si souple & si prompt dans tous ses mouvemens, qu'il échappoit aux mains les plus fortes; mais Adraste d'un coup de lance le rendit immobile, & son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor qui voyoit tomber ses plus vaillans Capitaines sous la main du cruel Adraste, comme les épics dorez pendant la moisson tombent sous la faulx tranchante d'un infatigable moissonneur, oublioit le danger où il s'exposoit inutilement. Sa vieillesse l'avoit quitté; il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate son fils qui de son côté soûtenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de son pere; mais le moment fatal étoit venu, où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor combien on est souvent malheureux d'avoir trop vêcu.

Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraste, que le Daunien devoit succomber; mais il l'évita, pendant que Pisistrate ébranlé du faux coup qu'il avoit donné ramenoit sa lance. Adraste le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencerent à sortir avec un ruisseau de sang, son teint se flêtrit comme une fleur que la main d'une Nymphe a cüillie dans les prez. Ses yeux etoient déja presqu'éteints, & sa voix défaillante. Alcée son Gouverneur, qui étoit auprès de lui, le soûtint comme il alloit tomber, & n'eut le tems que de le mener entre les bras de son pere. Là il voulut parler, pour donner les derniéres marques de sa tendresse; mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctete répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour répousser les efforts d'Adraste, Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de son fils, il remplissoit l'air de ses cris, & ne pouvoit souffrir la lumiére. Malheureux, disoit-il, d'avoir été pere, & d'avoir

vêcu si long-tems ! Helas ! cruelles destinées, pourquoi n'avez vous pas fini ma vie où à la chasse du sanglier du Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au premier siége de Troye ! Je serois mort avec gloire & sans amertume; maintenant je traîne une vieillesse douloureuse, méprisée & impuissante. Je ne vis plus que pour les maux; je n'ai plus de sentiment que pour la tritesse. O mon fils! ô mon fils! ô mon cher fils Pisistrate! quand je perdis ton frere Antiloque, je t'avois pour me consoler. Je ne t'ai plus; rien ne me consolera, tout est fini pour moi. L'esperance, seul adoucissement des peines des hommes, n'est plus un bien qui me regarde, Antiloque, Pisistrate ô chers enfans je crois que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux; la mort de l'un rouvre la playe que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus. Qui fermera mes yeux? Qui recüeillira mes cendres? O cher Phisistrate! tu es mort comme ton frere, en homme de courage; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En disant ces paroles il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenoit; mais on arrêta sa main & on lui arracha le corps de son fils. Et comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où ayant un peu répris ses forces, il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste & Philotecte se cherchoient; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion ou d'un léopard, qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caystre. Les menaces, la fureur guerriére & la cruelle vengeance éclatant dans leurs yeux farouches. Il portent une mort certaine par tout où ils lancent leurs traits. Tous les combattans les régardent avec effroi. Déjà ils se voyent l'un l'autre, & Philotecte tient en main une de ses flêches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, & dont les blessures sont irremediables. Mais Mars qui favorisoit le cruel & intrepide Adraste, ne put souffrir qu'il périt sitôt; il vouloit par lui, prolonger les horreurs de la guerre, & multiplier le carnage. Adraste étoit encore dû à la justice des Dieux pour

punir les hommes & pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctete veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donna Amphimaque jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cedoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au Siége de Troye. A peine Philoctete eut reçû le coup, qu'il tira la flêche contre Amphimaque, elle lui perça le cœur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent, & furent couverts des tenébres de la mort. Sa bouche plus merveille que les roses, dont l'aurore naissante seme l'horison, se flettrit; une pâleur affreuse ternit ses joües. Ce visage si tendre & si délicat, tout-à-coup se défigura. Philoctete lui-même en eut pitié. Tous les combattans gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans son sang, où il se rouloit, & ses cheveux aussi beaux que ceux d'Apollon, trainez dans la poussiére. Philoctete ayant vaincu Amphimaque fut contraint de se retirer du combat; il perdoit son sang & ses forces; son ancienne blessure même dans l'effort du combat sembloit prête à se rouvrir & à renouveller ses douleurs; car les enfans d'Esculape avec leur science divine, n'avoient pû le guérir entiérement. Le voilà prêt à tomber sur un monceau de corps sanglans qui l'environnent. Archidamas, le plus fier & le plus adroit de tous les Oebaliens qu'il avoit mené avec lui pour fonder Petilie, l'enleve du combat dans le moment où Adraste l'auroit sans peine abbattu à ses pieds. Adraste ne trouve plus rien qui ose lui résister, ni retarder la victoire. Tout tombe, tout s'enfuït: c'est un torrent qui ayant surmonté ses bords, entraîne par ses vagues furieuses les moissons, les troupeaux des Bergers & des Villages.

Telemaque entendit de loin les cris des vainqueurs, & il vit le desordre des siens qui fuyoient devant Adraste, comme une troupe de cerfs timides traverse les vastes campagnes, les bois, les montagnes, & les fleuves même les plus rapides, quand ils sont poursuivis par des chasseurs, Telemaque gémit, l'indignation paroît dans ses yeux, & il quitte les lieux ou il avoit combattu long-tems avec tant de danger & de

gloire. Il court pour soûtenir les siens : il s'avance tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus sur la poussiére. De loin il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne sçai quoi de terrible dans sa voix, dont les montagnes voisines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il appelle les furies infernales, la guerre & la mort. Le cri de Telemaque porte le courage & l'audace dans le cœur des siens ; il glace d'épouvante les ennemis. Adraste même a honte de se sentir troublé. Je ne sçai combien de funestes présages le font fremir ; & ce qui l'anime est plûtôt un désespoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ces genoux tremblans commencerent à se dérober sous lui ; trois fois il reçula sans songer à ce qu'il faisoit ; une pâleur de défaillance & une sueur froide se répandoit dans tous ses membres ; sa voix enroüée & hésitante ne pouvoit achever aucune parole, ses yeux pleins d'un feu sombre & étincellans paroissoient sortir de sa tête ; On le voyoit comme Oreste agité par les Furies ; tous ses mouvemens étoient convulsifs. Alors il commence à croire qu'il y a des Dieux. Il s'imagine les voir irritez, & entendre une voix sourde qui sort du fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare. Tout lui fait sentir une main celeste & invincible suspenduë sur sa tête, qui alloit s'appesantir pour le frapper ; l'esperance étoit éteinte au fond de son cœur ; son audace se dissipoit comme la lumiére du jour disparoit quand le soleil se couche dans le sein des ondes, & que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adraste trop long-tems souffert sur la terre, si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtiment ; l'impie Adraste touchoit enfin à sa derniére heure. Il court forcené au-devant de son inévitable destin ; l'horreur, les cuisans remords, la consternation, la fureur ; la rage, le désespoir marchent avec lui. A peine voit-il Telemaque qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, & les tourbillons des flâmes qui sortent du noir Phlegeton, prêtes à le devorer. Il s'écrie, & sa

bouche demeure ouverte ſans qu'il puiſſe prononcer aucune parole ; tel qu'un homme dormant, qui dans un ſonge affreux ouvre la bouche & fait des efforts pour parler ; mais la parole lui manque toûjours, & il la cherche envain. D'une main tremblante & précipitée Adraſte lance ſon dard contre Telemaque. Celui-ci intrepide contre l'ennemi des Dieux ; ſe couvre de ſon bouclier ; il ſemble que la victoire le couvrant de ſes aîles, tient déjà une couronne ſuſpenduë au-deſſus de ſa tête ; le courage doux & paiſible reluit dans ſes yeux : on le prendroit pour Minerve même, tant il paroît ſage & meſuré au milieu des plus grands périls ; le dard lancé par Adraſte eſt repouſſé par le bouclier. Alors Adraſte ſe hâte de tirer ſon épée, pour ôter au fils d'Ulyſſe l'avantage de lancer ſon dard à ſon tour. Telemaque voyant Adraſte l'épée à la main, ſe hâte de la mettre auſſi, & laiſſe ſon dard inutile.

Quand on les vit ainſi tous deux combattre de près, tous les autres combattans en ſilence mirent bas les armes pour les regarder attentivement, & on attendit de leur combat la deſtinée de toute la guerre. Les deux glaives brillans comme les éclairs d'où partent les foudres, ſe croiſent pluſieurs fois, & portent des coups inutiles ſur les armes polies qui en retentiſſent. Les deux combattans s'allongent ſe replient, s'abaiſſent, ſe relevent tout-à-coup, & enfin ſe ſaiſiſſe. Le liére en naiſſant au pied d'un ormeau, ne ſerre pas plus étroitement le tronc dur & noüeux par ſes rameaux entrelaſſez, juſques aux plus hautes branches de l'arbre que ces deux combattans ſe ſerrent l'un l'autre. Adraſte n'avoit encore rien perdu de ſa force. Telemaque n'avoit pas encore toute la ſienne. Adraſte fait pluſieurs efforts pour ſurprendre ſon ennemi, & pour l'ébranler. Il tâche de ſaiſir l'épée du jeune Grec, mais en vain. Dans le moment où il la cherche, Telemaque l'enleve de terre, & le renverſe ſur le ſable. Alors cet impie qui avoit toûjours mépriſé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort ; il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la déſire ; il tâche d'émouvoir la compaſſion de Telemaque,

fils d'Ulysse, lui dit-il ; enfin c'est maintenant que je connois les justes Dieux : ils me punissent comme je l'ai merité ; il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la verité : je la vois ; elle me condamne ; mais qu'un Roi malheureux vous fasse souvenir de votre pere, qui est loin d'Ithaque, & qu'il touche votre cœur.

Telemaque qui le tenant sous ses genoux ; avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit aussi-tôt : Je n'ai voulu que la victoire & la paix des Nations que je suis venu secourir ; je n'aime point à répandre le sang. Vivez donc, Adraste ; mais vivez pour reparer vos fautes : rendez tout ce que vous avez usurpé, retablissez le calme & la justice sur la côte de la grande Hesperie, que vous avez soüillée par tant de massacres & de trahisons ; vivez & devenez un autre homme ; apprenez par votre chûte que les Dieux sont justes, que les méchans sont malheureux, qu'ils se trompent en cherchant la felicité dans la violence, dans l'inhumanité & dans le mensonge ; qu'enfin rien n'est si doux, ni si heureux que la simple & constante vertu ; donnez nous pour ôtage votre fils Metrodore avec douze des principaux de votre Nation.

A ces paroles Telemaque laisse relever Adraste, & lui tend la main sans se défier de sa mauvaise foi ; mais aussi-tôt Adraste lui lança un second dard fort court qu'il tenoit caché. Le dard étoit si aigu & lancé avec tant d'adresse, qu'il eut percé les armes de Telemaque, si elles n'eussent été divines. En même-tems Adraste se jette derriére un arbre pour éviter la poursuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie ? Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous ; l'impie ne se sauve que par la trahison ; celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort. Au contraire celui qui les craint, ne craint, qu'eux. En disant ces paroles il s'avance vers les Dauniens, & fait signe aux siens qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraste. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, & veut renverser les Crétois qui se presentent à son passage,

Mais tout-à-coup Telemaque prompt comme la foudre, que la main du pere des Dieux lance du haut Olympe ſur les têtes coupables, vient fondre ſur ſon ennemi, il le ſaiſit d'une main victorieuſe, il le renverſe ; & comme un cruel Aquillon abbat les tendres moiſſons qui dorent la campagne ; il ne l'écoûte plus, quoique l'impie oſe encore une fois eſſayer d'abuſer de la bonté de ſon cœur. Il lui enfonce ſon glaive, & le précipite dans les flâmes du noir Tartare, digne châtiment de ſes crimes.

Fin du vingtiéme Livre.



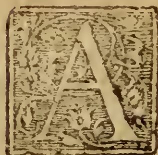


LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE

LIVRE VINGT-UNIÉME.

SOMMAIRE.

Adraste étant mort, les Dauniens tendent les mains aux Alliez en signe de paix, & leur demandent un Roi de leur Nation. Nestor inconsolable d'avoir perdu son fils, s'absente de l'Assemblée des Chefs, où plusieurs opinent qu'il faut partager le Pays des vaincus, & ceder à Telemaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Telemaque fait voir que l'interêt commun des Alliez est de choisir Polydamas pour Roi des Dauniens, & de leur laisser leur terres. Il persuade ensuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomede, survenu fortuitement. Les troubles étant ainsi finis, tous se separerent pour s'en retourner chacun dans son Pays.



A Peine Adraste fut mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite & la perte de leur Chef se réjoüirent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux Alliez en signe de paix & de reconciliation. Metrodore, fils d'Adraste, que son pere avoit nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice & d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un esclave

complice de ses infâmies & de ses cruautez, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre interêt, il le tua par derriére pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tète, & la porta dans le Camp des Alliez, esperant une grande recompense d'un crime qui finissoit la guerre. Mais ont eut horreur de ce scelérat, & on le fit mourir. Telemaque ayant vû la tête de Metrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuse beauté & d'un naturel excellent, que les plaisirs & mauvais exemple avoient corrompus, ne pût retenir ses larmes. Helas, s'écria-t'il, voilà ce que fait le poison de la prosperité pour un jeune Prince; plus il a d'élevation & de vivacité, plus il s'éloigne de tous ses sentimens de vertu; & maintenant je serois peut-être de même, si les malheurs où je suis né, graces aux Dieux, & les instructions de Mentor, ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens assemblez demanderent comme l'unique condition de paix qu'on leur permit de faire un Roi de leur Nation, qui pût effacer par ses vertus l'opprobre dont l'impie Adraste avoit couvert la Royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le Tyran; ils venoient en foule baiser la main de Telemaque, qui avoit été trempée dans le sang de ce monstre, & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba dans un moment, sans aucune ressource, cette Puissance qui menaçoit toutes les autres dans l'Hesperie; & qui faisoient trembler tant de peuples. Semblables à ces terrains qui paroissent fermes & immobiles, mais que l'on sappe peu à peu par dessous: Long-tems on se mocque du foible travail qui en attaque les fondemens rien ne paroît affoibli, tout est uni, rien ne s'ébranle; cependant tous les soûtiens sont détruits peu à peu jusqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'abaisse, & ouvre un abîme. Ainsi une puissance injuste est trompeuse, quelque prosperité qu'elle se procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses pieds. La fraude & l'inhumanité sapent peu à peu tous les plus solides fondemens de l'autorité legitime. On l'admire, on le craint, on tremble

devant elle jusqu'au moment où elle n'est déjà plus, elle tombe de son propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais soûtiens de la bonne foi & de la justice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les Chefs de l'armée s'assemblerent dès le lendemain pour accorder un Roi aux Dauniens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inesperée, & les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce conseil, parce que la douleur jointe à la vieillesse, avoit fletri son cœur, comme la pluye abbat & fait languir le soir une fleur qui étoit le matin pendant la naissance de l'Aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'enfuyoient le doux sommeil qui charme les plus cuisantes peines; l'esperance, qui est la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amère à cet infortuné Vieillard, la lumiére même lui étoit odieuse, son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps, & qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'Empire de l'union. Tous ses amis lui parloient en vain, son cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant; il ne repondoit que par des gemissemens & des sanglots. De tems en tems on l'entendoit dire ? O Pisistrate ! Pisistrate, Pisistrate, Pisistrate, mon fils, tu m'appelles ! Je te suis, Pisistrate tu me rendras la mort douce, ô mon cher fils ! Je ne desire plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx. Puis il passoit des heures entiéres sans prononcer aucune parole, mais gemissant, levant les mains & les yeux noyez de larmes vers le Ciel.

Cependant les Princes assemblez attendoient Telemaque, qui étoit auprès du corps de Pisistrate. Il répandoit sur son corps de fleurs à pleines mains; il y ajoûtoit de parfums exquis, & versoit de larmes amères. O mon cher compagnon: lui disoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vû à Pylos, de t'avoir suivi à Sparthe,

de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hesperie. Je te dois mille & mille soins, je t'aimois, tu m'aimois aussi; j'ai connu ta valeur, elle auroit surpassé celle de plusieurs Grecs fameux. Helas; elle t'a fait mourir avec gloire, mais elle a derobé au monde une vertu naissante qui eut égalé celle de ton pere. Oüi, ta sagesse & ton éloquence dans un âge mur auroit été semblable à celle de ce Viellard, l'admiration de toute la Grece. Tu avois déjà cette douce insinuation, à laquelle on ne pouvoit resister quand tu parlois, ces maniéres naïves de raconter, cette sage modération, qui est un charme pour appaiser les esprits irritez; cette autorité qui vient de la prudence & de la force de bons conseils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prevenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raison, ta parole simple & sans faste couloient dans les cœurs comme la rosée de l'herbe naissante. Helas! tant de bien que nous possedions il y a quelques heures, nous sont relevez pour jamais. Pisistrate, que j'ai embrassé ce matin, n'est plus, il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Au moins si tu avois fermé les yeux de Nestor, & non pas que nous eussions fermé les siens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, & il ne seroit pas le plus malheureux de tous les peres.

Après ces paroles, Telemaque fit laver la playe sanglante qui étoit dans le côté de Pisistrate. Il le fit étendre sur un lit de pourpre où la tête panchée avec la pâleur de la mort; il ressembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de son ombre, & poussé vers le Ciel ses rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron. Il ne tient plus à sa racine ni à la terre, mere féconde qui nourrit ses tiges dans son sein; il languit, sa verdure s'efface; il ne peut plus se soûtenir, il tombe ses ramaux qui cachoient le Ciel, traînent sur la poussiére, fletris & desseichez; il n'est plus qu'un tronc abbattu & dépoüillé de toutes ces graces. Ainsi Pisistrate en proye à la mort, étoit déjà emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bucher fatal. Déjà la flâme montoit vers le Ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baissez

& pleins de larmes ; leurs armes renversées, le conduisoient lentement. Le corps est bien-tôt brûlé, les cendres sont mises dans une Urne d'or & Telemaque qui prend soin de tout, confie cette Urne comme un grand trésor Callimaque, qui avoit été le Gouverneur de Pisistrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres tristes, mais precieux restes de celui que vous avez aimé. Gardez-les pour son pere ; mais attendez à les lui donner, quand il aura assez de force pour les demander ; ce qui irrite la douleur en un tems l'adoucit en un autre.

Ensuite Telemaque entra dans l'assemblée des Rois liguez, où chacun garda le silence pour l'écoûter dès qu'on l'apperçût ; il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les loüanges qu'on lui donna par des acclamations publiques sur tout ce qu'il venoit de faire, augmenterent sa honte ; il auroit voulu se pouvoir cacher : ce fut la premiére fois qu'il parut embarrassé & incertain. Enfin il demanda comme une grace ; qu'on ne lui donnât plus aucune loüange. Ce n'est pas, dit il, que je ne les aime, sur tout quand elles sont données par de si bons Juges de la vertu : mais c'est que je crains de les aimer trop ; elles corrompent les hommes, elles les remplissent d'eux-mêmes, elles les rendent vains & présomptueux ; il faut les meriter & les fuïr ; les meilleures loüanges ressemblent aux fausses. Les plus méchans de tous les hommes qui sont les tyrans, sont ceux qui se font le plus loüer par des flâteurs. Quel plaisir y a-t'il à être loüé comme eux ? Les bonnes loüanges sont celles que vous me donnerez en mon absence, si je suis assez heureux pour en meriter. Si vous me croyez veritablement bon, vous devez croire aussi que je veux être modeste, & craindre la vanité. Epargnez-moi donc, si vous m'estimez, & ne me loüez pas comme un homme amoureux des loüanges.

Aprés avoir parlé ainsi, Telemaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jusqu'au Ciel, & par un air d'indifference, il arrêta bien-tôt les loüanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le loüant mais l'admiration augmenta, tout le monde sçachant la tendresse qu'il avoit temoigné à

Pisistrate ; & le soin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse & de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disoient-ils en secret les uns aux autres : il est l'ami des Dieux, & le vrai Héros de notre âge. Il est au-dessus de l'humanité ; mais tout cela n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain, il est bon, il est ami fidelle & tendre, il est compatissant, liberal, bienfaisant & tout entier à ceux qu'il doit aimer. Il est les délices de ceux qui vivent avec lui ; il s'est défait de sa hauteur, de son indifférence & de sa fierté. Voilà ce qui est d'usage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend sensibles à toutes ses vertus ; voilà ce qui fait que nous donnerions toutes nos vies pour lui.

A peines ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la necessité de donner un Roi aux Dauniens. La plûpart des Princes qui étoient dans le conseil, opinoient qu'il falloit partager entr'eux ce Pays comme une terre conquise. On offrit à Telemaque pour sa part la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cerés, les doux présens de Bacchus, & les fruits toûjours verds de l'olivier consacré à Minerve. Cette terre, lui disoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ses cabanes, les rochers affreux de Dulichie, & les bois sauvages de Zacinthe. Ne cherchez plus ni votre pere, qui doit être péri dans les flots au Promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius, & par la colere de Neptune, ni votre mere, que ses Amans possedent depuis votre départ ; ni votre patrie, dont la Terre n'est point favorisée du Ciel comme celle que nous vous offrons. Il écoûtoit patiemment ces discours, mais les rochers de Thrace & de Thessalie ne sont pas plus sourds ni plus insensibles aux plaintes des amans desesperez, que Telemaque l'étoit à toutes ces offres.

Pour moi, répondit-il, je ne suis touché ni de richesses, ni de délices, qu'importe de pos-

ſeder une plus grande étenduë de terre, & de commander à un plus grand nombre d'hommes. On n'en a que plus d'embarras & moins de liberté. La vie eſt aſſez pleine de malheurs pour les hommes les plus ſages & les plus moderez, ſans y ajoûter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, & injuſtes, trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de ſoi-même, n'y regardant que ſa propre autorité, ſes plaiſirs, & ſa gloire, on eſt impie, on eſt tyran, on eſt le fleau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que ſelon les vrayes regles pour leur propre bien; on eſt moins leur maître que leur tuteur; on en a que de la peine, qui eſt infinie, & on eſt bien éloigné de vouloir étendre plus loin ſon autorité. Le Berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en expoſant ſa vie, qui veille nuit & jour pour les conduire dans les bons pâturages n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ſes moutons, & d'enlever ceux du voiſin; ce ſeroit augmenter ſa peine. Quoique je n'aye jamais gouverné, ajoûtoit Telemaque, j'ai appris par les loix, & par les ſages qui les ont faites, combien il eſt penible de conduire les Villes & les Royaumes. Je ſuis donc content de ma pauvre Ithaque; quoiqu'elle ſoit petite & pauvre j'aurai aſſez de gloire, pourveu que j'y regne avec juſtice, pieté & courage; encore même n'y regnerai-je que trop-tôt. Plaiſe aux Dieux que mon pere échappe à la fureur des vagues, y puiſſe regner juſqu'à la plus extrême vieilleſſe, & que je puiſſe apprendre long-tems ſous lui comment il faut vaincre ſes paſſions pour ſçavoir modérer celles de tout un peuple.

Enſuite Telemaque dit: Ecoûtez, ô Princes aſſemblez ici, ce que je crois vous devoir dire pour votre interêt. Si vous donnez aux Dauniens un Roi juſte, il les conduira avec juſtice, il leur apprendra combien il eſt utile de conſerver la bonne foi, & de n'uſurper jamais le bien de ſes voiſins. C'eſt ce qu'ils n'ont jamais pû comprendre ſous l'impie Adraſte: Tandis qu'ils ſeront conduits par un Roi ſage & modéré, vous n'aurez rien à craindre. Ils vous devront

ce

ce bon Roi que vous leur aurez donné ; il vous devront la paix & la prosperité dont ils joüiront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous beniront sans cesse, & le Roi & le peuple seront l'ouvrage de vos mains. Si au contraire vous voulez partager leur Païs entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple poussé au desespoir, recommencera la guerre, il combattra justement pour sa liberté, & les Dieux ennemis de la tyrannie, combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt-ou-tard vous serez confondus, & vos prosperitez se dissiperont comme la fumée. Le conseil & la sagesse seront ôtez à vos Chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flaterez, vous serez temeraires dans vos entreprises, vous fairez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité ; vous tomberez tout-à-coup, & l'on dira de vous : Sont ce donc là ces peuples florissans qui devoient faire la Loi à toute la terre ? & maintenant ils fuyent devant leurs ennemis ; ils sont le joüet des nations, qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait ; voilà ce que meritent les peuples injustes, superbes & inhumains. De plus ; considerez que si vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réünissez contre vous tous les peuples voisins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Hesperie contre l'usurpateur Adraste deviendra odieuse ; & c'est vous-mêmes que tous les peuples accuseront avec raison de vouloir usurper la tyrannie universelle. Mais je suppose que vous soyez victorieux & des Dauniens & de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira, voici comment.

Considerez que cette entreprise vous désunira tous ; comme elle n'est point fondée sur la justice, vous n'aurez point de régle pour borner entre vous les prétentions de châcune, châcun voudra que la part de la conquête soit proportionnée à sa puissance ; nul d'entre vous n'aura assez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paisiblement. Voilà la source d'une guerre, dont vos petits enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juste & moderé que de suivre son ambition avec tant de péril & au

travers de tant de malheurs inévitables ? La paix profonde, & les plaisirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuse abondance, l'amitié de ses voisins, la gloire qui est inséparable de la justice, l'autorité qu'on acquiert en se rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne sont pas de biens plus désirables que la folle vanité d'une conquête injuste? O Princes ! ô Rois ! vous voyez que je vous parle sans interêt. Ecoûtez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire & vous déplaire, en vous présentant la verité.

Pendant que Telemaque parloit ainsi, avec une autorité qu'on n'avoit jamais vûë en nul autre, & que tous les princes étonnez, & en suspens admiroient la sagesse de ses conseils, on entendit un bruit confus qui se répandoit dans tout le camp, & qui vint jusqu'au lieu où se tenoit l'assemblée. Un étranger : dit on, est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armez : Cet inconnu est d'une haute mine tout paroît heroïque en lui on voit aisément qu'il a long-tems souffert, & que son grand courage la mis au dessus de toutes ses souffrances. D'adord les peuples du païs qui gardent les côtes, ont voulu le répousser comme un ennemi qui vient faire une irruption : mais après avoir tiré son épée avec un air intrepide, il a déclaré qu'il sçauroit se défendre si on l'attaquoit mais, qu'il ne demandoit que la paix & l'hospitalité: Aussi tôt il a présenté un rameau d'olivier comme un suppliant. On l'a écoûté ; il a démandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Hesperie ; & on l'amene ici pour le faire parler aux Rois assemblez.

A peine ce discours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On auroit crû facilément que c'étoit le DieuMars; quand il assembla sur les montagnes de la Thrace ses troupes sanguinaires. Il commenca à parler ainsi.

O vous Pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assemblez ici pour defendre la patrie contre ses ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes loix, écoûtez un homme que la fortune a persecuté.

Faſſent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de ſemblables malheurs. Je ſuis Diomede Roi d'Etolie, qui bleſſai Venus au ſiége de Troye. La vengeance de cette Déeſſe me pourſuit dans tout l'Univers Neptune qui ne peut rien refuſer à la divine fille de la Mer, m'a livré à la rage des vents & des flots qui ont briſé pluſieurs fois mes vaiſſeaux contre les écuëils. L'inexorable Venus m'a ôté toute eſperance de revoir mon Royaume, ma fille, & cette douce lumiére du Païs où j'ai commencé de voir le jour en naiſſant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens après tant de naufrages chercher ſur ces rives inconnuës un peu de répos & une rétraite aſſurée. Si vous craignez les Dieux, & ſur tout Jupiter qui a ſoin des étrangers ; ſi vous êtes ſenſibles à la compaſſion, ne me refuſez pas dans ces vaſtes païs quelque coin de terre infertile, quelques déſerts, quelques ſables, ou quelques rochers eſcarpez, pour y fonder avec mes compagnons une Ville qui ſoit dumoins une triſte image de notre patrie perduë. Nous ne demandons qu'un peu d'eſpace qui vous ſoit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance ; vos ennemis ſeront les notres ; nous entrerons dans tous vos interêts ; nous ne demandons que la liberté de vivre ſelon nos Loix.

Pendant que Diomede parloit ainſi, Telemaque ayant les yeux attaché ſur lui, montra ſur ſon viſage toutes les différentes paſſions. Quand Diomede commença à parler de ſes longs malheurs, il eſpera que cet homme majeſtueux ſeroit ſon pere. Auſſi-tôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomede, le viſage de Telemaque ſe fletrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur ſoufle cruel. Enſuite les paroles de Diomede qui ſe plaignoit de la longue colere d'une Divinité, l'attendrirent par le ſouvenir des mêmes diſgraces ſouffertes par ſon pere & par lui. Des larmes mêlées & de douceur & de joye, coulerent ſur ſes joües, & il ſe jetta tout-à-coup ſur Diomede pour l'embraſſer.

Je ſuis dit-il, fils d'Ulyſſe, que vous avez connu, & qui ne vous fut jamais inutile quand vous prites les chevaux fameux de Rheſus. Les

Dieux l'ont traité comme vous sans pitié. Si les oracles de l'Erebe ne sont pas trompeurs, il vit encore : mais helas ! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher, je ne puis revoir maintenant, ni Ithaque, ni lui. Jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les autres. L'avantage qu'il à d'etre malheureux, c'est qu'on sçait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomede! [car malgré les miseres qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats] je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille ! vous procurer quelques sécours. Ces Princes que vous voyez sont humains, ils sçavent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide sans l'humanité. Le malheur, ajoûte un nouveau lustre à la gloire des grands hommes : il leur manque quelque chose, tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque dans leur vie des exemples de patience & de fermeté, la vertu souffrante attendrit tous le cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le soin de vous consoler, puisque les Dieux vous menent à nous; c'est un present qu'ils nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomede étonné le regardoit fixement, & sentoit son cœur tout émû. Ils s'embrassoient comme s'ils avoient lété longtems liez d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulysse ; disoit Diomede, je réconnois en vous la douceur de son visage, la grace de ses discours, la source de son éloquence, la noblesse de ses sentimens, & la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctete embrassa aussi le grand fils de Tidée ; ils se racontoient leurs tristes avantures ensuite Philoctete lui dit : Sans doute vous serez bien-aise de revoir le sage Nestor ; il vient de perdre Phisistrate le dernier de ses enfans il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mene vers le tombeau. Venez le consoler. Un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soûlager son cœur. Ils allerent aus-

si-tôt dans la tente de Nestor qui réconnut à peine Diomede ; tant de tristesse abatit son esprit & ses sens. D'abord Diomede pleura avec lui, & leur entrevûë fut pour le vieillard un redoublement de douleur : mais peu-à-peu la presence de ses amis appaisa son cœur. On reconnut aisement que ses maux étoient un peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, & d'entendre à son tour tout ce qui étoit arrivé à Diomede.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les Rois assemblez avec Telemaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Telemaque leur conseilloit de donner à Diomede le Pays d'Arpy , & de choisir pour Roi des Dauniens Polydamas qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux Capitaine qu'Adraste par jalousie n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le succès dont il esperoit d'avoir seul toute la gloire. Polidamas l'avoit souvent averti en particulier qu'il exposoit trop sa vie & le salut de son Etat dans cette guerre contre tant de Nations conjurées : il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus moderée avec ses voisins ; mais les hommes qui haïssent la verité haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire. Ils ne sont touchez ni de leur sincerité, ni de leur zéle, ni de leur désinteressement. Une prosperité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils ; en ne le suivant pas il triomphoit tous les jours de ses ennemis. La hauteur, la mauvaise foi, la violence mettoit toûjours la victoire dans son parti. Tous les malheurs dont Polidamas l'avoit si long-tems menacé, n'arrivoient pas. Adraste se mocquoit d'une sagesse timide qui prévoit toûjours des inconveniens. Polidamas lui étoit insupportable, il l'éloigna de toutes les charges, il le laissa languir dans la solitude & dans la pauvreté.

D'abord Polidamas fut accablé de cette disgrace, mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes ; il devint sage à ses dépens, il se réjoüit d'avoir été malheureux ; il apprit peu-à peu à souffrir, à vivre de peu, à se nourrir tranquil-

ſement de la verité à cultiver en lui les vertus ſecrettes, qui ſont encore plus eſtimables que les éclatantes; enfin, à ſe paſſer des hommes. Il demeura au pied du Mont-gargan dans un déſert, où un rocher en demi voute lui ſervoit de toit. Un ruiſſeau qui tomboit de la montagne appaiſoit ſa ſoif; quelques arbres lui donnoient leurs fruits; il avoit deux eſclaves qui cultivoient un petit champ: il travailloit lui-même avec eux de ſes propres mains; la terre le payoit de ſes peines avec uſure, & ne le laiſſoit manquer de rien. Il avoit non ſeulement des fruits & des legumes en abondance, mais encore toutes ſortes de fleurs odoriferantes. Là il déploroit le malheur des peuples que l'ambition inſenſée d'un Roi entraîne a leur perte. Là il entendoit châque jour que les Dieux juſtes quoique patiens, fiſſent tomber Adraſte. Plus ſa proſperité croiſſoit, plus il croyoit voir de près ſa chûte irrémediable, car l'imprudence heureuſe dans ſes fautes,&la puiſſance montée juſqu'au dernier excès d'autorité abſoluë, ſont les avancoureurs du renverſement des Rois & des Royaumes. Quand il apprit la defaite & la mort d'Adraſte, il ne témoigna aucune joye, ni de la voir prévûë, ni d'être delivré de ce tyran, il gemit ſeulement par la crainte de voir les Dauniens dans la ſervitude.

Voilà l'homme que Telemaque propoſa pour le faire regner. Il y avoit déjà quelque tems qu'il connoiſſoit ſon courage & ſa vertu; car Telemaque, ſelon les conſeils de Mentor, ne ceſſoit de s'informer par tout des qualitez bonnes & mauvaiſes de toutes les perſonnes qui étoient dans quelque emploi conſiderable, non ſeulement dans lesNationsAlliées qui ſervoient en cette guerre,mais encore chez les ennemis.Son principal ſoin étoit de découvrir & d'examiner par tout les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particuliére.

Les Princes alliez eurent d'abord quelque repugnance à mettre Polidamas dans la Royauté. Nous avons éprouvé diſoient-ils, combien un Roi des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il ſçait la faire, eſt redoutable à ſes voiſins. Polidamas eſt un grand Capitaine, & il

peut nous jetter dans de grands perils. Mais Telemaque leur répondit ; Polidamas, il est vrai sçait la guerre, mais il aime la paix ; & voilà les deux choses qu'il faut soûhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultez de la guerre, est bien plus capable de l'éviter qu'un autre qui n'en a aucune experience ; il a appris a goûter le bonheur d'une vie tranquille ; il a condamné les entreprises d'Adraste ; il en a prevû les sujets funestes. Un Prince foible & ignorant est plus à craindre pour vous qu'un homme qui connoîtra & qui decidera tout lui-même. Le Prince foible ; ignorant & sans experience ne verra que par le yeux d'un favori passionné, ou d'un Ministre flateur, inquiet & ambitieux. Ainsi ce Prince aveugle s'engagera à la guerre sans la vouloir faire ; vous ne pourrez jamais vous assûrer de lui ; car il ne pourra jamais être sûr de lui même ; il vous manquera de parole, il vous reduira bien tôt à cette extrêmite ; qu'il faudra ou que vous le fassiez perir, ou qu'il vous accable. N'est il pas plus utile, plus sûr, & en même tems plus juste & plus noble de répondre fidélement à la confiance des Dauniens, & de leur donner un Roi digne de commander.

Toute l'assembée fut persuadée par ces discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, il répondirent ; Nous connoissons bien maintenant que les Princes alliez veulent âgir de bonne foi avec nous, & faire une paix éternelle, puisqu'ils nous veulent donner pour Roi un homme si vertueux & si capable de nous gouverner. Si on nous eût proposé un homme lâche, effeminé mal instruit nous aurions crû qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre & qu'à corrompre la forme de notre gouvernement, nous aurions conservé en secret un vif ressentiment d'une conduite si vive & si artificieuse ; mais le choix de Polidamas nous montre une véritable candeur. Les alliez sans doute n'attendent rien de nous que de juste & de noble, puisqu'ils nous accordent un Roi, qui est incapable de

faire rien contre la liberté & la gloire de notre Nation. Ainſi pouvons-nous proteſter à la face des juſtes Dieux, que les fleuves remonteront vers leur ſources avant que nous ceſſions d'aimer des Rois ſi bienfaiſans. Puiſſent ſe reſſouvenir nos derniers néveux du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & renouveller de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Heſperie.

Telemaque leur propoſa enſuite de donner à Diomede les Campagnes d'Arpi, pour y fonder une Colonie. Ce nouveau peuple, leur diſoit-il, vous devra ſon rétabliſſement dans un païs que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer; que la terre eſt trop vaſte pour eux, qu'il faut bien avoir des voiſins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous ſoient obligez de leur établiſſement. Soyez touchez du malheur d'un Roi qui ne peut retourner dans ſon païs. Polidamas & lui étant unis enſemble par les liens de la juſtice & de la vertu, qui ſont les ſeuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde; & vous rendront redoutables à tous les peuples voiſins qui penſeroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens! que nous avons donné à votre Terre un Roi capable d'en élever la gloire juſqu'au Ciel; donnez auſſi, puiſque nous vous le demandons une Terre qui vous eſt inutile, à un Roi qui eſt digne de toutes ſortes de ſecours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuſer à Telemaque, puiſque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polidamas pour Roi. Auſſi-tôt ils partirent pour l'aller chercher dans ſon déſert & pour le faire regner ſur eux. Avant que de partir ils donnerent les fertiles plaines d'Arpi à Diomede pour y fonder un nouveau Royaume. Les Alliez furent ravis, parce que cette Colonie des Grecs pourroit ſecourir puiſſamment le parti des Alliez, ſi jamais les Dauniens vouloient renouveller les uſurpations dont Adraſte avoit donné le mauvais exemple.

Tous les Princes ne ſongerent qu'à ſe ſeparer.

Telemaque les larmes aux yeux partit avec ſa

troupe, après avoir embrassé tendrement le vaillant Diomede, le sage & inconsolable Nestor, & le fameux Philoctete, digne heritier des flêches d'Hercule.

Fin du vingt-uniéme Livre.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE

LIVRE VINGT-DEUZIE'ME.

SOMMAIRE.

Telemaque arrivant à Salante est surpris de voir la campagne si bien cultivée, & de trouver si peu de magnificence dans la Ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement, lui fait rémarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un Etat de fleurir, & lui propose pour modéle la conduite & le gouvernement d'Idomenée. Telemaque ouvre ensuite son cœur à Mentor sur son inclination d'épouser Antiope fille de ce Roi. Mentor en loüe avec lui les bonnes qualitez, l'assûre que les Dieux la lui destinent; mais que presentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque, & qu'à délivrer Penelope des poursuites de ses Prétendans.

LE jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de rétrouver Mentor à Salante, & de s'embarque avec lui pour révoir Ithaque, où il esperoit que son pere seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salante, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit lais-

ſée preſque inculte & deſerte, cultivée comme un jardin, & pleine d'ouvriers diligens; il réconnut l'ouvrage & la ſageſſe de Mentor; enſuite entrant dans la Ville, il rémarqua qu'il y avoit moins d'Artiſans pour les délices de la vie & beaucoup moins de magnificence. Telemaque en fut choqué; car il aimoit naturellement toutes les choſes qui ont de l'éclat & de la politeſſe; mais d'autres penſees occuperent auſſitôt ſon eſprit il vit de loin venir à lui Idomenée avec Mentor. Auſſi-tôt ſon cœur fut émû de joye & de tendreſſe, malgré tous les ſuccès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraſte, il craignoit que Mentor ne fut pas content de lui; & à meſure qu'il s'avançoit il cherchoit dans les yeux de Mentor pour voir s'il n'avoit rien à ſe réprocher.

D'abord Idomenée embraſſa Telemaque comme ſon propre fils; enſuite Telemaque ſe jetta au cou de Mentor, & l'arroſa de ſes larmes. Mentor lui dit; Je ſuis content de vous; vous avez fait de grandes fautes; mais elles vous ont ſervi à vous connoître, & à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ſes fautes, que de ſes belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, & inſpirent une préſomption dangereuſe. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la ſageſſe qu'il avoit perduë dans les bons ſuccès. Ce qui vous reſte à faire c'eſt de loüer les Dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous loüent. Vous avez fait de grandes choſes; mais avoüez la verité, ce n'eſt guéres vous par qui elles ont été faites. N'eſt-il pas vrai qu'elles vous ſont venuës comme quelque choſe d'étranger qui étoit mis en vous? N'étiez vous pas capable de les gâter, & par votre promptitude, & par votre imprudence? Ne ſentez vous pas que Minerve a comme transformé en un autre homme au deſſus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait? Elle a tenu tous vos defauts en ſuſpens, comme Neptune quand il appaiſe les tempêtes, & ſuſpend les flots irritez.

Pendant qu'Idomenée interrogeoit avec curioſité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Telemaque écoûtoit auſſi les ſages conſeils que

lui donnoit Mentor. Ensuite il régardoit de tous côtez avec étonnement, & lui disoit; Voici un changement dont je ne comprends pas bien la raison; est-il arrivé quelque calamité à Salante pendant mon absence ? D'où vient que l'on n'y rémarque plus cette magnificence qui eclatoit par tout avant mon départ ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres prétieuses; les habits sont simples: les bâtimens qu'on y fait sont moins vastes & moins ornez : les arts languissent; la ville est devenuë une solitude.

Mentor lui répondit en soûriant; Avez-vous remarqué l'Etat de la Campagne autour de la Ville ? Oüi réprit Telemaque; j'ai vû par tout le labourage en honneur, les champs défrichez. Lequel vaut mieux, ajoûta Mentor, ou une ville superbe en marbre, en or & en argent, avec une campagne negligée & sterile; ou une Campagne cultivée & fertile avec une ville médiocre & modeste dans ses mœurs ? Une grande ville fort peuplées d'artisans occupez à amolir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un Royaume pauvre & mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, & dont tout le corps externué & privé de nourriture, n'a aucune proportion avec cette tête, c'est le nombre du peuple, & l'abondance des alimens qui forme la vraye richesse d'un Royaume. Idomenée à maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail; qui remplit toute l'étenduë de son païs, tout son païs n'est plus qu'une ville. Salante n'en est que le centre. Nous avons transporté de la Ville dans la campagne, les hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient superflus dans la Ville. De plus, nous avons attiré dans ce païs beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples se multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail; cettè multiplication si douce & si paisible augmente plus son Royaume qu'une conquête. On n'a réjetté de eette ville que les arts superflus qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais besoins, & qui corrompent les riches en les jettant dans le faste & dans la molesse, mais nous n'ayons fait aucun tort aux

beaux arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainsi Idomenée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouïssant cachoit une foiblesse & une misere qui eussent bien-tôt renversé son empire : maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoûtumez au travail, à la peine & au mépris de la vie par l'amour des bonnes loix, sont tous prêts à combattre pour deffendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bien-tôt cet Etat que vous croyez déchu, sera la merveille de l'Hesperie.

Souvenez-vous, ô Telemaque, qu'il y a deux choses pernicieuses dans le gouvernement des peuples, auxquelles on n'apporte presque jamais aucun remede ; la premiére, est une autorité injuste & trop violente dans les Rois : la seconde, le luxe qui corrompt les mœurs. Quand les Rois s'accoûtument à ne reconnoître plus d'autres loix que leurs volontez absoluës, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions ; ils peuvent tout : mais à force de tout pouvoir ; ils sapent le fondement de leur puissance ; ils n'ont plus de regle certaine, ni de maxime de gouvernement ; chacun à l'envi les flâte ; ils n'ont plus de peuples ; il ne leur reste que des esclaves dont le nombre diminuë chaque jour. Qui leur dira la verité ? Qui donnera des bornes au torrent ? Tout cede, les sages s'enfuyent, se cachent, & gémissent. Il n'y a qu'une revolution soudaine & violente qui puisse ramener cette puissance débordée dans son cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la modérer l'abat sans ressource : rien ne menace tant d'une chûte funeste, qu'une autorité qu'on pousse trop loin ; elle est semblable à un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout à coup, si on ne relâche ; mais qui est-ce qui osera le relâcher ? Idomenée étoit gâté jusqu'au fond du cœur ; par cette autorité si flâteuse il avoit été renversé de son trône ; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les Dieux nous ayent envoyez ici pour le désabuser de cette puissance aveugle & outrée, qui ne convient pas des hommes ; encore a-t'il fallu des espêces de miracles pour lui ouvrir les

yeux. L'autre mal preſque incurable eſt le luxe ; comme la trop grande autorité empoiſonne les Rois, le luxe empoiſonne toute une Nation. On dit que le luxe ſert à nourrir les pauvres aux dépens des riches, comme ſi les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vîlle plus utilement en multipliant les fruits de la terre, ſans amolir les riches par des rafinémens de volupté. Toute une Nation s'accoûtume à regarder comme des neceſſitez de la vie, les choſes ſuperfluës : ce ſont tous les jours de nouvelles neceſſitez qu'on invente, & on ne peut plus ſe paſſer des choſes qu'on ne connoiſſoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle le bon goût, perfection des arts, & politeſſe de la Nation. Ce vice qui en attire une infinité d'autres eſt loüé comme une vertu ; il répand ſa contagion juſqu'aux derniers de la lie du peuple : les proches parens du Roi, veulent imiter la magnificence ; les Grands celle des parens du Roi ; les gens médiocres veulent égaler les Grands ; car qui eſt-ce qui ſe fait juſtice ? les petits veulent paſſer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut ; les uns par faſte, & pour ſe prévaloir de leurs richeſſes ; les autres par mauvaiſe honte, & pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui ſont aſſez ſages pour condamner un ſi grand déſordre, ne le ſont pas aſſez pour oſer lever la tête des premiers, & pour donner des exemples contraires. Toute une Nation ſe ruine, toutes les conditions ſe confondent : la paſſion d'acquerir du bien pour ſoûtenir une vaine dépenſe, corrompt les ames les plus pures : il n'eſt plus queſtion que d'être riche, la pauvreté eſt un infâmie. Soyez ſçavant, habile, vertueux, inſtruiſez les hommes, gagnez des batailles, ſauvez la patrie, ſacrifiez tous vos interêts, vous êtes mépriſé, ſi vos talens ne ſont relevez par le faſte. Ceux mêmes qui n'ont pas de bien, veulent paroître en avoir. Ils dépenſent comme s'ils en avoient, on emprunte, on trompe, on uſe de mille artifices indignes pour parvenir ; mais qui remediera à ces maux ? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une Nation ? il faut lui donner de nouvelles loix ? Qui le pourra entreprendre, ſi ce n'eſt un Roi Philoſophe, qui ſçache par l'exemple de ſa propre

modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, & encourager les sages; qui seront bien aise d'être autorisez dans une honnête frugalité ?

Telemaque écoûtant ce discours, étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil : il sentoit la verité de ces paroles, & elles se gravoient dans son cœur, comme un sçavant Sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre, ensorte qu'il lui donne de la tendresse, de la vie & du mouvement. Telemaque ne répondit rien; mais repassant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choses qu'on avoit changées dans la ville, ensuite il disoit à Mentor :

Vous avez fait d'Idomenée le plus sage de tous les Rois, je ne le connois, ni lui, ni son peuple. J'avouë même que ce que vous avez fait ici, est infiniment plus grands que les victoires que nous venons de remporter; le hazard & la force ont beaucoup de part au succès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats; mais tout votre ouvrage ne vient que d'une seule tête; il a fallu que vous ayez travaillé seul contre un Roi & contre tout son peuple pour les corriger. Ces succès sont toûjours funestes & odieux; ici tout est l'ouvrage d'une sagesse celeste, tout est doux, tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme : quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien. O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en esperer une solide, en ravageant la terre, & en répandant le sang humain ! Mentor montra sur son visage une joye sensible de voir Telemaque si désabusé des victoires & des conquêtes, dans un âge où il étoit si naturel qu'il fut enyvré de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajoûta; il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon & loüable; mais sçachez qu'on pourroit faire des choses encore meilleures. Idomenée modére ses passions; & s'applique à gouverner son peuple, mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand

les hommes veulent quitter le mal, le mal semble encore les poursuivre long-tems; il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invêterées, & des preventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarez! ils ne peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Telemaque, vous demanderont plus qu'à Idomenée, parce que vous avez connu la verité de votre jeunesse, & que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prosperité.

Idomenée, continuoit Mentor, est sage & éclairé; mais il s'applique trop au détail, & ne médite pas assez le gros de ses affaires pour former des plans. L'habilité d'un Roi qui est au dessus des hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même; c'est une vanité grossiére que d'esperer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde, qu'on est capable. Un Roi doit gouverner, en choisissant & en conduisant ceux qui gouvernent sous lui: il ne faut pas qu'il fasse le détail; car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous lui; il doit seulement s'en faire rendre compte, & en sçavoir assez pour entrer dans ce compte avec assez de discernement. C'est merveilleusement gouverner, que de choisir & d'appliquer selon leurs talens les gens qui gouvernent. Le suprême & le parfait gouvernement consiste à gouverner ceux qui gouvernent; Il faut les observer, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaisser, les changer de place, & les tenir toûjours dans la main. Vouloir examiner tout par soi-même, c'est défiance, c'est petitesse, c'est se livrer à une jalousie pour les détails qui consume le tems & la liberté d'esprit nécessaires pour de grandes choses. Pour former de grands desseins, il faut avoir l'esprit libre & reposé; il faut penser à son aise dans un entier dégagement de toutes les expeditions d'affaires épineuses. Un esprit épuisé par le détail, est comme la lie du vin, qui n'a plus de force, ni de délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail, sont toûjours déterminez par le present, sans étendre leurs vûës sur un avenir éloigné: ils sont toûjours entrainez par l'affaire du jour où

Ils ſont : & cette affaire étant ſeule à les occuper, elle les frappe trop, elle retreſſit leur eſprit ; car on ne juge ſainement des affaires, que quand on les compare toutes enſemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles ayent de la ſuite & de la proportion. Manquer à ſuivre cette regle dans le gouvernement, c'eſt reſſembler à un Muſicien, qui ſe conteroit de trouver des ſons harmonieux, & qui ne ſe mettroit point en peine de les unir & de les accorder pour en compoſer une muſique douce & touchante. C'eſt reſſembler auſſi à un Architecte qui croit avoir tout fait, pourveu qu'il aſſemble de grandes colomnes, & beaucoup de pierres bien taillées, ſans penſer à l'ordre & à la proportion des ornemens de ſon édifice. Dans le tems qu'il fait un ſalon, il ne prévoit pas qu'il faudra un eſcalier convenable. Quand, il travaille au corps du bâtiment, il ne ſonge ni à la cour, ni au portal, ſon ouvrage n'eſt qu'un aſſemblage confus de parties magnifiques, qui ne ſont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage loin de lui faire honneur, eſt un monument qui éterniſera ſa honte ; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas ſçû penſer avec aſſez d'étenduë pour concevoir à la fois le deſſein général de tout ſon ouvrage ; c'eſt un caractère d'eſprit court & ſubalterne ! quand on eſt né avec ce génie borné au détail, on n'eſt propre qu'à executer ſous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Telemaque ; le gouvernement d'un Royaume demande une certaine harmonie comme la muſique, & des juſtes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me ſerve encore de la comparaiſon de ces arts, je vous ferai entendre comme les hommes qui gouvernent par le détail, ſont mediocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choſes, quoiqu'il les chante parfaitement, n'eſt qu'un chanteur. Celui qui conduit tout le concert, & qui en regle à la fois toutes les parties, eſt le ſeul maître de muſique. Tout de même celui qui taille les colomnes ; ou qui éleve un côté du bâtiment, n'eſt qu'un Maçon ; mais celui qui a penſé tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans ſa tête, eſt le ſeul Architecte.

Ainsi ceux qui travaillent ; qui expedient, & qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins ; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai génie qui conduit l'Etat, est celui qui ne faisant rien ; fait tout faire, qui pense, qui invente, qui pénétre dans l'avenir, qui retourne dans le passé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui se roidit sans cesse pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau, qui est attentif nuit & jour pour ne laisser rien au hazard.

Croyez-vous, Telemaque ; qu'un grand Peintre travaille assidûment dépuis le matin jusqu'au soir pour expedier plus promptement ses ouvrages ! Non, cette gêne & ce travail servile éteindroient tout le feu de son imagination ; il ne travailleroit plus de génie ; il faut que tout se fasse irreguliérement & par saillies, suivant que son goût le mene, & que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son tems à broyer les couleurs ; & à préparer ces pinceaux : Non, c'est l'occupation de ses Eleves. Il se reserve le soin de penser ; il ne songe qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la noblesse, de la vie, & de la passion à ses figures ; il a dans sa tête les pensées & les sentimens des Héros qu'il veut représenter ; il se transporte dans les siécles & dans toutes les circonstances où ils ont été ; à cet espêce d'entousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne que tout soit vrai, correct & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Telemaque, qu'il faille moins d'élevation de génie, & d'effort des pensée pour faire un grand Roi, que pour faire un bon Peintre ? Concluez donc que l'occupation d'un Roi doit être de penser, de former de grands projets & de choisir les hommes propres à executer sous lui.

Telemaque lui répondit ; Il me semble que je comprends tout ce que vous me dites ; mais si les choses alloient ainsi, un Roi seroit souvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'est-vous-même qui vous trompez, répartit Mentor ; ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance générale du gouvernement ; les

gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont toûjours comme à tâton ; c'est un hazard quand ils ne se trompent pas, ils ne sçavent pas même précisement ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre ; ils ne sçavent que se défier, & se défient plûtôt des honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs qui les flâtent. Au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui se connoissent en hommes, sçavent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y parvenir ; ils reconnoissent du moins en gros si les gens dont ils se servent, sont des instrumens propres à leurs desseins, & s'ils entrent dans leurs vûës pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs comme ils ne se jettent pas dans les détails accablez, ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vûë le gros de l'ouvrage, & pour observer s'ils avancent vers la fin principale ; s'ils sont trompez, du moins ils ne le sont guére dans l'essentiel. Ils sont, outre cela, au-dessus des petites jalousies qui marquent un esprit borné & une ame basse, Ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y servir des hommes, qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irrésolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à se laisser un peu tromper. On est trop heureux quand on n'est trompé que dans les choses médiocres les grandes ne laissent pas de s'acheminer, & c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine. Il faut reprimer severement la tromperie quand on la découvre ; mais il faut compter sur quelque tromperie, si on ne veut point être veritablement trompé. Un artisan dans sa boutique voit tout de ses propres yeux, & fait tout de ses propres mains. Mais un Roi dans un grand Etat ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que des choses que nul autre ne peut faire sous lui : il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes.

Enfin Mentor dit à Telemaque ; Les Dieux vous aiment, & vous préparent un regne plein

de sagesse. Tout ce que vous voyez ici, est fait, moins pour la gloire d'Idomenée, que pour votre instruction. Tous les sages établissemens que vous admirez dans Salante, ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée. Il est tems que nous songions à partir d'ici. Idomenée tient un vaisseau prêt pour notre rétour.

Aussi-tôt Telemaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisoit regretter Salante. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe; mais mon cœur me feroit de continuels réproches, si je vous cachois que j'aime Antiope fille d'Idomenée. Non, mon cher Mentor, ce n'est pas une passion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'Isle de Calypso; j'ai bien reconnu la profondeur de la playe que l'amour m'avoit fait auprès d'Eucharis, je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé; le tems & l'absence n'ont pû l'effacer. Cette experience funeste m'apprend à me défier de moi-même; mais pour Antiope, ce que je ressens n'a rien de semblable: ce n'est point amour passionné, c'est goût, c'est estime, c'est persuasion; que je serois heureux si je passois ma vie avec elle! Si jamais les Dieux me rendent mon pere, & qu'ils me permettent de choisir une femme, Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine & de broderie, son application à conduire toute la maison de son pere depuis que sa mere est morte, son mépris des vaines parures; l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de sa beauté: quand Idomenée lui ordonne de mener les danses des jeunes Crétoises au son des flûtes, on la prendroit pour la riante Venus, tant elle est accompagnée de grace. Quand il la mene avec lui à la chasse dans les forêts, elle paroît majestueuse & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ses Nymphes; elle seule ne le sçait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle en-

tre dans le Temple des Dieux, & qu'elle porte ſur ſa tête les choſes ſacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle eſt elle-même la Divinité qui habite dans le Temple. Avec quelle crainte & qu'elle religion l'avons-nous vûë offrir des ſacrifices, & détourner la colere des Dieux, quand il a fallu expier quelque faute ou détourner quelque funeſte préſage. Enfin, quand on la voit avec une troupe des filles tenant en ſa main une aiguille d'or, on croit que c'eſt Minerve même qui a pris ſur la terre une forme humaine, & qui inſpire aux hommes les beaux arts ? elle anime les autres à travailler, elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de ſa voix, lorſqu'elle chante toutes les merveilleuſes hiſtoires des Dieux ; elle ſurpaſſe la plus exquiſe peinture, par la délicateſſe de ſes brodéries. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui ſurvivre.

Je prens ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je ſuis prêt à partir ; j'aimerai Antiope tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon rétour à Ithaque. Si un autre la devoit poſſeder, je paſſerois le reſte de mes jours avec triſteſſe & amertume ; maïs enfin je la quitterai, quoique je ſçache que l'abſence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler ; ni parler à ſon pere de mon amour, car je ne dois en parler qu'à vous ſeul, juſqu'à ce qu'Ulyſſe remonté ſur ſon trône, m'ait declaré qu'il y conſent. Vous pouvez reconnoître par là, mon cher Mentor, combien cet attachement eſt différent de la paſſion dont vous m'avez vû aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit ; O Telemaque ! je conviens de cette indifference ; Antiope eſt douce, ſimple, ſage ; ſes mains ne mépriſent point le travail ? elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout ; elle ſçait ſe taire, & agit de ſuite ſans empreſſement, elle eſt à toute heure occupée ; elle ne s'embarraſſe jamais, parce qu'elle fait chaque choſe à propos ; le bon ordre de la maiſon de ſon pere eſt ſa gloire : elle en eſt plus ornée que ſa beauté. Quoiqu'elle ait ſoin de tout, & qu'elle ſoit chargée de corriger, de refuſer d'é-

pargner (choses qui font haïr presque toutes les femmes) elle s'est renduë aimable à toute la maison ; c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni legereté, ni humeur comme dans les autres femmes ; d'un seul regard elle se fait entendre, & on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis ; elle n'ordonne que ce qu'on peut executer ; elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage. Le cœur de son pere se repose sur elle, comme un voyageur abbattu par les ardeurs du Soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Telemaque ; Antiope est un trésor digne d'ëtre recherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit non plus que son corps, ne se pare jamais de vains ornemens ; son imagination, quoique vive, est retenuë, elle ne parle que pour la necessité, & si elle ouvre la bouche, la douce persuasion & les graces naïves coulent de ses lévres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, & elle en rougit, peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'aperçoit qu'on l'écoûte si attentivement, à peine l'avons-nous entendu parler.

Vous souvenez-vous, ô Telemaque ! d'un jour que son pere la fit venir ? Elle parut les yeux baissez couverte d'un grand voile, & elle ne parla que pour modérer la colere d'Idomenée, qui vouloit faire punir rigoureusement un de ses Esclaves ; d'abord elle entra dans sa peine, puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuser ce malheureux ; & sans faire sentir au Roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inspira des sentimens de justice & de compassion. Thetis, quand elle flate le vieux Nerée n'appaise pas avec plus de douceur les flots irritez. Ainsi Antiope sans prendre aucune autorité, & sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Telemaque, votre amour pour elle est juste ; les Dieux vous la destinent ; vous l'aimez d'un amour raisonnable ; il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous louë de n'avoir pas voulu lui découvrir vos sentimens ; mais

ſçachez que ſi vous euſſiez pris quelques détours pour lui apprendre vos deſſeins, elle les auroit rejettez, & auroit ceſſé de vous eſtimer; elle ne ſe promettra jamais à perſonne; elle ſe laiſſera donner par ſon pere; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux & qui rempliſſe toutes les bienſéances. Avez vous obſervé comme moi qu'elle ſe montre encore moins, & quelle baiſſe plus les yeux depuis votre retour? Elle ſçait tout ce qui vous eſt arrivé d'heureux dans la guerre; elle n'ignore ni votre naiſſance, ni vos avantures, ni tout ce que les Dieux ont mit en vous: c'eſt ce qui la rend ſi modeſte & ſi reſervée. Allons, Telemaque, allons vers Ithaque; il ne me reſte plus qu'à vous faire trouver votre pere, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouſe digne de l'âge d'or; fut-elle bergere dans la froide Algide, au lieu qu'elle eſt fille d'un Roi de Salante, vous ſerez trop heureux de la poſſeder.

Fin du vingt-deuxiéme Livre.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-TROISIE'ME.

SOMMAIRE.

Idomenée craignant le départ de ses deux Hôtes propose à Mentor plusieurs affaires embarrassantes, l'assûrant qu'il ne les pourra regler sans son sécours. Mentor lui explique comment il doit se comporter & tient ferme pour ramener Telemaque. Idomenée essaye encore de les retenir, en excitant la passion de ce dernier pour Antiope. Il les engage dans une partie de chasse, où il veut que sa fille se trouve. Elle y seroit déchirée par un sanglier, sans Telemaque qui la sauve. Il sent ensuite beaucoup de repugnance à la quitter, & à prendre congé du Roi son pere. Mais étant encouragé par Mentor, il surmonte sa peine, & s'embarque pour sa Patrie.

IDomenée qui craignoit le départ de Telemaque & de Mentor, ne songeoit qu'à le retarder. Il représenta à Mentor qu'il ne pouvoit regler sans lui un different qui s'étoit élevé entre Diophanes Prêtre de Jupiter Conservateur, & Heliodore Prêtre

Prêtres d'Appollon ſur les préſages qu'on tire du vol des oiſeaux, & des entrailles des victimes. Pourquoi, lui dit Mentor vous méleriez-vous des choſes ſacrées? Laiſſez-en la deciſion aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens Oracles, & qui ſont inſpirez pour être les interprètes des Dieux. Employez ſeulement votre autorité à étouffer ces diſputes dès leur naiſſance. Ne montrez ni partialité, ni prévention: contentez vous d'apuyer la déciſion quand elle ſera faite. Souvenez-vous qu'un Roi doit être ſoûmis à la Religion, & qu'il ne doit jamais entreprendre de la regler. La Réligion vient des Dieux: elle eſt au deſſus des Rois. Si les Rois ſe mêlent de la Réligion, au lieu de la proteger ils la mettent en ſervitude. Les Rois ſont ſi puiſſans, & les autres hommes ſont ſi foibles, que tout ſera en péril d'être alteré au gré des Rois, ſi on les fait entrer dans les queſtions qui régardent les choſes ſacrées. Laiſſez donc en plaine liberté la déciſion aux amis des Dieux & bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéïroient pas à leur jugement quand il aura été prononcé.

Enſuite Idomenée ſe plaignit de l'embarras où il étoit ſur un grand nombre de Procés entre divers particuliers, qu'on le preſſoit de juger. Décidez, lui répondit Mentor, toutes les queſtions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de Juriſprudence, & à interprêter les Loix; mais ne vous chargez jamais de juger les cauſes particuliéres; elles viendront toutes en foule vous aſſiéger. Vous ſeriez l'unique Juge de votre peuple. Tous les autres Juges qui ſont ſous vous deviendroient inutiles, vous ſeriez accablé, & les petites affaires vous déroberoient aux grandes, ſans que vous puiſſiez ſuffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jetter dans cet embarras: renvoyez les affaires des particuliers aux Juges ordinaires. Ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous ſoûlager; vous ferez alors les véritables fonctions de Roi.

On me preſſe encore, diſoit Idomenée, de faire certains mariages. Les perſonnes d'une naiſſance diſtinguée qui m'ont ſuivi dans toutes les guerres qui ont perdu de très-grands biens en me

servant, voudroient trouver une espêce de récompenses en épousant certaines filles riches : je n'ai qu'un mot à leur dire pour leur procurer ces établissemens. Il est vrai, répondit Mentor, qu'il ne vous en coûteroit qu'un mot, mais ce mot lui même vous coûteroit trop cher. Voudriez-vous oter aux peres & meres la liberté & la consolation de choisir leurs gendres, par consequent leurs heritiers ? Ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage. Vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos Cytoyens. Les mariages ont assez d'épines, sans leur donner encore cet amertume. Si vous avez des serviteurs à récompenser donnez leur des terres incultes, ajoûtez y des rangs & des honneurs proportionnez à leur condition & à leurs services. Ajoutez-y s'il le faut quelque argent pris par vos epargnes sur les fonds destinez à votre dépense; mais ne payez jamais vos dettes en sacrifiant les filles riches malgré leur parenté.

Idomenée passa bien tôt de cette question à une autre. Les Sibarites, disoit-il, se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent, & de ce que nous les avons données comme des champs à défricher aux étrangers que nous avons attirez depuis peu ici. Cederai-je à ces peuples ? Si je le fais, châcun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions sur nous. Il n'est pas juste répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cause, mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la votre. Qui croirons nous donc répartit Idomenée ? Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties ; mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin qui ne soit suspect d'aucun côté: tels sont les Sipontins ; ils n'ont aucun interêt contraire aux votres. Mais suis je obligé; répondit Idomenée ? à croire quelque arbitre ? Ne suis je pas Roi ? Un souverain est-il obligé à se soûmettre à des étrangers sur l'étenduë de sa domination ? Mentor reprit ainsi le discours ; Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon. D'un autre côté les Sibarites ne relâchent rien ; ils soûtiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition de sentimens, il faut qu'un arbitre choisi

par les parties vous accommode, ou que le sort des armes décide. Il n'y a point de milieu : si vous entriez dans une République où il n'y eut ni Magistrats ni Juges, où châque famille se crut en droit de faire justice à elle-même par violence sur toutes ses prétentions contre ses voisins, vous déploreriez les malheurs d'une telle nation, & vous auriez horreur de cet affreux désordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier qui est la République universelle, si chaque peuple qui n'y est que comme une grande famille, se croit en plain droit de se faire par violence justice à soi même sur toutes ses prétentions contre les autres peuples voisins ? un particulier qui possede un champ, comme l'heritage de ses ancêtres ne peut s'y maintenir que par l'autorité des Loix, & par le jugement du Magistrat. Il seroit très severement puni comme un séditieux s'il vouloit conserver par la force ce que la justice lui a donné. Croyez-vous que les Rois puissent employer d'abord la violence pour soûtenir leurs prétentions, sans avoir tenté toutes les voyes de douceur & d'humanité ? la justice n'est-elle pas encore plus sacrée & plus inviolable pour les Rois par raport à des païs entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourez ? Sera-t'on injuste & ravisseur quand on ne prend que quelque arpent de terre ? Sera-t'on juste, sera-t'on Héros quand on prend des Provinces ? Si on se previent, si on se flâte, si on s'aveugle dans les petits interêts des particuliers : ne doit-on pas encore plus craindre de se flâter & de s'aveugler sur les grands interêts d'Etat ? Se croira-t'on soi-même dans une matiére où l'on a tant de raisons de se défier de soi ? Ne craindra-t'on point de se tromper dans des cas où l'erreur d'un seul homme a des conséquences affreuses ? L'erreur d'u Roi qui se flâte sur ses prétentions, cause souvent des ravages, des famines, des massacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les effets s'étendent jusques dans les siécles les plus reculez. Un Roi qui assemble toûjours tant de flâteurs autour de lui, ne craindra-t'il point d'être flâté

en ces occaſions ? S'il convient de quelque abitre pour terminer le differend, il montre ſon équité, ſa bonne foi, ſa modération : il publie les ſolides raiſons ſur leſquelles ſa cauſe eſt fondée : l'arbitre choiſi eſt un médiateur aimable & non un Juge de rigueur, on ne ſe ſoûmet pas aveuglement à ſes décisions, mais on a pour lui une grande déference : il ne prononce pas une ſentence en Juge ſouverain, mais il fait des propoſitions, & on ſacrifie quelque choſe par ſes conſeils, pour conſerver la paix. Si la guerre vient malgré tous les ſoins qu'un Roi prend pour conſerver la paix, il a dumoins alors pour lui le témoignage de ſa conſcience, l'eſtime de ſes voiſins, & la juſte protection des Dieux. Idomenée touché de ſes diſcours conſentit que Les Sipontins fuſſent médiateurs entre lui & les Sibarites.

Alors le Roi voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, eſſeya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit rémarqué que Telemaque aimoit Antiope, & il eſpera de le prendre par cette paſſion. Dans cette vûë il la fit chanter pluſieurs fois pendant des feſtins; elle le fit pour ne déſobéïr pas à ſon pere; mais avec tant de modeſtie & de triſteſſe, qu'on voyoit bien la peine qu'elle ſouffroit en obéïſſant. Idomenée alla juſqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée ſur les Dauniens & ſur Adraſte; mais elle ne pût ſe réſoudre à chanter les loüanges de Telemaque : elle s'en défendit avec reſpect & ſon pere n'oſa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulyſſe; il étoit tout émû. Idomenée qui avoit les yeux attachez ſur lui, joüiſſoit du plaiſir de rémarquer ſon trouble, mais Telemaque ne faiſoit pas ſemblant d'appercevoir les deſſeins du Roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occaſions d'être fort touché : mais la raiſon étoit en lui au-deſſus du ſentiment, & ce n'étoit plus ce même Telemaque qu'une paſſion tyrannique avoit autre fois captivé dans l'Iſle de Calypſo. Pendant qu'Antiope chantoit il gardoit un profond ſilence; dès qu'elle avoit fini, il ſe hâtoit de tourner la converſation ſur quelqu'autre matiére.

Le Roi ne pouvant par cette voye réüssir dans son dessein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse, dont il voulut donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller; mais il fallut éxecuter l'ordre de son pere. Elle monte un cheval écumant, fougeux, & semblable à ceux que Castor domptoit pour les combats; elle le conduit sans peine; une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur: elle paroît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le Roi la voit, & il ne peut se lasser de la voir. En la voyant il oublie tous ses malheurs passez. Telemaque la voit aussi, & il est encore plus touché de la modestie d'Antiope, que de son adresse & de toutes ses graces. Les chiens poursuivoient un sanglier d'une grandeur énorme, & furieux comme celui de Calydon, ses longues soyes étoient dures & herissées comme des dards; ses yeux étincellans étoient pleins de sang & de feu; son soufle se faisoit entendre de loin, comme le bruit sourd des vents séditieux, quand Eole les rapelle dans son antre, pour appaiser les tempêtes; ses defenses longues & crochüës comme la faulx tranchante des moissonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osoient en aprocher, étoient déchirez. Les plus hardis chasseurs en le poursuivant, craignoient de l'atteindre. Antiope legere à la course comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près; elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule: le sang de l'animal farouche ruisselle, & le rend plus furieux; il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussi-tôt le cheval d'Antiope malgré sa fierté fremit & récule; le sanglier monstrueux s'élance contre lui, semblable aux pésantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes Villes. Le coursier chancelle, & est abbatu. Antiope se voit par terre hors d'état d'éviter le coup fatal de la defense du sanglier animé contr'elle; mais Telemaque attentif au danger d'Antiope étoit déjà descendu de cheval plus prompt que les éclairs, il se jette entre le cheval abbatu & le sanglier qui revient pour vanger son sang: il tient dans ses mains un long dard, & l'enfonce presque

tout entier dans le flanc de l'horrible animal qui tombe plein de rage.

A l'instant Telemaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, & qui étonne tous les chasseurs; il la présente à Antiope, elle en rougit; elle consulte de yeux son pere, qui après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joye de la voir hors de péril, & lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant, elle dit à Telemaque: Je reçois de vous avec reconnoissance un autre don plus grand; car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé qu'elle craignit d'avoir trop dit; elle baissa les yeux; & Telemaque qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces paroles: Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse! Mais plus heureux encore s'il pouvoit passer la sienne auprès de vous. Antiope sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idomenée auroit dès ce moment promis sa fille à Telemaque; mais il esperât d'enflâmer d'avantage sa passion en le laissant dans l'incertitude, & crut même le retenir encore à Salante par le désir d'assûrer son mariage. Idomenée raisonnoit ainsi en lui-même; mais les Dieux se joüent de la sagesse des hommes; Ce qui devoit retenir Telemaque, fut precisement ce qui le pressa de partir. Ce qu'il commençoit à sentir, le mit dans une juste defiance de lui même. Mentor rédoubla ses soins pour lui inspirer un désir impatient de s'en retourner à Ithaque; il pressa Idomenée de le laisser partir; le vaisseau étoit déjà prêt. Ainsi Mentor qui régloit tous les momens de la vie de Telemaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en châque lieu, qu'autant qu'il falloit pour exercer sa vertu, & pour lui faire acquerir de l'experience. Mentor avoit eu soin de faire preparer le vaisseau dès l'arrivée de Telemaque; mais Idomenée qui avoit beaucoup de repugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle & dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ces deux hôtes dont il avoit tiré tant de secours, alloient l'abandonner; il se renfer-

moit dans les lieux les plus secrets de sa maison : là il soûlageoit son cœur en poussant des gémissemens & en versant des larmes : il oublioit le soin de se nourrir : le sommeil n'adoucissoit plus ses cuisantes peines ; il se desséchoit, il se consumoit par ses inquietudes, semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux deliez où la séve coule pour sa nourriture ; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre feconde se plait à nourrir dans son sein, & que la hâche du laboureur a toujours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal, il se flêtrit ; il se dépoüille de ses feüilles qui font sa gloire, il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte & des branches séches. Tel parut Idomenée dans la douleur.

Telemaque attendri n'osoit lui parler ; il craignoit le jour du départ ; il cherchoit des pretextes pour le retarder ; il seroit demeuré long tems dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit ; Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur & hautain ; votre cœur ne se laissoit toucher que de vos commoditez & de vos interêts ; mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez par l'experience de vos maux à compatir à ceux des autres ; sans cette compassion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes ; mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idomenée pour le faire consentir à votre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si farouche ; mais je ne veux point que la mauvaise honte & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoûtumiez à mêler le courage & la fermeté ; avec une amitié tendre & sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité ; il faut entrer dans leurs peines quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entiérement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Telemaque, que j'aimerois mieux

qu'Idomenée apprit notre départ par vous que par moi.

Mentor lui a dit aussi : vous vous trompez mon cher Telemaque ; vous êtes né comme les enfans des Rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, & que toute la nature obéïsse à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de résister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes qu'ils craignent par bonté de les affliger ; mais c'est trop pour leur propre commodité ; ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes & mécontens. Les peines & les miseres des hommes ne le touchent point, pouvû qu'elles ne soient pas sous leurs yeux, s'ils en entendent parler, ce discours les importune & les attriste ; pour leur plaire, il faut toûjours leur dire que tout va bien ; & pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs ils ne veulent rien voir, ni entendre qui puisse interrompre leur joye. Faut-il réprendre, corriger, détromper quelqu'un résister aux prétentions & aux passions injustes d'un homme importun;ils en donneroient toûjours commission à une autre personnne, plûtôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occasions ils se laisseroient plûtôt partager les graces les plus injustes : ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de sçavoir decider contre le sentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. cette foiblesse qu'on sent en eux, fait que châcun ne songe qu'à s'en prévaloir ; on les presse, on les importune, on les accable ; & on réüssit en les accablant. D'abord on les flatte, & on les encense pour s'insinuer ; mais dès qu'on est dans leur confiance, & qu'on est auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mene loin ; on leur impose le joug, ils gémissent ; ils veulent souvent le secoüer, mais ils le portent toute leur vie ; ils sont jaloux de ne paroître point gouvernez & ils le sont toûjours ; ils ne peuvent même se passer de l'être ; car ils sont semblables à ces foibles tiges de vigne, qui n'ayant par elles-mêmes aucun soûtien, rempent toûjours autour du tronc de quelque arbre.

Je ne souffrirai point ; ô Telemaque ! que

vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbecille pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre jusqu'a n'oser parler à Idomenée, vous ne serez plus touché de ses peines ; dès que vous serez sorti de Salante. Ce n'est point sa douleur qui vous attendrit, c'est sa presence qui vous embarrasse. Allez parler vous-même à Idomenée, apprenez dans cette occasion à être tendre & ferme tout ensemble ; montrez lui votre douleur de le quitter ; mais montrez lui aussi d'un ton décisif la nécessité de votre départ.

Telemaque n'osoit ni résister à Mentor, ni aller trouver Idomenée ; il étoit honteux de sa crainte, & n'avoit pas le courage de la surmonter ? il hésitoit, faisoit deux pas, & revenoit incontinant pour alleguer à Mentor quelque nouvelle raison de differer ; mais le seul régard de Mentor lui ôtoit la parole, & faisoit disparoître tous ses beaux prétextes. Est-ce donc là, disoit Mentor en soûriant, ce vainqueur des Dauniens, ce liberateur de la grande Hesperie, & ce fils du sage Ulysse, qui doit être après lui l'Oracle de la Grece ? Il n'ose dire à Idomenée, qu'il ne peut plus rétarder son rétour dans sa patrie pour revoir son pere. O peuple d'Ithaque combien seriez-vous malheureux un jour, si vous aviez un Roi que la mauvaise honte domine, & qui sacrifie les plus grands interêts à ses foiblesses les plus petites choses. Voyez, Telemaque, quelle difference il y a entre la valeur dans les combats, & le courage dans les affaires ? Vous n'avez point craint les armes d'Adraste & vous craignez la tristesse d'Idomenée. Voilà ce qui deshonore les Princes qui ont fait les plus grandes actions ; après avoir paru des Héros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les actions communes où d'autres se soûtiennent avec vigueur.

Telemaque sentant la verité de ces paroles, & piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écoûter soi-même, mais à peine commença-t'il à paroître dans le lieu où Idomenée étoit assis, ses yeux baissez, languissans & abbatus de tristesse, qu'ils ne craignirent l'une l'autre ; il n'osoit se régarder ; ils s'entendoient sans se rien dire, & châcun craignoit que l'autre ne

rompît le silence ; ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idomenée pressé d'un excès de douleur, s'écria ; A quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment ? Après m'avoir remontré ma foiblesse, on m'abandonne ; Hé bien ! je vais retomber dans tous mes malheurs ! qu'on ne me parle plus de bien gouverner ; non, je ne puis le faire ; je suis las des hommes. Où voulez vous aller : Telemaque ? Votre pere n'est plus, vous le cherchez inutilement ? Ithaque est en proye à vos ennemis ; ils vous feront périr si vous y retournez. Quelqu'un d'entr'eux aura épousé votre mere ; demeurez ici ; vous serez mon gendre & mon heritier ; vous regnerez après moi. Pendant ma vie même, vous aurez ici un pouvoir absolu ; ma confiance en vous sera sans bornes. Que si vous êtes insensible à tous ces avantages, du moins laissez-moi Mentor qui est toute ma ressource. Parlez, répondez-moi n'endurcissez point votre cœur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi! vous ne dites rien ? Ah ! je comprends combien les Dieux me sont cruels ; je le sens encore plus rigoureusement qu'en Crete, lorsque je perçai mon propre fils.

Enfin Telemaque lui répondit d'une voix troublée & timide ; Je ne suis point à moi ; les destinées me rappellent dans ma Patrie. Mentor qui à la sagesse des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir ; que voulez vous que je fasse ? Renoncerai-je, à mon pere, à ma mere, à ma patrie ; qui me doit être encore plus chere qu'eux ? Etant né pour être Roi, je ne suis pas destiné à une vie douce & tranquille, ni a suivre mes inclinations. Votre Royaume est plus riche & plus puissant que celui de mon pere ; mais je devois préferer ce que les Dieux me destinent à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux si j'avois Antiope pour Epouse sans esperance de votre Royaume ; mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, & que ce soit mon pere qui vous la demande pour moi. Ne m'avez - vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? N'est-ce pas sur cette promesse, que j'ai combattu pour vous contre Adraste, avec

ces Alliez ? Il est tems que je songe à réparer mes malheurs domestiques. Les Dieux qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reste ? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni pere ni mere ni patrie assurée ; il ne me reste qu'un homme sage & vertueux, qui est le plus prétieux don de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer & consentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrois plûtôt ; arrachez moi la vie, la vie n'est rien ; mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Telemaque parloit, sa voix devenoit plus forte, & sa timidité disparoissoit. Idomenée ne sçavoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lorsqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ses regards & par ses gestes, de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles. Ne vous affligez point, nous vous quittons ; mais la sagesse qui préside aux conseils des Dieux demeurera sur vous ; croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyez ici pour sauver votre Royaume, & pour vous ramener de vos égaremens. Philocles, que nous vous avons rendu, vous servira fidélement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compassion pour les miserables, seront toûjours dans son cœur. Ecoûtez le, servez vous de lui avec confiance & sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer est de l'obliger à vous dire tous vos défauts sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon Roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourveu que vous ayez le courage, notre absence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux ; mais si la flaterie qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conseils désinteressez, vous êtes perdu. Ne vous laissez point abattre à la douleur ; mais efforcez vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philocles tout ce qu'il doit faire pour vous soulager

pour n'abuser jamais de votre confiance; je puis vous répondre de lui; les Dieux vous l'ont donné comme il m'ont donné à Telemaque; châcun doit suivre courageusement sa destinée: il est inutile de s'affliger. Si jamais vous avez bésoin de mon secours, après que j'aurai rendu Telemaque à son pere & à son païs, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible? Je ne cherche ni biens, ni autorité sur la terre, je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice & la vertu. Pourrois je jamais oublier la confiance de l'amitié que vous m'avez témoignée?

A ces mots Idomenée fut tout-à-coup changé; il sentit son cœur appaisé, comme Neptune de son trident appaise les flôts en courroux & les plus noires tempêtes; il restoit seulement en lui une douleur douce & paisible; c'étoit plûtôt une tristesse & un sentiment tendre, qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'esperance du secours des Dieux, commencerent à rénaître au-dedans de lui.

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne se point décourager! Du moins souvenez-vous d'Idomenée quand vous serez arrivé à Ithaque, où votre sagesse vous comblera de prosperité N'oubliez pas que Salante fut votre ouvrage, & que vous y avez laissé un Roi malheureux qui n'espere qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus; je n'ai garde de résister aux Dieux qui m'avoient prêté un si grand tresor. Allez aussi, Mentor, le plus grand & le plus sage de tous les hommes, [si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vû en vous; & si vous n'étes point une Divinité sous une forme empruntée pour instruire les hommes foibles & ignorans; allez,] conduisez le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraste. Allez tous deux, je n'ose plus parler pardonnez mes soûpirs. Allez, vivez, soyez heureux ensemble; il ne me reste plus rien au monde que le souvenir de vous avoir possedé ici. O beaux jours! trop heureux jours! jours dont je n'ai pas connu assez le prix! jours trop rapidement écoûlez, vous ne reviendrez jamais,

jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voyent.

Mentor prit ce moment pour le départ ; il embrassa Philocles, qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Telemaque voulut prendre Mentor par la main, pour se retirer de celles d'Idomenée ; mais Idomenée prenant le chemin du port ; se mit entre Mentor & Telemaque, Il les regardoit, il gémissoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de Matelots ; on tend les cordages, on leve les voiles, le vent favorable se leve. Telemaque & Mentor les larmes aux yeux prenrent congé du Roi, qui les tient long-tems serrez entre ses bras, & qui les suit des yeux aussi loin qu'il le pût.

Fin du vingt-troisiéme Livre.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-QUATRIE'ME.

SOMMAIRE.

Pendant leur navigation, Telemaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultez sur la maniére de bien gouverner les peuples, entr'autres celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une Isle, où Ulysse venoit d'aborder. Telemaque l'y voit, & l'y parle sans le reconnoître; mais après l'avoir vû embarquer, il sent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assûre qu'il rejoindra bien-tôt son pere, & éprouve sa pieté & sa patience, en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la Déesse Minerve cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme, & se fait connoître. Elle donne à Telemaque ses derniéres instructions, & disparoît. Après quoi Telemaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulysse son pere chez le fidelle Eumée.

DEJA les voiles s'enflent, on leve les ancres, la terre semble s'enfuir, & le Pilote experimenté apperçoit de loin les montagnes de Leu-

cate, dont la tête se cache dans un tourbillon de frimats glacez, & les monts Acrecerauniens, qui montrent encore un front orgueilleux au Ciel, après avoir été si souvent écrasez par la foudre.

Pendant cette navigation, Telemaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées ; d'abord elles me paroissoient comme un songe ; mais peu-à-peu elles se démelent dans mon esprit, & s'y présentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres le matin aux premiéres lueurs de l'aurore ; mais qu'ensuite il semble sortir comme d'un cahos, quand la lumiére qui croit insensiblement, les distingue, & leur rend, pour ainsi dire, leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je suis très persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les différens caractères d'esprit, pour les choisir & les appliquer selon leurs talens ; mais il me reste à sçavoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : il faut étudier les hommes pour les connoître ; & pour les connoître, il en faut voir & traiter avec eux. Les Rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par les petits emplois dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables des plus hautes fonctions. Comment est ce, mon cher Telemaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux : C'est à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens experimentez ; tout de même, parlez souvent des bonnes & des mauvaises qualitez des hommes avec d'autres hommes sages & vertueux, qui ayent long-tems étudiez leurs caractères, vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits, & ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais Poëtes ? C'est la frequente lecture & la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la Poësie. Qui est ce qui nous a acquis le discernement de la Musique ? C'est la même application à observer les bons Musiciens. Comment peut-on esperer de bien gouverner les hommes, si on ne les connoît pas

& comment le connoîtra t'on, si l'on ne vit pas avec eux ? Ce n'est pas vivre avec eux, que de les voir en public ; où l'on ne dit de part & d'autre que des choses indifferentes & préparez avec art : il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur toutes les ressources sécrettes qui y sont, de les tâter de tous côtez, de les soûlager pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par sçavoir ce que c'est que le vrai & solide mérite, pour discerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne cesse de parler de vertu & de mérite sans sçavoir ce que c'est précisement que le mérite & la vertu. Ce ne sont que de beaux noms que des termes vagues pour la plûpart des hommes, qui se font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de justice, de raison & de vertu, pour connoître ceux qui sont raisonnables & vertueux. Il faut sçavoir les maximes d'un bon & sage gouvernement, pour connoître les hommes qui les ont ; & ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité : en un mot, pour mésurer plusieurs corps, il faut avoir une mésure fixe ; pour juger, il faut avoir tout de même des principes constans ausquels tous nos jugemens se réduisent. Il faut sçavoir précisement quel est le but de la vie humaine, & quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes ; ce but unique & essentiel est de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour soi ; car cette recherche ambitieuse n'iroit qu'à satisfaire un orguëil tyrannique ; mais on doit se sacrifier dans les peines infinies du gouvernement pour rendre les hommes bons & heureux ; autrement on marche à tâtons & au hazard pendant toute la vie ; on va comme un navire en pleine mer qui n'a point de Pilote, qui ne consulte point les Astres, & à qui toutes les Côtes voisines sont inconnuës, il ne peut faire que naufrage.

Souvent les Princes, faute de sçavoir en quoi consiste la vraye vertu, ne sçavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes ; la vraye vertu a pour eux quelque chose d'âpre, elle leur paroît trop austère & indépendante ; elle les é-

fraye & les aigrit : ils se tournent vers la flaterie, dès lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincerité, ni de vertu. Dès lors ils courent aprés un vain phantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la veritable. Ils s'accoûtument bien tôt à croire qu'il n'y a point de vraye vertu sur la terre : car les bons connoissent bien les méchans, mais les méchans ne connoissent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels Princes ne sçavent que se défier de tout le monde également : ils cachent, ils se renferment, ils sont jaloux sur les moindres choses ; ils craignent les hommes, & se font craindre d'eux. Ils fuyent la lumiére, ils n'osent paroître dans leur naturel ; quoiqu'ils ne veüillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être ; car la curiosité maligne de leurs sujets pénétre & devine tout, mais ils ne connoissent personne. Les gens interessez qui les obsedent, sont ravis de les voir inaccessibles. Un Roi inaccessible aux hommes, l'est aussi à la verité. On noircit par d'infâmes rapport, & on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces sortes des Rois passent leur vie dans une grandeur sauvage & farouche, ou craignant sans cesse d'être trompez, ils le sont toûjours inévitablement, & méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre, de gens, on s'engage à recevoir toutes leur passions & vous leurs prejugez. Les bons même ont leurs défauts & leurs préventions. De plus, on est à la merci des rapporteurs ; nation basse & maligne, qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plûtôt que de cesser de nuire, qui se jouë pour son interêt de la défiance & de l'indigne curiosité d'un Prince foible & ombrageux.

Connoissez donc ; ô mon cher Telemaque ! connoissez les hommes ; examinez les, faites-les parler les uns sur les autres, éprouvez-les peu à-peu ne vous livrez à aucun ; profitez de vos experiences lorsque vous aurez été trompé dans vos jugemens ; car vous serez trompé quelquefois ; apprenez par-là à ne juger promptement de personne, ni en bien, ni en mal. Les méchans sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisemens ; mais vos

erreurs passées vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, servez-vous en avec confiance ; car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture, ils aiment mieux de l'estime & de la confiance que des trésors ; mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes. Tel eut été toûjours vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité & de richesses. Quiconque est assez aimé des Dieux pour trouver dans tout un Royaume deux ou trois vrais amis d'une sagesse & d'une beauté constante, trouve bien-tôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent pour remplir les places inferieures. Par les bons ausquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-meme dans les autres sujets.

Mais faut-il, disoit Telemaque, se servir des méchans quand ils sont habiles, comme je l'ai oüi dire tant de fois ? On est souvent, répondit Mentor, dans la necessité de s'en servir. Dans une nation agitée & en désordre, on trouve souvent des gens injustes & artificieux qui sont déja en autorité ; ils ont des emplois importans qu'on ne leur peut ôter ; ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager ; il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes scelerats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un tems ; mais il faut aussi avoir en vûë de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraye & intime confiance, gardez-vous bien de leur donner jamais car ils peuvent en abuser, & vous tenir ensuite malgré vous par votre secret, chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez vous d'eux pour des négociations passageres. Traitez les bien, engagez les par leurs passions mêmes à vous être fidelles ; car vous ne les tiendrez que par là ; mais ne les mettez point dans vos déliberations les plus secrettes. Ayez toûjours un ressort prêt pour les remuer à votre gré ; mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur ni de vos affaires. Quand votre Etat devient paisible, reglé, conduit par des hommes sages & droits, dont vous êtes sûr

peu à peu les méchans dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter ; car il n'est jamais permis d'être ingrat ; même pour les méchans ; mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il est necessaire de tolerer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité, il faut néanmoins relever peu à peu l'autorité, & reprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, si on les faisoit faire. Après tout, c'est un mal que le bien se fasse par les méchans, & quoique ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu à peu à le faire cesser. Un Prince sage, qui ne voudra que le bon ordre & la justice, parviendra avec le tems à se passer des hommes corrompus & trompeurs, il en trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante.

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une Nation, il est necessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Telemaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor, l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage, chacun fait des efforts. Combien y a-t'il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, & qui deviendroient de grands hommes, si l'émulation & l'esperance du succès les animoit au travail ? Combien y a-t'il d'hommes que la misere & l'impuissance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime ? Si donc vous attachez les récompenses & les honneurs au génie & à la vertu, combien des sujets se formeront d'eux-mêmes ! Mais combien en formerez-vous en les faisant monter de degré en degré depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers ! Vous exercerez leurs talens, vous éprouverez l'étenduë de leur esprit & la sincerité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris sous vos yeux dans ses inferieurs. Vous les aurez suivis toute votre vie degré en degré ; vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi avec Te-

lemaque, ils apperçûrent un vaisseau Phéacien qui avoit relâché dans une petite Isle déserte & sauvage, bordée de rochers affreux. En même-tems les vents se tûrent, les doux zéphirs mêmes semblerent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace; les voiles abbattuës ne pouvoient plus animer le vaisseau; l'effort des Rameurs déjà fatiguez étoit inutile, il fallut aborder en cette Isle, qui étoit plûtôt un écüeil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme on n'auroit pû y aborder sans un grand peril. Ces Phéaciens qui attendoient le vent ne paroissoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Telemaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpez. Aussi tôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vû Ulysse Roi d'Ithaque dans la maison du Roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'étoit adressé par hazard, n'étoit pas Phéacien? c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majestueux, mais triste & abbatu: il paroissoit rêveur, & à peine écoûta-t'il d'abord la question de Telemaque, mais ensuite il lui répondit; Ulysse, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le Roi Alcinoüs, comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hospitalité; mais il n'y est plus, & vous l'y chercherez inutilement; il est parti pour revoir Ithaque, si les Dieux appaisez souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer les Dieux Penates. A peine cet étranger eut prononcé tristement ces Paroles, qu'il se jetta dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher, d'où il régardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroissant affligé de ne pouvoir partir. Telemaque le regardoit fixement; plus il le regardoit, plus il étoit émû & étonné. Cet inconnu, disoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoûte à peine ce qu'on lui dit, & qui est plein d'amertume. Je plains les malheureux dépuis que je le suis, & je sens que mon cœur s'interesse pour cet homme, sans sçavoir pourquoi, Il m'a assez mal reçu. A peine a-t'il daigné m'écoûter & me répondre. Je ne puis cesser néanmoins de soûhaiter la fin de ses maux. Mentor souriant, répondit;

Voilà à quoi servent les malheurs de la vie ; ils rendent les Princes moderez & sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prosperitez, ils se croyent des Dieux, ils veulent que les montagnes s'applanissent pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent se joüer de la nature entiére. Quand ils entendent parler des souffrances, ils ne sçavent ce que c'est ; c'est un songe pour eux ; ils n'ont jamais vû la distance du bien & du mal ; l'infortune seule peut leur donner de l'humanité, & changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils sentent qu'ils sont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est comme vous errant sur ce rivage ; combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lorsque vous les verrez un jour souffrir ? Ce peuple que les Dieux vous auront confié, comme on confie un troupeau à un Berger, sera peut être malheureux par votre ambition ou par votre faste, ou par votre imprudence, car les peuples ne souffrent que par les fautes des Rois, qui devroient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi, Telemaque étoit plongé dans la tristesse & dans le chagrin, & il lui répondit enfin avec un peu d'émotion : Si toutes ces choses sont vrayes, l'état d'un Roi est bien malheureux ; il est l'esclave de tous ceux ausquels il paroît commander. Il n'est pas tant fait pour leur commander, qu'il est fait pour eux ; il se doit tout entier à eux, il est chargé de tous leurs bésoins, il est l'homme de tout le peuple & de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses, qu'il les corrige en pere, qu'il les rende sages & heureux. L'autorité qu'il paroît avoir n'est pas la sienne ; il ne peut rien faire ni pour sa gloire, ni pour son plaisir ; son autorité est celle des loix, il faut qu'il leur obéïsse pour en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler il n'est que le défenseur des loix pour les faire regner, il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir, il est l'homme le moins libre & le moins tran-

quille de son Royaume. C'est un esclave qui sacrifie son répos & sa liberté pour la liberté & la felicité publique.

Il est vrai, répondit Mentor, que le Roi n'est Roi que pour avoir soin de son peuple ? comme un Berger de son troupeau, ou comme un pere de famille. Mais trouvez-vous, mon cher Telemaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens ? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenses, il représente les Dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t'il pas assez de gloire à faire garder les Loix ? Celle de se mettre au-dessus des Loix est une gloire fausse, qui n'inspire que de l'horreur & du mépris ; il est méchant, il ne peut être que malheureux ; car il ne sçauroit trouver aucune paix dans ses passions & dans sa vanité ; s'il est bon, il doit goûter le plus pur & le plus solide de tous les plaisirs à travailler pour la vertu, & à attendre des Dieux une éternelle récompense.

Telemaque agité au-dedans par une peine secrette, sembloit n'avoir jamais compris ces maximes ; quoiqu'il en fut rempli, & qu'il les eut lui-même enseignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit contre les veritables sentimens un esprit de contradiction & de subtilité pour rejetter les veritez que Mentor expliquoit.

Telemaque opposoit à ces raisons l'ingratitude des hommes. Quoi ? disoit-il, prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut être jamais ; & pour faire du bien à des méchans, qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire ? Mentor lui répondoit patiemment ; Il faut compter sur l'ingratitude des hommes, & ne laisser pas de leur faire du bien ; il faut les servir moins pour l'amour d'eux que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'est jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en souviennent & les récompensent. De plus, si la multitude est ingrate, il y a toûjours des hommes vertueux qui sont touchez de votre vertu. La multitude même, quoique changeante & capricieuse ; ne laisse pas de faire tôt ou tard une espêce de justi-

ce à la veritable vertu ; mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes ? Ne travaillez pas uniquement à les rendre puissans, riches redoutables par les armes, heureux par les plaisirs ; cette gloire cette abondance, ces délices la corrompent : ils n'en seront que plus méchans, & par conséquent plus ingrat. C'est leur faire un présent funeste ; c'est leur offrir un poison délicieux. Mais appliquez vous à redresser leurs mœurs, à leur inspirer la justice, la sincerité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidelité, la modération, le désinteressement ; en les rendant bons vous les empêcherez d'etre ingrats, vous leur donnerez le veritable bien, qui est la vertu, si elle est solide, elle les attachera toujours à celui qui la leur aura inspirée. Ainsi en leur donnant les veritables biens, vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour les Princes qui ne les ont jamais portez qu'à l'injustice, qu'à l'ambition sans bornes, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi ? le Prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que si au contraire il travailloit par ses exemples & par son autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leurs vertus ; ou du moins il trouveroit dans la sienne & dans l'amitié des Dieux de quoi se consoler de tous les mécomptes.

A peine ce discours fut-il achevé, que Telemaque s'avança avec empressement vers les Phéaciens, dont le vaisseau étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un Vieillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, & s'ils n'avoient point vû Ulysse. Le Vieillard répondit ; nous venons de notre Isle, qui est celle des Phéaciens ; nous allons chercher des marchandises vers l'Epire. Ulysse, même on vous l'a déjà dit, a passé dans notre patrie ; mais il en est parti. Quel est, ajoûta aussi-tôt Telemaque, cet homme si triste, qui cherche les lieux les plus déserts, en attendant que votre vaisseau parte ? C'est, répondit le Vieillard, un Etranger qui nous est inconnu ; mais on dit qu'il se nomme

Cleomenes, qu'il eſt né en Phrygie, qu'un Oracle avoit prédit à ſa mere avant ſa naiſſance qu'il ſeroit Roi, pourveu qu'il ne demeurat point dans ſa patrie, & que s'il y demeuroit, la colere des Dieux ſe feroit ſentir aux Phrygiens par une cruelle peſte. Dès qu'il fut né, ſes parens le donnerent à des Matelots, qui le porterent dans l'Iſle de Lesbos. Il y fut nòurri en ſecret aux dépens de ſa patrie, qui avoit un ſi grand interêt de le tenir éloigné. Bien-tôt il devient grand, robuſte, agréable & adroit à tous les exercices du corps. Il s'appliqua même avec beaucoup de goût & de génie, aux ſciences & aux beaux arts, mais on ne peut le ſouffrir dans aucun Païs. La prédiction faite ſur lui devint celébre, on le reconnut bien-tôt par tout où il alla. Par tout les Rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs Diadêmes, ainſi il eſt errant dépuis ſa jeuneſſe, & il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui ſoit libre de s'arrêter; il a ſouvent paſſé chez les peuples fort éloignez du ſien. Mais à peine eſt-il arrivé dans une Ville, qu'on y découvre ſa naiſſance & l'Oracle qui le regarde. Il a beau ſe cacher & choiſir en chaque lieu quelque genre de vie obſcure: ſes talens éclatent, dit-on, toûjours malgré, & pour la guerre, pour les lettres, & pour les affaires les plus importantes, il ſe préſente toûjours en chaque Pays quelque occaſion imprevûë qui l'entraîne, & qui le fait connoître au public. C'eſt ſon mérite qui fait ſon malheur, il le fait craindre, & l'exclud de tous les païs où il veut habiter. Sa deſtinée eſt d'être eſtimé, aimé, admiré par tout, mais rejetté de toutes les terres connuës, il n'eſt plus jeune, & cependant il n'a pû encore trouver aucune Côte, ni de l'Aſie, ni de la Grece, où l'on ait voulu le laiſſer vivre en quelque répos? il paroît ſans ambition, & il ne cherche aucune fortune. Il ſe trouveroit trop heureux que l'Oracle ne lui eut jamais promis la Royauté, il ne lui reſte aucune eſperance de revoir jamais ſa patrie, car il ſçait qu'il ne pourroit porter que le deüil & les larmes dans toutes les familles. La royauté même pour laquelle il ſouffre, ne lui paroît point déſirable, il court malgré lui après elle par une triſte fa-

talité

talité de Royaume en Royaume, & elle ſemble juſqu'à ſa vieilleſſe ; funeſte préſent des Dieux, qui trouble tous ſes plus beaux jours, & qui ne lui cauſe que des peines dans l'âge où l'homme infirme n'a plus beſoin que de répos. Il s'en va, dit-il vers la Thrace chercher quelque peuple ſauvage & ſans loix, qu'il puiſſe aſſembler, policer & gouverner pendant quelques années ; après quoi l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les Royaumes les plus floriſſans ; il compte alors de ſe rétirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime paſſionnement. C'eſt un homme ſage & moderé qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, qui ſçait vivre en paix avec eux, ſans les eſtimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger, dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette converſation Telemaque tournoit ſouvent les yeux vers la mer ; qui commençoit à être agitée. Le vent ſoûlevoit les flôts, qui venoient battre les rochers, les blanchiſſant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Telemaque ; il faut que je parte ; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En diſant ces mots, il court au rivage; on s'embarque; on n'entend que des cris confus ſur le rivage par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu avoit erré quelque tems au milieu de l'Iſle, montant ſur le ſommet de tous les rochers, conſiderant de-là l'eſpace immenſe des mers avec une triſteſſe profonde. Telemaque ne l'avoit point perdu de vûë, & il ne ceſſoit d'obſerver ſes pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant ; malheureux, deſtiné aux plus grandes choſes, & ſervant de joüet à une rigoureuſe fortune loin de ſa patrie. A-moins, diſoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque : mais ce Cléomenes, ne peut jamais revoir la Phrigie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui, adouciſſoit la peine de Telemaque. Enfin cet homme voyant ſon vaiſſeau prêt, étoit deſcendu de ces rochers eſcarpez avec tant de vîteſſe & d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie avoit noüé ſes

cheveux blonds, passe au travers des précipices pour aller percer de ses fléches les cerfs & les sangliers. Déjà cet inconnu est dans le vaisseau qui fend l'onde amère, & qui s'éloigne de la terre.

Alors une impression secrette de douleur saisit le cœur de Telemaque; il s'afflige sans sçavoir pourquoi; les larmes coulent de ses yeux, & rien ne lui est si doux que de pleurer. En mêmetems il apperçoit sur le rivage tous les Mariniers de Salante couchez sur l'herbe; & profondement endormis; ils étoient las & abbatus. Le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus sur eux en plain jour par la puissance de Minerve. Telemaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salantins, pendant que les Phéaciens avoient été si attentifs & si si diligens à profiter du vent favorable: mais il est encore plus occupé à régarder le vaisseau Phéacien prêt à disparoître au milieu des flôts, qu'à marcher vers les Salantins, pour les éveiller. Un étonnement & un trouble secret tient ses yeux attachez vers ce vaisseau déjà parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchissent un peu dans l'onde azurée; il n'écoûte pas même Mentor, qui lui parle; il est tout hors des lui-même dans un transport semblable à celui de Menades, lorsqu'elles tiennent le Thirse en main, & qu'elles font retentir de leurs cris insensez les rives de l'Herbe & les montagnes de Rhodope à Ismarc.

Enfin il revient un peu de cette espêce d'enchantement; ses larmes recommencent à couler de ses yeux, & alors Mentor lui dit: Je ne m'étonne point, mon cher Telemaque, de vous voir pleurer, la cause de votre douleur, qui vous est inconnuë, ne l'est pas à Mentor; c'est la nature qui parle & qui se fait sentir; c'est elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une si vive émotion est le grand Ulysse; ce qu'un vieillard Phéacien vous a raconté de lui sous le nom de Cléomenes, n'est qu'une fiction pour cacher plus sûrement le retour de votre pere dans son Royaume. Il s'en va droit à Ithaque; déjà il est bien près du port, & il

revoit enfin ces lieux ſi long-tems déſiré ; vos yeux l'ont vû, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais ſans le connoître ; bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre réconnoiſſance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins émû que le vôtre il eſt trop ſage pour ſe découvrir à nul mortel dans un lieu où il pourroit être expoſé à des trahiſons & aux inſultes des cruels Amans de Penelope. Ulyſſe votre pere eſt le plus ſage de tous les hommes, ſon cœur eſt comme un puis profond, on ne ſçauroit y puiſer ſon ſecret. Il aime la verité & ne dit jamais rien qui la bleſſe ; mais il ne la dit que pour le béſoin, & la ſageſſe comme un ſceau, tient toûjours levres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a t'il été émû en vous parlant ! Combien s'eſt il fait de violence pour ne point ſe découvrir ! Que n'a-t'il pas ſouffert en voyant ? voila ce qui le rendoit triſte & abattu.

Pendant ce diſcours Telemaque attendri & troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes ; les ſanglots l'empêcherent même longtems de répondre ; enfin, il s'écria : Helas ! mon cher Mentor, je ſentois bien dans cet inconnu je ne ſçai quoi qui m'attiroit à lui, & qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant ſon départ, que c'étoit Ulyſſe, puiſque vous le connoiſſiez ? Pourquoi l'avez-vous laiſſé partir ſans lui parler, & ſans faire ſemblant de le connoître ? Quel eſt donc ce myſtère ! Serai-je toujours malheureux ? Les Dieux irritez veulent-ils me tenir, comme Tantale alteré, qu'une eau trompeuſe amuſe, s'enfuyant de ſes lévres avides ? Ulyſſe, Ulyſſe, m'avez-vous échapé pour jamais ? Peut-être ne le verrai-je plus ! Peut-être que les Amans de Penelope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient ! Au moins ſi je le ſuivois, je mourrois avec lui ! O Ulyſſe ! ô Ulyſſe ! ſi la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écuëil ; (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) je tremble que vous n'arrivez à Ithaque avec un ſort auſſi funeſte qu'Agamemnon à Mycene. Mais pourquoi, cher Mentor,

m'avez-vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'embrasserois ; je serois déja avec lui dans le port d'Ithaque ; nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en soûriant : Voyez : mon cher Telemaque, comment les hommes sont faits. Vous voilà tout désolé, parce que vous avez vû votre pere sans le reconnoître. Que n'eussiez-vous pas donné hier pour être assûré qu'il n'étoit pas mort ! Aujourd'hui vous en êtes assûré par vos propres yeux, & cette assûrance qui devroit vous combler de joye, vous laisse dans l'amertume. Ainsi le cœur malade des Mortels compte toûjours pour rien ce qu'il a le plus désiré, dès qu'il le possede ; & il est ingenieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne possede pas encore. C'est pour exercer votre patience, que les Dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce tems comme perdu : sçachez que c'est le plus utile de votre vie ; car il vous exerce dans la plus necessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de soi & des autres : l'impatience qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'est qu'une foiblesse & une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne sçait pas attendre & souffrir, est comme celui qui ne sçait pas se taire sur un secret ; l'un & l'autre manquent de fermeté pour se retirer comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter quand il faut, ses coursiers fougueux ; ils n'obéissent plus au frein, ils se précipitent, & l'homme foible auquel ils échapent est brisé dans sa chûte. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses desirs indomptez & farouches dans un abîme de malheurs ; plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste, il n'attend rien, il ne se donne le tems de rien mesurer, il force toutes choses pour se contenter, il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr, il brise les portes plûtôt que d'attendre qu'on les lui ouvre, il veut moissonner quand le sage Laboureur séme, tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-tems est mal fait & ne peut avoir de durée non plus

que ses désirs volages. Tels sont les projets insensés d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui se livre à ses désirs impatiens pour abuser de sa patience. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Telemaque, que les Dieux exercent tant votre patience, & semblent se joüer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toûjours incertain. les biens que vous esperez se montrent à vous, & s'enfuyent comme un songe leger que le reveil fait disparoître pour vous apprendre que les choses mêmes qu'on croit tenir de ses mains, échappent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous seront pas aussi utiles que sa longue absence, & les peines que vous souffrez en le cherchant.

Ensuite Mentor voulut prendre la patience de Telemaque à une derniére épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur presser les Matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout à coup & l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Telemaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux Autels de gazon; l'encens fume, le sang des victimes coule. Telemaque pousse des soûpirs tendres vers le Ciel, il reconnoît la puissante protection de la Déesse. A peine le Sacrifice est-il achevé, qu'il suit Mentor dans les routes ombres d'un petit bois voisin. Là il apperçoit tout-à-coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme; les rides de son frond s'éfacent comme les ombres disparoissent quand l'Aurore de ses doigts de rose ouvre les portes de l'Orient, & enflâme tout l'horison; ses yeux creus & austères se changent en des yeux bleus d'une couleur celeste, & pleins d'une flâme divine; sa barbe grise & negligée disparoît; des traits nobles & fiers, mêlez de douceur & de grace, se montrent aux yeux de Telemaque ébloüi; il réconnoît un visage de femme avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement éclose au Soleil: on y voit la blancheur des lys mêlée des roses naissantes. Sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse avec une majesté simple & négligée; une odeur d'ambroisie se répand de ses cheveux flotans: ses habits éclatent comme les vives couleurs, dont le Soleil en se levant peint les som-

bres voutes du Ciel & les nüages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pied à terre : elle coule légerement dans l'air comme un oiseau le fend de ses aîles ; elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les Villes & les Nations les plus guerriéres. Mars même en seroit effrayé, sa voix est douce & moderée, mais forte & insinuante ; toute ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Telemaque, & qui lui font ressentir je ne sçai quelle douleur délicieuse ; sur son casque paroît l'oiseau triste d'Athenes ; & sur sa poitrine brille la rédoutable Egide. A ces marques Telemaque reconnoît Minerve.

O Déesse ! dit-il, c'est donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son pere. Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manque ; ses lévres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui sortoient avec impétuosité du fond de son cœur. La Divinité présente l'accabloit, & il étoit comme un homme, qui dans un songe est oppressé jusqu'à perdre la respiration, & qui par l'agitation pénible de ses lévres, ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse, écoûtez-moi pour la derniére fois : Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous, je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnuës, des guerres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des experiences sensibles, les vrayes & les fausses maximes par lesquelles on peut regner ; vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs. Car quel est l'homme qui peut gouverner sagement, s'il n'a jamais souffert, & s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité ? Vous avez rempli comme votre pere, les terres & les mers de vos tristes avantures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ces pas ; il ne vous reste plus qu'un court & facile trajet jusqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment ; combattez avec lui, & obéïssez-lui comme le moindre de ses sujets ; donnez en l'exemple aux autres

il vous donnera pour Epouſe Antiope, & vous ſerez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la ſageſſe & la vertu. Lorſque vous regnerez, mettez toute votre gloire à renouveller l'âge d'or: écoûtez tout le monde, croyez peu de gens: gardez-vous bien de vous croire trop vous-même, craignez de vous tromper, mais ne crignez jamais de laiſſer voir aux autres que vous avez été trompé: aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte eſt néceſſaire quand l'amour manque: mais il la faut toûjours employer à regrêt comme les remedes violens & les plus dangereux. Conſiderez toûjours de loin toutes les ſuites de ce que vous voulez entreprendre; prevoyez les plus terribles inconveniens, & ſçachez que le vrai courage conſiſte à enviſager tous les périls & à les mépriſer quand ils deviennent néceſſaires; celui qui ne veut pas les voir, n'a pas aſſez de courage pour en ſupporter tranquillement la vûë: celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres ſans s'émouvoir; eſt le ſeul ſage & magnanime. Fuyez la moleſſe, le faſte, la profuſion: mettez votre gloire dans la ſimplicité; que vos vertus & vos bonnes actions ſoient les ornemens de votre perſonne & de votre Palais; qu'elles ſoient la garde qui vous environne, & que tout le monde apprenne de vous en quoi conſiſte le vrai bonheur: n'oubliez jamais que les Rois ne regnent point pour leur propre gloire; mais pour le bien des peuples; les biens qu'ils font s'étendent juſques dans les ſiécles les plus éloignez; les maux qu'ils font ſe multiplient de génération en génération juſqu'à la poſterité la plus reculée. Un mauvais regne fait quelquefois la calamité de pluſieurs ſiécles. Sur tout ſoyez en garde contre votre humeur. C'eſt un ennemi que vous porterez partout avec vous juſqu'à la mort. Il entrera dans vos conſeils, & vous trahira ſi vous l'écoûtez. L'humeur fait perdre les occaſions les plus importantes; elle donne des inclinations & des averſions d'enfant au préjudice des plus grands interêts, elle fait decider les plus grandes affaires par les plus petites raiſons; elle obſcurcit tous les talens, rabaiſſe le courage, rend un homme inégal, foible, vil & inſuportable. Défiez-vous de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Telemaque! cette crainte eſt le plus grand treſor du cœur de l'hom-

me ; avec elle vous viendront la ſageſſe , la juſtice la paix , la joye , les purs plaiſirs , la vraye liberté , la douce abondance , & la gloire ſans tâche.

Je vous quitte ô fils d'Ulyſſe ? mais ma ſageſſe ne vous quittera point , pourveu que vous ſentiez toûjours que vous ne pouvez rien ſans elle. Il eſt tems que vous appreniez à marcher tout ſeul. Je ne me ſuis ſeparée de vous en Egypte & à Salante, que pour vous accoûtumer à être privez de cette douceur , comme on ſevre les enfans lorſqu'il eſt tems de leur ôter le lait pour leur donner de alimens ſolides.

A peine la Déeſſe eût achevé ce diſcours , qu'elle s'éleva dans les airs , & s'enveloppa d'un nüage d'or & d'azur , où elle diſparut. Telemaque ſoûpirant , étonné & hors de lui même ; ſe proſterna à terre , levant les mains au Ciel ; puis alla éveiller ſes compagnons , ſe hâta de partir , arriva à Ithaque, & réconnut ſon pere chez le fidelle Eumée.

Fin du vingt-quatriéme & dernier Livre.



O D E.

I.

MOntagne, * de qui l'audace,
Va porter jusques aux Cieux,
Un front d'éternelle glace,
Soûtient du séjour des Dieux,
Dessus vos têtes chenuës,
Je cuëille au-dessus des nuës,
Toutes les fleurs du Printems,
A mes pieds, contre la terre,
J'entens gronder le tonnerre,
Et tomber mille torrens.

I I.

Semblable aux Monts de Thrace,
Qu'un Geant audacieux,
Sur les autres Monts entasse,
Pour escalader les Cieux,
Vos sommets sont des campagnes,
Qui portent d'autres Montagnes,
Et s'élevant par degrez,
De leurs orguëilleuses têtes,
vont affronter les tempêtes,
De tous les vents conjurez.

III.

Dès que la vermeille Aurore,
De ses feux étincelans,
Toutes ces montagnes dore,
Les tendres agneaux bélans,
Errent dans les pâturages,
Bien tôt les sombres bocages,

* *Montagnes d'Auvergne où il étoit alors.*

Plantez le long des ruisseaux,
Et que les Zéphirs agitent,
Bergers & troupeaux invitent,
A dormir au bruit des eaux.

IV.

Mais dans ce rude païsage,
Où tout est capricieux,
Et d'une beauté sauvage,
Rien ne rappelle à mes yeux,
Les bords que mon fleuve arrose;
Fleuve où jamais le vent n'ose
Les moindre flots soûlever,
Où le Ciel serain nous donne
Le Printems après l'Automne,
Sans laisser place à l'Hyver.

V.

Solitude * où la riviére
Ne laisse entendre autre bruit,
Que celui d'une onde claire
Qui tombe, écume, & s'enfuit;
Où deux Isles fortunées,
De rameaux verds couronnées,
Font pour le charme des yeux,
Tout ce que leur cœur désire,
Que ne puis je sur ma lyre,
Te chanter du chant des Dieux.

VI.

De Zéphir la douce haleine,
Qui reverdit nos buissons,
Fait sur le dos de la plaine,
Flotter les jaunes moissons,
Dont Cerés emplit nos granges,
Bacchus lui-méme aux vendanges,
Vient empourprer le raisin,
Et du penchant des collines,
Sur les campagnes voisines,
Verse des fleuves de vin.

VII.

Je vois au bout des campagnes,
Pleines de sillons dorez,
S'enfuir valons & montagnes,
Dans les lointains azurez,
Dont la bizarre figure,

* *Carenac, petite Abbaye sur la Drodogne, qu'il avoit alors.*

Eſt un jeux de la nature,
Sur les rives du Canal,
Comme un miroir fidelle,
L'horiſon ſe renouvelle,
Et ſe peint dans ce criſtal.

VIII.

Avec les fruits de l'Automne,
Sont les parfums du Printems,
Et la vigne ſe couronne,
De mille feſtons pendans,
Ce fleuve aimant les prairies,
Qui dans les Iſles fleuries,
Ornent les canaux divers,
Par des eaux ici dormantes,
Là rapides & bruyantes,
En baigne les tapis verds.

IX.

Danſant ſur les violettes,
Le Berger mêle ſa voix;
Avec le ſon des muſettes,
Des flutes & de hautbois,
Oiſeaux par votre ramage,
Tout ſouci dans ce bocage;
De tous cœurs ſont effacez,
Colombes & tourterelles,
Tendres, plaintives, fidéles;
Vous ſeules gemiſſez.

X.

Une herbe tendre & fleurie,
M'offre des lits de gazon;
Une douce revérie
Tient mes ſens & ma raiſon;
A ce charme je me livre,
De ce nectar je m'enyvre,
Et les Dieux en ſont jaloux.
De la Cour flâteurs menſonges;
Vous reſſemblez à mes ſonges;
Tompeurs comme eux, mais moins doux.

XI.

A l'abri des noirs orages,
Qui vont foudroyer les Grands,
Je trouve ſous ces feüillages
Un azile en tous les tems!
Là pour commencer à vivre,
Je puiſſe ſeul & ſans livre,
La profonde verité,

Puis la Fable avec l'Hiſtoire
Viennent peindre à ma memoire,
L'ingenuë antiquité.

XII.

Des Grecs je vois le plus ſage, *
Joüet d'un indigne ſort,
Tranquille dans ſon naufrage,
Et circonſpect dans le port.
Vainqueur des vents en furie
Pour la ſauvage Patrie,
Bravant les flôts nuit & jour.
O! combien de mon bocage
Le calme, le frais, l'ombrage,
Merite mieux mon amour.

XIII.

Je goûte loin des allarmes;
Des Muſes l'heureux loiſir.
Rien n'expoſe au bruit des armes
Mon ſilence & mon plaiſir.
Mon cœur content de ma lyre,
A nul autre honneur n'aſpire,
Qu'à chanter un ſi doux bien.
Loin, loin trompeuſe fortune,
Et toi faveur importune,
Le monde entier ne m'eſt rien.

XIV.

En quelque climat que j'erre,
Plus que tous les autres lieux,
Cet heureux coin de la terre.
Me plaît & rit à mes yeux?
Là pour couronner ma vie:
La main d'une Parque amie
Filera me plus beaux jours;
Là repoſera ma cendre,
Là Tircis § viendra répandre,
Les pleurs dûs à nos amours.

* *Ulyſſe.*
§ *M. l'Abbé l'Angeron.*

Che soave piacere acerbo pianto
Mi reste solo, e solo in queste ang
stie
Mi è permesso sperar.

